BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES RELIGIEUSES

VINGT-SIXIÈME VOLUME

L'ÉCOLE GRECQUE

DANS

L'ARCHITECTURE BYZANTINE

PAR

GABRIEL MILLET
DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

1916

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

SCIENCES RELIGIEUSES

VINGT-SIXIÈME VOLUME

L'ÉCOLE GRECQUE
DANS L'ARCHITECTURE BYZANTINE

L'ÉCOLE GRECQUE

DANS

L'ARCHITECTURE BYZANTINE

PAR

GABRIEL MILLET

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI[e]

—

1916

A M. GUSTAVE SCHLUMBERGER

Hommage respectueux de reconnaissance et d'affection.

PRÉFACE

Le présent volume, ainsi que notre *Iconographie de l'Évangile*, peut passer pour un commentaire des *Monuments byzantins de Mistra.* Les deux traditions que nous avons essayé de distinguer, Grèce et Constantinople, se rencontrent dans la cité des despotes, et chacune de nos analyses nous y conduit.

Aussi bien, ne prétendons-nous point présenter un relevé systématique des vestiges byzantins épars sur le sol grec. Il nous suffit d'être assez largement informé pour pouvoir soutenir une thèse, et nous croyons l'être. Non par les livres, assurément. Même les observations, les relevés et les photographies que nous avons rapportés nous-même de Saint-Luc, de Daphni, de Nauplie, de Monemvasie, de Chrysapha, de Géraki, de Samari et d'Arta, ne nous auraient peut-être pas contenté, si nous n'avions obtenu les plus précieux des concours. En effet, deux de nos confrères nous ont généreusement confié, pour les étudier et les reproduire à notre gré, leurs nombreuses photographies, fruit des explorations qu'ils avaient entreprises, l'un, M. Joseph Laurent, au nom de l'École française, l'autre, M. Georges Lampakis, au nom de la Société d'archéologie chrétienne. M. Joseph Laurent commentera

un jour ses découvertes. Nous ne l'en remercions que plus vivement de nous en avoir offert la primeur. M. Georges Lampakis avait déjà donné, dans son *Mémoire sur les antiquités chrétiennes de Grèce*, un brillant échantillon de l'importante collection dont il a récemment publié le catalogue et qu'une mort prématurée l'a empêché d'enrichir encore. A leurs noms, nous associerons, dans notre reconnaissance, ceux du regretté Marcel le Tourneau, de MM. G. Balș, Léon Chesnay, Gustave Fougères, Ugo Monneret de Villard, Panaghiotis Poulitsas, O. Tafrali, de M. et de Mme Paul Marc, à qui nous devons des photographies ou des relevés d'Arta, de Salonique, de Mésemvrie, de Géraki, de Patmos et de divers monuments de Grèce.

Grèce et Constantinople, avons-nous dit. Nous ne pouvions étudier la province sans la capitale. MM. Ébersolt et Thiers nous y ont aidés, en exposant, dans nos conférences des Hautes-Études, les résultats de leur mission. Ils en ont fait ainsi profiter notre premier fascicule, qui s'est trouvé imprimé avant la publication de leur ouvrage.

A Constantinople, l'Islam nous dissimule, le plus souvent, comme sous un voile blanc ou sous un rideau à ramages, les secrets de la technique byzantine. Aussi les avons-nous cherchés nous-même, en 1906, à Salonique, en Macédoine, en Vieille Serbie et dans le bassin de la Morava : mémorable voyage, à travers un domaine, sur certains points, inexploré, mission féconde, pleine de grands souvenirs, que les malheurs de l'héroïque Serbie nous rendent aujourd'hui encore plus chers, souvenirs de son glorieux passé artistique, souvenirs de sa noble hospitalité.

Orient ou Byzance ? Autre problème à éclaircir. Nous avons touché, il y a bien longtemps, au domaine « nou-

veau » de l'Anatolie, en explorant Trébizonde. De plus hardis ont traversé le plateau et descendu le cours du Tigre et de l'Euphrate. Leurs travaux sont aujourd'hui à la portée de tous. Mais ils ont à peine effleuré une région des plus riches, des plus instructives pour nous; ils ont laissé dans l'ombre un autre passé glorieux, qui éveille aussi dans nos cœurs une émotion douloureuse, celui de l'Arménie. Nous en avons pu étudier les principaux monuments, grâce à la riche collection du photographe Ermakov, à Tiflis, aimablement aidés, dans ces recherches, par M. Frédéric Macler et par le R. P. Maxudianz, élève de notre École et docteur de l'Université de Paris.

*
* *

Nous avons composé notre ouvrage en 1911, achevé d'imprimer nos dix premières feuilles en février 1912. Puis, une publication plus lourde, enfin, en dernier lieu, la guerre et les tâches qu'elle nous a créées ont singulièrement retardé notre second fascicule. Nos récentes lectures auraient largement étoffé les références du premier, si nous l'imprimions aujourd'hui. Elles pourraient fournir à nos *Additions et Corrections* une ample matière. Toutefois, nous avons préféré n'en retenir que ce qui touche à quelques points sensibles de notre exposé.

Ces points, d'ailleurs, sont accessoires. Nos conclusions nous ont paru résister à cette première épreuve du temps. Elles découlent d'un ensemble de faits homogènes, qui se suffisent. Nous avons examiné, en effet, dans tous ses détails, le travail du maçon, nous avons réservé, pour un autre volume, celui du sculpteur, matière plus délicate, moins aisée à classer, inégalement distribuée, et qui veut justement être traitée suivant une autre méthode, à l'aide des faits établis par la présente étude.

Nous avons déjà remercié, dans notre *Iconographie de l'Évangile*, tous ceux qui ont soutenu nos recherches, aidé nos missions. Nous dirons ailleurs ce que nous devons à nos chers amis de Serbie. Puisque ici la Grèce est au cœur de notre travail, on nous permettra de réitérer l'expression de nos sentiments reconnaissants à nos directeurs d'Athènes, MM. Homolle et Holleaux, à M. Cavvadias, alors éphore des Antiquités, et de dire le singulier plaisir que nous a procuré la belle hospitalité d'un prélat aussi distingué que Mgr Germanos Karavanguélis, ancien évêque de Castoria, et l'accueil charmant que nous avons trouvé auprès du maire de Géraki. En observant l'épanouissement de l'École grecque, après la ruine de l'Empire bulgare, nous pensons naturellement au basileus bulgaroctone qui vint s'agenouiller au Parthénon et surtout au maître qui a fait revivre cette épopée glorieuse, M. Gustave Schlumberger. Son nom aimé et respecté reste attaché aux grands souvenirs de la Grèce médiévale.

M. Gustave Fougères nous a aidé amicalement de ses précieux conseils. MM. Maurice Vernes et Jules Toutain ont mis largement à notre disposition les crédits de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études* et M. Gaston Leroux n'a rien épargné pour éditer notre livre avec le goût qu'il sait mettre dans toutes ses publications.

Paris, novembre 1916.

BIBLIOGRAPHIE

On trouvera la bibliographie de l'architecture byzantine dans le *Manuel* de M. Diehl. Nous nous bornerons à rappeler les principaux ouvrages qui touchent aux monuments de Grèce. Nous les citons sous la forme abrégée dont l'explication est donnée plus bas.

I. — ÉTUDES SUR DIVERS MONUMENTS : Buchon, Grèce; Couchaud; Lampakis, Antiq. chrét.; Wulff, Hosios Lukas; Monneret, Ined. byz.

II. — MONOGRAPHIES : 1° *Neuvième et dixième siècles.* — Scripou : Strzygowski, B. Z., t. III (1894), pp. 1-16. — Kaisariani : Strzygowski, 'Εφημ. ἀρχ., 1902.

2° *Onzième et douzième siècles.* — Petite Métropole d'Athènes : Michel-Struck. — Saint-Luc en Phocide : Diehl, Saint-Luc; Schultz-Barnsley. — Daphni : Millet, Daphni. — Monemvasie : Traquair, B. S. A., t. XII (1905-6). — Argolide : Struck, Ath. Mitt., t. XXXIV (1909). — Magne : Traquair, B. S. A., t. XV (1908-9).

3. *Quatorzième et quinzième siècles.* — Mistra : Millet, Mon. Mistra.

On joindra à ces ouvrages les collections de photographies des Hautes-Études, de MM. Georges Lampakis, Joseph Laurent, Marcel Le Tourneau, Panaghiotis Poulitsas, largement utilisées dans ce volume ; enfin, celle du Messbildanstalt de Berlin, qui n'ont pas pris place dans nos références.

OUVRAGES CITÉS EN ABRÉGÉ

Nous n'avons pas compris dans cette liste certains ouvrages ou périodiques bien connus, tels que LEQUIEN, MIGNE ou le *Corpus inscr. graecarum* (C. I. G.)

AJNALOV, *Pamjatniki christ. Chersonesa.* — Pamjatniki christianskago Chersonesa. Vypusk I. Razvaliny chramov. D. V. Ajnalov. Moscou, 1905.

ALICHAN, *Aïrarat.* — R. P. Léwond M. Alichan, Aïrarat. Description de l'Arménie. Venise, 1890. (En arménien.)

ALICHAN, *Chirak.* — R. P. Léwond M. Alichan, Chirak. Topographie illustrée. Venise, 1881. (En arménien.)

ALICHAN, *Sisakan.* — R. P. Léwond M. Alichan, Sisakan. Topographie du pays de Siounie. Venise, 1893. (En arménien.)

ANDRAE, *Hatra*, I. — Walter Andrae, Hatra nach Aufnahmen von Mitgliedern der Assur-Expedition der Deutschen Orient-Gesellschaft. I. Theil. Allgemeine Beschreibung der Ruinen. Leipsig, 1908. (9. wissenschaftliche Veröffentlichung der Deutschen Orient-Gesellschaft.)

ANDRAE, *Hatra*, II. — Même ouvrage. II. Theil. Einzelbeschreibung der Ruinen. Leipsig, 1912. (21. wissensch. Veröffentlichung, etc.)

ANTONIN, *Iz Rumelii.* — Archimandrit Antonin, Iz Rumelii. Saint-Pétersbourg, 1886.

ANTONIN, *O Drevnich Christ. Nadp.* — Archimandrit Antonin, O drevnich christianskich nadpisjach v Afinach. Saint-Pétersbourg, 1874.

ANTONIN, *Pojezdka v Rumeliju.* — Archimandrit Antonin, Pojezdka v Rumeliju. Saint-Pétersbourg, 1879.

ANTONIADIS. — Εὐγενίου Μιχαὴλ Ἀντωνιάδου Ἔκφρασις τῆς Ἁγίας Σοφίας. Paris-Leipsig, 1907-1909. 3 vol.

BACHMANN, *Kirchen und Moscheen.* — Walter Bachmann, Kirchen und Moscheen in Armenien und Kurdistan. Leipzig, 1913. (25. wissenschaftliche Veröffentlichung der Deustchen Orient-Gesellschaft.)

BALȘ, *Églises de Serbie.* — G. Balș, Une visite à quelques églises de Serbie. Traduit du roumain. Bucarest, 1911. (Publications de la Société Arta românească.)

BARSKIJ. — Stranstvovanija Basilja Grigoroviča Barskago po svjatym mjestam Vostoka s 1723 po 1747 g. Izdany Pravoslavnym Palestinskim Obščestvom po podlinnoj rukopisi. Saint-Pétersbourg, 1885-1887. 4 vol.

BELL, *Amida.* — Voyez STRZYGOWSKI, *Amida.*

BELL, *Amurath to Amurath.* — Gertrude Lowthian Bell, Amurath to Amurath, illustrated. Londres, 1911.

BELL, *Churches and Monasteries.* — Gertrude Lowthian Bell, Churches and Monasteries of the Tûr 'Abdîn and neighbouring districts. Heidelberg, 1913. (Zeitschrift für Geschichte der Architektur herausgegeben von Dr Phil. Fritz Hirsch, Beiheft 9.)

BERTAUX, *Art Ital. mér.* — Émile Bertaux, l'Art dans l'Italie méridionale. Tome Ier. De la fin de l'Empire romain à la conquête de Charles d'Anjou. Paris, 1904.

BEYLIÉ, *Prome et Samara.* — Général L. de Beylié, Prome et Samara. Voyage archéologique en Birmanie et en Mésopotamie. Paris, 1907. (Publications de la Société française des fouilles archéologiques, I.)

BEYLIÉ, *Hab. byz.* — Général L. de Beylié, L'habitation byzantine. Recherches sur l'Architecture civile des Byzantins et son influence en Europe. Grenoble-Paris, 1902.

BROCKHAUS. — Heinrich Brockhaus, Die Kunst in den Athos-Klöstern. Leipzig, 1891.

BROSSET, *Ani.* — M. Brosset, les Ruines d'Ani, capitale de l'Arménie sous les rois Bagratides, aux xe et xie siècles, histoire et description. Saint-Pétersbourg, 1860-1861. 2 vol., dont un atlas.

Brosset, *Rapports*. — M. Brosset, Rapports sur un voyage archéologique dans la Géorgie et l'Arménie, exécuté en 1847-1848. Saint-Pétersbourg, 1849-1851. 3 vol. et atlas.

Brünnow-Domaszewski, *Provincia Arabia*. — Ernst Brünnow und Alfred von Domaszewski, Die Provincia Arabia auf Grund zweier in den Jahren 1897 und 1898 unternommenen Reisen und der Berichte früherer Reisender. Strasbourg, 1904-1905.

Buchon, *Grèce*. — J. A. Buchon, la Grèce continentale et la Morée. Paris, 1843.

Bury. — J.-B. Bury, A History of the later Roman empire from Arcadius to Irene. Londres, 1889. 2 vol.

Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II. — Part II of the publications of an american archaeological Expedition to Syria in 1899-1900. Architecture and other arts by Howard Crosby Butler. New-York-Londres, 1904.

Butler, *Publ. Princeton Univ.*, II. A. — Publications of the Princeton University. Archaeological Expeditions to Syria in 1904-1905 and 1909. Division II. Ancient architecture in Syria by Howard Crosby Butler. Section A. Southern Syria. Leyde, 1910-1913.

» II. B. — Section B. Northern Syria.

Cattaneo. — Raphaël Cattaneo, l'Architecture en Italie du vi^e au xie siècle. Recherches historiques et critiques. Traduction par M. Le Monnier. Venise, 1890.

Chapot, *Frontière de l'Euphrate*. — Victor Chapot, la Frontière de l'Euphrate de Pompée à la Conquête arabe. Paris, 1907. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule quatre-vingt-dix-neuf.)

Choisy, *Art de bâtir*. — A. Choisy, l'Art de bâtir chez les Byzantins. Paris, 1884.

Choisy, *Hist. de l'Archit.* — Auguste Choisy, Histoire de l'Architecture. Paris, s. d. 2 vol.

Choricii Gazæi orat. éd. Boissonade. — Choricii Gazæi orationes, declamationes, fragmenta. Insunt ineditæ orationes duæ. Curante Jo. Fr. Boissonade. Parisiis, 1846.

Clarke, *Christ. Antiq. in the Nil valley*. — Somers Clarke, Christian Antiquities in the Nile valley. Oxford, 1912.

Couchaud. — A. Couchaud, Choix d'églises byzantines en Grèce, Paris, 1842.

Dehio-Bezold. — Dehio und Bezold, Die Kirchliche Baukunst des Mittelalters. Stuttgart, 1884 sq.

Diehl, *Art byz. Ital. mér.* — Ch. Diehl, l'Art byzantin dans l'Italie méridionale. Paris, 1894.

Diehl, *Manuel*. — Charles Diehl, Manuel d'art byzantin. Paris, 1910.

Diehl, *Saint-Luc*. — Charles Diehl, Études d'archéologie byzantine. L'église et les mosaïques du couvent de Saint-Luc en Phocide. Paris,

1889. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule cinquante-cinquième.)

DIEULAFOY, *Art ant. de la Perse.* — Marcel Dieulafoy, l'Art antique de la Perse. Achéménides, Parthes, Sassanides. Paris, 1884-1885. 5 vol.

DMITRIEVSKIJ, Τυπικά. — A. Dmitrievskij, Opisanie liturgičeskich rukopisej chranjaščichsja v bibliotekach pravoslavnago Vostoka. Tom. I, Τυπικά, čast pervaja. Pamjatniki patriaršich ustavov i ktitorskie monastyrskie tipikony. Kiev, 1895.

DOUKAKIS. — Κωνστ. Χρ. Δουκάκης, Μέγας Συναξαριστής... Athènes, 1889-1897. 14 vol.

DUBOIS DE MONTPÉREUX. — Frédéric Dubois de Montpéreux, Voyage autour du Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkhases, en Colchide, en Géorgie, en Arménie et en Crimée. Paris, 1839-1843. 6 vol.

DURM, *Baustile.* — Joseph Durm, Die Baustile. Darmstadt, 1881.

ÉBERSOLT, *Grand Palais de Cple.* — Jean Ébersolt, le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies. Paris, 1910.

ÉBERSOLT ou ÉBERSOLT, *Mission,* — Jean Ébersolt, Étude sur la topographie et les monuments de Constantinople. Mission du ministère de l'Instruction publique (1907-1908). Paris, 1909. (Extrait de la Revue archéologique, 4e série, tome XIV.)

ÉBERSOLT, *Rapport sommaire.* — Jean Ébersolt, Rapport sommaire sur une mission à Constantinople (1910). Paris, 1911. (Extrait des Missions scientifiques, nouvelle série, fasc. 3.)

ÉBERSOLT-THIERS. — Jean Ébersolt, Adolphe Thiers, les Églises de Constantinople. Paris, 1913. (Monuments de l'Art byzantin, III.)

ENLART, *Chypre.* — C. Enlart, l'Art gothique et la Renaissance en Chypre. Paris, 1899. 2 vol.

ÉPRIKIAN. — Éprikian, Dictionnaire géographique illustré de l'Arménie. Venise, 1907. (En arménien.)

FORCHHEIMER-STRZYGOWSKI. — Philipp Forchheimer und Josef Strzygowski, Die byzantinischen Wasserbehälter von Konstantinopel. Vienne, 1893. (Strzygowski, Byzantinische Denkmäler, II.)

FOUGÈRES, *Grèce.* — Gustave Fougères, Grèce, 2e éd., Paris, 1911. (Collection des Guides-Joanne.)

FOUGÈRES, *Mantinée.* — Gustave Fougères, Mantinée et l'Arcadie orientale. Paris, 1898. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule soixante-huitième.)

FRIEDLÄNDER. — Paul Friedländer, Johannes von Gaza und Paulus Silentiarius. Kunstbeschreibungen Justinianischer Zeit. Leipsig, 1912.

GAILHABAUD, *Architecture du cinquième au dix-septième siècle.* — Jules Gailhabaud, l'Architecture du cinquième au dix-septième siècle et les arts qui en dépendent... Paris, 1854-1858. 4 vol.

GAILHABAUD, *Mon. anciens et modernes.* — Jules Gailhabaud, Monuments anciens et modernes formant une histoire de l'Architecture à toutes les époques. Paris, 1850. 4 vol.

Gayet, *Art copte.* — Al. Gayet, l'Art copte. École d'Alexandrie, architecture monastique, sculpture, peinture, art somptuaire. Paris, 1902.

Gayet, *Art persan.* — Al. Gayet, l'Art persan. Paris, s. d. (Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts.)

George, *Saint Eirene.* — Walter S. George, The church of Saint Eirene at Constantinople, with an historical notice by Alexander van Millingen and an appendix on the monument of Porphyrios by A. M. Woodward and A. J. B. Wace. Londres, s. d. (Byzantine Research Fund).

Gerola, *Mon. veneti.* — Giuseppe Gerola, Monumenti veneti dell' Isola di Creta. Vol. II. Venise, 1908.

Gopčević. — Spiridion Gopčević, Makedonien und Alt-Serbien. Vienne, 1889.

Grabar. — Igor Grabar, Istorija russkago iskusstva. Moscou, 1909 et suiv.

Grimm. — D. Grimm, Monuments d'architecture byzantine en Géorgie et en Arménie. Saint-Pétersbourg, 1860.

Gurlitt. — C. Gurlitt, Die Baukunst Konstantinopels. Berlin, 1907.

Guyer, *Rusāfah.* — Samuel Guyer, Rusāfah. Sonderabdruck aus: Archäologische Reise im Euphrat- und Tigris-Gebiet von Friedrich Sarre und Ernst Herzfeld, Berlin.

Hébrard-Zeiller, *Spalato.* — Ernest Hébrard, Jacques Zeiller, Spalato, le Palais de Dioclétien. Paris, 1912.

Herzfeld, *Erster vorlaüfiger Bericht* — Ernst Herzfeld, Erster vorlaüfiger Bericht über die Ausgrabungen von Samarra, Berlin, 1912.

Herzfeld, *Sâmarrâ.* — Ernst Herzfeld, Sàmarrà. Aufnahmen und Untersuchungen zur islamischen Archäologie. Berlin, 1907.

Hiller von Gaertringen, *Théra*, t. I. — F. Hiller von Gaertringen, Die Insel Thera in Altertum und Gegenwart mit Ausschluss der Nekropolen. Berlin, 1899. (Thera : Untersuchungen, Vermessungen und Ausgrabungen in den Jahren 1895-1898, I.)

Hopf. — C. Hopf, Geschichte Griechenlands von Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit, dans J. S. Ersch und J. G. Gruber, Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste, Erste Section, A-G. Fünfundachtzigster Theil. Leipsig, 1867.

Isambert. — Ém. Isambert, Itinéraire de la Grèce et de la Turquie d'Europe. Paris, 1873.

Ivanov, *Sjeverna Makedonija.* — Jordan Ivanov, Sjeverna Makedonija. Istoričeski izdirvanja. Sofia, 1906.

B. de Khitrowo, *Itinéraires russes en Orient.* — Mme B. de Khitrowo, Itinéraires russes en Orient, traduits pour la Société de l'Orient latin, I, 1. Genève, 1889. (Société de l'Orient latin, série géographique, V.)

Koldewey, *Ausgrabungen in Sendschirli.* — Voy. *Ausgrabungen in Sendschirli.*

Kondakov, *Makedonija.*— N. P. Kondakov, Makedonija. Archeologičeskoe putešestvie. Izdanie Otdjelenija russkago jazyka i slovennosti Imperatorskoj Akademii Nauk. Saint-Pétersbourg, 1909.

Kondakov, *Pam. Afon.* — N. P. Kondakov, Pamjatniki christianskago iskusstva na Afonje. Izdanie Imperatorskoj Akademii Nauk. Saint-Pétersbourg, 1902.

Kondakov, *Pam. Konst.* — N. Kondakov, Vizantijskija cerkvi i pamjatniki Konstantinopolja. Trudy VI archeologičeskago Sjezda v Odessje (1884g.). T. III. Odessa, 1887.

Kondakov-Tolstoj. — J. Tolstoj et N. Kondakov, Russkija Drevnosti v pamjatnikach iskusstva. Saint-Pétersbourg, 1891 (t. IV), 1899 (t. VI).

Krémos. — Γεωργίου Π. Κρέμου Φωκικά. Προσκυνητάριον τῆς ἐν τῇ Φωκίδι μονῆς τοῦ Ὁσίου Λουκᾶ τοὐπικλὴν Στειριώτου. Athènes, 1874-1880. 2 vol.

Lalahian, *Vaspuragan.* — E. Lalahian, les Couvents remarquables du Vaspuragan. Tiflis, 1912. (Extrait de la revue « Azgagrakan Handess »).

Lampakis, *Antiq. chrét.* — G. Lampakis, Mémoire sur les antiquités chrétiennes de la Grèce. Athènes, 1902.

Lampakis, Ἑπτὰ ἀστέρες — Γεώργιος Λαμπάκης, Οἱ ἑπτὰ ἀστέρες τῆς Ἀποκαλύψεως ἤτοι ἱστορία, ἐρείπια, μνημεῖα καὶ νῦν κατάστασις τῶν ἑπτὰ ἐκκλησιῶν τῆς Ἀσίας. Athènes, 1909.

Lampros, Κερκυραϊκὰ Ἀνέκδοτα. — Spyridon Lampros, Κερκυραϊκὰ Ἀνέκδοτα. Athènes, 1882.

Lasteyrie, *Archit. relig.* — R. de Lasteyrie, l'Architecture religieuse en France à l'époque romane, ses origines, son développement. Paris, 1912.

Lenoir, *Archit. monast.* — Albert Lenoir, Architecture monastique. Paris, 1856.

Lethaby-Swainson. — W. R. Lethaby and Harold Swainson, The church of Sancta Sophia, Constantinople. A study of byzantine building. Londres-New-York, 1894.

Lynch, *Armenia.* — H. F. B. Lynch, Armenia. Travels and studies. Londres, 1901. 2 vol.

Macler, *Mission.* — Frédéric Macler, Rapport sur une mission scientifique en Arménie russe et en Arménie turque. Juillet-octobre 1909. Paris, 1911. (Extrait des Nouvelles archives des Missions scientifiques, nouv. série, 1911.)

A. Michel. — Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, publiée sous la direction d'André Michel. Paris, 1905 et suiv.

Michel-Struck. — Karl Michel, Adolf Struck, Die Mittelbyzantinischen Kirchen Athens. (Athen. Mitteilungen, 1906).

Millet, *Art byz., I.* — Gabriel Millet, l'Art byzantin (dans A. Michel, Hist. de l'Art, t. I, p. 127-301. Paris, 1905).

Millet, *Art byz., II.* — Gabriel Millet, l'Art chrétien d'Orient du milieu du xiie au milieu du xvie siècle. (Dans A. Michel, Hist. de l'Art, t. III, pp. 928-962. Paris, 1908.)

Millet, *Daphni.* — Gabriel Millet, le Monastère de Daphni. Histoire. architecture, mosaïques. Paris, 1899. (Monuments de l'art byzantin, I),

MILLET, *Hautes-Études*. — Gabriel Millet, la Collection chrétienne et byzantine des Hautes-Études. Paris, 1903. (École pratique des Hautes-Études, Section des Sciences religieuses. Rappòrt sommaire sur les conférences de l'exercice 1902-1903.)

MILLET, *Mon. Mistra*. — Gabriel Millet, Monuments byzantins de Mistra. Matériaux pour l'étude de l'architecture et de la peinture en Grèce aux XIVe et XVe siècles. Album de 152 planches. Paris, 1910. (Monuments de l'art byzantin, II.)

MILLET-PARGOIRE-PETIT, *Inscr. Athos*. — G. Millet, J. Pargoire et L. Petit, Recueil des inscriptions chrétiennes de l'Athos. Première partie. Paris, 1904. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule quatre-vingt-onze.)

MILJUKOV. — P. N. Miljukov, Christianskija drevnosti zapadnoj Makedonii, dans les Izvjestija russkago archeologičeskago Instituta v Konstantinopolje, t. IV, vypusk 1. Sofia, 1899.

MILLINGEN, *Byz. Const.* — Alexander van Millingen, Byzantine Constantinople, the walls of the city and adjoining sites. Londres, 1899.

MONNERET, *Arte romanica*. — Ugo Monneret de Villard, l'Architettura romanica in Dalmazia. A cura della « Rassegna d'Arte ». Milan, 1910.

MONNERET, *Ined. byz.* — Ugo Monneret de Villard, Inedita byzantina. Extrait de Il Monitore tecnico, n° 22, Anno 1912. Milan.

MORDTMANN. — Docteur Mordtmann, Esquisse topographique de Constantinople. Lille, 1892.

MORGAN, *Mission en Perse*, t. IV. — J. de Morgan, Mission scientifique en Perse. T. IV. Archéologie. Deuxième partie. Paris, 1897.

NIEMANN, *Palast Diocletians*. — Georg Niemann, Der Palast Diocletians in Spalato. Vienne, 1910.

PASPATIS. — A. Γ. Πασπάτης, Βυζαντιναὶ μελέται τοπογραφικαὶ καὶ ἱστορικαί. Constantinople, 1877.

PAVLINOV. — A. M. Pavlinov, Istorija russkoj architektury. Moscou, 1894.

POKRYŠKIN. — P. Pokryškin, Pravoslavnaja cerkovnaja architektura XII-XVIII stol. v nynješnem serbskom korolevstvje. Izdanie Imperatorskoj Akademii Chudožestv. Saint-Pétersbourg, 1906.

PREUSSER, *Nordmesopotam. Baudenkmäler*. — Conrad Preusser, Nordmesopotamische Baudenkmäler altchristlicher und islamischer Zeit. Leipzig, 1911. (17. wissenschaftliche Veröffentlichung der Deutschen Orient-Gesellschaft).

PUCHSTEIN, *Boghaskoï*. — Otto Puchstein. Boghaskoï, Die Bauwerke. Leipsig, 1912.

PULGHER. — D. Pulgher, les Anciennes églises byzantines de Constantinople. Vienne, 1880.

RAMSAY-BELL. — W. M. Ramsay and Gertrude L. Bell, The Thousand and one Churches. Londres, 1909.

Reuther, *Ocheïdir*. — Oskar Reuther, Ocheïdir, nach Aufnahmen von Mitgliedern der Deutschen Babylon-Expedition. Leipsig, 1912. (20. wissenschaftliche Veröffentlichung der Deutschen Orient-Gesellschaft.)

Richter, *Quellen*. — Jean-Paul Richter, Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte. Vienne, 1897.

Rivoira. — G. T. Rivoira, Le origini della architettura lombarda e delle sue principali derivazioni nei paesi d'oltr' Alpe. Rome, 1901-1907. 2 vol. — 2e édit., Milan, 1908.

Romstorfer. — Carl A. Romstorfer, Die moldauisch-byzantinische Baukunst. Vienne, 1896. Separat-Abdruck aus der « Allgemeinen Bauzeitung », Heft 3.

Rott, *Kleinasiat. Denkm*. — Hans Rott, Kleinasiatische Denkmäler aus Pisidien, Pamphylien, Kappadokien und Lykien. Leipzig, 1908. (Studien über christliche Denkmäler, herausgegeben von Johannes Ficker, 5-6 Heft.)

Rüdell. — Alexander Rüdell, Die Kahrie-Dschamisi in Constantinopel, ein Kleinod byzantinischer Kunst. Berlin, 1908. (Königliche technische Hochschule zu Berlin. Louis Boissonnet-Stiftung. 1887.)

Saint-Martin, *Mémoires historiques*. — M.-J. de Saint-Martin, Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie... Paris, 1818-19. 2 vol.

Salzenberg. — W. Salzenberg, Altchristliche Baudenkmale von Konstantinopel vom 5 bis 12 Jahrhundert. Berlin, 1854.

Sarre-Herzfeld, *Arch. Reise*. — Friedrich Sarre, Ernst Herzfeld, Archäologische Reise im Euphrat- und Tigris-Gebiet. Mit einem Beitrage : Arabische Inschriften von Max van Berchem. Berlin, 1911. 2 vol. (t. I et III.)

Sarre-Herzfeld, *Iranische Felsreliefs*. — Friedrich Sarre und Ernst Herzfeld, Iranische Felsreliefs. Aufnahmen und Untersuchungen von Denkmälern aus Alt- und Mittelpersische Zeit. Berlin, 1910.

Schlumberger, *Épopée*, I. — Gustave Schlumberger, l'Épopée byzantine à la fin du xe siècle. Jean Tzimiscès. Les jeunes années de Basile II le Tueur de Bulgares (969-989). Paris, 1896.

Schlumberger, *Épopée*, II. — Gustave Schlumberger, l'Épopée byzantine à la fin du xe siècle. Basile II le Tueur de Bulgares. Paris, 1900.

Schlumberger, *Épopée*, III. — Gustave Schlumberger, l'Épopée byzantine à la fin du xe siècle. Les Porphyrogénètes Zoé et Théodora. Paris, 1905.

Schlumberger, *Nic. Phocas*. — Gustave Schlumberger, Un Empereur byzantin au xe siècle. Nicéphore Phocas. Paris, 1890.

Schmidt, *Kahrié-Djami*. — Feodor Smitt, Kachrie-Džami, I. Istorija monastyrja Chory, architektura mečety, mozaiki narfikov. Sofia, 1906. (Extrait du t. XI des Izvjestija russk. Instituta.) — A cet ouvrage se rattache un album intitulé : Kachrie-Džami. Album k XI tomu Izvjeztij russkago arch. Instituta v Konstantinopolje, risunki i čerteži ispolnenye chudožnikom N. K. Kluge. Munich, 1906.

SCHULTZ-BARNSLEY. — Robert Weir Schultz and Sidney Howard Barnsley, The monastery of Saint Luke of Stiris, in Phocis, and the dependent monastery of Saint Nicolas in the fields, near Skripou, in Bœotie. Londres, 1901.

SPRINGER, *Handb. der Kunstgesch.*, I. — Anton Springer, Handbuch der Kunstgeschichte, I. Das Altertum. Neunte erweiterte Auflage, bearbeitet von Adolf Michaelis. Leipsig, 1911.

STOJANOVIĆ, *Stari Zapisi.* — Ljub. Stojanović, Stari Srpski Zapisi i Natpisi. T. I. Belgrade, 1902.

STRZYGOWSKI, *Amida.* — Max van Berchem, Josef Strzygowski, Amida. Mit einem Beitrage : « The churches and monasteries of the Tur-Abdin » von Gertrude L. Bell. Heidelberg-Paris, 1910.

STRZYGOWSKI, *Kleinasien.* — Josef Strzygowski, Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte. Kirchenaufnahmen von J. W. Crowfoot und J. I. Smirnov. Leipzig, 1903.

STRZYGOWSKI, *Mschatta.* — Josef Strzygowski, Mschatta. Kunstwissenschaftliche Untersuchung. Sonder-Abdruck aus dem Jahrbuch der Königlich Preuszischen Kunstsammlungen, 1904, Heft IV.

TAFRALI, *Topographie de Salonique.* — O. Tafrali, Topographie de Salonique. Paris, 1912.

TEXIER, *Archit. byz.* — Ch. Texier et R. P. Pullan, l'Architecture byzantine ou recueil de monuments des premiers temps du christianisme en Orient. Londres, 1864.

TEXIER, *Arménie.* — Charles Texier, l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie. Géographie et géologie de ces contrées, monuments anciens et modernes. Paris, 1840-1852. 2 vol.

TEXIER, *Asie Mineure.* — Charles Texier, Description de l'Asie Mineure faite par ordre du Gouvernement français de 1833 à 1837 et publiée par le ministère de l'Instruction publique. Première partie. Beaux-Arts, monuments historiques, plans et topographie des cités antiques. Paris, 1839-49. 3 vol.

PORF. USPENSKIJ, *Ist. Afon.* — Porfirij Uspenskij, Istorija Afona. Kiev Saint-Pétersbourg, 1877-1892. 3 vol.

PORF. USPENSKIJ, *Perv. Put.* — Episkop Porfirij Uspenskij, Pervoe putešestvie v Afonskie monastyri i skity v 1845 godu. Kiev-Moscou, 1877-1881. (Deux parties en 5 volumes.)

VENTURI, *Storia.* — A. Venturi, Storia dell'arte italiana. Milan, 1901 et suiv.

VOGÜÉ, *Syrie centrale.* — Comte de Vogüé, Syrie centrale. Architecture civile et religieuse du Ier au VIIe siècle. Paris, 1865-1877. 2 vol.

WULFF, *Hosios Lukas.* — O. Wulff, Das Katholikon von Hosios Lukas und verwandte byzantinische Kirchenbauten. Berlin-Stuttgart, s. d. (Die Baukunst, herausgegeben von R. Borrmann und R. Graul, 11 Heft, II Serie.)

Wulff, *Koimesis*. — Oskar Wulff, Die Koimesiskirche in Nicäa und ihre Mosaïken, nebst den verwandten kirchlichen Baudenkmälern. Strasbourg, 1903. (Zur Kunstgeschichte des Auslandes, Heft XIII.)

ANONYMES ET PÉRIODIQUES

Anijskaja Serija. — Anijskaja Serija. — Aniŏh Charq. Saint-Pétersbourg, 1906 sq.

Ath. Mitt. — (Athenische Mitteilungen). Mitteilungen des kaiserlich deutschen archäologischen Instituts, Athenische Abteilung. Athènes, 1876 sq.

Ausgrabungen in Sendschirli. — Ausgrabungen in Sendschirli, ausgeführt und herausgegeben im Auftrage des Orient-Comités zu Berlin. Berlin, 1893-1902. (Königliche Museen zu Berlin. Mittheilungen aus den Orientalischen Sammlungen, Heft XIII.)

B. C. H. — Bulletin de correspondance hellénique. Δελτίον ἑλληνικῆς ἀλληλογραφίας. Athènes et Paris, 1877 et suiv.

B. S. A. — The Annual of the British School at Athens. Londres, 1894-95 et suiv.

B. Z. — Byzantinische Zeitschrift herausgegeben von Karl Krumbacher. Leipzig, 1892 et suiv.

Bul. Com. Mon. Ist. — Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice. Bucarest, 1908 et suiv.

Βυζαντίς. — Βυζαντίς. Ἐπιθεώρησις τῶν βυζαντιακῶν σπουδῶν. Athènes, 1909 et suiv.

Δελτ. ἱστ. — Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος. Athènes, 1883 sq.

Δελτ. χριστ. — Χριστιανικὴ ἀρχαιολογικὴ Ἑταιρεία. Δελτίον περιέχον τὰς ἐργασίας τῆς Ἑταιρείας. Athènes, 1892 et suiv.

Ἐφημ. ἀρχ. — Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική. Athènes, 1837 et suiv.

Izvjestija na blgarskoto arch. Družestvo. — Izvjestija na blgarskoto archeologičesko Družestvo. Bulletin de la Société archéologique bulgare. Sofia, 1910 et suiv.

Izvjestija russk. arch. Inst. — Izvjestija russkago archeologičeskago Instituta v Konstantinopolje. Odessa, puis Sofia, 1896 et suiv.

Journ. of hell. Studies. — The Journal of hellenic studies. Londres, 1880 et suiv.

Kavkaz. — Kavkaz. Materialy po archeologii Kavkaza, sobrannye ekspedicijami Imperatorskago moskovskago archeologičeskago Obščestva Moscou, 1888 et suiv.

Kievskij Sof. Sobor. — Drevnosti Rossijskago Gosudarstva. Kievskij Sofijskij Sobor. Izdanie Imperatorskago russkago archeologičeskago Obščestva. Saint-Pétersbourg, s. d.

Mon. Piot. — Fondation Eugène Piot. Monuments et Mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1894 et suiv.

Monumentele din România. — Monumentele din România. Bucarest, 1909 et suiv. (Din publicatiile societătii « Arta românească ».)

Πρακτικά. — Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας. Athènes, 1876 sq.

Putevoditel po svjatoj Afonskoj Gorje. — Putevoditel po svjatoj Afonskoj Gorje i ukazatel eja svjatyn i pročich dostopamjatnostej. Izdanie šestoe, ispravlennoe, Afonskago Panteleimonova monastyrja. Moscou, 1890.

Repertorium. — Repertorium für Kunstwissenschaft. Stuttgart-Berlin, 1875 et suiv.

Röm. Quartalschrift. — Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte. Rome, 1887 et suiv.

Starinar. — Starinar. Organ Srpskog archeološkog Društva. Novog reda godina I et suiv. Belgrade, 1901 et suiv.

Trudy VI arch. Sjezda, t. III. — Trudy VI archeologičeskago Sjezda v Odessje. T. III. Odessa, 1887.

Vita Niconis. — Vita S. Niconis Metanoitae monachi (traduction latine de J. Sirmond), dans Martène-Durand, Veterum Scriptorum... amplissima collectio, t. VI. Paris, 1729.

Viz. Vrem. — Vizantijskij Vremenik izdavaemyj pri imperatorskoj Akademii Nauk pod redakcieju V. G. Vasiljevskago i V. E. Regelja. Saint-Pétersbourg, 1894 et suiv.

Zapiski arch. Obšč. — Zapiski Imperatorskago russkago archeologičeskago Obščestva. Novaja serija. Saint-Pétersbourg, 1886 et suiv.

PHOTOGRAPHIES

ABDULLAH. — Abdullah, photographe, Constantinople.

BARČEVSKIJ. — Barčevskij, photographe, Smolensk. Cette remarquable collection vient d'être acquise par un établissement de Moscou, nommé Imperatorskoe Stroganovskoe Učilišče techničeskago risovanija.

CACOULIS. — Cacoulis, photographe, Trébizonde.

ERMAKOV. — D. J. Ermakov, photographe, Tiflis.

Htes Études. — Voyez MILLET, *Hautes-Études.*

FOUGÈRES. — Gustave Fougères, directeur de l'École française, Athènes.

LAMPAKIS. — Georges Lampakis, ancien directeur du Musée chrétien, Athènes (décédé). Voy. Χριστιανικῆς ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας Δελτίον Θον. (Κατάλογος φωτογραφιῶν). Athènes, 1910.

LAURENT. — Joseph Laurent, professeur à la Faculté des Lettres, Nancy.

LE TOURNEAU. — Marcel Le Tourneau, architecte, chargé de mission (décédé).

PAUL MARC. — Paul Marc, directeur de la Byzantinische Zeitschrift, Munich.

Millet. — Photographies de l'auteur ne faisant point partie de la collection des Hautes-Études.
Poulitsas. — Panaghiotis Poulitsas, avocat, Sparte.
Sébah. — Sébah et Joaillier, photographes, Constantinople.
Tafrali. — O. Tafrali, professeur à l'Université, Iassy. (Les négatifs appartiennent à la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie.)

AVIS

Les *gravures* dont la provenance n'est pas indiquée reproduisent des dessins de Madame Sophie Millet ou des photographies de l'auteur.

L'astérisque (*) signifie que le monument est figuré dans la suite du volume. On trouvera le numéro de la figure dans le *Répertoire des reproductions*.

SOMMAIRE

INTRODUCTION

CHAPITRE I. — LES PLANS

I. — La basilique

II. — L'Église cruciforme

Différence entre Constantinople et la Grèce : la disposition du sanctuaire. — « Église simple » et « église complexe », pp. 55-56. — Le type de la province grecque est le plus fréquent sur les frontières du domaine byzantin : Crète, Italie du Sud, Asie Mineure, Arménie, Géorgie, Russie, Serbie; c'est le plus ancien, pp. 56-59. — Origine hellénistique du type de Constantinople : le sanctuaire de la basilique à coupole, pp. 59-62.

Examen du type grec : les voûtes des bas-côtés. — Sanctuaire partagé par des murs ou dégagé, pp. 62-63. — Différence dans la couverture des bas-côtés : calottes ou coupoles (Férédjik, Samari), voûtes en berceau (Géraki, Mistra). Cette différence se retrouve en Crète, pp. 63-66. — La voûte en berceau est la forme la plus commune dans la périphérie du domaine byzantin, c'est donc la plus ancienne. Les calottes ou les coupoles viennent de Constantinople. Ce fait s'explique par la genèse de l'église cruciforme, pp. 67-69.

Évolution parallèle du type cruciforme en Orient et en Grèce. — Variété des plans : les écoles locales, p. 69. — « Croix libre » et « croix inscrite », transitions entre les deux formules, pp. 69-70. — Les cinq coupoles, pp. 71-72. — Basilique voûtée et « croix libre », sur le plateau d'Anatolie, p. 72. — En Arménie, l'église « à croix libre », combinée avec la basilique à nef centrale aveugle, produit l'église « à croix inscrite ». En conséquence, les bas-côtés sont voûtés en berceau, pp. 72-79. — Les nervures, pp. 80-82. — Même évolution en Géorgie, pp. 82-84. — Parenté entre le type grec et le type arménien, p. 84. — Évolution parallèle du type cruciforme, en Grèce : Scripou, Saint-Théodore d'Athènes, Kaisariani, etc; églises du Magne, pp. 84-88. — Exemples en Bithynie, à Mésemvrie, en Vieille Serbie, pp. 88-91. — L'allongement des nefs, à Mistra, représente un retour au passé, pp. 91-92. — Analogies entre Mistra et l'art roman, p. 92.

Le plan triconque. — Exemples en Macédoine : la Coubélitissa de Castoria. Le triconque adapté au plan cruciforme, pp. 92-94.

III. — La basilique a coupole

Le procédé hellénistique. — A Mistra, la structure cruciforme est superposée au plan basilical. Au contraire, dans la basilique hellénistique à coupole et dans l'église cruciforme constantinopolitaine, les deux structures se juxtaposent et se pénètrent, pp. 95-96. — L'église du Brontochion appartient à l'École de Constantinople par les petites coupoles des bas-côtés et par la travée interposée entre l'abside et la croix. Elle en diffère par la manière dont les deux plans sont combinés, pp. 96-98.

Le procédé oriental. — La combinaison de la basilique et de la coupole, sans tribune, dans la tradition provinciale, à Chypre, aux Blachernes d'Arta, à Monemvasie, à Léondari, pp. 98-104. — Origine du procédé : Mériamlik, p. 104. — L'église du Brontochion représente un compromis entre les deux traditions, p. 104.

CONCLUSION

INTRODUCTION

L'objet de cette étude est de définir le caractère de l'architecture byzantine en Grèce par l'analyse des types et des procédés, de dégager les traits spécifiques qui distinguent ce domaine, en face de Constantinople et des autres régions de l'Orient.

Que veut dire notre titre : *l'École grecque?* Dans l'histoire obscure de la Grèce médiévale, nous ne prétendrons point retrouver des ateliers, des générations de maîtres et de disciples, des familles d'artistes, analogues aux primitifs italiens. D'ailleurs les édifices, au moins en province, n'étaient point l'œuvre d'architectes patentés. Souvent un simple moine, un apôtre comme saint Nicon, dont on lira plus loin l'histoire, traçait sur le sol un plan qui lui était familier, distribuait la besogne entre les artisans habiles dans les diverses techniques, entraînant les bonnes volontés, et l'œuvre s'élevait comme d'elle-même, par la vertu de la tradition.

C'est cette tradition dont nous voudrions d'abord fixer les limites.

Nous ne la suivrons pas jusqu'aux origines. Les premiers siècles chrétiens nous ont trop peu laissé : quelques débris de basiliques en Thessalie[1], à Athènes[2], à Chalcis[3],

1. Wace-Droop, *B. S. A.*, t. XIII (1906-1907), p. 315, pl. X.
2. Strzygowski, *Röm. Quartalschrift*, t. IV (1890), p. 3. — Skias, Πρακτικά, 1893, pl. I; Fougères, *Grèce*, p. 113.
3. Strzygowski, Δελτ. ἱστ., t. II, p. 719.

Argos[1], Mantinée[2], Olympie[3], Théra[4], ne nous fourniront que des indices. L'époque des Macédoniens, des Comnènes et des Paléologues retiendra seule notre attention.

Entre ces deux âges, de graves événements ont bouleversé la Grèce. Les « Barbares » ont pris leur revanche.

D'abord les Slaves. Nous n'avons pas à discuter un problème qui a suscité des controverses passionnées. Notons seulement avec Hopf ce qu'il y a d'exagéré dans la théorie de Fallmerayer. La première invasion, qui dura cinq ans (577-582), ne fut point suivie d'établissements durables. Lorsque le Livre des Thèmes nous rapporte que, sous Constantin Copronyme, à la suite d'une peste (746/7), tout le pays, Hellade et Péloponnèse, fut slavisé (ἐσθλαβώθη) et devint barbare[5], il exagère visiblement[6] et nous révèle les dispositions peu bienveillantes de la cour byzantine à l'égard de la Grèce, plutôt que l'exacte réalité des faits. Sans doute les nouveaux venus dévastèrent certaines cités de l'intérieur en refoulant leurs habitants vers les côtes[7] ; mais ils ne furent point assez nombreux pour maintenir leur indépendance, ni même leur nationalité. Après moins de 50 ans, sous Irène, Staurakios les soumit au tribut[8] ; un peu plus tard, en 807[9], ceux d'Élide, battus par les Grecs de Patras, se virent asservis à l'église de Saint-André[10]. Les

1. Fouilles Vollgraff. Cf *B. C. H.*, t. XXXI (1907), p. 161. Le plan se trouve dans Fougères, *Grèce*, p. 397.
2. Fougères, *Mantinée*, p. 599, pl. VIII.
3. *Ausgrabungen von Olympia*, II, p. 18 ; III, pl. XXXVI. Strzygowski, *Röm. Quartalschrift*, t. IV (1890), p. 7.
4. Hiller von Gaertringen, *Théra*, t. I, pp. 255-257, 302-303, plan II.
5. *De thematibus*, II. 6 (Constantin Porphyrogénète, Bonn, t. III, p. 53).
6. Hopf, p. 117.
7. Fougères, *Mantinée*, p. 598. Voyez p. 597 et suiv.
8. Hopf, p. 97 ; Finlay, t. II, p. 103 ; Théophane, Bonn, p. 385.
9. La date, d'après Hopf, p. 99.
10. D'après Constantin Porphyrogénète (*De adm. imp.*, chap. 49), « les Slaves du Péloponnèse, ayant fait défection, ἀπόστασιν ἐννοήσαντες », assiègent Patras avec des Sarrasins, mais sont battus par les Grecs de la ville avant même l'arrivée du stratège. Ce fut sans doute l'acte isolé d'un petit groupe fixé en Élide ; car une peuplade importante, occupant toute la péninsule, n'aurait pas été « consacrée » à l'église de Saint-André, avec l'obligation modeste de nourrir les étrangers (ἀπὸ διανομῆς καὶ

autres furent assujettis sous Michel l'Ivrogne, sauf deux petites peuplades du Taygète, qui n'étaient encore que tributaires au dixième siècle [1].

Il ne faudrait pas croire que, pendant cette période obscure et troublée, la Grèce fut plongée dans la barbarie. Elle ne cessa pas de construire. Au moment même où les Slaves venaient de s'établir, elle donnait une preuve de sa vitalité. En 765/6, Constantin Copronyme, voulant restaurer l'aqueduc de Valens, appela des artisans de diverses régions : de l'Asie et du Pont, 1000 maçons (οἰκοδόμους) et 200 ouvriers pour enduire (χριστάς) ; de l'Hellade et des Iles, 500 potiers (ὀστρακαρίους) ; de la Thrace, 5000 ouvriers (ὀπέρας) et 200 briquetiers (κεραμοποιούς)[2]. Les potiers de l'Hellade et des Iles confectionnèrent sans doute les tuyaux à poser sur les arches. Ainsi, vers le milieu du huitième siècle, la Grèce concourt avec l'Asie à une œuvre commune et fournit le travail le plus délicat.

Il est clair pourtant que la soumission des Slaves facilita la construction des monastères et des églises. Faut-il croire la légende qui rattache au règne de Théophile l'origine du monastère de Poursos[3] ? En tout cas, sous Basile I[er] et Léon le Sage, des textes irrécusables, gravés sur la

πανδοσίας τῆς ὁμάδος αὐτῶν). Un document du temps d'Alexis Comnène exagère plus encore l'importance de l'événement, en affirmant que pendant 218 ans aucun fonctionnaire byzantin n'avait pu mettre le pied en Grèce.

1. Elles payaient le tribut, mais n'acceptaient point de chef nommé par le stratège, ne servaient point sous ses ordres, ne s'acquittaient d'aucune charge publique. Constantin Porphyrogénète ne réussit qu'à maintenir le tribut (*De adm. imp.*, chap. 50). Plus tard, au onzième siècle, ou bien au début du douzième, un « duc » byzantin les commandait (*Vita Niconis*, § 67, 68, 69, p. 877). On les retrouve au quatorzième siècle.

2. THÉOPHANE, ann. 6258, éd. de Boor, p. 440. Le mot ὀστρακαρίους a été diversement interprété par Hopf (Cementarbeit), Unger (Gewölbebauer), Strzygowski (Lohnarbeiter), Sophocles (Tile-maker), de Boor (qui testas figulinas conficit). La différence entre ὀστρακαρίους et κεραμοποιούς, est la même qu'entre ὄστρακον (vase en terre cuite) et κεραμός (brique, tuile). BURY, t. II, p. 457, note 3, traduit comme nous. Sur l'emploi des conduites en poterie, cf FORCHHEIMER-STRZYGOWSKI, *Byz. Denkm.*, t. II, p. 28. Sur l'aqueduc de Valens, *op. l.*, p. 18.

3. BUCHON, *Grèce*, p. 349.

pierre, à Thèbes[1], en 871/2, à Scripou[2], dans la région d'Orchomène, en 873/4, à Scyros[3], en 894/5, paraissent indiquer une renaissance notable de la vie religieuse et de l'art. On sait que Basile I[er] restaura ou construisit un très grand nombre d'églises à Constantinople ; ses dignitaires suivirent son exemple en province[4]. Un fait est certain : vers le début du dixième siècle, les cités grecques étaient pourvues de beaux édifices. « Notre ville, disait saint Arsène de Corcyre[5], est entourée de longs murs en pierres de taille étroitement ajustées ; des églises remarquables par leur grandeur et leur beauté lui font une parure. » A peu près en même temps le biographe de sainte Théoctista décrit l'église de Paros, la célèbre Hécatompyliani, avec ses colonnes, ses revêtements de marbre et surtout le baldaquin du sanctuaire « si admirablement sculpté qu'on l'aurait cru non en marbre, mais en lait figé ». Un amiral crétois voulait l'emporter pour orner « le temple d'Agar » ; mais Dieu, disait-on, l'en empêcha par un miracle et l'œuvre précieuse resta en morceaux sur le sol[6].

Toutefois, au cours du dixième siècle, cet essor se trouve retardé par des circonstances fâcheuses : les ravages incessants des Arabes, maîtres de la Crète depuis le règne de Michel le Bègue[7] (820-829), les menaces des Bulgares. Un véritable cauchemar pesait sans cesse sur ces malheureuses populations. « Ne nous abandonnez pas sur

1. *C. I. G.* 8686. L'éditeur, suivi par Hopf, p. 132, admet 876 et 877. STIIX̂Ē doit être lu ,ςτπ' ἰνδ. ε̄.
2. *C. I. G.* 8685. Strzygowski, *B. Z.*, t. III (1894), pp. 7-9.
3. Dawkins, *B. S. A.*, t. XI (1904-5), p. 74 ; Fredrich, *Ath. Mitt.*, t. XXXI (1906), p. 261.
4. Theophanes cont., V. 93-94, Bonn, p. 339 ; Strzygowski, *B. Z.*, t. III (1894), p. 3 ; un exemple à Trébizonde en 884/5 : Millet, *B. C. H.*, t. XIX (1895), p. 434.
5. Lampros, Κερκυραϊκὰ 'Ανέκδοτα, p. 11, l. 11-19, § 10.
6. Hopf, p. 133. Cf *Bibliotheca hagiographica graeca*, 9 novembre, et Doukakis, t. II, p. 208.
7. La plus grave des agressions sarrasines contre les côtes de l'Ouest fut repoussée en 881 (Hopf, p. 122). Au dixième siècle, ils auraient occupé le Péloponnèse pendant trois ans, d'après le Panégyrique de Pierre d'Argos, § 18 : Mai, *Patrum nova bibliotheca*, t. IX, fasc. 3.

l'océan des malheurs, ne laissez pas les Scythes et les fils d'Agar porter plus longtemps sur nous un regard orgueilleux[1] ». Nicéphore Phocas affranchit la Crète. Basile II acheva cette œuvre de salut en abattant les Bulgares, qui, deux fois, en 986 et 996, avaient atteint ou même dépassé l'Isthme[2]. La Grèce connut ainsi pendant deux siècles, jusqu'à l'arrivée des Croisés, la paix et la prospérité.

A ce moment nous pouvons suivre en quelque mesure le mouvement de la construction.

En Crète, M. Gérola a relevé les églises épiscopales assez nombreuses, édifiées après la conquête ou bien au cours de ces deux siècles ; mais leur date exacte nous échappe[3]. Sur le continent, nous distinguerons deux groupes.

La conquête de la Crète favorisa les fondations pieuses dans le Sud du Péloponnèse. Nicon le Métanoïte, ayant fini d'évangéliser l'Ile, vint se fixer à Lacédémone durant les dernières années du dixième siècle[4]. Son monastère comptait parmi les plus renommés de la Grèce. D'autres suivirent son exemple : en 1027, l'higoumène Nicodème construisit un pont sur l'Eurotas avec une église pour le protéger[5]. Rien ne reste de tant d'activité, en dehors des fragments sculptés échoués à Mistra ou dispersés en Laconie et de deux beaux édifices, l'un à Christianou[6], à peu près contemporain de saint Nicon ou de Nicodème, l'autre à Samari[7], postérieur d'un siècle. Le type de Samari s'est multiplié dans l'Ouest du Magne[8]. Une de ces répliques conserve sa dédicace : 1075.

1. Pierre d'Argos : Mai, *Patrum nova bibliotheca*, t. IX, fasc. 3, p. 70.
2. Schlumberger, *Épopée*, I, p. 620 ; II, p. 135 et suiv. Voyez le récit de la dernière campagne de Basile II, en 1018 : *op. l.*, II, p. 375 et suiv.
3. Gerola, *Mon. veneti*, p. 31 et suiv.
4. *Vita Niconis*, § 37, p. 860.
5. *C. I. G.* 8704.
6. Phot. Laurent (18 × 24) 8-9 ; (13 × 18) 79-80, 182, 249 ; phot. Lampakis 1596-1602.
7. Couchaud, pl. 29 ; phot. Laurent 90-99, 186-201.
8. Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 177 et suiv. La dédicace est gravée sur un tirant de marbre, à Vamvaka, p. 183.

La ruine de l'empire bulgare eut une heureuse répercussion dans le Nord. D'abord, comme de raison, en Macédoine. Le premier archevêque venu de Byzance à Ochrida édifia, dans le second quart du onzième siècle, la basilique de Sainte-Sophie[1]. Au même temps nous attribuerons les charmantes églises de Castoria[2].

Le catholicon et la Panaghia de Saint-Luc remplacèrent alors les deux églises primitives édifiées, l'une par le saint lui-même, en 942, l'autre après sa mort (948 ou 950) par ses disciples sur son tombeau. Il est clair que le catholicon, honneur de la Grèce, ne saurait être confondu avec « l'oratoire en forme de croix » mentionné par le biographe et pareil sans doute à ces chapelles funéraires rencontrées par Miss Bell, en si grand nombre, sur le plateau d'Anatolie. Nous verrons qu'il fut peut-être achevé vers 1035[3]. Athènes nous fournit deux dates : la Panaghia

1. Paris. grec 880, fol. 407 : Λέων πρῶτος ἐκ Ρωμαίων χαρτοφύλαξ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας ὁ κτίσας τὴν κάτω ἐκκλησίαν ἐπ' ὀνόματι τῆς ἁγίας τοῦ Θεοῦ Σοφίας, cité par DU CANGE, *Fam. byz.*, p. 174-175, LEQUIEN, t. II, p. 291, et H. GELZER, *Der Patriarchat von Achrida*, 1902, p. 6. Ce personnage qui fut promu par Basile Ier, après 1019, mais au plus tard en 1025, meurt en 1056 (GELZER, p. 8). Voyez ANTONIN, *Iz Rumelij*, p. 63, et KONDAKOV, *Makedonija*, p. 230-231. La bibliographie est indiquée par MILJUKOV, p. 86.

2. Mission MILLET. Voir ANTONIN, *Iz Rumelij*, p. 150, pl. XI.

3. DIEHL, *Saint-Luc*, p. 2 et suiv., a prouvé que la tradition attribuant la fondation de l'église actuelle à Romain II ne repose sur aucun fondement, et admet que les édifices primitifs ont été reconstruits. SCHULTZ-BARNSLEY, p. 22, montrent, par l'examen du monument, qu'au point de jonction entre les deux églises, le catholicon actuel emprunte dans le bas le mur de la primitive église de Sainte-Barbe, tandis que dans le haut l'actuelle Panaghia s'appuie sur le catholicon. On peut corroborer ces conclusions par l'observation suivante. A l'origine, le tombeau occupait la place où le saint était mort : c'est un fait sur lequel le biographe insiste. Or les moines célèbrent deux fêtes : le 7 février « la dormition », et le 3 mai le « déplacement des reliques » ἡ ἀνακομιδὴ τῶν λειψάνων. Un canon spécial commémore cet événement. Le synaxaire le rappelle en ces termes : Σῶμ' ἐκ τάφοιο τρίτην μαΐου, Λουκᾶ, ἀνεκομίσθη (KRÉMOS, t. I, p. 102). Pourquoi le corps aurait-il été retiré du tombeau, malgré les dernières volontés du saint, sinon pour prendre place dans la magnifique église que nous connaissons ? A quelle époque les deux églises actuelles furent-elles construites ? M. Diehl observe que les mosaïques comprennent le portrait de saint Nicon, mort en 998. Nous ajouterons que celles du narthex sont exactement du même style que dans la Néa-Moni de

Lycodimou[1], réplique de Saint-Luc, avant 1044; Saint-Théodore[2], 1049. Kaisariani[3] peut se rapporter à la fin du dixième siècle; Daphni[4], à la fin du onzième. Le mouvement s'étend vers les Iles et vers l'Ouest : Scopelos[5], 1078; Amphissa[6], près Delphes, et Gastouni[7], en Élide, sans date; Varnakova[8], près Naupacte, 1077.

Au douzième siècle, en Argolide, trois répliques d'un même type se suivent à peu d'intervalle, à Chonica, Nauplie, Merbaca. L'Haghia Moni de Nauplie[9] fut l'œuvre de l'évêque Léon d'Argos, en 1149. Le style de Merbaca reparaît plus loin, en Élide, dans la basilique des Blachernes[10].

Chios, édifiée, selon toute vraisemblance, au début du règne de Constantin Monomaque.

1. « Τῆς Παναγίας τῆς Σωτείρας τοῦ Λυκοδήμου », ou, d'après Spon, *Sotira Lycodémou*. Cf Néroutsos, Δελτ. ἱστ., t. III, p. 88. L'archimandrite Antonin (*O Drevnich Christianskich Nadpisjach v Afinach*, 1874, p. 1 et suiv.), a relevé de nombreuses épitaphes dans la partie Ouest du naos, entre la coupole et le narthex. A l'extrémité Sud, au-dessus d'une niche qui devait être réservée à la famille du fondateur, on en lisait deux : l'une, en cursive (n° 4), nommait Étienne πρωτοκτήτωρ, mort le 4 décembre 1044; l'autre, en capitale (n°s 1 et 2), aujourd'hui mutilée, concernait probablement un membre de sa famille, mort avant lui. Il n'y a pas lieu de douter que cet Étienne ait construit l'église. En effet, à côté, une autre épitaphe mentionne le prêtre Jean, et l'on voit, au-dessous, une fresque représentant saint Étienne, diacre, et saint Jean l'Évangéliste (phot. Lampakis 1484), c'est-à-dire le patron du fondateur et celui du prêtre qui lui a prêté son concours. Sur le pilier en face on lisait, en deux colonnes, une série de mentions funéraires, disposées dans l'ordre chronologique et portant les dates de 1051 (n° 8, et non 1016 ou 1021), 1054, 105., 1060, 1061, 1062, 1070, 1071 (n°s 9 à 21). Sauf un prêtre, ce sont des laïques, hommes ou femmes, quelques-uns pourvus de titres. Les patronymiques sont différents, donc un groupe de familles riches. Les indications ou remarques de Hopf, p. 111, et Néroutsos, Δελτ. ἱστ., t. III, p. 89, sont inexactes.

2. *C. I. G.* 8803 (d'après Chandler, sans la date); Néroutsos, Δελτ. ἱστ., t. III, p. 94; Antonin, *O Drevnich Christ. Nadp.*, p. 14-17. Il est possible que cette inscription ne soit pas à sa place primitive.

3. Strzygowski, Ἐφημ. ἀρχ., 1902, p. 72.

4. Millet, *Daphni*, p. 183.

5. Fredrich, *Ath. Mitt.*, t. XXXI (1906), p. 113; Georgaras, Φιλολ. Σύλλογος Παρνασσός, Ἐπετηρίς, t. IX (1906), p. 19. L'église a été reconstruite.

6. Phot. Lampakis 2313-16; *Antiq. chrét.*, p. 30.

7. Phot. Laurent (18 × 24), 50 — 53; (13 × 18), 72 — 73; phot. Lampakis 1617-18, 5934-40.

8. *C. I. G.* 8730. Refait ou agrandi en 1148. Phot. Lampakis 4180-82.

9. Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV (1909), p. 229.

10. Phot. Laurent (18 × 24), 42-48; (13 × 18), 69, 171-180, 239; phot. Lampakis 1606-1614.

L'unité politique de cette vaste région fut rompue par les Croisés. Depuis le treizième siècle, la Crète, sous le gouvernement libéral de Venise, suivit paisiblement sa tradition séculaire et vit s'élever, surtout au quatorzième siècle, un très grand nombre de petites églises, peintes et datées[1]. La Grèce se divisa.

Dans le Péloponnèse, une province byzantine se reconstitua peu à peu, aussitôt après le retour des Grecs à Constantinople (1261). Les forces impériales y pénétrèrent par Monemvasie, s'établirent dans cet admirable camp retranché qui fit autrefois la grandeur de Sparte et de là refoulèrent les Latins vers l'Élide. On sait de quel éclat brillait, sur un contrefort de Taygète, Mistra, « la merveille de la Morée ». Les églises y sont nombreuses; les unes datées : Saints-Théodores avant 1296, Métropole 1310, remaniée au quinzième siècle, Brontochion avant 1311, Sainte-Sophie vers 1350, Pantanassa vers 1430; les autres peuvent l'être par comparaison : Péribleptos, début du quatorzième siècle; Évanguélistria, fin du quatorzième ou début du quinzième[2]. Non loin de Mistra les bourgades de Laconie, Chrysapha[3], Géraki[4], rivalisent d'activité.

Au Nord, durant le treizième siècle, l'Épire, l'Étolie, l'Acarnanie, la Thessalie demeurent aux mains de Doucas

1. Gerola, *Mon. veneti*, p. 300, note 2.
2. Pour les dates, Millet, *B. C. H.*, t. XIX (1895), p. 268-272; *Bulletin critique*, t. I (1895), p. 716 ; *Mon. Mistra*, p. V.
3. Phot. Laurent 223, 224, 229. Dates : Chrysaphiotissa, 1290; Prodrome, 1367/8.
4. Monuments nombreux, très peu de dates : Saint-Jean-Chrysostome, avant 1450; Zoodochos Pigi, 1431 (Zisiou, Βυζαντίς, t. I, 1909, p. 137, n° 73; p. 141, n°s 91 et suiv.). La basilique de Saint-Georges présente deux écussons différents. D'après Van de Put, *B. S. A.*, t. XIII (1906-7), p. 281, l'un, gravé sur l'iconostase, pourrait être celui des Nivelet, maîtres de Géraki entre 1254 et 1263, l'autre, au-dessus de la porte, appartiendrait à quelque autre seigneur qui les aurait précédés. Mais, parmi les peintures, non seulement on lit les noms de deux donateurs grecs (Zisiou, *op. l.*, p. 144, n°s 97, 99), l'un d'eux auprès du saint encadré par l'iconostase, mais aussi l'on retrouve, sur une autre figure, l'écu de la porte (damier jaune, rose et vert, croisé de lignes obliques rouges), ainsi que les emblèmes de l'iconostase (croissant blanc avec une étoile, diadème à fleurs de lys). Voyez aussi Traquair, *B. S. A.*, t. XII (1905-6), p. 263.

MISTRA

Chemins muletiers
Chemins de piétons
Mètres
0 50 100
N
CHATEAU FRANC DE VILLEHARDOUIN
Chap.
Réduit
621
590
589
535
614
Ste Sophie
Bains turcs
Porte de Monemvasie
Petit Palais
Chap.
489
St Nicolas
480
Palais du Despote
Mosquée
475
Porte de Nauplie
460
Mavroporta
Chap.
Monastère de la Pantanassa
Chap.
425
Taxiarques
Monastère de la Péribleptos
352
Chap.
Ste Kyriaki
Ste Anne
St Georges
Chap.
Chap.
Chap.
363
357
341
St Christophore
334
Maison de Krevatas (XVIIIe S.)
332
Fontaine de la Marmara (Sarcoph. antique)
St Jean
Fontne abandonnée
Passage voûté
363
Métropole
Jardin
Musée
Cour
Palais Episcopal
380
Monastère du Brontochion (Afendiko)
Réfectre
402
400
393
Réfectre
400
410
Sts Théodores
Arcade gothique
Evanguélistria
393
383
Nouveau Mistra
au Torrent
Tripi

8-10 Imp. Dufrénoy, Paris.

Plan relevé par H. Eustache et G. Millet, reproduit d'après Fougères, Grèce.

et constituent un État indépendant, riche en édifices nouveaux.

Les Doucas avaient le goût de la bâtisse : Michel II (1237-1271) nous a laissé la Kato-Panaghia, les Blachernes et l'église de Galaxidi ; sa femme, Sainte-Théodora[1] ; son fils aîné Nicéphore, la Parigoritissa[2] ; son bâtard Jean, la

1. Vie de Théodora, par le moine Job. MIGNE, t. CXXVII, col. 98 B. « Ayant vu son maître et époux construire deux beaux monastères, τὴν τῆς Παντανάσσης φημὶ καὶ τῆς Παναγίας ἐπικεκλημένας, elle édifia elle-même un sanctuaire en l'honneur de saint Georges et en fit un monastère de femmes. » Ayant survécu plusieurs années à Michel, elle devint religieuse et décora l'église ἀναθήμασι καὶ σκεύεσι καὶ πέπλοις. Elle y fut enterrée. L'église construite par Théodora porte aujourd'hui son nom. Des deux fondations de Michel, l'une est encore nommée la Kato-Panaghia. Le monogramme du despote, les vestiges de la dédicace métrique ne laissent aucun doute (LAMPAKIS, Δελτ. χριστ., t. III, p. 92). Je ne sais si l'on doit identifier la Pantanassa avec le monastère des Blachernes, qui est consacré à la Μετάστασις τῆς Θεοτόκου. En tous cas cette église paraît contenir le tombeau de Michel Doucas. En effet, une épitaphe mutilée, qui a été copiée par M. Grégoire, fait allusion à deux enfants de « la basilissa Théodora Doukaina ». Une autre mentionne un δεσπότης δυσμοκράτωρ (comparez ὁ ἐν τῇ δύσει δεσπότης : PACHYMÈRE, I. 30, Bonn, t. I, p. 81, l. 19, et IX. 11, t. II, p. 200), ainsi que « l'empereur Manuel » ... ρὸς αὐτοῦ Μανουὴλ αὐτοκράτωρ, ce frère de Théodore Ange, qui se fit proclamer à Salonique. Or Michel II fut son héritier en Thessalie. Ajoutons qu'on devine un jeu de mots sur le nom de Pétraliphas, patronymique de Théodora.

L'église de Galaxidi fut construite par Michel Doucas après sa réconciliation avec Théodora : son nom était inscrit sur une colonne en avant du narthex. Cf SATHAS, Χρονικὸν Γαλαξειδίου, Athènes, 1865, p. 197-200, cité par LAMPAKIS, Δελτ. χριστ., t. III, p. 65.

2. L'inscription, sur une arcade au-dessus de la porte peut se lire ainsi (fig. 1) :

1	2	3	4	5
κο-μνηνο-δουκος δεσ	ποτης ν	ΚΩΠΟ	ς ‖ αν	βασι...
κο-μνη-νο-βλα	στος δε	CTICΠOA	εγα ‖ κο	μνη...

Le voussoir 4 occupe le sommet de l'arcade que j'indique par un double trait. L'inscription comprenait quatre vers iambiques, deux de chaque côté. Le voussoir 3 est repeint ; il n'y a donc pas à tenir compte des lettres qu'on y relève ; mais ces lettres permettent de deviner les caractères primitifs. Nous proposerons donc sous toute réserve :

Κομνηνόδουκος δεσπότης Νι[κηφόρο]ς ‖ Ἄν[να] βασί[λισσα...]
Κομνηνόβλαστος δε[σπό]της [Θωμᾶς μ]έγα[ς] ‖ Κομνη[ν.....]

M. Lampakis (Δελτ. χριστ., t. III, p. 76), a lu ANNA. Anne, femme du despote Nicéphore, nièce de Michel Paléologue, est nommée βασίλισσα par PACHYMÈRE, VII. 27 (Bonn, t. II, p. 72, l. 9) et XI. 30 (Bonn, t. II, p. 450, l. 6

Porto-Panaghia (1283)[1]. En Macédonie, depuis 1259, les Paléologues reprennent l'hégémonie et favorisent les constructions : en 1294/5, Saint-Clément d'Ochrida[2]; en 1313/4, le narthex de Sainte-Sophie[3]. Puis, vers le milieu du quatorzième siècle, Dušan étend l'empire serbe jusqu'à Serrès et Arta, empire éphémère bientôt disloqué entre les mains de petits princes ou de seigneurs féodaux, qui furent peu à peu soumis par les Turcs. Ainsi toutes les régions qui s'étendent entre le Golfe de Lépante et le Lac d'Ochrida eurent pendant trois siècles une existence politique très agitée, très chancelante; mais, si l'on y regarde de près, elles se meuvent dans un même orbite; cette instabilité même provoqua un grand nombre de constructions encore mal connues et dont on comprendra

ἡ κατὰ δύσιν βασίλισσα Ἄννα). C'est donc sans aucun doute Nicéphore qui est nommé avant elle.

La restitution du second vers est plus douteuse. Thomas, fils de Nicéphore (1296-1318), dans un document vénitien de 1313, porte le titre de *grand* despote de Romanie (Hopf, p. 356 : *Ser Thomas Dei gratia magnus Romanie despotus ;* cf *Chroniques Graeco-romanes*, p. 178). Est-il possible qu'il l'ait eu déjà du vivant de son père? D'après Pachymère, IX. 4 (Bonn, t. II, p. 202), Anne obtint pour son fils la dignité de despote après la mort de Nicéphore. Mais cet historien confond les dates, car la négociation qu'il rapporte et qui aboutit au mariage de Thamar avec Philippe de Tarente fut conduite par Nicéphore lui-même (Hopf, pp. 336-337). Si notre restitution était juste, le quatrième vers se rapporterait à Thamar. L'inscription aurait donc été rédigée aux environs de 1294, date du mariage. Nicéphore mourut en 1296. Ainsi s'expliqueraient les sculptures gothiques qui ornent les grandes arcades : cf Millet, *Art byz.*, II, p. 952. Spon-Wheeler, t. I, p. 105, éd. d'Amsterdam, attribue l'église à Michel Doucas (cité par Wulff, *Hosios Lukas*, p. 23, et Lampakis, Δελτ. χριστ., t. III, p. 76).

1. Autrefois, Panaghia Μεγαλῶν Πυλῶν. La date indiquée sur un évangile du couvent de Dousicon : Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 442, n° 241.

2. Construite par Progonos Sgouros, grand hétériarche et γαμβρός d'Andronic II : Miljukov, p. 90, note 2. J'ai lu ,ϛωγ' ἰνδ. η', et non β'.

3. L'inscription reproduite en fac-similé par Heuzey, *Mission de Macédoine*, Antonin, *Iz Rumelij*, pl. V et Gelzer, *Ath. Mitt.*, t. XXVII (1902), p. 432. Je propose la lecture suivante :

μωσης ο γρηγοριος [εν σιν]α νεω :·
σκηνην εγειρας τον θεογραφον νομον
εθνη τα μυσων εκδιδασκει πανσοφως ·:· ετ(ους) ,ϛ ω κ β' (1313/4).

J'ai restitué μωσης et [εν σιν]α ; corrigé la date de 1317, admise jusqu'ici. Voyez, plus loin, fig. 90. Lisez τῶν θεογράφων νόμων.

un jour tout l'intérêt[1]. La plus renommée est celle des Météores[2].

A Ochrida nous avons atteint la limite extrême du domaine grec. Mais cette brève revue laisserait encore notre lecteur dans l'embarras, si nous omettions d'ajouter

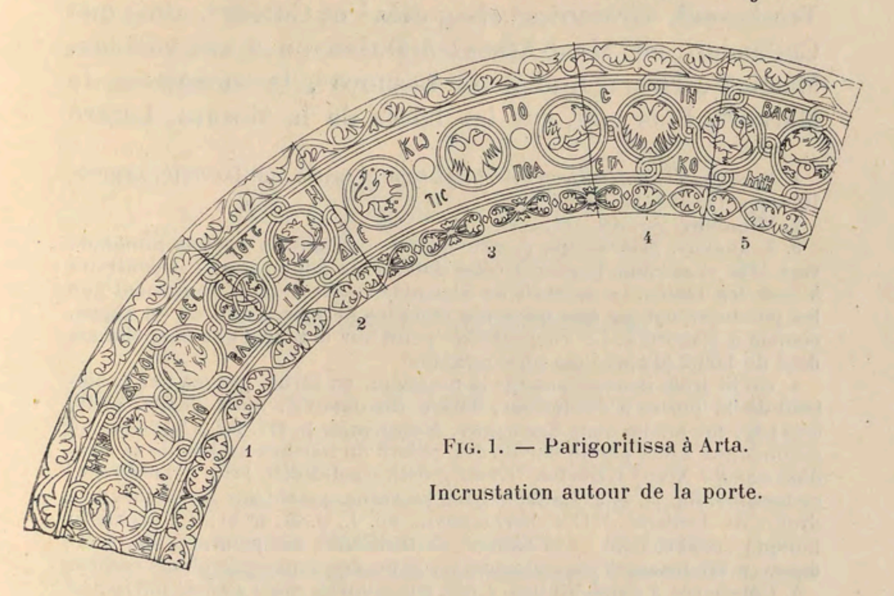


Fig. 1. — Parigoritissa à Arta.
Incrustation autour de la porte.

quelques mots sur Salonique, qui conserve deux églises datées : la Kazandjilar-Djami[3] en 1028, les Saints-Apôtres construits par le patriarche Niphon, au début du quatorzième siècle[4]. Isakié-Djami et Iacoub-Pacha[5], les proto-

1. Voyez l'*Itinéraire* d'Isambert, la *Mission de Macédoine*, et le *Mont-Olympe*, de M. Heuzey, et les *Stranstvovanija*, de Barskij, t. IV.
2. Hypapanti, 1366/7; Transfiguration, 1387/8, fondée par Joasaph, neveu d'Étienne Dušan. Voyez Véis, Βυζαντίς, t. I (1909), p. 569, nos 16-17; 581, nos 43-45. Sur l'histoire des Météores, *op. l.*, p. 191-331. Adamantiou, Πρακτικά, 1909, p. 211 et suiv., mentionne en outre Saint-Étienne, avant 1367 (p. 217 et 223). Voyez Antonin, *Iz Rumelij*, pl. XI-XVI.
3. Texier, *Archit. byz.*, p. 162 ; Kondakov, *Makedonija*, p. 112.
4. 1311-1315. Texier, *Archit. byz.*, p. 161 ; Miljukov, p. 26 ; Papageorgiou, *B.Z.*, t. X (1901), p. 23 et suiv. ; Kondakov, *Makedonija*, pp. 119.
5. Kondakov, *Makedonija*, p. 115 sq.

types des Saints-Apôtres, paraissent plus anciennes, la première au moins d'un siècle. Au nord de Salonique, les Krals serbes ont doté la région d'Uskub de belles et fières églises qui forment un ensemble remarquable : à Milutin, qui fut grand constructeur[1], nous devons, entre autres, Treskavec[2], Gračanica[3], Nagoriča[4] et Čurčer[5], ainsi que Chilandari, au Mont-Athos ; à Dušan ou à ses vassaux, Mateica[6], Ištip[7], Ljuboten[8], Lesnovo[9], le monastère de Marko[10]. Plus loin, sur les bords de la Morava, Lazare

1. Danilo, *Životi Kraljeva i Archiepiskopa srpskich*, éd. Daničić, Zagreb, 1866, pp. 131-138, 149.

2. Miljukov, pp. 109, 112.

3. Kondakov, *Makedonija*, p. 206, admet que Milutin épousa Simonide vers 1320 et attribue l'église à cette date. Cette supposition est contraire à tous les textes. Le portrait de Simonide *adulte* indique seulement que les peintures ont pu être achevées dans les dernières années du règne, comme à Nagoriča. Le chrysobulle peint sur le mur d'une chapelle est daté de 1321/2 (d'après ma photographie).

4. On lit trois inscriptions : 1° la première, en serbe, gravée sur le linteau de la porte, à l'extérieur, 1312/3 (Stojanović, *Stari Zapisi*, p. 19, nos 41-42 ; fac-similé dans Kondakov, *Makedonija*, p. 197, fig. 134). — 2° La seconde, en grec, peinte sur un des piliers du narthex au bas de la robe d'un saint : X[εὶρ] Εὐτυχίου. Ἔτους ,ϛωκε′, c'est-à-dire 1316/7 (inédite, cf ci-dessous, fig. 2). — 3° La troisième, en serbe, peinte sur un panneau, à droite de l'entrée, 1317/8 (Stojanović, *op. l.*, p. 21, n° 51). La première indique l'achèvement de la bâtisse ; la troisième, des peintures. M. Kondakov, p. 197, transcrit inexactement les dates des deux inscriptions serbes.

5. Consacrée à Saint-Nikitas. Ljub. Stojanović, *Stari serbski Chrisovuli Akti*, etc., dans le *Spomenik*, publié par l'Académie Serbe, t. III, Belgrade, 1890, 8°, n° 5 : un chrysobulle de Milutin, entre 1309 et 1316, donne au monastère de Chilandari le monastère de Saint-Nikitas. Il a trouvé ce monastère ruiné et l'a reconstruit. L'église fut restaurée, d'après une inscription, en 1483/4.

6. Le portrait de Dušan est très reconnaissable, bien que le nom soit effacé. Ce portrait est reproduit dans Kondakov, *Makedonija*, p. 201.

7. Stojanović, *Stari Chrisovuli*, n° 9, ann. 1332.

8. 1337 : inscription et portrait de Dušan. Miljukov, pp. 129-130 ; Kondakov, *Makedonija*, p. 177 ; Stojanović, *Stari Zapisi*, p. 29, n° 66.

9. Église construite par le despote Oliver en 1340/1, Stojanović, *Stari Zapisi*, p. 30, n° 71 (inscription serbe gravée sur le linteau de la porte du naos), peinte au mois d'août 1349 (inscription grecque au-dessus). Il y a dans le narthex un très beau portrait de Dušan que nous publierons prochainement dans la *Revue de l'Art chrétien*. En 1347, un chrysobulle de Dušan élève le monastère au rang d'évêché : *Glasnik srpskoj učenog Društva*, Knijga X, sveska XXVII staroga reda, 1870, p. 287.

10. Miljukov, p. 134. La construction commencée en 1344/45 par le kral Vlkašin, père de Marko. Inscriptions et portraits aujourd'hui disparus. Cf Kondakov, *Makedonija*, p. 180.

(† 1388) et son fils Étienne ont continué cette tradition glorieuse : Ravanica, Kruševac, Manassia, Ljubostinia, Kalinić, Rudenica comptent parmi les joyaux de l'art chrétien en Orient[6].

Ce peu d'histoire nous laisse deviner la genèse et l'évolution de l'École grecque, nous permet de déterminer ses limites. Les deux provinces frontières, les deux « marches » de la Grèce, à savoir la Crète au Sud, la



Fig. 2. — Nagoriča : signature d'artiste.

Macédoine occidentale au Nord, longtemps retranchées de l'empire et profondément pénétrées l'une par l'Islam, l'autre par les Slaves, reprennent contact avec elle sous l'hégémonie de Byzance. Puis la Crète continue à vivre à part : affinités étroites, mais tradition distincte. Ainsi l'histoire s'inscrit dans les monuments. Les traits communs viennent de l'Orient. La Macédoine, depuis la chute des Bulgares, communique constamment avec les pays grecs : elle donne et reçoit ; mais elle touche aussi à Salonique, et par Salonique, à Constantinople. Sur son sol les deux traditions se croisent et se combinent. Ainsi, sur ses deux frontières, la Grèce rencontre d'un côté l'Orient, de l'autre Byzance.

1. Pokryškin, p. 59 sq. Balș, *Églises de Serbie*, p. 16 sq.

CHAPITRE PREMIER

LES PLANS

I

LA BASILIQUE

On a pu croire que les Byzantins renoncèrent à construire des basiliques[1]. En effet, il ne s'en trouve presque plus à Constantinople après le cinquième siècle. Mais la province, durant tout le Moyen Age, en a conservé la tradition : le type est fréquent, d'une part sur le plateau d'Anatolie et en Crète, de l'autre, en Macédoine et en Grèce.

En Macédoine et dans la Grèce du Nord, la basilique a tenu une large place. Elle sert de métropole à des cités importantes : Serrès, Ochrida, Aïl, Calabaca. Elle est représentée dans les grands centres, tels que Salonique ou le Mont-Athos, où prévaut pourtant l'influence de Constantinople : à Salonique nous citerons Ikichérif-Djami, encore intacte, Saint-Ménas[2], entièrement réédifiée depuis peu. Au Mont-Athos, les moines de Philothéou démolirent en 1752 une basilique du onzième siècle, qui

1. Diehl, *Manuel*, p. 406.
2. Kondakov, *Makedonija*, p. 122. Voyez plus loin l'étude des portiques, p. 131.

était construite en briques et voûtée en berceau[1]. Plus loin de la mer, dans les régions retirées, moins pénétrées par l'influence de la capitale et des grands monastères byzantins, le type domine : trois à Castoria, quatre à Arta, à côté d'une seule église à coupole. Plus au Sud, il se rencontre encore à Athènes, en Élide, en Laconie.

Ces monuments ne sont point construits selon un modèle uniforme, d'après une formule vieillie; au contraire, ils nous offrent une telle variété de formes que, sans une analyse attentive, nous aurions quelque peine à les classer.

Pour trouver un critère utile, remontons aux origines.

De récentes découvertes ont permis de distinguer, dans l'Est de la Méditerranée, deux manières de construire la basilique à triple nef. L'une appartient aux cités hellénistiques; l'autre, aux régions orientales : Syrie centrale, plateau d'Anatolie. Les deux traditions diffèrent en bien des points. Nous considérerons seulement la couverture et l'éclairage de la grande nef : d'un côté, hautes parois, fenêtres multiples, charpente; de l'autre, voûte en berceau, sans fenêtres, dépassant à peine les nefs latérales. Lorsque, dans la basilique hellénistique, la voûte remplace la charpente, les autres traits, hautes parois et fenêtres, demeurent; mais les fenêtres sont un peu plus espacées.

La grande nef aveugle appartient en propre au plateau d'Anatolie. Cette région offre peu d'exemples d'une grande nef proéminente et éclairée[2]. Au témoignage de

1. Barskij, t. III, p. 120, cité par Porpf. Uspenskij, *Perv. Put.*, I, 1, p. 397, qui compare cette description à une église ruinée d'Esphigménou (*Ist. Afon.*, II, ch. 3, § 10, p. 85). Mais il n'est pas sûr que cette dernière église n'ait pas eu de coupole. Le *Putevoditel po svjatoj Afonskoj Gorje*, p. 121, sans citer de source, attribue la restauration à l'année 1046. Sur la reconstruction, voyez Millet-Pargoire-Petit, *Insc. de l'Athos*, n° 296.

2. Grande basilique de Binbir-Kilissé, n° 1, dans Strzygowski, *Kleinasien*, p. 5, fig. 7, et dans Ramsay-Bell, p. 43, fig. 3, 5, 8.

Miss Bell, le « clerestorey » manque le plus souvent, surtout aux édifices de moindres dimensions[1] et peut passer pour un emprunt aux procédés hellénistiques[2], tandis que la grande nef aveugle constitue « un des traits qui marquent le caractère essentiellement asiatique du plateau anatolien ». Elle rappelle en effet les berceaux parallèles des palais parthes et sassanides, à Hatra, Firouzabad et Ctésiphon[3]. Les monarques d'Orient cherchaient un peu de fraîcheur sous de puissantes voûtes, où les portes laissaient toujours passer assez de jour; les auditeurs de Chrysostome à Antioche, ou de Choricius à Gaza aimaient l'air et la lumière[4].

Avançons maintenant à la suite de Miss Bell plus loin vers l'Orient, en Mésopotamie. Nous retrouvons la triple nef aveugle, aux douzième-treizième siècles, près de Mossoul[5]. Ailleurs, dans le massif du Tur-Abdin, à l'Est de Nisibis, elle se fait rare. Le plus lointain Orient se contente d'une nef unique.

Ces diverses combinaisons, charpente et fenêtres, voûtes sans fenêtres, nef unique, nous conduisent comme par étapes du complexe au simple, du confort hellénistique à l'austérité orientale. Durant le Moyen Age byzantin, elles reparaissent toutes dans l'Occident de l'Empire, depuis la Macédoine jusqu'en Laconie, et nous donnent la mesure des influences subies par l'École grecque.

Basilique hellénistique. — La basilique hellénistique se présente sous deux aspects : tantôt avec la charpente, tantôt avec la voûte.

1. Ramsay-Bell, p. 308. Voyez par exemple Binbir-Kilissé, nos IV, V, VI, dans Strzygowski, *Kleinasien*, pp. 15, 16, 58-61; Andaval, p. 67, et Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 106 (la voûte postérieure); Binbir-Kilissé, n° 4, dans Ramsay-Bell, p. 59, fig. 19, 20; n° 16, *op. l.*, p. 140, fig. 105, 106; Maden-Dagh, p. 259, fig. 223.
2. Ramsay-Bell, p. 324.
3. Ramsay-Bell, pp. 309-310.
4. *Choricii Gazaei orationes*, éd. Boissonade, p. 90.
5. Bell, *Amurath to Amurath*, p. 257.

2

En Macédoine, dans l'île d'Aïl, près de Prespa[1], et sur les bords de la Mer Noire, à Mésemvrie[2] (fig. 3-4), nous rencontrons les ruines de deux grandes basiliques à tribunes : la grande nef s'y développe avec ampleur, entre deux étages d'arcades étroites et nombreuses, dressées sur des piliers. Ni la grande nef, ni les tribunes n'étaient voûtées : partout des poutres et des charpentes. Or, ces églises datent bien du dixième ou du onzième siècle : celle d'Aïl aurait été construite par le tsar bulgare Samuel, le rival de Basile II, lorsqu'il enleva de Larisse, en 986, les reliques de saint Achillée[3]. Elles appartiennent bien au Moyen Age byzantin.

A quelle école faut-il les rattacher ? A Aladja-Jaïla, en Lycie[4], nous retrouvons, en 812, une grande nef recouverte par une charpente, comme à Aïl et Mésemvrie : même disposition des piliers et des fenêtres. A Sainte-Sophie de Nicée[5], le dessin en est différent, les tribunes manquent ; mais le vaisseau se développait avec la même ampleur et portait aussi une charpente. Une autre, à Constantinople, abritait la nef unique, très allongée, de Kéfèli-Mesdjid[6] : dans le haut des façades, une longue suite de fenêtres cintrées et assez rapprochées touche presque la corniche de dents, qui marque le faîte des murs. Ces monuments ne sont pas sans relation ; ils nous prouvent que les dispositions de l'ancienne basilique hel-

1. Miljukov, p. 47, pl. 1-3. Ivanov, *Izvjestija na blgarskoto archeologičesko Družestvo*, t. I (1910), p. 66.

2. *Sbornik za narodni Umotvorenja*, t. III, que je n'ai pu consulter, mais dont je connais les dessins, grâce à l'obligeance de M. Balș. Les photographies de MM. Laurent (n° 402) et Balș indiquent nettement qu'il y avait une charpente.

3. Cedrenus, Bonn, t. II, p. 435, l. 23. Sur la date de l'expédition : Schlumberger, *Épopée*, I, p. 620.

4. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 322, fig. 119.

5. D'après deux photographies publiées par L. Schneller, *Nicäa und Byzanz*, Leipsig, 1907, pp. 53 et 57. Je remercie M. Schmidt, qui m'a indiqué cet ouvrage.

6. D'après les observations de M. Ébersolt et Gurlitt, p. 38, pl. 10 c. Voyez Paspatis, p. 304.



Phot. Balș.

Fig. 3. — Basilique de Mésemvrie. Abside et grande nef.

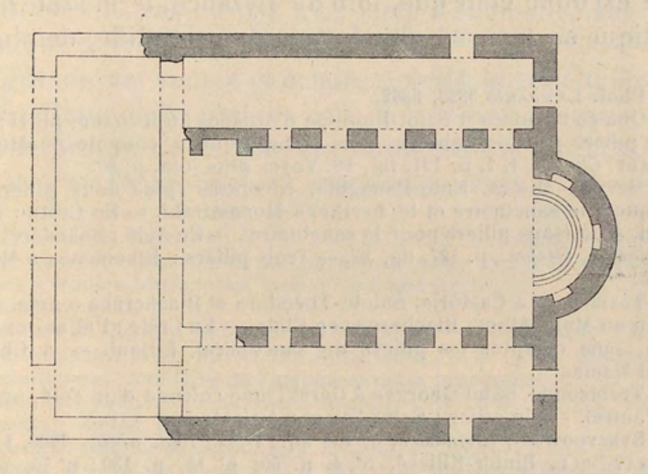


Fig. 4. — Basilique de Mésemvrie. Plan au $\frac{1}{400}$.

(Dessin communiqué par M. Balș.)

lénistique sont restées en faveur dans les régions même où ce type avait fleuri, en particulier à Constantinople. C'est de là que ces procédés ont pu passer à Aïl et à Mésemvrie.

Ces édifices reproduisent deux autres traits distinctifs de la basilique hellénistique : tribunes et piliers nombreux. Ces traits deviennent rares à l'époque proprement byzantine. Les tribunes au-dessus des bas-côtés ne se retrouvent qu'à Serrès[1]. Par exception, quatre ou cinq colonnes séparent la grande nef de chacune des petites[2]. Le chiffre normal est trois[3] ou deux[4]. Parfois même on se contente d'une seule[5]. Réduire les colonnes ou les piliers est une pratique ancienne, qui remonte aux premiers temps chrétiens, qui rappelle les premières tentatives pour rapprocher la basilique du plan carré[6]. Du plateau d'Anatolie ou de la Syrie centrale[7], cette pratique passe de bonne heure en Grèce, si l'on en juge par les proportions observées à Théra[8] ou à Mantinée[9]. Les colonnes sont plus fréquentes que les piliers.

Il est donc clair que, loin de Byzance, le modèle hellénistique se trouvera de plus en plus simplifié, de plus en

1. Phot. Lampakis 3358, 3362.

2. Quatre colonnes à Saint-Philippe d'Athènes : Couchaud, pl. II ; cinq, sans piliers près de l'abside, dans la basilique à coupole de Morfou : Enlart, *Chypre*, t. I, p. 191, fig. 98. Voyez plus loin, p. 99.

3. Serrès, Mistra, Kato-Panaghia, Nicopolis (plus deux piliers qui marquent le sanctuaire et le narthex), Monastiraki. — En Crète : Santi-Dieci, Agia (sans piliers pour le sanctuaire). — En Asie : Soandéré, Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 127, fig. 37. — Trois piliers : Elkoménos à Monemvasie.

4. Taxiarques à Castoria, Sainte-Théodora et Blachernes à Arta, Philothéou au Mont-Athos, Blachernes en Élide. — En Crète : Paljani et Bizarjano (sans compter les piliers du sanctuaire), Liljani. — A Chypre : Saint-Mamas.

5. Trébizonde, Saint-Georges à Géraki (une colonne d'un côté, un pilier de l'autre). — Un pilier : Saint-Étienne à Castoria.

6. Strzygowski, *Kleinasien*, p. 104 sq. ; Bell, *Rev. arch.*, 1906, I, p. 4 ; Ramsay-Bell, Binbir-Kilissé, n° 4, p. 59 ; n° 15, p. 130 ; n° 16, p. 139 ; n°s 25, 42, pp. 146, 163 ; Maden-Dagh, p. 262. Voir aussi, p. 276.

7. Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 68, p. 122.

8. Hiller von Gaertringen, *Théra*, t. I, pp. 255-257.

9. Fougères, *Mantinée*, p. 599, pl. VIII.

plus diminué. Ces réserves faites, nous essaierons de le suivre en Grèce.

Nous pouvons citer trois exemples de basiliques à charpente, sans tribunes : à Chalcis, les Croisés ont restauré en le remaniant un édifice du sixième siècle[1]; Saint-Philippe d'Athènes, dessiné par Couchaud, paraît être aussi leur œuvre[2]; à Calabaca[3] un plafond de bois masque la couverture, mais il est visible que les parois droites et hautes ne portent pas de voûtes. Toutefois, le type hellénistique ne se retrouve point ici sans mélange : les cinq fenêtres, espacées et basses, conviendraient à une basilique voûtée; de longs piliers interrompent la colonnade à la manière orientale, ainsi qu'à Rusafa-Sergiopolis[4] et Aboba-Pliska[5], comme si les trois nefs étaient séparées par deux murs percés chacun de baies géminées. Les absides circulaires s'appliquent simplement sur la façade postérieure. L'édifice paraît plus ancien que le chrysobulle de 1336[6].

Ainsi la charpente n'apparaît en Grèce que par l'intervention des Latins ou par une sorte d'anomalie, sur un édifice qui devrait être voûté.

La grande nef voûtée et éclairée, voilà le trait typique de la basilique hellénistique dans la tradition grecque. Le domaine propre de ce modèle paraît être la Macédoine.

La Métropole de Serrès[7], encore pourvue d'une tri-

1. Strzygowski, Δελτ. ἱστ., t. II, p. 719. Phot. Lampakis 1663, 6740, vues extérieures; 1668, vue de la charpente; 5209, vue d'un chapiteau d'acanthe à feuilles tournantes, type du sixième siècle.

2. Couchaud, p. 12, pl. II.

3. Antonin, *Iz Rumelij*, p. 425, pl. XIII (plan et vue de l'ambon); Lampakis, Δελτ. χριστ., t. III, pp. 12, 13; *Antiq. chrét.*, p. 31; phot. 2046, 2047, (vues extérieures), 2048 (vue de l'ambon et de la grande nef).

4. Sarre, *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, t. II (1909), p. 103. Voyez Strzygowski, *Amida*, p. 274.

5. *Izvjestija russk. arch. Instituta*, t. X (1905), pl. XXXIV.

6. Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 453, d'où Miklosich-Müller, *Acta*, t. V, p. 270. Voir Paul Marc, *Plan eines Corpus der griech. Urkunden*, p. 43; et Papadopoulos-Kérameus, *Viz. Vrem.*, t. I (1894), p. 747.

7. Perdrizet-Chesnay, *Mon. Piot*, t. X (1904), p. 123; Kondakov, *Makedonija*, p. 149 sq.; phot. Lampakis 3358, 3359, 3362.

bune, reste proche des anciens modèles. Son abside circulaire se développe avec ampleur, sous un toit à deux échelons, comme, à Salonique, celles de Saint-Démétrius et d'Eski-Djouma. Les petits sanctuaires sont voûtés en calotte, comme ceux d'Aïl. Sur chaque côté de la grande nef, trois grandes colonnes monumentales, entre deux forts piliers; en haut, quatre fenêtres. Au sentiment de M. Kondakov, « l'église, haute, couverte d'une voûte en berceau, ne manque pas de grandeur ». En effet, la grande nef dépasse hardiment la toiture des collatéraux et de l'abside. Le monument fut remanié, en particulier par Dušan en 1345. Le crépi couvre en grande partie le parement et empêche l'analyse.

Dans une petite ville de la Macédoine, à Castoria, nous étudierons mieux les variétés de ce type. Les trois basiliques remontent au moins au onzième siècle; à l'intérieur, elles sont revêtues de deux couches de fresques, l'une du quatorzième siècle, datée par les inscriptions, l'autre du onzième siècle, par le style. Aux Saints-Anargyres, les peintures primitives, intactes sous la couche récente, apparaissent en quelques endroits, où cette couche est tombée. Le style franchement archaïque rappelle certains morceaux de Saint-Luc : grands yeux, nez droits, figures frustes; l'ornement nous reporte aux églises souterraines de Cappadoce[1] (fig. 5); à Saint-Étienne, le Christ en croix a le buste raide, la tête droite comme dans l'ancienne iconographie. Enfin l'ornement sculpté qui encadre les portes des Saints-Anargyres, rosaces, étoiles dans des cercles, est tout semblable à celui de la Kazandjilar-Djami, datée par une inscription de 1028. Ces églises paraissent donc remonter au onzième siècle, à peu près à l'époque où Basile II reprit Castoria aux Bulgares (1018)[2].

1. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, pp. 215, 220.
2. Schlumberger, *Épopée*, II, pp. 377 et 395.



Fig. 5. — Fresque de la basilique des Saints-Anargyres à Castoria.
Saint Basile et saint Nicolas.



FIG. 6. — Basilique des Saints-Anargyres à Castoria.
Angle Sud-Ouest.

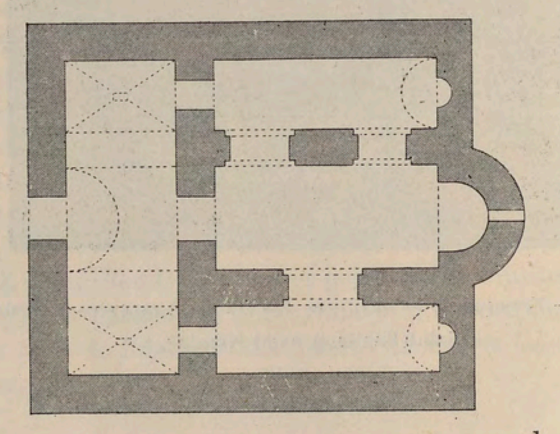


FIG. 7. — Basilique des Saints-Anargyres. Plan au $\frac{1}{200}$.

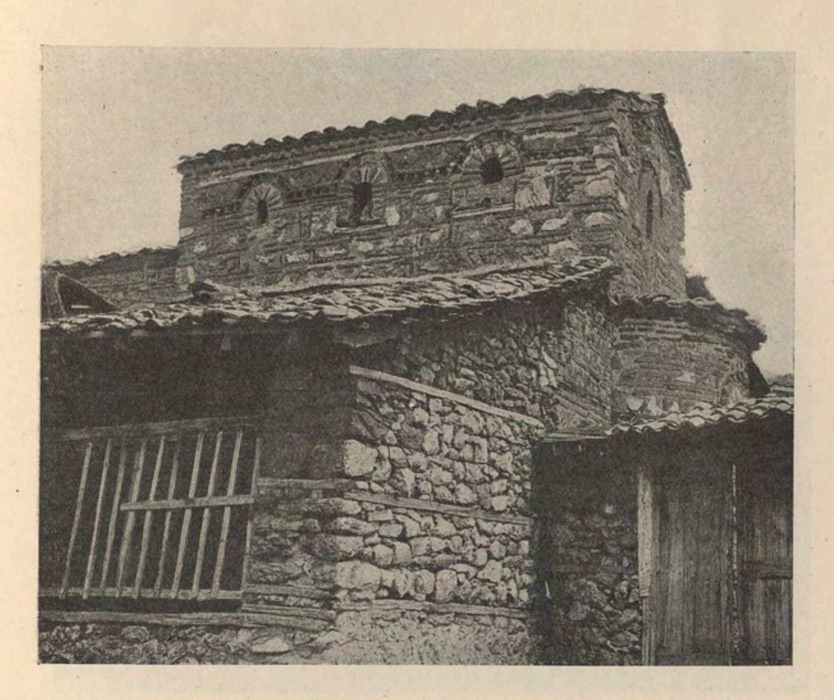


FIG. 8. — Basilique des Taxiarques à Castoria.
Angle Sud-Est.

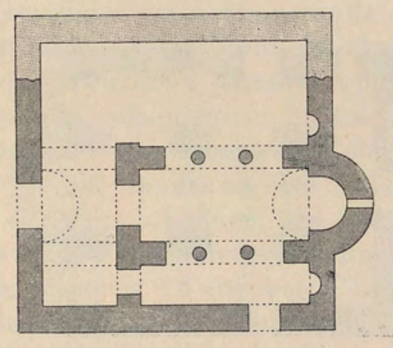


FIG. 9. — Basilique des Taxiarques. Plan au $\frac{1}{200}$.



Fig. 10. — Basilique de Saint-Étienne à Castoria.
Façade Sud.

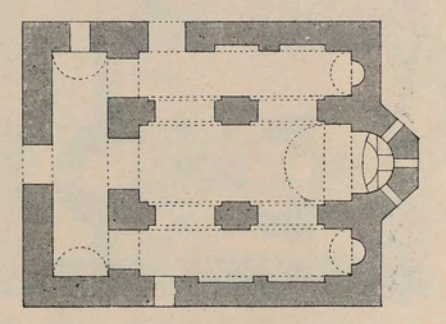


Fig. 11. — Basilique de Saint-Étienne. Plan au $\frac{1}{200}$.



FIG. 12. — Basilique de Saint-Étienne.
Vue de l'abside.

Ces trois basiliques se distinguent de celle de Serrès par leur petitesse : elles n'ont de chaque côté de la grande nef qu'un ou deux points d'appui, piliers ou colonnes. Mais elles regagnent en hauteur ce qu'elles perdent en étendue; leur nef centrale s'élève vers le ciel; l'une d'elles semble prendre un élan démesuré (fig. 6-13).

A côté de ces traits communs, nous relevons entre ces trois édifices de notables différences. En fait, ils se partagent en deux groupes : d'une part l'église des Saints-Anargyres, la plus grande, la plus calme, la plus pure de forme et d'aspect, sans doute la plus ancienne; et celle des Taxiarques, qui la reproduit en miniature, mais avec

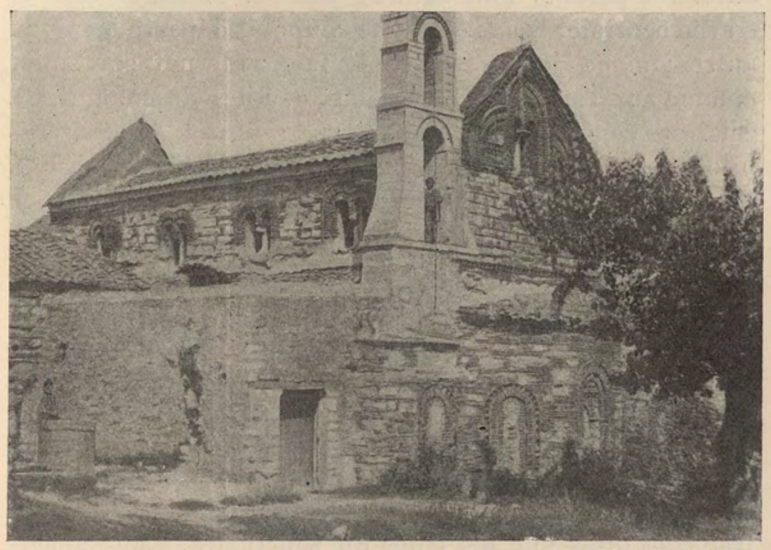


Fig. 13. — Basilique de Saint-Étienne.
Angle Nord-Ouest.

deux colonnes au lieu de piliers dissymétriques ; d'autre part, Saint-Étienne.

La différence essentielle s'accuse à l'endroit où les berceaux des nefs s'adaptent au mur oriental. Aux Saints-Anargyres, le raccord est des plus simples : les trois voûtes se terminent normalement sur un mur unique. La façade postérieure présente comme une coupe des trois nefs et la grande abside, la seule saillante, s'y applique sans intermédiaire. A Saint-Étienne, au contraire, un membre étranger s'intercale entre le mur extérieur et la voûte, au-devant de la grande abside : c'est un berceau plus bas, couvert d'un toit en bâtière. Au delà de ce toit, se dresse la façade de la nef centrale.

D'autres traits distinguent Saint-Étienne : grande nef



Phot. Lampakis.

Fig. 14. — Basilique de Sainte-Théodora à Arta.
Angle Sud-Est.

plus étroite et plus haute, abside triangulaire, narthex avec une tribune voûtée en demi-berceau. Aux Anargyres, l'abside est ronde et, dans le narthex sans tribune, la travée centrale s'élève au-dessus des deux autres, ainsi qu'une grande nef au-dessus des bas-côtés.

Cette distinction paraîtra peut-être un peu subtile : pourtant elle n'est point sans intérêt, car nous la retrouvons dans d'autres églises de Macédoine et de Grèce. Elle nous aidera à les classer.

Le type des Saints-Anargyres et des Taxiarques fut reproduit à Arta et à Salonique.

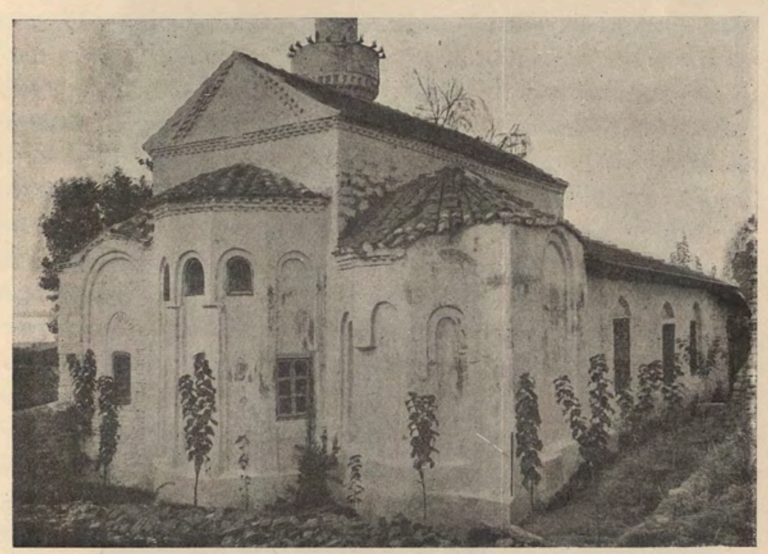
A Arta, vers le milieu du treizième siècle, Sainte-Théodora (fig. 14) nous apparaît comme une copie agrandie de ces deux églises : même disposition de la façade orientale, où cette fois non seulement la grande abside, mais

aussi les petites, font saillie ; narthex analogue, où la travée centrale, couverte d'une coupole, dépasse les deux autres; même largeur relative de la grande nef, soutenue, comme aux Taxiarques, par deux couples de colonnes et éclairée, comme aux Saints-Anargyres, par des fenêtres bilobées, assez espacées (quatre de chaque côté au lieu de deux) ; à peine si la décoration de briques plus variée et plus riche, les frontons aigus dépassant la toiture, le narthex plus articulé marquent la différence des âges[1]. Théodora Pétraliphas, que le despote Michel II connut à Servia[2], prit sans doute en Macédoine le modèle de son église.

A Salonique, Ikichérif-Djami[3] (fig. 15) rappelle aussi les Saints-Anargyres : la grande nef percée de trois petites fenêtres se détache sur une masse assez large, dont la structure intérieure est dissymétrique. Mais d'autres traits, calottes sur les côtés du sanctuaire, haute abside pentagonale, la distinguent du type macédonien et grec, la rapprochent de Constantinople. Saint-Nicolas l'Orphelin, avec sa nef unique entourée de galeries sur trois côtés, produit à l'extérieur le même effet que les églises de Castoria[4].

Ainsi, le type des Saints-Anargyres paraît s'être développé en Macédoine et dans la Grèce du Nord. A-t-il pénétré jusque dans le Péloponnèse ? A Scaphidia[5] en Élide, les morceaux anciens, abside et bas des murs, semblent l'indiquer; à Cythère[6], une grande basilique, dont nous ne connaissons ni la date, ni l'aménagement

1. Antonin, *Iz Rumelij*, pl. XIII : plan et vue des absides ; Lampakis, Δελτ. χριστ., t. III, pp. 82-83 (vue), p. 85 (plan); *Antiq. chrét.*, pp. 48 et 50, fig. 90 et 93; phot. nos 2440-50. Voyez aussi les photographies Le Tourneau dans la collection des Hautes-Études.
2. Hopf, p. 258.
3. Phot. Le Tourneau. Voyez plus loin l'étude des portiques, p. 131.
4. Kondakov, *Makedonija*, p. 130. Phot. Lampakis, n° 5636. Phot. Tafrali (Bibliothèque Doucet).
5. Phot. Laurent (18 × 24), n° 2; phot. Lampakis 1628.
6. Phot. Lampakis 1642.



Phot. Le Tourneau.

Fig. 15. — Ikichérif-Djami à Salonique.
Vue des absides.

intérieur, reproduit les proportions et l'aspect de celle de Calabaca. Au contraire, le type de Saint-Étienne est représenté surtout dans cette province, soit en Élide, vers le milieu du douzième siècle, par la belle basilique des Blachernes[1] (fig. 16), soit en Laconie, au début du quatorzième siècle, par la Métropole de Mistra[2].

A vrai dire, il serait imprudent de grouper ensemble ces trois édifices pour constituer un type. De notables différences les séparent : aux Blachernes, deux colonnes de chaque côté de la grande nef, deux fenêtres au-dessus, enfin une voûte en berceau ; à Mistra, trois colonnes, fenêtres nombreuses, charpente. Il n'est même pas sûr

1. Elle m'est connue par les photographies et les observations de M. Laurent : (18 × 24), nos 42-46 ; (13 × 18), nos 71, 178, 289. Voir aussi phot. Lampakis 1606-1612.
2. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 17-20.



Phot. Laurent.

FIG. 16. — Basilique des Blachernes en Élide.
Façade Sud.

que l'étage supérieur du narthex forme entre eux un lien réel de parenté, car, aux Blachernes, il est l'œuvre des Croisés[1]. Enfin le trait commun, ce berceau intercalé devant l'abside, affecte des formes différentes. A Mistra, il rappelle la disposition de Saint-Étienne, car seul il prend place dans le vaisseau central. Il y occupe la largeur d'une arcade ou plutôt du mur supérieur, qui est posé au-dessus et non, comme d'ordinaire, sur l'abside. Aux Blachernes, au contraire, les trois divisions du sanctuaire sur toute leur étendue sont voûtées plus bas que les trois nefs : ensemble, elles présentent en coupe le même profil qu'une basilique à nef centrale aveugle. Donc un même motif traité diversement, voilà le trait distinctif.

Ce détail n'est point sans importance. La disposition des Blachernes, plus logique, plus franche, se retrouve soit à Athènes, dans l'église nommée Monastiraki, avec une nef aveugle, soit en Crète à Axos (Milopotamo) et surtout à Paljani[2]. A Paljani les bas-côtés sont voûtés en demi-berceau, comme aux Blachernes. A Athènes, la forme des voûtes est orientale. La Crète nous montre le chemin de l'Anatolie. Suivons cette route, remontons aux premiers siècles chrétiens, nous y verrons comment on modifie la basilique primitive en introduisant entre la triple nef et l'abside, afin d'agrandir le sanctuaire, un carré ou un rectangle communiquant à travers des murs avec les pièces latérales[3]. Or, la disposition typique signalée par M. Strzygowski à Kestéli, dans le Taurus, se

1. Ils ont conservé les murs du narthex, mais refait les voûtes. Sur chacune des façades latérales, ils ont abaissé la fenêtre et prolongé la corniche. Le narthex primitif était analogue à celui de Merbaca.

2. Gerola, *Mon. veneti*, p. 204, note 2, fig. 166; pp. 184-185, fig. 121-123. « La parte absidale del tempio è più bassa delle rispettive navate della basilica, e coperta di volte a botte, tutte intere. »

3. Strzygowski, *Kleinasien*, p. 105. Voir aussi Bell, *Rev. arch.*, 1906, I, p. 4. On observe une disposition analogue dans la Syrie centrale à es-Suwêdâ ou bien à el-Kanawât : Vogüé, pl. 19, 20; Brünnow-Domaszewski, *Provincia Arabia*, t. III, pp. 92, 118.

trouve reproduite en 923-925 dans l'ancienne capitale des Bulgares à Aboba-Pliska[1]. Il est clair que dans l'une et l'autre église cette travée, plus étroite que la nef, s'ouvrait sous une voûte moins haute. Nous en pouvons juger à coup sûr par une réplique lombarde du huitième siècle, à Agliate : la grande nef, sous une charpente, domine le sanctuaire, partagé par des murs et voûté[2]. Aux Blachernes, en Crète, cette travée se distingue, non sur le plan, mais seulement sur la coupe, dans le haut des voûtes[3]. Toutefois le principe est le même. Nos églises grecques et crétoises rappellent donc les premiers essais des constructeurs anatoliens.

En face des Blachernes, les sanctuaires de Castoria et de Mistra nous apparaissent comme une réduction, un démembrement du type achevé. Ils appartiennent donc à la même famille. Sans doute l'École de Constantinople applique un procédé analogue : à Kéféli-Mesdjid[4], dans une basilique à nef unique, un berceau s'interpose aussi entre la conque et la nef, mais sur l'alignement des murs inférieurs et non en deçà. L'effet est autre : la tête du berceau ne se trouve plus en retraite sur la façade[5]. Ainsi, dans ce détail encore, l'École grecque suit une tradition distincte.

Quel qu'en soit l'intérêt, un fait certain ressort de nos analyses. Les régions grecques, depuis la Macédoine jusqu'au Péloponnèse, ont fait une large place à la basilique voûtée éclairée par la grande nef, d'origine hellénistique. Mais justement la Métropole de Mistra se distingue de ce modèle. Toutes les autres répliques, à Serrès, à Castoria,

1. *Izvjestija russk. arch. Inst.*, t. X (1905), pp. 15, 114, pl. XXXIV sq. (Uspenskij, Škorpil). Voyez aussi pl. XXVIII.
2. Rivoira, 2e éd., p. 196, fig. 178. A Toscanella, p. 148 sq., le sanctuaire est plus étroit, mais aussi haut.
3. On a simplifié de même la travée du sanctuaire dans le plan cruciforme en Cappadoce, à Ilanli-Klissé : Ramsay-Bell, p. 418, fig. 341-342.
4. Gurlitt, p. 38, pl. 10 c.
5. Phot. Ébersolt.

à Arta, aux Blachernes, ont les fenêtres de leur grande nef tantôt géminées, tantôt simples, mais toujours assez espacées. On ne pouvait en effet affaiblir le berceau par un trop grand nombre d'ouvertures. Cette précaution a paru déjà nécessaire aux architectes de Binbir-Kilissé[1]. Elle n'a point arrêté celui de Mistra, parce qu'il couvrait son vaisseau central au moyen d'une charpente. Il y a pratiqué des fenêtres nombreuses et rapprochées. Un prophète se dressait entre chacune d'elles, ainsi qu'à Saint-Apollinaire-Neuf. On croirait retrouver quelque vieux modèle comme en offre encore la Syrie centrale[2], en particulier à Qalb-Louzé[3]. Le tracé même de plan aux angles aigus nous reporte au temple syrien du Janicule[4] (quatrième siècle), aux basiliques de Théra[5] et de Parenzo (cinquième-sixième siècles)[6], au Justinianos du grand Palais de Constantinople[7]. La Métropole rappelle donc mieux que ses congénères la primitive basilique hellénistique. Est-ce par hasard ? Aurait-on imité quelque ancien édifice, celui même dont on utilisa les chapiteaux ? Nous savons que la tradition de la basilique à charpente s'est conservée dans la zone de Constantinople et a pénétré jusque en Thessalie : le prélat de cour qui a bâti la Métropole aura rapporté de la capitale, sinon un modèle, au moins le désir de copier quelque basilique des premiers temps.

Ces remarques nous laissent entrevoir une conclusion

1. Strzygowski, *Kleinasien*, p. 10; Ramsay-Bell, fig. 3, 5.
2. Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 68, 119, 122, 130-135, 138.
3. Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 122.
4. Gauckler, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1910, p. 387, pl. II.
5. Hiller von Gaertringen, *Théra*, t. I, pp. 255-257.
6. D'après le relevé que je dois publier.
7. Pachymère, *de Andronico Palaeologo*, II, 15 (Bonn, t. II, p. 145) : λέχριον ὄντα τοῖς κατὰ πύλας εἰσιοῦσι πρώτως, oblique apparens primas protinus valvas subeuntibus. Dans ce passage l'auteur décrit la forme et la décoration de l'édifice. Ébersolt, *Le Grand Palais de Cple*, p. 96, note 1, a tort d'y voir une allusion à son état de vétusté : « penchait d'un côté ».

que d'autres analyses établiront sans conteste. En architecture, la Grèce s'oppose à Constantinople. Constantinople paraît avoir conservé et transmis aux Bulgares la basilique hellénistique à tribune et à charpente; la Grèce développe la basilique voûtée, mais reproduit la grande nef, haute et lumineuse, de la basilique hellénistique.

Parmi les basiliques de Grèce, la Métropole de Mistra occupe une place spéciale. Plusieurs traits de sa structure la rattache au groupe grec; elle est donc provinciale par son origine; mais elle combine cette formule de province avec la charpente et les fenêtres nombreuses des basiliques hellénistiques, dont Constantinople a conservé la tradition. Elle nous prouve donc qu'au quatorzième siècle la province a subi en quelque mesure l'influence de la capitale.

Basilique orientale. — Nous avons examiné la basilique hellénistique dans son domaine, sur les bords de la mer Égée. Il nous a suffi d'en signaler les variantes et les transformations. La basilique orientale nous oblige à porter notre regard vers l'Orient et l'Occident pour suivre la voie des migrations. Nous nous convaincrons que la Grèce s'est trouvée sur le passage et a retenu quelques-unes de ces formes voyageuses.

En partant du plateau d'Anatolie, la basilique à triple nef aveugle a pris deux directions opposées.

L'une à l'Est, vers l'Arménie et le Caucase. Les églises d'Arménie sont encore mal connues; pourtant la magnifique collection du photographe Ermakov nous en donne déjà une idée assez nette. Les basiliques sont nombreuses. Parfois la nef centrale dépasse de beaucoup les deux autres à la manière hellénistique; mais elle n'est alors éclairée sur les côtés que par des fenêtres petites et rares, encore est-ce en Géorgie et sans doute à une époque tardive[1]. En Arménie, sur les hautes parois, aucune fenêtre

1. Bodbijskij Monastyr dans le Kakhet : briques vernissées et crépi,



Phot. Ermakov.

Fig. 17. — Basilique d'Alagueuz en Arménie. Façade Est.

ne vient rompre la plénitude du ferme parement en pierres de taille. Les voûtes à profil brisé, qu'elles enferment ainsi qu'une gaine, prennent en hauteur plus de place que le berceau en plein cintre et n'en laissent pas assez au-dessous des corniches intérieures pour prati-

phot. Ermakov 13512; Itria près Souram : crépi, phot. Ermakov 15233-34. A Zézadin, près Tiflis, où la construction est en blocage, on ne voit pas de fenêtre : phot. Ermakov 12456. — Khopi, Dubois de Montpéreux, IIIe partie, pl. XIX et mieux Kondakov-Tolstoj, t. IV, pp. 62-63; phot. Ermakov 13505.

quer des ouvertures. Les ruines d'Aïsasi nous découvrent clairement ce système [1]. D'ailleurs, lorsque la nef centrale dépasse de beaucoup les deux autres, à Alagueuz par exemple (fig. 17), l'édifice n'offre qu'à l'extérieur, par une sorte de trompe-l'œil, l'aspect de la basilique hellénistique; à l'intérieur, les trois nefs sont isolées par des murs [2]. Si elles communiquent par des arcades entre des piliers massifs ou des colonnes trapues, il est rare que la nef centrale s'élève hardiment, comme elle fait à Ourta [3]. Parfois, à Gnde-Vank, elle se dégage à peine au moyen d'une légère saillie entre deux massifs de maçonnerie chargeant les autres voûtes [4]. Le plus souvent, elle se confond avec elle sous un toit unique. Ce procédé se rencontre à Binbir-Kilissé [5]. Dans le domaine arménien, Miss Bell l'avait déjà signalé à Anazarbe [6]. Les photographies d'Ermakov permettent de le reconnaître, non seulement dans les églises relativement récentes d'Érivan, la Zoravar [7] et la Katôghiké [8]; mais en d'autres monuments beaucoup plus anciens : Giounéi-Vank [9], Basch-Garni [10], Chadé-Vank [11] (fig. 18), Sévan [12], Boust [13], Kazagh [14]. Nulle part l'abside ne fait

1. Phot. ERMAKOV 16048. La basilique de Khotas (12482) fait exception.
2. Aïsasi, troisième église vers le Nord : phot. ERMAKOV 16048, vue extérieure des absides; 16041, 16375 (fig. 61), 16384, façade Ouest; 16042, 16083, vue intérieure des absides. — Alagueuz, 16031-32, 16370-71. — Khotas, 12482; Djala, 13633 : le bas-côté n'est pas liaisonné avec la grande nef. — Vaghandni-Vank, ALICHAN, *Sisakan*, p. 308.
3. Phot. ERMAKOV 13639-40, 13664.
4. Sorte de narthex ajouté sur la façade antérieure de l'église cruciforme. Phot. ERMAKOV 15973-75, 16435. Voyez aussi ALICHAN, *Aïrarat*, p. 451 (Nora-Chên).
5. STRZYGOWSKI, *Kleinasien*, n° VI.
6. BELL, *Rev. arch.*, 1906, I, pp. 24-27.
7. Phot. ERMAKOV 16179, vue extérieure; 16184, vue de l'abside.
8. Phot. ERMAKOV 16177, vue de l'abside; 16244, façade Sud. Sur ces deux églises voir LYNCH, *Armenia*, t. I, p. 211.
9. Église en ruine. Phot. ERMAKOV 15957, 16360-62, 16482.
10. Église restaurée. Phot. ERMAKOV 16234.
11. Phot. ERMAKOV 16348-51.
12. Église restaurée. Phot. ERMAKOV 15961. ALICHAN, *Sisakan*, p. 82.
13. ALICHAN, *Sisakan*, p. 315 : église de Saint-Étienne.
14. Phot. ERMAKOV 11551 : église de Saint-Macaire. Cf ALICHAN, *Aïrarat*, p. 250.



Phot. Ermakov.

FIG. 18. — Basilique de Chadé-Vank. Façade Ouest et pratique.

saillie au dehors : à l'Est, comme à l'Ouest, un pignon couronne la large façade unie, où trois fenêtres étroites, évasées comme des meurtrières, laissent seules deviner les trois nefs [1]. Sur le côté, les fenêtres sont étroites et rares [2]. La sobre nudité de ces parois pleines, de cette masse homogène, bien close par la taille impeccable de la pierre, produit une impression de force et de majesté. On imagine que la prière doit être singulièrement recueillie avec si peu de jour. Les Géorgiens ont construit sur le même modèle à Chouréti [3], à Tchamokmédi [4]. Nous retrouvons naturellement la basilique à nef aveugle à Trébizonde [5].

1. Ermakov n'a photographié qu'à Giounéi-Vank les arcades et les piliers des nefs.
2. Trois à Basch-Garni, une seule à Sévan, douteuses à Chadé-Vank ; aucune à Giounéï-Vank.
3. District d'Akhaltsikh. Phot. ERMAKOV 12460.
4. DUBOIS DE MONTPÉREUX, IIIe partie, pl. IV, fig. 8 (plan) et pl. XIX (vue).
5. MILLET, *B. C. H.*, t. XIX (1895), p. 444.

Vers l'Ouest, la Crète[1] est le carrefour où passe la grande nef aveugle, tantôt dégagée[2], tantôt masquée sous un toit unique[3], pour prendre, avec bien d'autres procédés orientaux, le chemin de l'Occident. On l'a en effet signalée dans le centre de la France[4]. En fait, elle

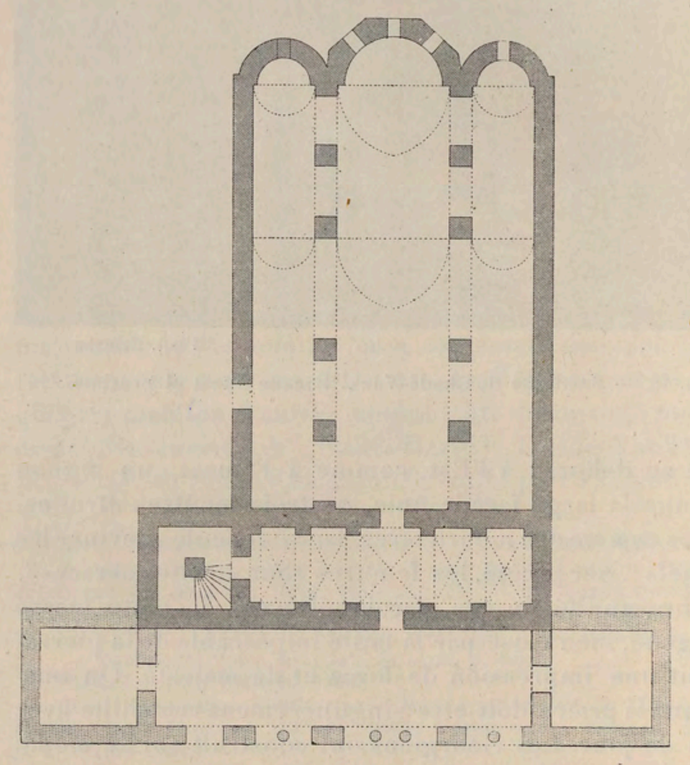


Fig. 19. — Sainte-Sophie d'Ochrida. Plan au $\frac{1}{400}$.

1. Et sans doute Chypre : les basiliques du Karpas paraissent orientales, plutôt que romanes. Voyez Enlart, *Chypre*, t. I, p. 395 sq.
2. Bizarjano (Pediada) : Gerola, *Mon. veneti*, p. 191. Santi-Dieci (Gortyne), p. 188 : demi-berceau.
3. Liljana (Pediada) : Gerola, *Mon. veneti*, p. 193. Paljani (Temene), p. 184 : demi-berceau.
4. Enlart, *Chypre*, t. I, p. 396, note 3; Strzygowski, *Kleinasien*, p. 61, cite Dehio-Besolt, p. 117 sq. Voyez Ramsay-Bell, p. 310, note 1.

constitue un des traits distinctifs de l'architecture romane dans l'Auvergne et le Poitou[1]. Nous allons voir que le courant a touché la Grèce.

La basilique orientale à nef centrale aveugle est représentée par une église de premier rang, Sainte-Sophie d'Ochrida[2] (fig. 19-20), qui fut construite dans le second quart du onzième siècle. Rappelons-nous la Métropole de Serrès, nous sentirons une différence profonde : ici la grande nef dépasse à peine en hauteur les nefs latérales et n'a point de fenêtre sur ses parois, tandis qu'à Serrès, elle est dégagée et prend jour par des fenêtres assez espacées. D'autre part à Serrès, comme à Mistra, ce sont des colonnes, trois de chaque côté, qui séparent les nefs : elles font suite aux deux murs divisant le sanctuaire. A Ochrida, au contraire, il n'y a ni mur dans le sanctuaire, ni colonne entre les nefs. Les arcades vont d'un bout à l'autre de l'édifice et reposent sur des piliers. Enfin, singularité digne d'attention, les piliers ne sont point équidistants. Ils se groupent de part et d'autre en deux couples qui laissent entre eux, vers le milieu de l'église, un plus large intervalle et déterminent ainsi au-devant du sanctuaire un carré, comme si l'église portait une coupole. Le sanctuaire ne se distingue sur le plan que par le groupement des piliers. Enfin la basilique de Serrès comprend des tribunes dans ses nefs latérales : celle d'Ochrida une simple pièce au-dessus des petits sanctuaires.

Nous connaissons le caractère oriental de la grande nef aveugle. L'autre trait qui distingue Sainte-Sophie

1. Enlart, *Manuel d'archéologie française, Architecture*, t. I, p. 205; *Architecture romane* dans A. Michel, t. I, p. 460; F. et N. Thiollier, *Art et archéologie dans le dép. de la Loire*, Saint-Étienne, 1898, pp. 29 et 32 : « Comme la hauteur des collatéraux est sensiblement la même que celle de la nef, il n'y a en général qu'un seul pignon; pourtant, on voit parfois un pignon et deux demi-pignons, mais la hauteur du mur droit qui les sépare est peu considérable. » Exemples figurés dans F. Thiollier, *L'Art roman à Charlieu*, Paris, 1894, p. 7, fig. 22, pl. 20, 51, 52.

2. Voyez plus haut, p. 6, note 1. Le plan d'Antonin est sans valeur; sa description, p. 62, intéressante.

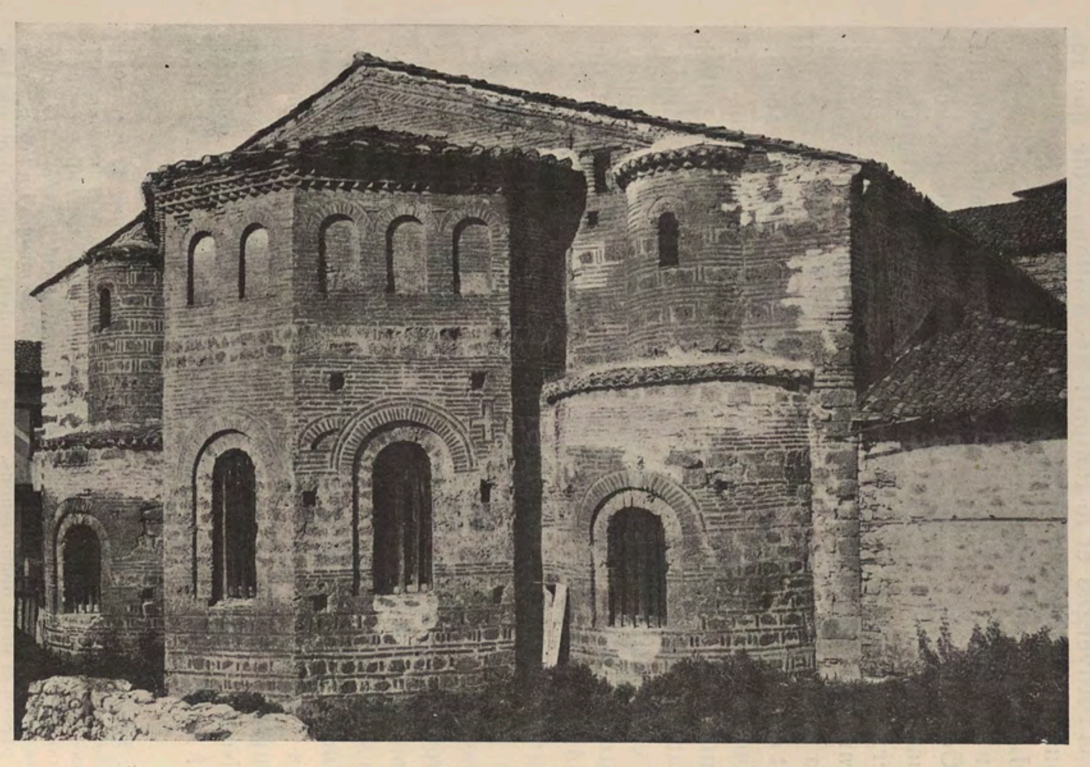


FIG. 20. — Basilique de Sainte-Sophie à Ochrida.
Vue des absides.

d'Ochrida, à savoir le groupement des piliers, appartient à la même tradition[1]. On les voit s'écarter, ainsi qu'à Ochrida, comme pour faire place à une coupole, non seulement à Cherson[2], à Chypre[3], en des églises ruinées, où l'on ne peut être sûr que la coupole n'ait point existé, mais aussi en Crète dans une de ces basiliques, où précisément les trois voûtes sont comprises sous un toit unique[4], ou bien en Géorgie, à Khopi, où un transept bas croise la grande nef[5]. Géorgie et Crimée d'un côté, Chypre et Crète de l'autre, forment un prolongement du domaine asiatique.

Un autre motif va nous y reporter : c'est le double étage des petits sanctuaires. Nous l'avons relevé dans le village de Kučevište, aux environs d'Uskub. Nous le rencontrerons en Arménie en étudiant l'église cruciforme. Il apparaît bien plus tôt dans la basilique et le martyrium de Rusafa-Sergiopolis.

L'église de Scyros, édifiée en 895, appartient à la même famille. Si les voûtes avaient disparu, ainsi qu'à Cherson ou à Chypre, on croirait retrouver dans le plan les proportions d'une église cruciforme à coupole. En effet, les piliers s'écartent au-devant du sanctuaire, et, dans chacun des bas-côtés, le berceau longitudinal se partage en trois sections, comme pour marquer les linéaments d'un transept; ils atteignent presque la hauteur de la grande nef[6].

1. Strzygowski, *Kleinasien*, pp. 104-105.
2. Ajnalov, *Pamjatniki christianskago Chersonesa*, *vyp.* I, *Razvaliny Chramov*, p. 24, fig. 22; pp. 125, 128.
3. Enlart, *Chypre*, t. I, p. 195, fig. 102.
4. Gerola, *Mon. veneti*, p. 193.
5. Khopi, Kondakov-Tolstoj, t. IV, p. 62.
6. Au plan de Dawkins, *B. S. A.*, t. XI (1904-1905), p. 74, comparez la description de Fredrich, *Ath. Mitt.*, t. XXXI (1906), p. 261 : « Die Räume rechts und links vom Hauptraum waren einst mit diesem (le triple sanctuaire voûté en berceau) durch breite Türen verbunden und nach dem Mittelraum ganzlich offen. Dessen Tonnengewölbe, das in der Mitte etwa 7.50 m. über dem Boden schwebt, lehnte sich also an die etwas niedrigeren sechs anderen; so hatte man es ermöglicht diesen verhält-

La basilique orientale à nef centrale aveugle a-t-elle occupé une place importante en Grèce ? Non, semble-t-il au premier abord. On ne saurait en effet citer aucun exemple comparable à Sainte-Sophie d'Ochrida. Mais rappelons-nous que sur le plateau d'Anatolie, ce modèle est appliqué surtout aux petites églises. Il appartient à cette couche inférieure, plus traditionnelle, plus populaire, qui d'ordinaire attire moins l'attention des chercheurs, mais qui peut leur révéler plus sûrement les affinités esthétiques d'une race. Or, nous connaissons en Grèce deux églises de cet ordre : l'une par nous-mêmes en Laconie, consacrée à saint Georges, dans la forteresse de Géraki; l'autre, par une photographie de M. Lampakis[1], en Attique, dans la localité nommée Γουδὶ Ἀθηνῶν. A Géraki, les trois berceaux, à peu près d'égale hauteur, se distinguaient à l'extérieur, sous les larges tuiles de la toiture, entre des caniveaux; à l'intérieur, entre les trois nefs, au Nord une colonne, au Sud un pilier soutiennent de part et d'autre une double arcade. Le narthex est voûté par un berceau transversal[2]. A Goudi (fig. 21), il semble que les trois nefs s'abritaient sous une toiture unique : entre elles, les piliers et les colonnes alternent comme à Calabaca. Ici ce motif oriental est bien à sa place. Toute la construction est en blocage. Il est probable qu'on pourrait multiplier de tels exemples. Ainsi, dans le Magne, on voit les nefs séparées par des murs pleins, percés de trois portes[3]. Ailleurs, le type se trouve combiné avec des colonnes pareilles à celle de Serrès ou de Mistra, et plus ou moins altéré par l'effet d'arrangements particuliers. Mais

nissmässig grossen Raum zu überwölben ». Dawkins paraît indiquer trois sections dans chacune des trois nefs. Il estime que l'édifice actuel peut remonter à l'année 895. Fredrich a constaté des remaniements.

1. Phot. Lampakis 1492.

2. D'après mes observations. Traquair, *B. S. A.*, t. XII (1905-1906), p. 264, suppose que le narthex et la nef Sud ont été ajoutés ensuite.

3. Saint-Nicolas, à Platsa, Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-1909), p. 194, pl. XV et fig. 2. Sans doute aussi la Panaghia à Nomia, *op. l.*, p. 193.



Phot. Lampakis.

Fig. 21. — Basilique de Goudi, près d'Athènes.
Vue des nefs.

ces arrangements eux-mêmes nous reportent aussi aux origines orientales : à Athènes, dans l'église appelée Monastiraki[1] (onzième-douzième siècle), le berceau très large, peu élevé, se termine aux deux extrémités en cul-de-four et se dresse sur des trompes, comme dans les palais orientaux[2]. A Arta, le type est combiné soit avec la coupole, soit avec le transept saillant. Nous y reviendrons et par là nous toucherons au cœur du problème et nous apercevrons sur le sol de Grèce l'influence du plus lointain Orient.

La forme typique de la basilique orientale est celle que Miss Bell a relevée en Mésopotamie : longue nef longitudinale, unique, aveugle, voûtée en berceau[3]. C'est la

1. Couchaud, p. 14, pl. IV. La date, d'après le style des chapiteaux corinthiens.
2. Bell, *Journ. hell. Studies*, t. XXX (1910), p. 79, fig. 11, *Amurath to Amurath*, p. 153, fig. 99; Strzygowski, *Amida*, p. 180. Sous les bas-côtés se trouvent les voûtes d'arêtes, ainsi que dans quelques églises crétoises.
3. Bell, *Amida*, pp. 227, 230 (cf p. 265); *Amurath to Amurath*, p. 301 sq.

forme primitive, qui peut remonter au quatrième ou au cinquième siècle. Plus tard, pour élargir la nef sans affaiblir la voûte, on imaginera de la poser sur une suite d'arcades, appliquées de chaque côté, le long des murs[1].

La basilique à nef unique a suivi les mêmes directions que la basilique à triple nef. L'Est de l'Anatolie[2], surtout l'Arménie, en offrent maints exemples, mais sans les proportions allongées des modèles mésopotamiens et le plus souvent, à ce qu'il semble, sans arcatures le long des parois[3]. Ces traits caractéristiques se retrouvent dans l'Ouest du plateau[4] et surtout en Crète. La Crète ne fait point seulement un large usage de la basilique à nef unique[5], elle conserve avec une remarquable constance les types primitifs. Elle a reproduit la basilique à nef unique du Tur-Abdin, avec ses proportions étroites, avec ce trait caractéristique, la coupole sur le narthex[6]. Parmi les plans, si nombreux et divers, que M. Gérola a relevés avec une admirable ténacité, on peut suivre le développement des modèles mésopotamiens. La nef unique avec

1. Bell, *Amida*, pp. 243, 249, 251, 256.
2. Ramsay-Bell, p. 324 sq.
3. Arcades le long des parois : Akhta, phot. Ermakov 16442; Kara-Vank, 16024, 16420-21 (adossé sur le côté de l'église cruciforme); Ani, église géorgienne, 15212 (cf Orbeli, *Anijskaja Serija*, 4, p. 30, n° 26). Voûte simplement posée sur l'archivolte de l'abside, sans arcade, ni longitudinale, ni transversale : Baïbourt, 16317. Nervures à l'entrée de l'abside : Adja-Kalé, 12467. Piliers saillants portant des arcs transversaux : Alagueuz, 16498. Voyez aussi Djani-Kabaklou, 16387 : la voûte formée de très larges claveaux; Djani, 16479. En Géorgie : Safara, *Kavkaz*, t. IV, p. 79, pl. XXX, phot. Ermakov 11539; Valé, *op. l.*, p. 70; phot. Ermakov 12477, 13528, etc. Ermakov a reproduit en assez grand nombre les vues extérieures de basiliques en Arménie : Ag-Kent, 16388-89; Djala, 13633, 13637 ; Kirika, 15336, 15337; Ghôcha-Vank (Herher), 15951, 16431-32; Djalour, 13504; Sévan, 15961, etc.
4. Basilique à nef unique avec arcades le long des parois : Deghile ; Ramsay-Bell, n° 36, p. 180, fig. 140; Bell, *Rev. arch.*, 1906, II, p. 243. — Gelvere : Ramsay-Bell, p. 325, fig. 252-253.
5. Gerola, *Mon. veneti*, p. 194. Voyez pp. 196 et suiv., 232 et suiv.
6. Gerola, *Mon. veneti*, fig. 243, 252, 255, 257, 264, 265. Comparez, en Mésopotamie, Mar Yuanna : Bell, *Amida*, p. 230. La coupole sur le narthex d'une basilique à arcade : Gerola, fig. 253.

arcades sur les côtés va nous le prouver. De nouveaux éléments viennent se greffer sur elle : tantôt une longue nef transversale [1], le plus souvent une coupole [2]. La coupole modifie l'équilibre : parmi les arcades latérales, les deux qui la portent sont plus hautes et forment transept ; l'édifice prend au dehors l'aspect ordinaire d'une église cruciforme. Un nouveau type apparaît.

Ce type à son tour va nous montrer le long parcours suivi par les modèles orientaux. M. Bertaux l'a relevé en Basilicate, à Sant-Angelo, au mont Raparo [3]. Il en avait souligné le caractère byzantin. Moi-même, longtemps avant les révélations de M. Gérola et de Miss Bell, en avais pressenti l'origine orientale [4] : trompes, arcatures décoratives sur la coupole et l'abside, Déisis à la conque du sanctuaire, autant d'indices précis et sûrs. Aujourd'hui, la preuve est faite. Mésopotamie, Crète, Italie du Sud : le chemin est direct [5]. Par une autre voie, sans doute par l'Anatolie et le Danube, plutôt que par l'Adriatique, le procédé a pénétré en Vieille Serbie pour s'adapter, vers le milieu du quatorzième siècle, au type cruciforme [6].

Prenons maintenant l'autre type mésopotamien : la nef transversale au-devant du triple sanctuaire [7]. Cette fois la Cappadoce marque une étape entre la Mésopotamie nestorienne et la Crète orthodoxe : l'église souterraine de Tokalé [8], si importante par ses peintures, reproduit les

1. Gerola, *Mon. veneti*, fig. 209.
2. Gerola, *Mon. veneti*, fig. 223 et 224; 225 et 226; 227-228; 229, 230, 232.
3. Bertaux, *Art Italie mérid.*, p. 122. De même Santa-Filumena, p. 125.
4. Voir mon compte rendu, *B. Z.*, t. XIV (1905), p. 624.
5. A Constantinople, Toclou-Dédé-Mesdjid, que l'on date de 1059, dérive d'un autre type : la coupole sur quatre arcades étroites. Gurlitt, p. 36, pl. 9, f.
6. A Lesnovo, les bas-côtés, aux angles de la croix, sont voûtés au moyen d'un berceau perpendiculaire à l'axe de l'église. J'ai observé la même disposition à Ljuboten dans les bas-côtés de l'Ouest, à Zaoum dans ceux de l'Est.
7. Bell, *Amida*, pp. 232, 236.
8. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 224.

plans du Tur-Abdin. Puis la Crète[1] nous montre le chemin de l'Adriatique. En effet à Zara, l'église de San Lorenzo[2] comprend deux pièces distinctes, séparées par un mur : en avant une triple nef basilicale, où les travées des bas-côtés sont couvertes par « des voûtes hémisphériques dressées sur trompes[3] » ; en arrière trois berceaux parallèles, sans abside, s'ouvrent sur une nef transversale. Les deux motifs sont bien orientaux. L'ensemble rappelle les églises coptes[4], répliques complexes du plan mésopotamien.

Ce courant ne pouvait manquer de se dériver vers la Grèce. Nous n'y connaissons point exactement ces types, au moins à l'époque byzantine[5]; mais voici quelques combinaisons qui en proviennent :

1° Dans la basilique voûtée, sans coupole, les arcades longeant les murs à l'intérieur sont de moins en moins profondes, cessent de jouer un rôle dans la structure et ne servent qu'à la décoration. Cette variante est commune à la Crète[6] et à la Grèce : les exemples en sont nombreux à Mistra[7], à Géraki, dans le Magne[8], en Attique[9].

2° En Crète, la nef transversale se combine avec la nef longitudinale unique; mais elle demeure l'élément

1. Gerola, *Mon. veneti*, fig. 274, 279, 281, 283 (deux sanctuaires); fig. 279, 284.
2. Monneret, *Arte romanica*, p. 62. M. Monneret compare cette église à la crypte d'Ausonia dans l'Italie méridionale.
3. Voyez ci-dessus, p. 45, note 2.
4. Amba-Beschaï, Deir-Baramous : Gayet, *Art copte*, pp. 173, 186.
5. Le type de Sant-Angelo est fréquent aux seizième-dix-huitième siècles, à Milo (Fletcher-Kitson, *B. S. A.*, t. II, 1895-1896, pp. 162, 165), Monemvasie (Panaghia crétoise, Traquair, *B. S. A.*, t. XII, 1905-1906, p. 271, pl. V), dans le Magne occidental (Monastère Découlas à Itylo, Traquair, *B. S. A.*, t. XV, 1908-1909, p. 198, pl. XIV, XV; Taxiarque à Aëropolis, p. 204). Dans quelques-unes de ces églises, les arcades manquent le long des parois.
6. Gerola, *Mon. veneti*, fig. 137-138; 261.
7. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 6. 3, 4, 6; 14. 2.
8. Sainte-Sophie à Koutiphari, Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-1909), p. 195, fig. 5, pl. XIV.
9. Ἀθηνῶν Ἐλαιών, phot. Lampakis 5199, 5200, 5201.



Phot. Lampakis.

Fig. 22. — Vathia de Chalcis. Angle Sud-Est.

primordial; elle dépasse l'autre nef en hauteur et en largeur; elle domine l'édifice. Aux photographies de Miss Bell[1] comparons celles de M. Gerola[2] : l'impression est la même. Ces églises reproduisent même certains traits des plans mésopotamiens : soit les arcades intérieures[3], soit la coupole sur le narthex ou le porche[4]. Ailleurs ce caractère s'atténue. Le transept ne dépasse point en largeur l'alignement des façades[5]. Sous cet aspect, le type a pénétré en Grèce. Il y est fréquent dans le Magne occidental[6],

1. Bell, *Amida*, pp. 237, 239, 241.
2. Gerola, *Mon. veneti*, p. 207, fig. 173, 175 : Sainte-Marie à Alaghni (Belvedere); p. 208, fig. 179 et 252 : Arkalokhori (Belvedere). Voir aussi les plans, fig. 174, 176, 177.
3. Alikianu, Canée : Gerola, *Mon. veneti*, p. 220, fig. 209.
4. Arkalokhori.
5. Gerola, *Mon. veneti*, p. 230, fig. 237-240.
6. Sainte-Paraskévi, à Platsa : Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-1909), p. 198, pl. XIV-XV (treizième siècle). — Saint-Élie à Abysola, près de Koutiphari, *op. l.*, pl. XV. — Saint-Théodore à Proasteion, fig. 5.

ou bien à Géraki[1], Mistra[2], Nauplie[3], Chalcis[4] (fig. 22), Galaxidi[5], Sophicon[6]. Partout le transept fait une vive saillie au-dessus de la nef.

3° Le transept se combine avec la triple nef. A Stamni[7] (Pediada), il la domine. Les trois berceaux sont appliqués contre sa haute façade, exactement comme en Mésopotamie les trois sanctuaires, dans l'église de Mar Jakub à Salah[8]. Ce motif se présente en Grèce, au treizième siècle, sous une forme plus complexe et plus riche. C'est la Kato-Panaghia[9] d'Arta (fig. 23-24). La nef transversale domine le sanctuaire, comme en Mésopotamie. A l'Ouest, s'y ajoute la triple nef aveugle, d'origine orientale. Le berceau central de cette triple nef atteint bien le même niveau que le transept. Mais une particularité singulière fait ressortir l'importance de cet organe primordial : en son milieu, sur la largeur du vaisseau, s'élève une autre voûte en berceau, comme si l'on en avait détaché une section pour la placer plus haut en guise de coupole[10].

Le plan de la Kato-Panaghia, sauf ce détail, se retrouve, semble-t-il, dans la Porto-Panaghia, en Thessalie[11]. Il ne fut point inventé par les architectes de Michel Doucas, puisqu'il est apparenté à ceux d'Égypte et reparaît bien loin, aux extrémités des régions méditerra-

1. Sainte-Paraskévi et Saints-Taxiarques, phot. Poulitsas. Voyez Traquair, *B. S. A.*, t. XII (1905-1906), p. 266.
2. Sainte-Paraskévi, Millet, *Mon. Mistra*, pl. 6. 2; 11. 1.
3. Phot. Lampakis 1568.
4. Βαθεῖα Χαλκίδος, phot. Lampakis 1670-1677, 1682, 6610. Γυμνὸ Χαλκίδος, 1679-1681.
5. Phot. Lampakis 2424-29; phot. Laurent 63-65.
6. Phot. Lampakis 6531.
7. Gerola, *Mon. veneti*, p. 228, fig. 235, 236.
8. Bell, *Amida*, p. 232, fig. 166.
9. Phot. Lampakis 2454. Voir Antonin, *Iz Rumelij*, p. 489, pl. XVIII; Lampakis, Δελτ. χριστ., t. III, pp. 89, 92. Dans ces deux ouvrages, les plans sont inexacts. Phot. Le Tourneau. Comparer la basilique de Nicopolis, Antonin, *Iz Rumelij*, p. 506, pl. VIII.
10. A Abysola, dans le Magne, une coupole se dresse sur le transept d'une basilique à nef unique : Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-1909), pl. XV.
11. Phot. Lampakis 2147.



Phot. Lampakis.

Fig. 23. — Basilique de la Kato-Panaghia à Arta.
Façade Sud.

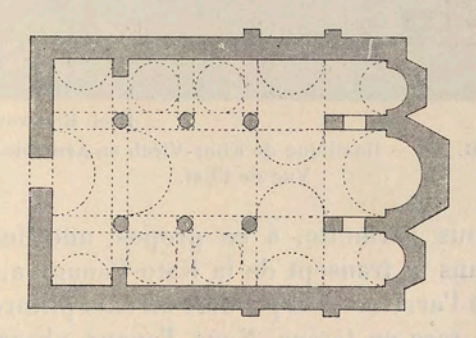
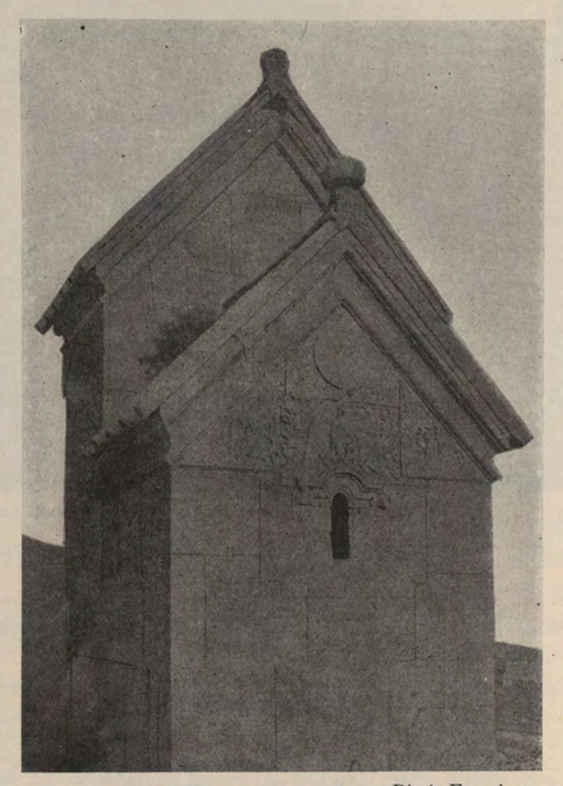


Fig. 24. — Kato-Panaghia. Plan d'après Lampakis (rectifié).

néennes, à Oviedo[1]. Sans préjuger d'une question qui sort de notre programme, ne croirait-on pas que la Crète fut le carrefour, où le chemin parti d'Asie bifurque vers la Grèce et vers l'Occident.



Phot. Ermakov.

FIG. 25. — Basilique de Khor-Virab en Arménie. Vue de l'Est.

Qu'on nous permette, à ce propos, une dernière remarque. Dans le transept de la Kato-Panaghia, le pignon superposé à l'arrière-plan produit un effet pittoresque, qui n'est point rare en Grèce. Nous l'avons observé sur le

1. STRZYGOWSKI, *Amida*, p. 275.

sanctuaire des basiliques ; nous le rencontrerons sur le narthex des églises cruciformes. Les Arméniens l'ont aussi recherché. Dans la basilique de Khor-Virab[1] (fig. 25), la toiture de la nef, qui est unique, dépasse celle du sanctuaire. Les deux pignons s'étagent l'un au-dessus de l'autre. Or cette disposition n'est point fortuite : elle représente un type[2], et ce type a voyagé. Il reparaît à l'autre extrémité du monde chrétien, en Islande, dans la chapelle du roi Cormac, à Cashel[3], fondée en 1127. Comparons notre gravure à celle de Rivoira : la ressemblance est saisissante. A Cashel, l'abside, qui est rectangulaire, se détache même, plus bas, sous un troisième pignon. Avec les spécialistes nous pourrons distinguer, dans cet édifice remarquable, le style « anglo-normand » ou « lombardo-normand ». Mais peu importe la parure. « Stile lombardo-normanno su fondamento irlandese » : disons oriental, et la définition atteindra le fond. Khor-Virab, Cashel conservent, sous la même forme élégante et simple, le souvenir des basiliques à triple nef, où le sanctuaire est voûté plus bas : Kestéli, Aboba-Pliska, Agliate, Blachernes d'Élide, Saint-Étienne de Castoria, Métropole de Mistra.

1. Phot. Ermakov 16339.

2. Ghôcha-Vank, 16399, 16415 : ici l'édicule supérieur est plus étroit; Akhta, 16438 : peut-être les deux parties ne sont pas contemporaines.

3. Rivoira, 2e éd., p. 643, fig. 547; Enlart, *Architecture romane*, dans A. Michel, t. I, p. 525.

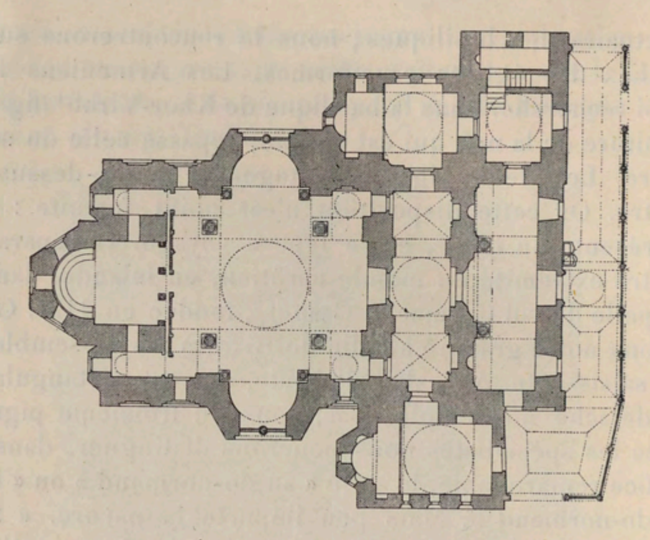


FIG. 26. — Église d'Iviron au Mont-Athos. Plan.
Dessin de la Mission Sévastianov.

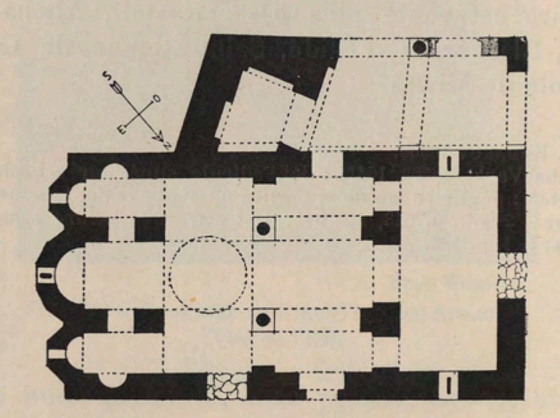


FIG. 27. — Église de l'Évanguélistria à Mistra. Plan.
D'après les *Monuments byz. de Mistra.*

II

ÉGLISE CRUCIFORME

Différence entre Constantinople et la Grèce : la disposition du sanctuaire. — Plus clairement encore que la basilique, l'église cruciforme nous montrera le rôle artistique de Constantinople, les limites de son influence.

Distinguons d'abord le type de la capitale et celui de la province grecque, tels qu'ils se rencontrent depuis le onzième siècle.

A Constantinople, l'église comprend deux organismes juxtaposés : la croix et le sanctuaire (fig. 26, 28, 29). La croix ressemble à un corps centralisé dont tous les membres se répondent avec une exacte symétrie : quatre berceaux portent la coupole, quatre piliers ou colonnes bien isolés soutiennent ces berceaux, quatre bas-côtés garnissent les angles. Trois travées, disposées au-devant des trois absides, sous des voûtes distinctes, constituent le sanctuaire, qui vient ainsi s'annexer simplement à la croix. Au contraire, en Grèce, à Mistra[1] par exemple (fig. 27), il pénètre, dans le bras oriental et sous les bas-côtés voisins. Il en rompt l'équilibre. En effet, les parois pleines qui le partagent absorbent, pour ainsi dire, deux des quatre

1. Péribleptos, Sainte-Sophie, Évanguélistria : MILLET, *Mon. Mistra*, pl. 28, 31.

piliers ou des quatre colonnes et soutiennent la coupole sans intermédiaire. En face seulement, vers l'Ouest, deux colonnes ou deux piliers restent isolés au milieu du naos.

Cette différence est importante. A première vue les églises de Mistra peuvent passer pour une variante simplifiée du type constantinopolitain, qui aurait perdu un de ses membres[1]. Mais, si on veut bien se dégager des idées préconçues, jeter un coup d'œil sur toutes les régions de l'Orient, où la coupole posée sur une croix a groupé les hommes pour la prière, on se convaincra qu'elles représentent la forme la plus commune, la forme primitive, que les architectes de Constantinople ont perfectionnée.

Nous ne distinguerons point ces deux modèles, comme on l'a fait[2], d'après le nombre des colonnes. Le seul critère constant est le degré de complexité. Nous aurons donc « l'église simple » et « l'église complexe ».

On sait qu'à Constantinople, au temps des Macédoniens et surtout des Comnènes, les églises « complexes » forment un groupe compact : Boudroum[3] et Kilissé[4], puis Eski-Imaret[5] et Fénari-Iessa[6], enfin Zeïrek[7] (vers 1124), tandis qu'il faut chercher le plan de Mistra plus loin à

1. Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXI (1906), p. 220 : « Sie stellt als eine Contraction des letzteren Typus dar. »
2. Struck, *op. l.*, pp. 218-219.
3. Pulgher, pl. XII; Kondakov, *Pam. Konst.*, p. 140; Paspatis, p. 334; Gurlitt, p. 36, pl. 9 *f*; Ébersolt, p. 31, fig. 22; Diehl, *Manuel*, p. 433.
4. Appelée aussi à tort Méfa-Djami : Lenoir, *Architecture monastique*, t. I, pp. 269, 310, 324; Gailhabaud, *Mon. anciens et modernes*, t. II; Salzenberg, p. 34, pl. 34. 3; Pulgher, pl. I-VIII, pp. 24-26; Kondakov, *Pam. Konst.*, p. 216; Paspatis, p. 314; Mordtmann, p. 72; Gurlitt, p. 32, pl. 9 *b*; Ébersolt, p. 32, fig. 23*; Diehl, *Manuel*, p. 414, fig. 194, 197, 198, 204. Voyez plus loin, fig. 73.
5. Pulgher, pl. XIII; Kondakov, *Pam. Konst.*, p. 226, pl. 50; Paspatis, p. 313; Gurlitt, p. 39, pl. 10 *e*; Ébersolt, p. 34, fig. 25*; Diehl, *Manuel*, p. 438.
6. Pulgher, pl. XI; Gurlitt, p. 34, pl. 9 *d*.
7. Lenoir, *Archit., monast.*, t. I, p. 268; Pulgher, pl. IX; Kondakov, *Pam. Konst.*, p. 213 (vue), 218; Paspatis, p. 309; Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, p. 17; Dmitrievskij, Τυπικά, p. LVI; Gurlitt, p. 33, pl. 9 c; Ébersolt, p. 39; Diehl, *Manuel*, p. 436, fig. 209.

Férédjik[1], près de l'embouchure de la Maritsa, vers 1152. Au contraire, en Macédoine et en Grèce, si l'on excepte Salonique[2] et le Mont-Athos[3] (fig. 26, 28, 29), vraies filiales de l'École constantinopolitaine, le type « complexe » constitue l'exception : Panaghia de Saint-Luc, au onzième siècle, églises d'Argolide[4], vers le milieu du douzième. Le plan normal est celui de Mistra. Presque chaque province en possède quelques exemplaires : la Laconie, à Chrysapha[5], Perpéni[6], Géraki[7], Scala[8], Tsouni[9], Véïza[10] (Épidaure Liméra) et surtout dans le Magne[11] ; la Messénie, à Samari, Coron[12], Voulcano[13]; les Iles, à Corfou[14] ; l'Élide,

1. Uspenskij, *Izv. arch. Inst.*, t. XII, pl. 2-5. A Constantinople même, s'il se retrouve, au moins en son principe, c'est dans les églises d'un caractère archaïque, telles que Sainte-Irène (Gurlitt, pl. 6, *a*, *b*, *c*), Gul-Djami (Wulff, *Koimesis*, p. 124; Strzygowski, *Kleinasien*, p. 132; Gurlitt, p. 41, pl. 11 *a*; Ébersolt, p. 23; Diehl, *Manuel*, p. 407, fig. 191); ou bien Atik-Moustafa Pacha (Pulgher, pl. XIV; Paspatis, pl. 316; Kondakov, *Pam. Konst.*, p. 207; Gurlitt, p. 37, fig. 86, pl. 10 *b*; Ébersolt, p. 18; Diehl, *Manuel*, p. 433.)

2. Kazandjilar-Djami, 1028 : Texier, *Archit. byz.*, pl. L-LI; Millet, *Hautes-Etudes*, C 699-702; phot. Le Tourneau*; Diehl, *Manuel*, p. 413, fig. 196; Isakié-Djami (Saint-Pantéléimon), douzième siècle, *op. l.*, p. 438, fig. 199, etc. Voyez Kondakov, *Makedonija*, p. 113 sq.

3. Iviron et Vatopédi : sur la date de la fondation des monastères, cf Millet, *B. C. H.*, t. XXIX (1905), p. 72. Toutefois Kondakov, *Pam. Afon.*, pp. 26 et 31, estime que ces églises ont été reconstruites : Iviron en 1492, Vatopédi à la fin du treizième siècle ou au commencement du quatorzième, et qu'en général les édifices de l'Athos reproduisent un type de Salonique (pp. 28-29). — Le plan de Vatopédi dans Choisy, *Art de bâtir*, p. 130. Voyez plus loin, fig. 63.

4. Chonica, Haghia-Moni* et Merbaca*.

5. Chrysaphiotissa (1290). Église du Prodrome, aujourd'hui Tous-les-Saints (1367/8). Cf p. 8, note 4.

6. Sur le chemin de Chrysapha à Géraki. Le bas des murs seul subsiste, ainsi que quelques marbres photographiés par M. Laurent, n°s 204-5.

7. Saint-Sozon (phot. Poulitsas 6-7*) et Saint-Athanase.

8. Entre Géraki et Gythion. Phot. Millet*.

9. Phot. Laurent 345.

10. Phot. Laurent 103.

11. Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1909), p. 178 sq., pl. XI-XV.

12. Saints-Théodores : Lampakis, Δελτ. χριστ., t. III, p. 101.

13. Millet, *Hautes-Etudes*, B 298. Le parement sans briques indique une époque récente.

14. Saints-Jason-et-Sosipatros : Antonin, *Iz Rumelij*, pl. VIII, p. 544 ; phot. Lampakis 6651.

à Gastouni[1], Phrangavila[2]; la région de Corinthe, à Sicyone[3], Sophicon[4]; l'Argolide, à Coutsopodi[5], Ligourio[6]; la Grèce continentale, à Athènes[7], en Attique[8], à Amphissa[9]; la Macédoine, avant la conquête serbe, à Nérès[10], German[11], Ochrida[12]. Il ne fut pas étranger au Mont-Athos[13]. En réalité, c'est une variante du type « complexe », élaborée par le Mont-Athos, qui s'est répandue en pays grec après la chute de Byzance, lorsque la Sainte-Montagne fut devenue le sanctuaire vénéré et comme le refuge de l'Orthodoxie[14].

Ainsi, le type simple de l'église cruciforme est le plus familier à la province grecque. Il appartient aussi aux autres régions de l'empire, surtout aux régions limitrophes, où l'art, sans échapper au rayonnement de Constantinople, s'est pourtant développé de lui-même.

1. Katholiki, mentionnée par Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXI (1906), p. 218. Phot. Laurent* et Lampakis. Cf plus haut, p. 7, note 7.
2. Phot. Lampakis 1625-26, 1695.
3. Église reconstruite ou moderne : phot. Lampakis 4138.
4. Phot. Lampakis 6535-36.
5. Phot. Lampakis 1591*: en ruines, vue de l'Ouest. On aperçoit, à travers le narthex, le mur Nord du sanctuaire pareil à ceux de Mistra (Péribleptos, Sainte-Sophie). Voyez fig. 71.
6. Phot. Lampakis 1813-1814.
7. Voir ci-dessous, p. 85.
8. Ὡμορφὴ Ἐκκλησία : phot. Lampakis 1786-1790, 6745.
9. Lampakis, Δελτ. χριστ., t. III, p. 39; *Antiq. chrét.*, p. 30 ; phot. 2313-2315.
10. Près d'Uskub, édifiée en 1164 : Miljukov, p. 137, pl. 5; phot. Le Tourneau; Kondakov, *Makedonija*, p. 174, fig. 109 : plan incomplet, où les pièces d'angle, couvertes chacune par une coupole, n'ont pas été relevées. Voyez plus loin, notre gravure.
11. Miljukov, p. 37, pl. 18 : vue après la restauration. Ivanov, *Izvjestija na blgarskoto archeologičesko Družestvo*, t. I (1910), p. 58, publie une photographie antérieure et montre que l'église date de l'époque de Samuel, probablement de l'année 1006.
12. Saint-Clément : Miljukov, p. 90, pl. 6; Kondakov, *Makedonija*, p. 241, fig. 168, 169, 173.
13. Vieux Rossicon, aujourd'hui disparu, construit par Georges Branković, vers 1451 : Barskij, t. III, p. 300.
14. Avec deux hémicycles aux deux extrémités du transept. Les églises athonites du seizième siècle ont été reproduites en Thessalie (Météores, Flambouri, Dousicon : Millet, *B. C. H.*, t. XXIX, 1905, p. 86, note 1), en Grèce (Galataki, phot. Lampakis 1683-86; Hypati, *Antiq. chrét.*, p. 21) et,

Dans l'Italie du Sud, on n'a signalé aucun exemple du « type complexe ». La Crète, l'Asie Mineure, ne l'emploient que par exception et le plus souvent sous l'influence de Constantinople. Tantôt les modèles de la capitale se trouvent reproduits jusque dans le détail. A Déré-Aghsy[1], sur la côte lycienne, la parenté est intime : même parement, mêmes niches aux petits sanctuaires[2], même tribune dans le transept[3]. Tantôt ils se combinent avec les procédés du pays. Voici un exemple caractéristique. Sur le plateau d'Anatolie l'École locale, comme nous le voyons à Tchangli-Klissé[4], place le sanctuaire à l'intérieur de la croix. Or, à Ilanli-Klissé[5], les motifs venus du Bosphore, pendentifs, forme des fenêtres, aspect des façades, se greffent sur le type anatolien et le transforment. C'est alors que le sanctuaire se dégage de la croix, que le plan complexe apparaît, sans pourtant s'affirmer avec franchise, car la travée intercalaire est indiquée seulement dans les voûtes. Ailleurs encore, à Trébizonde[6], des princes venus de Constantinople ont pu modifier dans le même sens la tradition du pays. En Arménie, au Caucase et chez les Slaves, le sanctuaire ne se détache aussi de la croix que par exception, mais suivant un autre système. Dans toute cette zone frontière, qui dépend surtout de l'Orient, le type « complexe » n'a jamais pénétré profondément.

D'où provient-il ? Que signifie donc ce sanctuaire indépendant ? C'est un organe qui s'est formé et développé

sous un aspect moins complexe, en Laconie (Zervitsi, Chrysapha, Quarante-Saints, phot. Laurent 206, 222, 238), en Cynurie (Haghia Triada, 333), en Achaïe (Laure de Calavryta, Barskij, t. IV, p. 137).

1. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 302, fig. 110, 113.

2. Fénari-Iessa et Eski-Imaret-Djami : Pulgher, pl. XI et XIII.

3. Sainte-Irène, Gul-Djami.

4. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 259; Ramsay-Bell, p. 404, fig. 331, 342. Voyez aussi Ala-Klissé, fig. 324; Saint-Amphiloche, fig. 328. Cf Strzygowski, *Kleinasien*, pp. 156-157.

5. Ramsay-Bell, p. 418, fig. 341-342. De même, dans l'église de Saint-Grégoire-de-Nazianze à Gelvere, p. 421, fig. 346-7.

6. Millet, *B. C. H.*, t. XIX (1895), p. 447 sq.

de lui-même, en s'adaptant à diverses structures ; un motif commun à Byzance et à l'Orient, mais qui affecte dans chacun de ces domaines une forme particulière. Prenons-le dans les basiliques syriennes : une abside profonde, encadrée par deux rectangles, souvent derrière un mur droit[1]. A Kestéli, dans le Taurus, une travée se dessine dans la profondeur de l'abside, au-devant de l'hémicycle[2]. L'École arménienne adapte au plan cruciforme l'un ou l'autre de ces modèles : sans travée à Dighor[3], Etchmiadzin[4], Ouzounlar, Mren[5] et dans la cathédrale d'Ani[6] ; avec la travée, à Sainte-Gayanê de Vagharchapat[7]. Les Géorgiens ont reproduit le sanctuaire de Vagharchapat à Koutaïs[8] et à Samtavis[9], en dessinant une niche dans les pièces d'angles. Mais les travées, ainsi formées, ne correspondent pas à celles de la grande abside. Les Byzantins, qui respectent la libre saillie des absides, ont réalisé l'exacte symétrie des travées, soit dans la simple basilique à Aboba-Pliska[10], soit dans la basilique à coupole à Salonique et à Nicée. Cet organe achevé s'associe à la structure cruciforme avant le neuvième siècle, semble-t-il, en deux grandes églises qui s'éclairent l'une l'autre : Kalender-Djami à Constantinople[11] et Saint-Tite de Gortyne en Crète[12]. Plus tard, Constantinople le trans-

1. Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 59, Kherbet-Haas ; pl. 60, El-Barah ; pl. 116, Deir-Séta ; pl. 118, Baqouza ; pl. 130, Tourmanin ; pl. 149, Kalat-Séman (dépendance).
2. Strzygowski, *Kleinasien*, p. 105.
3. Au nord d'Etchmiadzin : Texier, *Arménie*, t. I, p. 120, pl. 25-28. Alichan, *Chirak*, p. 131 ; *Aïrarat*, p. 128.
4. Grimm, pl. 46 ; Strzygowski, *Byz. Denkm.*, I, p. 4.
5. Alichan, *Chirak*, p. 137.
6. Texier, *Arménie*, t. I, p. 111, pl. 17-20 ; Grimm, pl. 35, 37.
7. Grimm, pl. 35 ; sur ces églises, voyez plus loin, p. 73.
8. Onzième siècle. *Kavkaz*, t. III, p. 30 sq. ; Kondakov-Tolstoj, t. IV, p. 51.
9. Dans la région de Tiflis : Grimm, pl. 5 ; Kondakov-Tolstoj, t. IV, p. 69 ; *Kavkaz*, t. VII, p. 43. Voyez la bibliographie, *op. l.*, p. 44, note 3.
10. *Izv. russk. arch. Inst.*, t. X (1905), pl. XXXIV.
11. Freshfield, *Archæologia*, t. 55 (1897), p. 432 (plan), 434, pl. XXXIII ; Wulff, *Koimesis*, p. 111 sq. ; Gurlitt, p. 38, pl. 10 *d* ; Ébersolt, p. 18. Freshfield et Ébersolt ont reconnu les traces de l'abside, qui a été enlevée.
12. Gerola, *Mon. veneti*, p. 31 ; Fyfe, *Archit. Rev.*, t. XII (1907), p. 60.

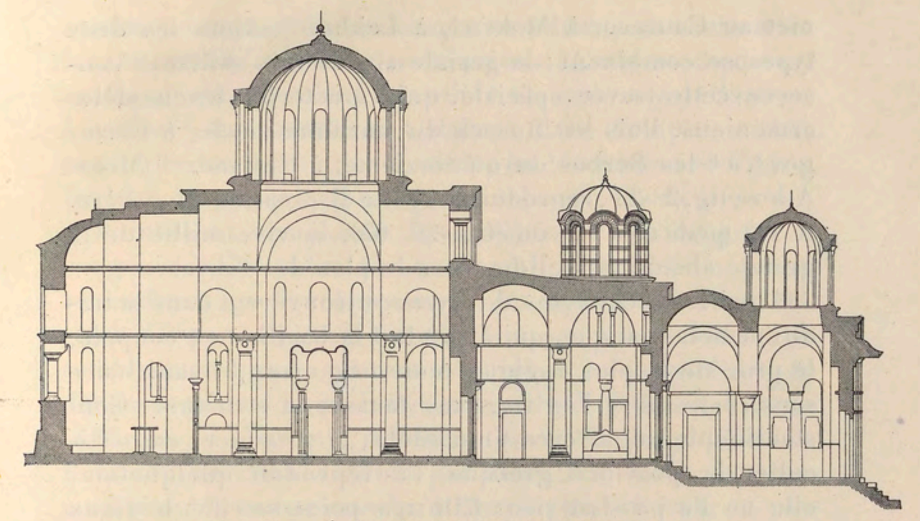


Fig. 28. — Église de Chilandari au Mont-Athos.
Coupe longitudinale.

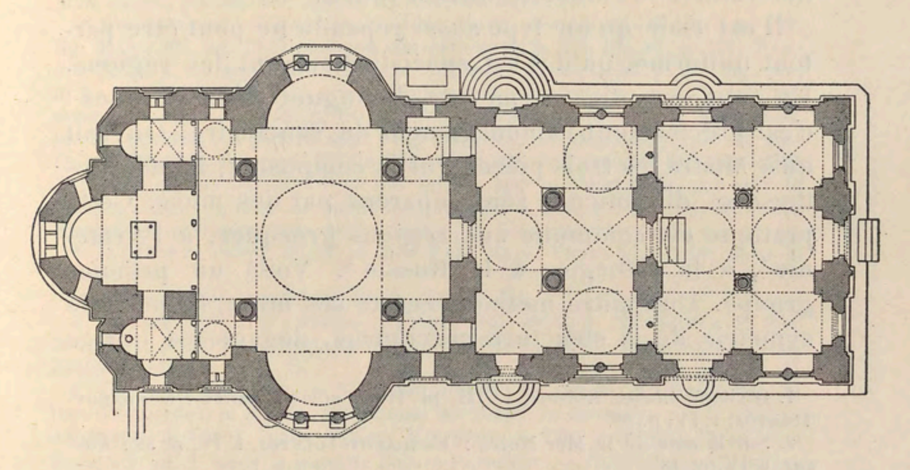


Fig. 29. — Chilandari. Plan.
Dessins de la Mission Sévastianov.

met au Caucase, à Mokva[1], à Lekhné[2]. Alors les deux types se combinent : la grande abside très saillante conserve cette travée spéciale, qui caractérise les modèles arméniens. Puis les Russes du onzième siècle, à Černigov[3], et les Serbes du quatorzième, à Chilandari (Mont-Athos, fig. 28-29), reproduisent cette disposition singulière. A Vatopédi et à Iviron (fig. 26, 63), la vive saillie de la grande abside rappelle encore le plan de Mokva.

Ainsi les architectes de Byzance trouvèrent dans la tradition hellénistique, qui a produit la basilique à coupole, le procédé le plus logique pour organiser le sanctuaire sans restreindre l'église, sans fausser la structure. Constantinople a donc créé un modèle ; la province, en particulier la province grecque, l'a reproduit quelquefois ; elle ne l'a pas fait sien. Elle n'a point sacrifié le vieux type venu de l'Orient et longuement élaboré sur son sol.

Examen du type grec : les voûtes des bas-côtés. — Attachons-nous maintenant à l' « église simple », pour en déterminer le caractère et l'évolution.

Il est clair qu'un type aussi répandu ne peut être partout uniforme, qu'il s'est spécialisé suivant les régions. Un trait essentiel permet de distinguer deux groupes : c'est précisément l'aménagement du sanctuaire. On sait qu'à Mistra les trois pièces qui le composent, béma, prothèse et diaconicon, sont séparées par des murs. Cette pratique est commune aux régions grecques, à l'Arménie[4], à la Géorgie, à la Russie[5]. Voilà un premier groupe. Une autre méthode écarte ces murs, respecte la symétrie de la structure cruciforme, dégage les quatre

1. Dixième siècle, *Kavkaz*, t. III, pl. II-VI, surtout pl. IV ; Kondakov-Tolstoj, t. IV, p. 55.
2. Sur la côte de la Mer Noire : Kondakov-Tolstoj, t. IV, p. 58 ; *Kavkaz*, t. IV, p. 13.
3. Pavlinov, p. 6 sq., fig. 1-4* ; Grabar, t. I, pp. 149, 150.
4. Par exemple : Sanahin, Grimm, pl. 29 ; Hakhpat, pl. 33 ; Ani, pl. 41 (n° VII d'Ani). On distinguera les églises examinées plus haut.
5. Pavlinov, pp. 17, 23, 26-27, 34, 40, 44, 61, 107, 120 ; Grabar, t. I, pp. 145, 154, 164, 180, 186, 189, 191, 200, 206.

appuis de la coupole, colonnes ou piliers, en ouvrant de larges arcades entre les trois pièces[1]. Cette méthode est appliquée par l'École d'Anatolie[2] et, sous son influence, à Patmos[3], en Crète[4], en Calabre[5], dans l'empire serbe, aussi bien au quatorzième siècle, en Macédoine et Vieille Serbie[6], qu'au quinzième dans le bassin de la Morava[7].

Maintenant comparons les églises de Mistra à leurs congénères. Nous les savons nombreuses ; mais nous ne retiendrons que quelques-unes, les seules qui aient été relevées par d'autres ou visitées par nous-mêmes. Il semble bien que la plupart aient deux colonnes vis-à-vis du sanctuaire : nous les connaissons à Samari et dans le Magne, à Férédjik, Athènes, Coron, Corfou, au Vieux Rossicon de l'Athos. C'est par exception, faute de commodité ou de ressources, qu'à Chrysapha, à Géraki et, par endroits, dans le Magne, on a dressé des piliers à leur

1. Les arcades de l'Est sont parfois un peu réduites en Crète (GEROLA, *Mon. veneti*, pp. 84, 220, 223) et en Asie Mineure.

2. STRZYGOWSKI, *Kleinasien*, p. 156; ROTT, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 125, fig. 36; p. 208, fig. 70-71 (églises souterraines); p. 259, fig. 95; p. 274; RAMSAY-BELL, p. 397 sq. Voyez dans cet ouvrage : Tchet-Dagh, p. 268, fig. 229 ; n° 35, p. 184, fig. 148 (les piliers de l'Ouest rapprochés, pas d'indication pour la coupole) ; n° 39, p. 199, fig. 164 (reste de coupole). A Ala-Klissé, p. 400, fig. 324, les piliers sont plus proches du sanctuaire que du mur Ouest. Dans la Tchangli-Klissé (fig. 331 et 339), les arcades des bas-côtés Est sont moins hautes et moins larges sur le sanctuaire que sur le transept. Les églises de Saint-Amphiloche à Koniah (p. 403), de Saint-Eustathios à Miram (*Rev. arch.*, 1907, I, p. 27) font exception.

3. D'après le relevé de M. et M[me] Paul Marc. Voyez plus loin, dans la conclusion.

4. GEROLA, *Mon. veneti*, pp. 79, 87, 219, 221.

5. Rossano et Stilo : DIEHL, *Art byz. Ital. mér.*, p. 191; BERTAUX, *Art. Ital. mér.*, p. 119; ABATINO, *La Cattolica di Stilo*, 1903, dans *Napoli Nobilissima*, vol. XII, fasc. II.

6. German, MILJUKOV, p. 37 ; Zaoum (1365), p. 83, pl. X; Saint-Naoum (lac d'Ochrida), p. 81, le plan dans ANTONIN, *Iz Rumelij*, pl. II; Saint-Athanase, à Varoš, près Prilep, MILJUKOV, p. 125, ANTONIN, *Pojezdka v Rumeliju*, pl. 8, sous le nom de Sainte-Paraskévi. — Čurčer* sous Milutin; Ljuboten* (1337), MILJUKOV, p. 128, pl. VIII, KONDAKOV, *Makedonija*, p. 177; Monastère de Marko* (1345); Kučevište (Ascension et Saints-Archanges*), KONDAKOV, pp. 183, 186; Lesnovo* (1341).

7. Ravanica, Manassia (POKRYŠKIN, p. 60, 66, 71, pl. LXXIV, LXXVIII), Ljubostinia, Pavlica. Voyez BALȘ, *Églises de Serbie*, p. 16 sq.

place. Cette différence ne nous arrêtera pas. Mais une autre plus grave mérite examen : il s'agit des proportions de l'édifice et des voûtes qui couvrent les bas-côtés.



Fig. 30. — Église de Samari en Messénie. Vue du sanctuaire. Dessin de L. Chesnay, propriété des Monuments Historiques.

Mettons en présence deux époques et deux groupes. Au quatorzième siècle, à Mistra, l'édifice est allongé ; les bas-côtés, voûtés en berceau. Aux onzième-douzième, les églises de Samari et de Férédjik (vers 1152) se distinguent par leurs proportions plus larges et plus régulières. A Samari

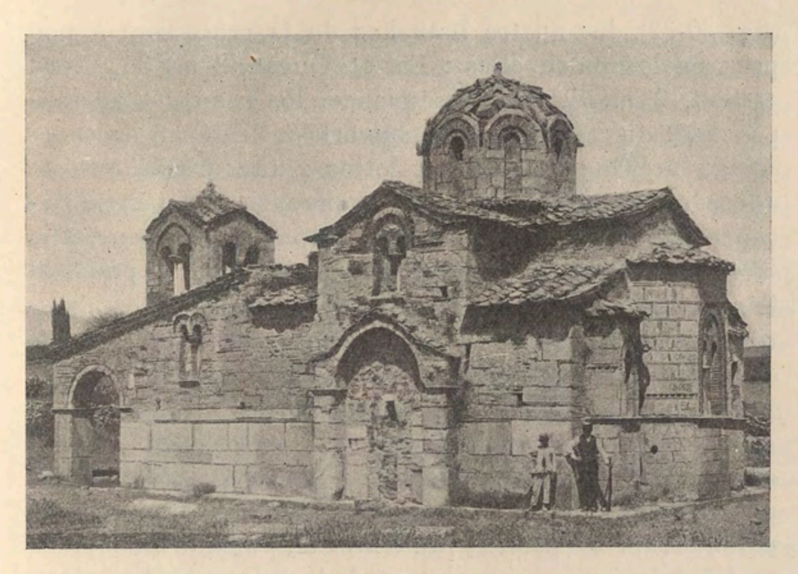


FIG. 31. — Église de Samari. Façade Sud.

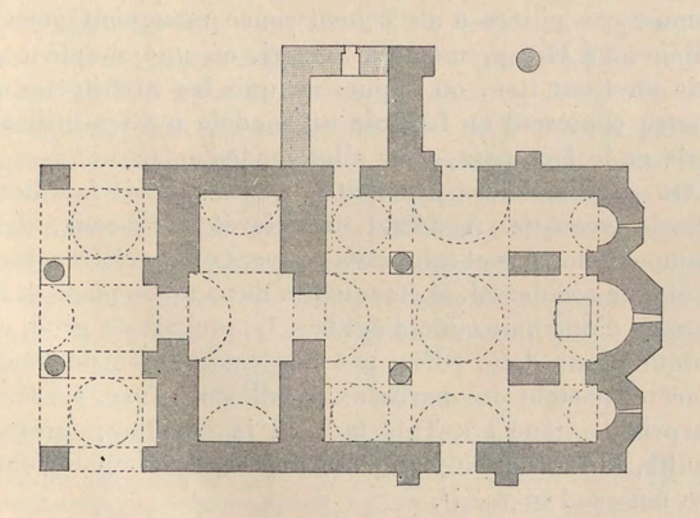


FIG. 32. — Église de Samari. Plan au $\frac{1}{200}$
D'après Couchaud (rectifié).

(fig. 30-32), les quatre branches de la croix sont à peu près égales entre elles : Est et Ouest, 2 m. 35; Nord et Sud, 2 m. 12. En conséquence, les bas-côtés se rapprochent du carré; ils sont couverts à l'Est par des berceaux, à l'Ouest par des calottes : une arcade étroite adossée à la paroi occidentale compense la légère différence que nos mesures indiquent entre la longueur et la largeur. A Férédjik, la croix est plus allongée et pourtant l'église est pourvue de quatre véritables coupoles, dressées dans chacun des angles. Ici de larges arcades réduisent la longueur des bas-côtés. Ainsi, calottes ou coupoles sur les côtés, voilà, semble-t-il, le trait qui caractérise l'époque des Comnènes. Les églises de Mistra conservent un souvenir de cette pratique : ce sont ces piliers superflus le long des parois latérales, en face de la colonne; ils ne portent pas d'arcade, puisque une voûte en berceau unique occupe toute la longueur des bas-côtés. A Férédjik, l'arcade est nécessaire pour épauler la petite coupole. A Mistra, l'organe survit à sa fonction. Or, comme ces piliers à ma connaissance manquent partout ailleurs en Grèce, même à Samari, où une simple console en tient lieu, on supposera que les architectes de Mistra copièrent en Laconie un modèle qui les utilisait, mais en le modifiant, pour allonger les nefs.

On se demandera pourtant si ce motif était familier à l'École grecque. A défaut de relevés nombreux, deux groupes compacts et cohérents peuvent nous éclairer. Dans le Magne occidental, M. Traquair a dessiné les plans et les coupes d'une quinzaine d'églises. La plupart se groupent autour d'une date, 1075 : pas une calotte, pas une voûte d'arête, partout des berceaux parallèles à l'axe. Ce fait a surpris l'auteur : « This method is peculiar; groined vaults, the usual covering for the angle compartments, are not used in Mani[1]. »

1. TRAQUAIR, *B. S. A.*, t. XV (1906-7), p. 179.

Un peu plus tard, aux treizième-quatorzième siècles, Géraki, Chrysapha nous suggéreraient la même remarque. Nous avons aussi observé des berceaux à Corfou. A côté de ces ensembles, les calottes de Samari vont maintenant nous apparaître comme un cas isolé, un motif étranger, greffé sur le type autochtone. En revanche, il est certain que, du onzième au quatorzième siècle, les nefs s'allongent : Magne et Samari, Férédjik, Géraki et Chrysapha, Mistra, autant d'étapes. Parmi les plans de M. Traquair, le seul qui rappelle les proportions de Mistra appartient au quinzième ou au seizième siècle[1].

La Crète a compris, comme la Grèce, le charme pittoresque que prête à la structure cruciforme les deux colonnes dressées vis-à-vis du sanctuaire. On les rencontre à Arcadia[2], dans une église épiscopale que son ferme parement en pierres de taille permet de rattacher au onzième siècle. Leur présence à cette place et seulement à cette place est d'autant plus remarquable qu'on pouvait remplacer par des colonnes non seulement les piliers de l'Ouest, mais encore les deux autres, puisqu'ils se trouvent aussi dégagés par des arcades. Elle marque donc un lien spécial avec les églises de Messénie et de Laconie. Nous reconnaîtrons ainsi à Arcadia la pratique grecque du onzième siècle, lorsque nous y observons, comme dans le Magne, des proportions ramassées et des berceaux dans les bas-côtés. Ailleurs, et sans doute plus tard, l'édifice s'allonge, suivant une évolution parallèle[3].

Pourquoi donc l'École grecque a-t-elle marqué une telle préférence pour la voûte en berceau ? D'où viennent les calottes de Samari ?

1. Saint-Jean à Platsa : Traquair, *op. l.*, p. 202, pl. XV.
2. Gerola, *Mon. veneti*, p. 87 sq. Voyez aussi p. 223, fig. 220, 221.
3. En particulier l'église épiscopale de Saint-Myron, *op. l.*, p. 84, et Saint-Jean à Rukani, pp. 222-223, fig. 218-219, qui ont des arcades rétrécies entre les trois pièces du sanctuaire, comme en Grèce. La première est trop restaurée pour qu'on puisse la dater. La seconde paraît appartenir au quatorzième siècle. Voyez aussi fig. 206 à 215.

Cette question nous conduit encore au problème qui domine ces études : Grèce ou Byzance ? Si nous élargissons notre champ de vision et poursuivons notre enquête sur les frontières du domaine byzantin en Asie Mineure, en Crète, en Arménie, en Géorgie, en Russie,en Serbie, c'est le berceau longitudinal que nous rencontrerons le plus souvent dans les angles de la croix. Les voûtes d'arête ou les calottes n'y prennent place que par exception[1]. Or les quelques exemples isolés que nous examinerons bientôt ne comptent guère à côté de la pratique constante suivie par Constantinople et Salonique. Ces deux cités placèrent rarement des berceaux aux angles de leurs églises cruciformes[2]. De très bonne heure elles y substituèrent la voûte d'arête[3] et la calotte[4], qui depuis le onzième siècle ne manquent presque jamais. On sait quelle place ces procédés de structure occupent dans les galeries et les narthex. On peut donc reconnaître l'influence de la capitale, quand on les rencontre dans des régions comme la Grèce, où la tradition la plus constante demandait des berceaux. L'église de Férédjik, provinciale par le plan, lui appartient par l'exécution. Elle en a donc reçu ses quatre petites coupoles. Celle de Samari, au fond de la Messénie, doit presque tout à la province, sauf ses calottes. Dans le Magne, à Chrysapha, à Mistra, à Corfou, l'influence passagère de la capitale n'a point laissé de traces.

1. Voûtes d'arête en Crète : Gerola, *Mon. veneti*, p. 219, 220.
2. Soulidjé-Djami à Salonique. Voir ci-dessous, p. 70.
3. Gul-Djami, étage inférieur, Kalender, Atik-Moustafa, Boudroum, Eski-Imaret. — Déré-Aghsy en Lycie. A Khodja-Moustafa-Djami il y avait au début des voûtes d'arête : les coupoles actuelles les ont remplacées plus tard (d'après les observations de MM. Ébersolt et Thiers).
4. Kilissé-Djami, Zeïrek, Fénari-Jessa, Fetiyé à Constantinople, Kazandjilar (1028) à Salonique. — Église de Triglia en Bithynie attribuée par simple hypothèse à la fin du huitième siècle, en tous cas d'un aspect très archaïque : Hasluck, *B. S. A.*, t. XIII (1906-7), p. 287. Le typicon du Pantocrator les désigne par les expressions suivantes : τῶν τεσσάρων ἐπιθολίων pour l'église du Pantocrator, εἰς τὰ τέσσαρα φουρνικά pour l'Éléousa (Dmitrievskij, Τυπικά, pp. 660, 677).

Ainsi, deux conceptions se trouvent en présence. L'une appartient à Constantinople : c'est le type achevé de l'église cruciforme qui comporte l'exacte symétrie de tous les membres, les bras de la croix égaux, et, dans les angles, des voûtes d'arête ou des calottes ; l'autre, à la province : des berceaux couvrant les bas-côtés peuvent s'allonger au gré des constructeurs.

Évolution parallèle du type cruciforme en Orient et en Grèce. — Ce contraste caractéristique nous conduit au problème des origines. Ce n'est point ici le lieu de l'approfondir. Peut-être toutefois apporterons-nous quelque lumière en indiquant la méthode à suivre. Un fait ressort des récentes découvertes en Asie Mineure, en Géorgie, en Crète. C'est l'extrême variété des plans. Les types architecturaux ne constituent point des formules rigides, encore moins des formules logiques, pures de tout alliage. Ils se touchent et communiquent. Il ne faudrait pas enfermer l'art du Moyen Age oriental dans nos déductions abstraites : il s'éparpille en un grand nombre de centres, d'écoles locales, qui élaborent les types, les mélangent ou les rapprochent suivant leurs habitudes et leur goût particulier. Nous devons en conséquence analyser ces composés.

Le type provincial appelle une telle analyse, car, en face de la formule logique appliquée par Constantinople, il représente le produit contingent de l'expérience.

Discernons d'abord les éléments.

Parmi les variétés de l'église cruciforme à coupole, on en peut distinguer deux qui sont typiques[1]. Tantôt la croix apparaît au dehors dégagée jusqu'au sol. Tantôt elle est inscrite dans un carré ou un rectangle : alos, à l'intérieur, de larges arcades en échancrent les parois; elle se lit non plus dans le plan, mais dans la structure des voûtes; à l'extérieur, elle émerge à peine d'une masse

1. Millet, *Rev. arch.*, 1905, I, p. 106; Ramsay-Bell, p. 340 sq.; Diehl, *Manuel*, p. 410.

cubique. Miss Bell, qui a fort bien saisi cette différence, appelle le premier modèle « cross shaped church » et le second « cross-in-square »; nous dirons « croix libre » et « croix inscrite ».

Les deux types se relient l'un à l'autre par une série de transitions, par une chaîne continue, dont nous retrou-

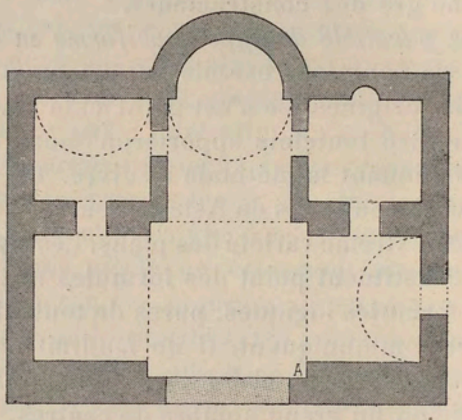


Fig. 33. — Soulidjé-Djami à Salonique. Plan au $\frac{1}{200}$.

vons en Crète, par exemple, les multiples anneaux[1]. Le plus commun de ces intermédiaires est le martyrium des anciennes basiliques[2], le type du Protaton ou de Nérès, d'Atik-Moustafa-Djami à Constantinople[3], de Soulidjé-Djami à Salonique[4] (fig. 33), de Saint-Nicolas à Au-

1. En quelques églises les bas-côtés ne remplissent qu'une partie des angles, en sorte que le transept fait saillie sur les façades latérales : Gerola, *Mon. veneti*, p. 219.

2. En Asie Mineure, Aladja-Jaïla : Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 318 ; Ramsay-Bell, p. 353. — En Crimée : Ajnalov, *Pamjatniki christ. Chersonesa*, vop. I, pp. 32, 38, 52, 54, 56, 57, 58, 71.

3. Pulgher, pl. XIV; Gurlitt, p. 37, fig. 86, pl. 10 *b*.

4. Dans la rue nommée Tach Merdeven Sokaghi. Réparée pour la seconde fois en 1208 de l'hégire par le sultan Mourad, dont elle porte aussi le nom. J'ai noté des vestiges de peintures. On distingue au point A un fragment de corniche moulurée et l'amorce du bras Ouest de la croix. Le sol primitif était beaucoup plus bas qu'aujourd'hui. Trois voûtes sont encore dégagées; les autres, masquées par un plafond. La coupole a

lis[1], où les pièces des angles sont encore isolées des nefs par des parois pleines, où la croix se marque encore fort bien à l'intérieur.

Le type achevé, exactement équilibré, de la croix inscrite paraît fort ancien, si le prétoire de Musmieh[2], l'église à cinq coupoles de Rusafa-Sergiopolis[3] appartiennent vraiment l'un au deuxième siècle, l'autre au sixième ou au septième; en tout cas, le système des cinq coupoles s'affirme clairement aux dixième-onzième siècles en plusieurs chapelles souterraines de Cappadoce[4] et dans l'église des Saints-Apôtres à Ani[5]; puis il se répand dans la zone de la tradition orientale : Milopotamo en Crète[6], Rossano et Stilo en Calabre[7]. Appartiendrait-il donc à cette tradition ? Nous savons qu'en Anatolie, en Arménie et en Crète ces exemples restent isolés. D'autre part, la calotte ou la coupole sur quatre pendentifs et quatre arcades représente une structure hellénistique[8]. C'est en

disparu. On voit encore au Sud un pignon bordé d'une simple ligne de dents.

1. Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 18; phot. 1845-46.

2. Vogüé, *Syrie centrale*, p. 46, pl. 7. Comparez ce monument avec le sépulcre de Kusr en Nûeijîs et les salles des Thermes à Rome : Rivoira, 2e éd., p. 75.

3. Sarre, *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, t. II (1909). p. 106, fig. 14.

4. Saradscha-Klissé, Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 208 (plan) : voûtes d'arête; Elmaly-Klissé, p. 220 (description), fig. 77 (vue d'une petite coupole), le plan dans Jerphanion, *Rev. Arch.*, 1908, II, p. 21 : huit petites coupoles dans les bras de la croix et les bas-côtés; Analipsis, Rott, p. 214 (description), p. 81 (vue) : même type, sauf les coupoles dans les bras Nord, Sud et Ouest; Tcharikli-Klissé, Rott, p. 216 : les angles de l'Ouest remplis par un massif ou séparés par un mur. J'ai reconstitué les plans de ces deux églises d'après les photographies du P. de Jerphanion. Voyez aussi Ramsay-Bell, p. 422. Elmaly-Klissé présente deux couches de peintures : la première, formée de motifs décoratifs, est antérieure au dixième siècle.

5. Ani, église des Saints-Apôtres, dixième ou début du onzième siècle, Orbeli, *Anijskaja Serija*, 4, p. 24, n° 38 : une abside à chaque extrémité de la croix, une chapelle isolée dans chacun des angles. Voyez Lynch, *Armenia*, t. I, p. 385; Alichan, *Chirak*, p. 61.

6. Gerola, *Mon. veneti*, p. 80 : calottes dans les angles.

7. Calottes à Rossano, coupoles à Stilo. Cf plus haut, p. 63, note 5.

8. Dscherasch et Kusr en Nûeijîs en Syrie : Strzygowski, *Kleinasien*, p. 135; Utschajak et les exemples relevés par Choisy à Éphèse, Philadelphie et Sardes : *op. l.*, p. 32. Cf Ramsay-Bell, p. 397.

Lycie, au cinquième siècle, que la calotte apparaît, semble-t-il, pour la première fois dans les deux pièces voisines du sanctuaire[1]. Plus tard, elle occupe les quatre angles de la basilique, à Nicée[2] et à Myra[3]. Aussi, malgré les apparences, nous admettrons que le système des cinq coupoles s'est constitué sur les principes de la tradition hellénistique. Constantinople l'aurait reçue d'elle et non, comme on l'a cru, de l'Arménie.

En effet, les écoles orientales ont élaboré la croix inscrite dans un tout autre esprit.

Sur le plateau d'Anatolie, d'après Miss Bell, elle apparaît comme une forme étrangère et postérieure, à côté des types autochtones : basilique voûtée et croix libre[4]. Les exemplaires les plus anciens[5], avec leurs bas-côtés allongés, ne réalisent point l'exacte symétrie de la formule idéale, parce qu'on les a modelés sur ces deux structures. C'est ensuite, sous l'influence de Constantinople, à Tchangli-Klissé, Ilanli-Klissé[6], que les proportions s'équilibrent; mais les berceaux demeurent.

En Arménie, la croix inscrite évolue au contact de la basilique voûtée et de la croix libre. Ces deux plans y sont fréquents; nous connaissons le premier. L'autre est aussi représenté par des exemples typiques. Tantôt à Sévan[7], Dasch-Kiant (Arnegh)[8], la croix déploie avec franchise des branches à peu près égales ; tantôt à Gnde-

1. Aladja-Jaïla : ROTT, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 318.
2. WULFF, *Koimesis*, pl. V; STRZYGOWSKI, *Kleinasien*, p. 106.
3. ROTT, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 329.
4. RAMSAY-BELL, pp. 399 et 427.
5. Binbir-Klissé, n° 35, RAMSAY-BELL, p. 184; Tchet-Dagh, p. 268; Ala-Klissé, p. 400; Saint-Amphiloche à Koniah, p. 403; Silleh et Miram, *Rev. Arch.*, 1907, I, p. 21, 27. Voyez aussi l'église souterraine de Soandéré, ROTT, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 124, qui comprend deux couches de peintures.
6. RAMSAY-BELL, fig. 331, 341.
7. Saint-Karapet : phot. ERMAKOV 15960, 16149. — Saints-Apôtres, 15958-59, 16150. Vue d'ensemble des deux églises, 15963. Cf ALICHAN, *Sisakan*, pp. 81, 85. Sur la date, voyez ÉTIENNE DE TARON, éd. GELZER-BURCKHARDT, p. 117.8.
8. Saint-Grégoire : ALICHAN, *Sisakan*, p. 41; phot. ERMAKOV 16059.

Vank[1], deux pièces annexes viennent garnir les angles, comme si l'on s'acheminait vers la croix inscrite. D'une étape à l'autre l'art a progressé. A Dasch-Kiant (Arnegh), surtout aux Saints-Apôtres de Sévan, qui remontent aux dernières années du neuvième siècle, l'aspect de l'édifice est fort archaïque : coupoles octogonales, façades unies. A Gnde-Vank, une main plus savante a taillé seize faces sur le tambour de la coupole, creusé deux niches angulaires, étroites et hautes, sur la façade antérieure de chacun des bras. On croirait que vraiment la croix libre représente la forme génératrice.

L'église à croix inscrite, à l'origine, reproduit l'ancien modèle anatolien. Sainte-Gayanê de Vagharchapat[2], édifiée, à ce qu'on croit, en 630, l'église de Mren, que l'on rapporte au même temps, comprennent, entre les bras de la croix, les mêmes rectangles de proportions moyennes, et présentent le long des murs, en face des piliers, les mêmes pilastres. Le souvenir de la basilique s'accuse dans le plan et dans les formes. Puis le type évolue, comme en Anatolie, mais, en sens inverse, en s'éloignant de la formule byzantine. L'église d'Ouzounlar[3] (fig. 34), que l'on attribue au catholicos Jean IV (718-729), celle de Dighor[4], qui paraît même plus ancienne, ont déjà les petites nefs plus étroites et plus longues. Plus tard, on les resserre encore, en réduisant du même coup le berceau oriental. Le type définitif (fig. 35), sans cesse reproduit depuis le dixième siècle[5], comprend l'abside, la croix et les pièces

1. Phot. Ermakov 15973-74; Alichan, *Sisakan*, p. 105, l'attribue au dixième siècle; Eprikian, p. 539.

2. Grimm, p. 7, pl. 35; Lynch, *Armenia*, t. I : plan près de la page 245, description, p. 270; Macler, *Mission*, fig. 5 ; phot. Ermakov 4764, 8308. Ce plan est reproduit dans la Cathédrale d'Ani : Grimm, p. 7; phot. Ermakov 12922-23, 15211, etc.

3. Grimm, p. 7, pl. 35; phot. Ermakov 11537, 16618. Alichan, *Sisakan* p. 267.

4. Alichan, *Chirak*, p. 131, d'après la dédicace, indique la fin du cinquième siècle.

5. Voyez les plans de Sanahin et d'Hakhpat dans Grimm.

d'angle. Les bras sont courts et d'égale étendue, sauf à l'Ouest. Comme, à l'extérieur, l'abside se confond avec la croix sous un toit continu, derrière une façade unie, le bras de l'Ouest lui fait à peu près équilibre. L'édifice est barlong, les bas-côtés affectent ainsi la forme d'un rec-



Phot. Ermakov.

FIG. 31. — Église d'Ouzounlar en Arménie. Angle Sud-Ouest.

tangle étroit. Ils sont forcément voûtés en berceau, sous un toit incliné vers le côté, comme ceux des basiliques. Ainsi, par ses proportions allongées, la forme de ses toitures, l'église cruciforme ressemble justement à une basilique à nef aveugle qui serait traversée en son milieu par un transept[1]. Que la nef occidentale s'allonge et l'avant

1. Voici quelques vues d'extérieur, où le caractère apparaît clairement : Makro-Vank, 15940, 41; Ghôcha-Vank (Herher), 15944, 16412, cf ALICHAN, *Sisakan*, p. 155; Daratchitchag, église de Saint-Grégoire, 15864*; Bjni,

de l'église donnera l'illusion complète. Trois fenêtres marqueront même sur la façade Ouest l'extrémité des trois nefs[1] (fig. 34).

L'extérieur rappelle la basilique; l'intérieur fait songer à la croix libre. En effet, les bas-côtés restent extérieurs

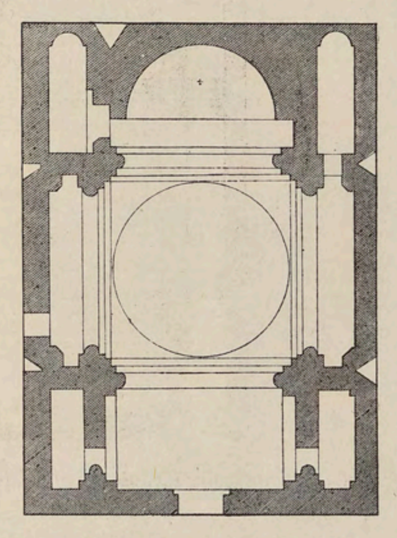


FIG. 35. — Église d'Hakhpat en Arménie. Plan d'après Grimm.

à la croix; de simples portes y donnent accès à travers les murs. Du côté de l'Est la règle est constante; ils s'ouvrent sur le transept, parfois ils ont un étage, où l'on pénètre par l'abside, qui est surélevée[2] (fig. 36). A l'Ouest,

15989; Gandsak, près du mont Alagueuz, 11535; Daratchitchag, petite église, 15886; id., Katôghike, 15851, 56, 59; Gandzasar 13498*-99.

1. Voyez les reproductions des plus anciennes églises à Vagharchapat, Dighor, Ouzounlar et la Cathédrale d'Ani. En outre : Sanahin, phot. ERMAKOV 16617 (GRIMM, p. 5); Khor-Virab, 16336, l'église principale récente, (cf DUBOIS DE MONTPÉREUX, t. III, p. 480), Sourp-Khatch (Sainte-Croix) à Arkazn, 15937-38, 16428 (ALICHAN, *Sisakan*, p. 119); Saint-Thomas à Agoulis, Tsghna, Saint-Jacques à Choroth (*op.l.*, p. 329, 343, 353),

2. Saint-Grégoire d'Amaghou et de Daratchitchag. Le même procédé à Rusafa-Sergiopolis : SARRE, *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, t. II, p. 102 (basilique), 105 (martyrium).



Phot. Ermakov.

FIG. 36. — Église de Saint-Grégoire à Amaghou (Arménie). Vue du sanctuaire.



Phot. Ermakov.

Fig. 37. — Église de Saint-Grégoire à Amaghou.
Vue de la nef à l'Ouest.

il est vrai, une arcade découpe parfois les parois de la nef[1] (fig. 39). Souvent aussi la pièce est close. En effet, il y a des portes à Saint-Grégoire d'Amaghou : deux chaque fois pour les deux étages, avec un escalier grimpant le long de la paroi (fig. 37).

A Amaghou, une autre église de la même famille, consacrée à la Mère de Dieu[2] (fig. 38), nous montrera combien peu les pièces d'angle comptent dans la structure. Elles sont petites, rétrécies et comme blotties dans les coins, pour laisser la croix libre à l'extérieur. Ainsi réduites, elles représentent une de ces formes de transition, si nombreuses en Crète[1], entre la croix libre et la croix inscrite. L'habile architecte, qui a su décorer les façades d'exquises arcatures, dresser l'église sur une autre, comme un reliquaire ouvragé sur une base massive, a copié, vers le début du treizième siècle, ce motif archaïque sur quelque ancien édifice pour alléger le type usuel, produire un effet original. Or ces bas-côtés réduits communiquent avec la nef par une arcade, comme font les bas-côtés pleins dans une des églises d'Aïsasi, où les nervures sont identiques. Il ressort bien de là que ces arcades ne reliaient pas étroitement les bas-côtés à l'organisme de la croix.

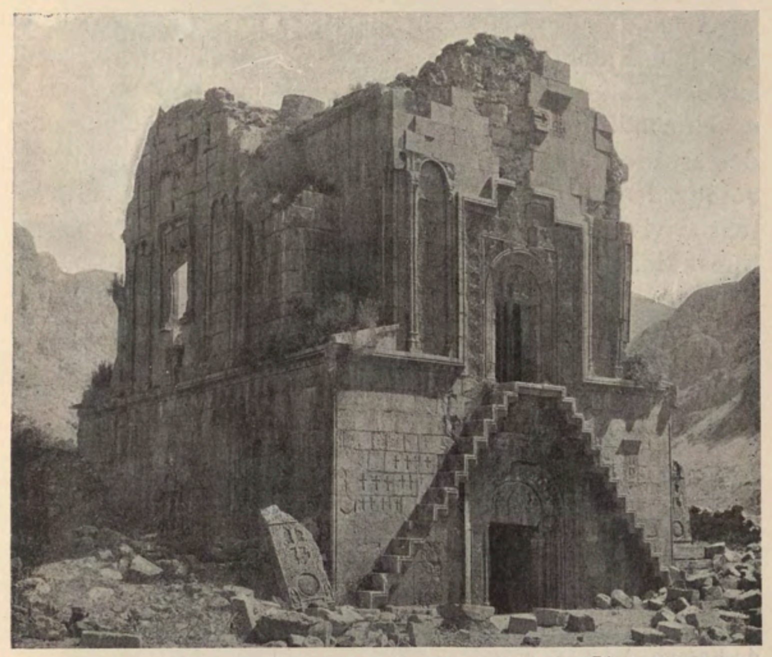
On imaginera peut-être que le type achevé de l'église à croix inscrite a exercé ici quelque influence. On se tromperait. Il demeure étranger à cette élaboration. Un autre modèle y a contribué : c'est justement la basilique voûtée à nef aveugle, dont notre église cruciforme reproduit l'aspect extérieur. On sait que parfois les bas-côtés sont séparés de la grande nef par des murs pleins : ils viennent du dehors garnir les flancs de la basilique à nef unique, comme à Saint-Grégoire d'Amaghou, les angles

1. Aïsasi, Mère-de-Dieu d'Amaghou, Saint-Grégoire de Daratchitchag, Khavots-Tar.

2. Nora-Vank (Nouveau Couvent) : phot. Ermakov 15888-94, 16445-46 (extérieur), 15887, 15895 (intérieur). Cf Alichan, *Sisakan* p. 185, 195 ; Saint-Martin, *Mémoires historiques*, t. II, p. 111. Voyez plus loin, fig. 77.

3. Gerola, *Mon. veneti*, p. 219.

de la croix. Ailleurs, ils communiquent avec la nef par des arcades, comme avec la croix à Aïsasi ou à Saint-Grégoire de Daratchitchag. Dans les deux cas, un procédé identique se trouve appliqué aux deux types. Ils furent donc élaborés ensemble; ils ont évolué côte à côte, d'un



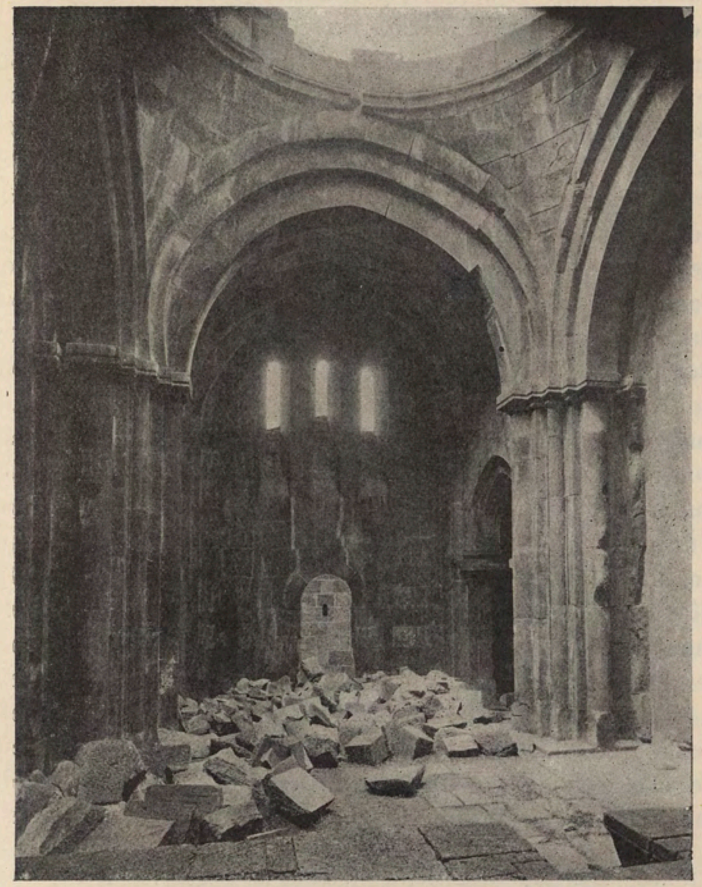
Phot. Ermakov.

Fig. 38. — Église de la Mère-de-Dieu à Amaghou. Angle Nord-Ouest.

mouvement parallèle, donnant et recevant. Mais, séparés par des murs ou reliés par des arcades, les bas-côtés restent accessoires. Dans l'un et l'autre type, le corps essentiel, l'élément originaire, nef unique ou croix libre, qui en principe suffit à constituer l'église, conserve à l'intérieur sa physionomie et son caractère. L'Orient, qui se plaît aux formes simples, ne pouvait réaliser le savant équilibre des constructions hellénistiques et byzantines.

Un autre trait, et non des moindres, montrera la parenté des deux types. Il s'agit des arcs de décharge soutenant les voûtes, de ces faisceaux de pilastres et de demi-colonnes, semblables aux nervures romanes[1]. On sait que la pratique orientale renforce les berceaux par des arcs transversaux, montés sur des piliers ou des demi-colonnes[2]. En Arménie, ces nervures sont fréquentes aussi dans la basilique à nef unique[3] ou à triple nef[4], et parfois reposent sur des demi-colonnes[5]. La basilique les a fournies à l'église cruciforme. Ici, groupées sous la coupole, combinées avec des arcades en encorbellement, elles arrivent à former autour des piliers, ces faisceaux complexes, qui contrastent si vivement avec la simplicité des structures byzantines. Mais ces faisceaux se sont constitués peu à peu et l'on en suit aisément la genèse : d'abord de simples arcades en encorbellement[6], puis un arc en décharge, seulement à l'Ouest[7] ou à l'Est[8], pour soutenir un des deux berceaux qui constituent la grande nef, analogue à celle des basiliques. Voilà la marque d'origine. On hésita

1. Strzygowski, *Kleinasien*, p. 208, a signalé cette parenté.
2. Exemple typique à Rusafa-Sergiopolis : Sarre, *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, t. II (1909), p. 103, fig. 6-8.
3. Alagueuz, phot. Ermakov 16498 ; Aïsasi, 16042, 48.
4. Giounéi-Vank : phot. Ermakov 16362, 16482 ; Basch-Garni, 16229. Dans ces deux basiliques les nervures sont portées en encorbellement. — Vallée du Kasagh, Alichan, *Aïrarat*, p. 250.
5. Ani, église géorgienne datée de 1320 : Orbeli, *Anijskaja Serija*, 4, p. 30, n° 26 ; phot. Ermakov 15212. C'est une basilique à nef unique avec arcatures le long des parois ; une demi-colonne entre chaque arcature : l'arc au-dessus de la corniche a la forme ordinaire. Cf Alichan, *Chirak*, p. 87. — Église de Bagner, restaurée avant 1262, *op. l.*, p. 115, Eprikian, p. 361.
6. Khavots-Tar : phot. Ermakov 16495 (vue du bras Ouest) ; Adi-Iaman (plan triconque), 15971 ; Amana-Prkitch, 16494 (vue de l'abside) ; Kara-Vank, 16426 ; Aïra-Vank, 15999 (vue de la coupole).
7. Aïsasi : phot. Ermakov 16374, 76 (vue d'ensemble) ; 16040, 16382 (abside), 16039 (bras Ouest). L'arc en décharge correspond aux berceaux de l'Est, du Nord et du Sud, le berceau Ouest ayant plus d'ouverture. — Amaghou, église de la Mère-de-Dieu, 15895 (abside), 15887 (bras Ouest) : l'arc en décharge plus étroit.
8. Sourp-Stépanos 16302 (abside) : pas de renseignement sur le bras Ouest.



Phot. Ermakov.

Fig. 39. — Église de Saint-Grégoire à Daratchitchag (Arménie). Vue de la nef à l'Ouest.

même à compléter le système : dans un groupe assez nombreux, l'arc en décharge manque à l'Est, devant l'abside[1] (fig. 36-37). Au terme de l'évolution, sous chacun des quatre berceaux, il se trouve associé avec deux arcades en encorbellement[2] (fig. 39). Presque partout il repose sur des demi-colonnes[3]. Dans la Cathédrale d'Ani, qui a ses piliers dégagés, le motif se répète sous les bas-côtes. L'effet en est typique (fig. 40)

Même évolution en Géorgie. Observons-la en un groupe de monuments assez nombreux, assez rapprochés les uns des autres, pour que nous puissions suivre de nos yeux l'activité continue d'une même école. Nous rencontrons justement un tel groupe, vers le dixième siècle, à l'Est de Batoum et dans la région d'Akhaltsikh. On y voit d'abord la croix simple dégagée de tous côtés[4], puis des chapelles aux deux angles voisins du sanctuaire[5], ensuite aux quatre angles, mais encore isolées, à peine ouvertes sur les nefs par une tribune sous le berceau occidental[6]. Enfin les bas-côtés de l'Ouest communiquent avec la nef par une double arcade[7]. Dans le type achevé, à Zarzma (fig. 65), Tchoulé, Safara (fig. 89), la croix reste nettement apparente : les quatre bras, à l'extérieur, dominent les bas-côtés de leur vigoureuse silhouette ; à l'intérieur, ils s'accusent avec franchise, entre de hautes parois à peine échancrées par des arcades petites et basses. Or, plusieurs de ces églises de type intermédiaire paraissent réellement les plus anciennes[8]. On sait que dans toute la

1. Amaghou, Saint-Grégoire, 15901, 16457 (abside), 15902 (bras Ouest) ; Arpa, 16471 ; Kéghart, 16272 (seulement la vue de l'abside).

2. Daratchitchag, 15860 (abside), 15861 (bras Ouest) ; Bjni, 15990 (abside). Une vue de Daratchitchag dans Strzygowski, *Kleinasien*, fig. 147.

3. Sauf à Aïsasi.

4. Tbet : *Kavkaz*, t. III, pl. XLI-XLVI.

5. Énirabat : *Kavkaz*, t. III, pl. XXVI et XXXIX, p. 64 ; Opiza, pl. XXVIII sq., p. 63.

6. Dolis-hané : *Kavkaz*, t. III, pl. XXVI et XXXVIII, p. 68.

7. Porta : *Kavkaz*, t. III, pl. XXXIV sq., p. 66.

8. Opiza, Dolis-hané, Porta, par la simplicité de leur décoration, paraissent avoir réellement précédé, comme l'indiquent les inscriptions



Phot. Ermakov.

Fig. 40. — Cathédrale d'Ani.
Vue de la nef et du sanctuaire.

Géorgie, l'église cruciforme offre à l'extérieur, plus nettement qu'en Arménie, les proportions et l'aspect d'une basilique à nef aveugle, coupée par un transept.

Ces remarques vont maintenant nous éclairer sur les monuments de Grèce. Les deux écoles, pourtant si éloignées l'une de l'autre, offrent bien des traits communs. En Grèce aussi, nous rencontrons aux origines la croix libre, tantôt franchement accusée, à Manolas[1] en Achaïe ou à Pyrgos dans le Magne[2], comme à Zak dans le district de Tchildir[3]; tantôt réduite à de simples arcades, aux Saints-Apôtres de Calamata[4] (fig. 41), comme à Sourp-Sarkis[5] près de Bjni ; ou même dissimulée à l'extérieur par un massif dans les angles, sous un toit distinct, incliné vers les côtés, comme celui d'une petite nef basilicale[6]. A Aulis, comme aux Saints-Apôtres d'Ani, vers le onzième siècle, les absides latérales du plan triconque terminent, en deçà des façades, le transept d'une église cruciforme, où les pièces d'angles sont encore isolées par des murs. Nous pourrions relever d'autres signes de parenté. Aussi ne serons-nous pas surpris de suivre en Grèce, comme en Arménie, dans une région déterminée, l'élaboration du type cruciforme, en relation avec la « croix libre » et la basilique.

Prenons pour point de départ l'église de Scripou[7], qui date de 873/4. Elle nous offre un exemple caractéristique

(*Kavkaz*, t. III, pp. 63, 66, 68), Bédia et Zarzma, œuvres de la fin du dixième ou du début du onzième siècle.

1. LAMPAKIS, *Antiq. chrét.*, p. 19; phot. 1696-99. Voyez les observations de STRUCK, *Ath. Mitt.*, t. XXXI (1906), p. 226. Comparez Ainos : phot. LAMPAKIS 3430.

2. TRAQUAIR, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 192, pl. XI, XIV.

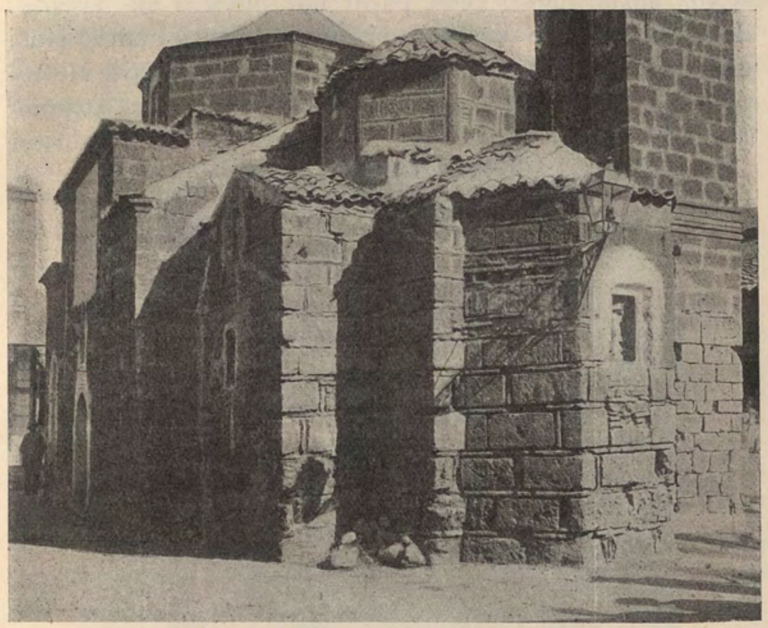
3. Phot. ERMAKOV 12480, 81.

4. Phot. LAURENT 11 (18×24); phot. LAMPAKIS 1637, 6507.

5. Phot. ERMAKOV 16011.

6. Plataniti : STRUCK, *Ath. Mitt.*, t. XXXI (1906), p. 192, pl. VI. Cf p. 194. Phot. LAMPAKIS 1582. Comparez Mariam-Astvadzadzin, phot. ERMAKOV 16393; Daratchitchag, église de Sourp-Harouthioun (Ascension), 15877.

7. STRZYGOWSKI, *B. Z.*, t. III (1894), p. 4, pl. I.



Phot. Laurent.

Fig. 41. — Église des Saints-Apôtres à Calamata.
Angle Sud-Est.

du mélange des types. Elle est basilique par ses bas-côtés, voûtés d'un long berceau et ouverts sur le transept; elle rappelle la croix libre par les hautes parois pleines qui isolent le vaisseau central. Comme en Géorgie, la croix s'accuse fortement à l'extérieur et à l'intérieur; comme parfois en Crète, le transept dépasse l'alignement des bas-côtés.

Athènes nous montrera le travail que fit l'école locale pour alléger et articuler la combinaison de Scripou. Dans Saint-Théodore[1] (1049), la nef occidentale, plus courte, est encore isolée entre deux murs (fig. 42); puis, à Saint-Jean

1. Couchaud, pl. 9. Vue des absides : Schlumberger, *Épopée*, II, p. 401; Rivoira, t. I, p. 312, fig. 408.

et aux Taxiarques[1], cette paroi fait place à une arcade : deux colonnes se dressent vis-à-vis du sanctuaire, ainsi qu'à Samari et à Mistra. A Kaisariani[2], dans la petite Métropole[3], la Capnicaréa[4], au monastère d'Astériou en Attique[5] (fig. 43), le berceau de l'Est s'allonge pour mieux abriter

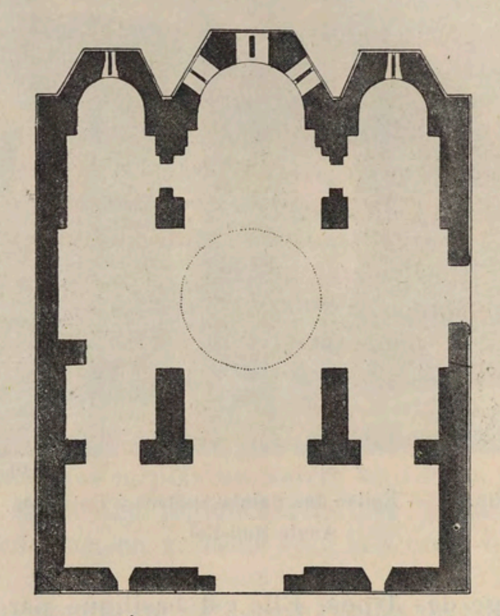


Fig. 42. — Église de Saint-Théodore à Athènes. Plan d'après Couchaud.

le sanctuaire; deux autres colonnes ou deux piliers se détachent des murs, sans que l'on aboutisse toutefois au type « complexe », puisque aucune voûte nouvelle ne s'interpose entre l'hémicycle de l'abside et le bras de la croix.

1. Couchaud, pl. 6 et 16. L'église des Taxiarques est décrite dans Gailhabaud, *Mon. anciens et modernes*, t. II, 1[re] partie, 1850, d'après un relevé fait en 1836.
2. Strzygowski, Ἐφημ. ἀρχ., 1902, p. 51 sq.
3. Michel-Struck, pl. XX.
4. Couchaud, pl. 15; Rivoira, t. I, p. 312, fig. 409; Schultz-Barnsley, p. 16.
5. Phot. Lampakis 1784-85 (vues de l'intérieur).

Enfin, dans la petite église de la Transfiguration, sur le versant de l'Acropole[1], les murs du sanctuaire disparaissent à leur tour : béma, prothèse et diaconicon communiquent à travers de larges arcades; comme en Crète, les



Phot. Lampakis.

FIG. 43. — Église d'Astériou en Attique.
Vue du sanctuaire.

quatre colonnes se trouvent bien dégagées, avec une exacte symétrie, sous une coupole étroite et haute, entre

1. Phot. LAMPAKIS 1475 (vue de l'abside). Je la décris d'après mes propres observations : l'église primitive semble avoir été allongée ensuite à l'Est et à l'Ouest.

trois nefs assez allongées. Or, tous ces édifices, quelles que soient leurs proportions, ont conservé, au-dessus de leurs bas-côtés, les voûtes en berceau de Scripou[1].

Les églises d'Athènes ne sont pas pareilles à celles de Laconie : chaque région a sa tradition propre; mais elles sont très parentes. Sur les pentes du Magne, le type se développe à peu près dans les mêmes formes. On y retrouve les variantes qui nous sont familières : 1° deux colonnes en face des antes du sanctuaire, comme à Samari; 2° quatre colonnes, deux étant prises par l'iconostase, le sanctuaire demeurant engagé dans la croix, comme en Crète, en Anatolie, en Serbie; 3° quatre colonnes libres au milieu du naos, le berceau de l'Est prolongé pour faire place au sanctuaire, ainsi qu'à Athènes. M. Traquair, ayant distingué les trois groupes, ajoute à propos du troisième : « This is the commonest of all late byzantine plans[2]. » Non, il y manque cette travée distincte, sous une autre voûte, que Constantinople a reçue de la tradition hellénistique. Cette travée, nous la trouverons dans la Panaghia de Saint-Luc ou dans les églises d'Argolide, à côté d'un autre procédé étranger à la Grèce : les voûtes d'arête dans les bas-côtés. Ainsi, le type a progressé; il s'est développé au cours des temps, car l'église à deux colonnes de Bouliarioi est assurément la plus ancienne du pays; mais il ne s'est point écarté de son principe.

Aux portes même de Constantinople, d'autres écoles provinciales ont pratiqué la même opération. Nous connaissons en Thrace le type de Samari et de Mistra. Par delà la Propontide, nous retrouvons l'analogue de Kaisariani en Bithynie, à Triglia, dans les églises nommées Pantobasilissa et Pélékiti : l'iconostase est même encore

1. Gailhabaud, *Architecture du cinquième au douzième siècle*, t. I, reproduit une « église grecque à Athènes » avec deux colonnes à l'Ouest et des voûtes d'arête dans les bas-côtés.
2. Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 189.

attachée aux deux colonnes orientales[1]. Enfin sur la mer Noire, Mésemvrie nous montre, au quatorzième siècle, la singulière persistance de cette forme provinciale. On y a relevé[2] trois églises cruciformes : Saint-Jean (fig. 44), d'aspect fort simple, appartient en entier à la tradition lo-

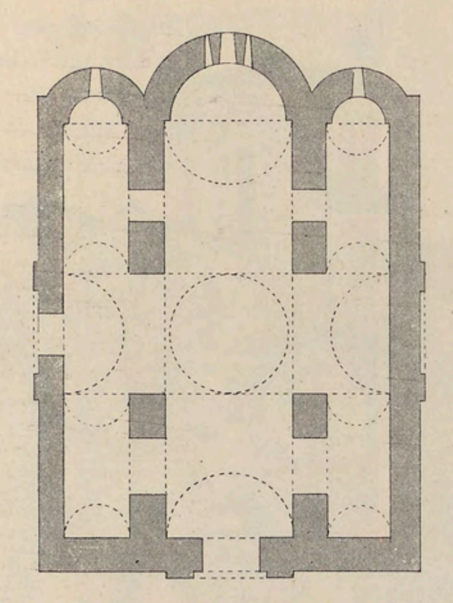


Fig. 44. — Église de Saint-Jean à Mésemvrie.
Dessin communiqué par M. Balș.

cale. C'est à peu près la combinaison de Scripou : à l'Ouest, comme à l'Est, de véritables murs séparent les trois nefs voûtées en berceau. Le Pantocrator compte quatre colonnes au milieu du naos et deux piliers près du sanctuaire : trois calottes viennent s'insérer dans les longs berceaux du plan basilical, en même temps que les incrustations de Tekfour-Sérail dans le parement de façades. Enfin Saint-Jean-Alitourgitos réalise la formule constantinopolitaine,

1. Hasluck, *B. S. A.*, t. XIII (1906-7), p. 292.
2. Plans et photographies communiqués par M. Balș.

sauf en un point : une même voûte abrite le sanctuaire et le bras oriental de la croix.

Ce trait significatif distingue aussi les grandes églises serbes du quatorzième siècle : Mateica, Nagoriča[1] (fig. 45-

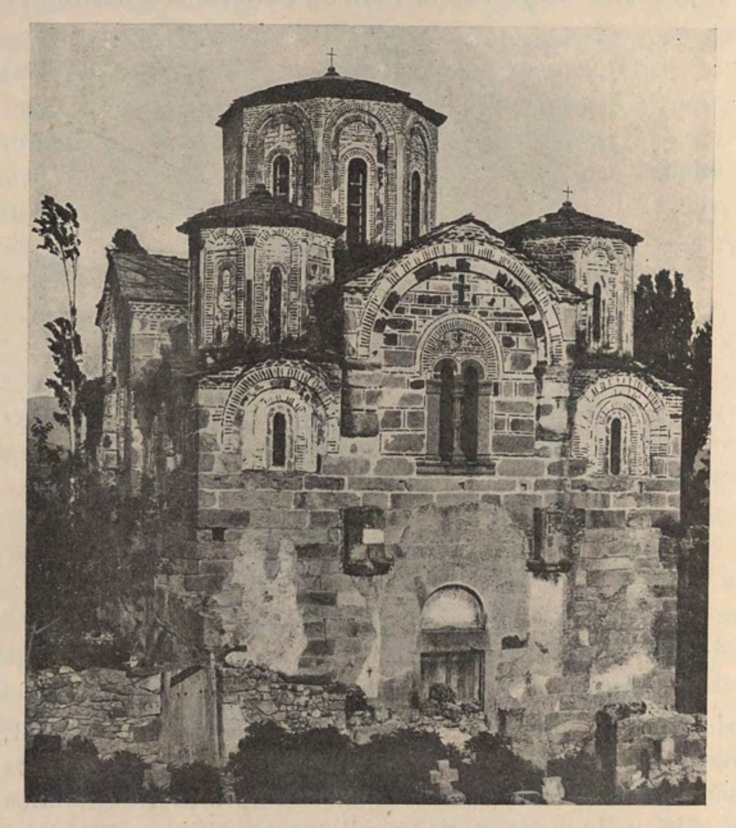


Fig. 45. — Église de Saint-Georges à Nagoriča, près d'Uskub. Facade Ouest.

46). A Nagoriča, un long berceau, ample et simple, va de la coupole à l'abside. Les quatre voûtes d'arête, les quatre

1. Les plans dans Kondakov, *Makedonija*, pp. 196, 200. Dans celui de Nagoriča les voûtes sont insuffisamment indiquées. Phot. Millet*.

petites coupoles symétriques dans les angles dissimulent mal, sous une sorte de vernis constantinopolitain, la vieille tradition de la province, qui a développé l'église cruciforme en relation avec la basilique voûtée. Plus tard en Grèce, au dix-septième siècle, Saint-Nicolas de Monemvasie[1] et Saint-Nicolas de Mistra[2] montrent encore, dans une combinaison analogue, la constance de cette tradition.

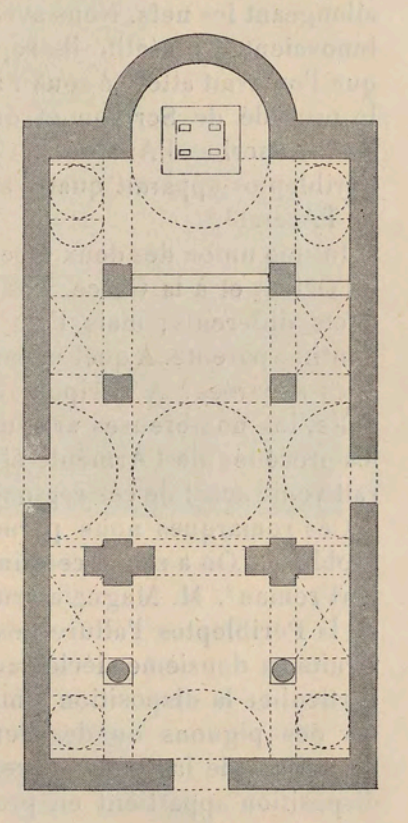


Fig. 46. — Nagoriča. Plan au $\frac{1}{200}$.

Ainsi entre Scripou et Mistra, à quatre siècles d'intervalle, en des églises de forme et de style très dissemblables, nous pouvons relever un trait singulier de parenté : les berceaux des bas-côtés, qui se découpent sur le transept. Au onzième ou douzième siècle, ces berceaux ont pu faire place aux procédés de la capitale; mais on y est revenu, parce qu'ils répondaient mieux que ces formes savantes au goût plusieurs fois séculaire de la province, parce que les maîtres maçons qui travaillaient pour elle n'avaient peut-être point assez de subtilité ou de rigueur dans la pensée, pour comprendre et apprécier l'idéal de la structure cruciforme. Ils n'ont point su ou

1. Traquair, *B. S. A.*, t. XII (1905-6), pl. III, VI.
2. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 6. 2; 15. 6.

n'ont point voulu dégager la croix de la basilique voûtée.

Au contraire, au quatorzième siècle, à Mistra, ils font encore mieux ressortir le mélange des deux structures en allongeant les nefs. Nous avions cru d'abord que par là ils innovaient. En réalité ils reprennent le procédé primitif, que l'on avait atténué sous l'influence de Constantinople, le procédé de Scripou et des plus anciennes églises à croix inscrite d'Anatolie et d'Arménie : le plan de la Péribleptos apparaît quatre siècles plus tôt sur les pentes de l'Ararat[1].

Intime union des deux types, voilà un principe commun à l'Orient et à la Grèce. Les deux écoles en ont tiré des effets différents; mais l'ont conservé comme un signe d'intime parenté. A quel moment les deux familles se sont-elles séparées? A Scripou, le parement en pierres de taille, les nombreuses arcatures de la coupole rappellent les procédés de l'Arménie et de Trébizonde ; le plan paraît venir aussi de ces régions.

Ces remarques nous permettront d'éclaircir un autre problème. On a relevé certaines analogies entre Mistra et l'art roman[2]. M. Magne a cru retrouver dans les absides de la Péribleptos l'allure des monuments religieux construits au douzième siècle dans le centre de la France, en particulier la disposition simple des absidioles, appuyées sur des pignons ou des demi-pignons, qui caractérise les églises de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme[3]. Cette disposition appartient en propre à la basilique voûtée à nef aveugle. Or ce type oriental a pénétré dans le centre de la France et, d'autre part, il se continue, avec la structure cruciforme, dans les églises de Mistra. De lui le motif tire son origine.

Le plan triconque. — Un dernier trait nous montrera

1. Arkhouri, DUBOIS DE MONTPÉREUX, t. III, p. 465, Atlas, 3e série, pl. VIII. 4, avant 955. ALICHAN, *Aïrarat*, p. 473.
2. AJNALOV, *Viz. Vrem.*, t. XV (1908), p. 546.
3. MAGNE, *Gazette des Beaux-Arts*, 39e année, 3e période, t. 17, p. 139.



Fig. 47. — Église de la Panaghia Coubélitissa à Castoria.
Façade Sud.

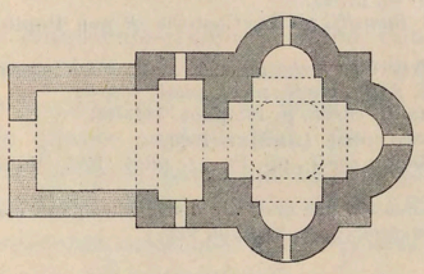


Fig. 48. — Coubélitissa. Plan au $\frac{1}{200}$.

l'École grecque attachée aux vieilles traditions de l'Orient chrétien. C'est le plan triconque. Il s'est propagé en même temps que la basilique voûtée, à Salonique (Eski-Sérail, église du Sauveur[1]) et dans les petites cités ou les bourgades de la Macédoine et de l'Épire : Vinéni sur le lac de Prespa[2], Castoria, Castritsa près de Janina[3]. Ces édifices appartiennent sans aucun doute à l'époque byzantine. Dans Eski-Sérail, à Vinéni, les dessins de la brique au milieu du parement indiquent le treizième ou le quatorzième siècle. A Castoria, la charmante et minuscule Coubélitissa (fig. 47-48) reproduit trop fidèlement l'aspect des basiliques voisines ou de l'église de German pour être de beaucoup postérieure au onzième siècle. Vers le même temps, l'École grecque adaptait ce modèle au plan cruciforme : Saints-Apôtres d'Athènes[4], Saint-Nicolas d'Aulis[5]; ou bien plus tard, peut-être encore à l'époque byzantine, elle le reproduisait simplement en Attique[6] et en divers lieux du Péloponnèse : Platani près de Patras, Sophicon, Méthana[7], Géraki[8], ainsi que l'École crétoise[9]. Cette longue pratique explique peut-être pourquoi, à l'époque turque, le plan athonite, avec ses absides latérales, obtint en Grèce la vogue que l'on sait.

1. Texier, *Archit. byz.*, pl. LIII; Kondakov, *Makedonija*, p. 117, 133.
2. Miljukov, p. 55, pl. 15.
3. Antonin, *Iz Rumelij*, pl. XI (Castoria et non Popli), pl. XII (Castritsa).
4. Lenoir, *Architecture monastique*, t. I, p. 252; Choisy, *l'Art de bâtir*, p. 132; Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 12; phot. 6589-91.
5. Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 18; phot. 1845-46.
6. 'Αθηνῶν 'Ελαιών, phot. Lampakis 1500.
7. Lampakis, *Antiq. chrét.*, pp. 18, 22; phot. 1595 (Méthana), 6534 (Sophicon).
8. Prophète-Élie, à 1 heure et demie de Géraki : phot. Poulitas (fig. 79).
9. Gerola, *Mon. veneti*, pp. 208, 216, 217.

III

LA BASILIQUE A COUPOLE

Le procédé hellénistique. — A Mistra, dans les églises du Brontochion et de la Pantanassa[1], deux structures se trouvent superposées : en bas, une basilique ; en haut, une église cruciforme. La basilique compte trois couples de colonnes, comme la Métropole. L'église cruciforme appartient au type constantinopolitain avec cinq coupoles (fig. 49).

Une telle combinaison, à ma connaissance, ne se rencontre point hors de Mistra. L'ancien art byzantin a bien associé la coupole à la basilique, mais de toute autre manière.

D'abord, aux cinquième-sixième siècles, dans la basilique hellénistique, la croix et la basilique, au lieu de se superposer, se juxtaposent et se pénètrent. En effet, d'une part, aux quatre angles de la croix, les quatre piliers portant la coupole prennent racine dans le sol; d'autre part, les membres empruntés à la basilique, à savoir les colonnades des collatéraux, s'insinuent entre ces piliers, sous les arcades maîtresses[2].

1. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 23, 35. La même combinaison à la Métropole, par l'effet d'un remaniement, pl. 17.
2. Strzygowski, *Kleinasien*, p. 104 sq.

Puis à l'époque byzantine, dans la sphère de Constantinople, l'église cruciforme, lorsqu'elle est pourvue d'une tribune traversant le transept, reproduit la disposition de la basilique à coupole. Entre les piliers, les colonnades se trouvent réduites, mais jamais à moins de deux colonnes. Elles y forment même, parfois, comme dans la basilique à coupole, deux étages : à Černigov (fig. 50), vers 1031[1], celles du haut portaient des arcades, à Déré-Aghsy[2] une architrave. Mais ces colonnes supérieures, devenues inutiles, disparaissent, peut-être dès le sixième siècle, si Sainte-Irène se présente à nous sous son aspect primitif, en tout cas un peu plus tard à Kalender et à Gul-Djami. Au onzième siècle, en Grèce, le procédé fut même appliqué à une église à trompes d'angle : Saint-Luc en Phocide.

L'église du Brontochion est bien apparentée à ce groupe byzantin : la tribune traversant le transept repose de chaque côté sur une colonne intermédiaire. Deux autres traits vont nous montrer une relation fort étroite.

L'un d'eux frappe d'abord l'attention : quatre petites coupoles se dressent dans les tribunes, aux angles, entre les bras de la croix. A cette place, il y a encore des voûtes d'arête à Déré-Aghsy, de simples calottes à Gul-Djami. Les petites coupoles apparaissent plus tard, vers 1031, à Černigov. C'est le moment, nous le savons, où on les voit surgir de tous côtés sur l'église cruciforme du type ordinaire. Mais l'École grecque n'a guère appliqué ce motif qu'à Tégée[3]. Aux treizième-quatorzième siècles, il fut en faveur surtout dans la zone constantinopolitaine. On les rencontre alors, soit entre les bras de la croix dans les églises serbes[4], soit aux extrémités des nefs exté-

1. Pavlinov, p. 8 sq.; Grabar, t. I, pp. 149, 150, 151.
2. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, pp. 303-304.
3. Phot. Lampakis 2173 *, 2174. Pour la date, voyez le chapitre sur l'ornement céramoplastique.
4. Nagoriča, Gračanica et Mateica.

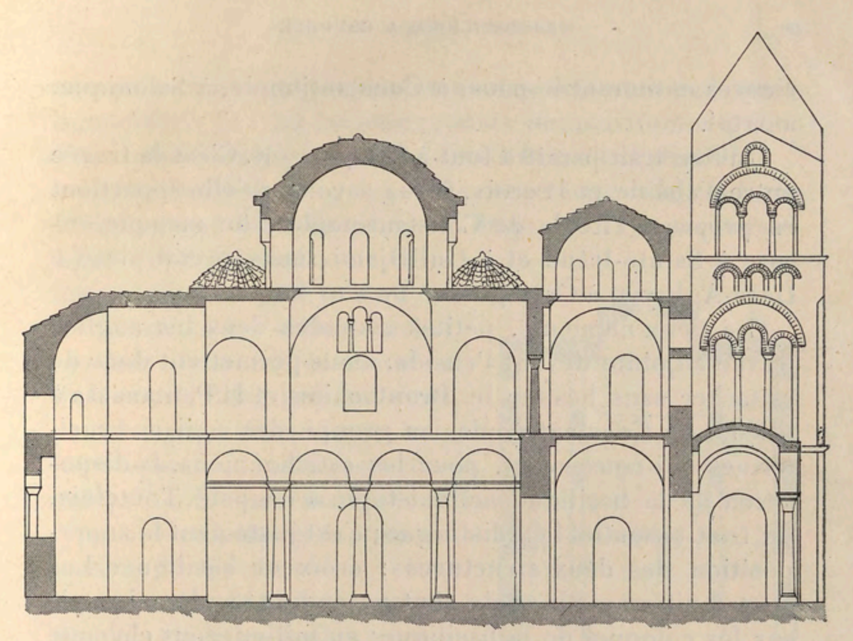


Fig. 49. — Église du Brontochion à Mistra.
Coupe longitudinale d'après les *Monuments byz. de Mistra*.

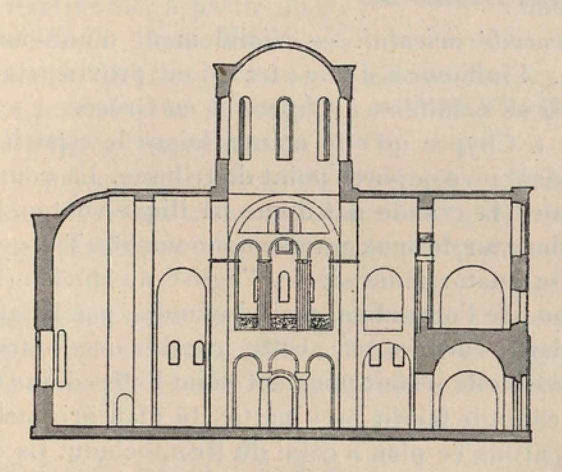


Fig. 50. — Église du Sauveur à Černigov.
Coupe longitudinale d'après Pavlinov.

rieures entourant le naos, à Constantinople, à Salonique, à Arta[1].

L'autre trait paraîtra tout à fait probant. C'est la travée entre l'abside et la croix. Nous savons qu'elle appartient en propre à l'École de Constantinople. Elle manque encore à Sainte-Irène et à Gul-Djami; mais prend place à Déré-Aghsy et à Černigov.

Ces deux éléments, petites coupoles dans les angles, travée adjointe devant l'abside, nous permettent donc de rattacher sans hésiter le Brontochion et la Pantanassa à l'École de Constantinople, au groupe des églises cruciformes qui conservent, pour les catichouména, la disposition de la basilique hellénistique à coupole. Toutefois, un trait essentiel l'en distingue; c'est justement la superposition des deux structures : croix et basilique. Les quatre piliers de la croix sont posés non sur le sol, mais sur les colonnes de la basilique; au milieu, sous chacune des deux grandes arcades, une seule colonne, et non deux, soutient la tribune. D'où provient un remaniement si profond ?

Le procédé oriental. — Visiblement d'une autre influence, l'influence d'une tradition provinciale. Cette tradition se manifeste à Chypre et en Grèce.

C'est à Chypre qu'elle nous a laissé le type le mieux ordonné. Il ne comporte point de tribune. La coupole est posée sur la grande nef d'une basilique voûtée. Elle occupe la largeur de deux entre-colonnements. Telle est, vers la fin du quatorzième siècle, l'église de Morfou (fig. 51), gothique par l'ornement, mais byzantine par la structure. M. Enlart, surpris par cette combinaison étrange, a observé qu'elle n'était pourtant point l'effet d'une reprise, que la coupole faisait bien partie du plan original[2].

Comparons ce plan à celui du Brontochion. La coupole

1. Fétiyé-Djami, Saints-Apôtres, Iakoub-Pacha, Parigoritissa.
2. Enlart, *Chypre*, t. I, p. 189, fig. 98.

occupe la même place au-dessus des colonnes de la basilique : voilà le trait commun; mais immédiatement, sans l'intermédiaire des tribunes : voilà le trait distinctif.

Les tribunes le long des côtés caractérisent la basilique hellénistique et la distinguent de la basilique orientale. Elles restèrent en faveur à Byzance. On sait quel rôle au dixième siècle les catichouména jouaient dans les cérémonies de la cour[1]. Elles devaient donc prendre place dans le type hellénistique de la basilique à coupole, elles devaient manquer au type oriental. Dans la combinaison du Brontochion, elles représentent donc sans aucun doute la tradition hellénistique conservée par Constantinople. Et comme, dans la zone même de Constantinople, à partir du onzième siècle, leur importance décroît, qu'elles se trouvent dès lors le plus souvent réduites à l'étage supérieur du narthex[2], qu'au quatorzième siècle elles étaient sorties de la pratique courante[3], on conclura même que l'architecte du Brontochion les a empruntées à quelque modèle ancien.

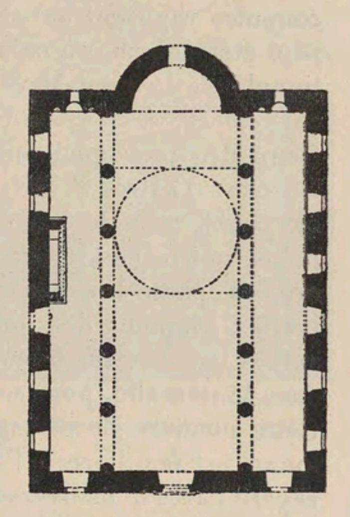


FIG. 51.
Église de Morfou à Chypre.
Plan d'après Enlart.

En revanche, la basilique à coupole sans tribune appartient bien à la tradition orientale. Nous l'avons rencontrée en Crète et en Italie avec une nef unique. Miss Bell vient

1. MILLET, *B. C. H.*, t. XXIX (1905), p. 92.
2. Lavra, Vatopédi, Kazandjilar-Djami, début du onzième siècle; Zeïrek-Djami, vers 1124; Eski-Imaret, Fétiyé.
3. On ne peut citer, au treizième siècle, que la Chrysoképhalos de Trébizonde et la Parigoritissa d'Arta.

de la relever, aux environs de Mossoul, vers le treizième siècle, avec la triple nef aveugle : une coupole se dresse sur quatre trompes entre quatre piliers[1]. Plus près de la Grèce, à Chypre, on en compte souvent une ou deux[2], et même trois[3] avant l'arrivée des Croisés. Ces trois coupoles reposent sur des piliers communs. Ce système peut être comparé à celui des Saints-Apôtres à Constantinople ou de Saint-Marc à Venise. Mais, dans les églises chypriotes, il présente une particularité significative. Deux des plus anciennes, l'une à Péristérona, près de Nicosie, l'autre à Hiérokipos, ont en outre sur les bas-côtés, près de la coupole centrale, deux petites coupoles, qui forment la croix. Entre les piliers de la grande nef, on passe librement de la travée centrale vers les petites coupoles des nefs latérales ; mais, dans les deux autres travées, sur le côté, une petite colonne se dresse dans l'intervalle, pour servir d'appui aux voûtes voisines. Cette manière de partager l'arcade au moyen d'une colonne est familière à l'Orient[4]. Maintenant, plaçons en regard l'arcade maîtresse des églises cruciformes de Constantinople : le procédé est analogue, mais nous relèverons entre les deux écoles une différence constante : à Constantinople, deux colonnes entre les piliers ; à Chypre, une seule. C'est ce procédé propre à Chypre qui reparaît sous une autre forme à Morfou et à Mistra.

La structure de Morfou apparaît en Grèce un siècle plus tôt ; mais il faut un peu d'attention et de critique pour la reconnaître.

1. Bell, *Amurath to Amurath*, p. 257.
2. Franko-Iklichi : Enlart, *Chypre*, t. I, p. 209; Tripiotès à Nicosie, p. 181; Famagouste, p. 412; Canacaria, p. 402, fig. 268 (les coupoles insérées après coup).
3. M. Enlart les a relevées, sans les publier dans son livre : Saint-Barnabé près Famagouste, Saint-Lazare à Larnaka, l'église d'Achiropiitou près de Cérines (p. 240).
4. Exemple typique à Rusafa-Sergiopolis : Sarre, *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, t. II (1909), p. 103, fig. 6-8. Cf Strzygowski, *Amida*, p. 274.



Phot. Lampakis.

Fig. 52. — Basilique des Blachernes à Arta.
Angle Nord-Est.

A Arta, dans l'église des Blachernes[1] (fig. 52), vers le milieu du treizième siècle, on essaya d'introduire, comme à Chypre, une coupole au milieu d'une grande nef aveugle. Mais on s'y prit avec une gaucherie étrange et pittoresque. La basilique compte quatre colonnes, deux de chaque côté. La coupole prend place, non pas dans le milieu de la nef entre ces colonnes, mais près du sanctuaire, en chevauchant sur deux travées; elle repose sur des arcades appliquées contre les parois et soutenues d'un côté par les murs du sanctuaire, de l'autre, par deux petites colonnes intercalées entre les grandes. En outre, dans chacun des bas-côtés, une petite coupole interrompt le berceau longitudinal[2], mais à des places dissymétriques, l'une

1. Antonin, *Iz Rumelij*, p. 479, pl. XVIII (plan et vue des absides); Lampakis, Δελτ. χριστ., t. III, p. 93; phot. 2458 (vue extérieure prise du Nord-Est); p. 95 (plan) : relevés inexacts.

2. Au Nord, je l'ai nettement observé; au Sud, la structure est moins claire.

au Sud en face de la première arcade, l'autre au Nord en face de la seconde.

Tous ces procédés : coupole chevauchant sur deux travées, petites colonnes de renfort, coupoles des bas-côtés formant la croix, nous sont connus déjà à Chypre. Le maçon qui les appliqua aux Blachernes, d'une main maladroite, sans doute à la suite d'une reprise, les avait reçus de la même tradition. Il interprétait un type.

A Monemvasie, la basilique de l'Elkoménos comprend de part et d'autre trois piliers, comme le Brontochion, trois colonnes. La coupole se dresse de même au centre de la grande nef et non près du sanctuaire; mais, ainsi qu'aux Blachernes d'Arta, elle chevauche sur deux travées, sans les couvrir en entier. Les arcs d'appui tombent non sur les piliers, mais en deçà, de facon irrégulière, sur une sorte d'architrave. M. Laurent, à qui je dois ces observations, estime avec Buchon[1] que l'édifice date de la domination franque et fut seulement restauré en 1697 par les Vénitiens. Il serait donc à peu près contemporain de l'église des Blachernes. La même gaucherie se marque sur les deux édifices. En les rapprochant on se demandera si, malgré les apparences, malgré certaines analogies[2], à Monemvasie, comme à Arta, la coupole ne serait pas contemporaine des voûtes.

Sans doute, une exploration de la Grèce et de la Macédoine nous permettrait de saisir, sous une forme plus claire, la formule architectonique qui est entrée dans la structure du Brontochion. Les photographies de M. Lampakis nous font apercevoir tantôt à Trikkala[3], en Thessalie, un intérieur où la coupole chevauche aussi sur deux des arcades

1. Buchon, *Grèce*, p. 412. Phot. Laurent 220. Presque entièrement modernisée, d'après Traquair, *B. S. A.*, t. XII (1905-6), p. 272.
2. Saint-Nicolas à Platsa : les piliers de la coupole obstruent en partie les portes qui conduisent aux petites nefs. Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 194.
3. Phot. Lampakis 2071.

de la colonnade, tantôt à Léondari[1] (fig. 53), non loin de Mistra, une vue extérieure, qui rappelle le Brontochion. Les Saints-Apôtres de Léondari mériteraient un relevé attentif. L'église a des tribunes dans les bas-côtés et



Phot. Lampakis.

FIG. 53. — Église des Saints-Apôtres à Léondari (Arcadie). Angle Nord-Est.

deux coupoles, l'une sur le narthex, l'autre sur le naos, une travée entre la croix et l'abside. Par ces traits elle ressemble au Brontochion. Elle tient comme lui de Constantinople certaines formes, certains éléments décoratifs: grande abside à sept faces, arcatures, corniches de dents

1. Phot. LAMPAKIS 2463; phot. FOUGÈRES 133. Cf Δελτ. χριστ., t. III, p. 106; BUCHON, *Grèce*, p. 483.

de forme cintrée. Mais cette influence ne s'y marque point avec la même franchise systématique. Partout on aperçoit un compromis : dans le plan, où manquent les quatre petites coupoles des angles; sur les façades, où les arcatures restent indécises et se combinent avec les frontons; dans l'aspect basilical du chevet, où les trois absides s'alignent sous un pignon unique, comme à Sainte-Sophie d'Ochrida et dans certaines églises cruciformes[1]. Aussi serait-il fort intéressant de savoir au juste comment la coupole et la tribune se combinent avec les colonnes du bas. Par rapport au Brontochion, cette église représente-t-elle un premier essai ou bien une réplique abâtardie au contact de la province ?

Il est clair, en tout cas, que l'École grecque a tenté de combiner la coupole et la basilique voûtée sans connaître la formule « hellénistique ». Le procédé qu'elle applique si gauchement est à la fois plus simple et plus ancien. Il apparaît au cinquième siècle, près de Séleucie, à Mériamlik[2] : la coupole avec ses quatre arcades est insérée au milieu de la grande nef, entre deux bas-côtés voûtés en berceau. Les deux longues colonnades régulières du plan basilical et les quatre piliers de la structure cruciforme restent distincts et parallèles. Plus tard, à Sainte-Sophie de Constantinople, les deux lignes se fondent : la colonnade démembrée pénètre entre les piliers. A Chypre et en Grèce, les piliers s'effacent devant la colonnade. Ainsi Constantinople sacrifie la basilique ; la province la conserve; elle demeure fidèle aux plus anciennes méthodes. L'architecte du Brontochion les applique encore, non sans élégance, en posant, sur les six colonnes de la basilique provinciale, non plus une simple coupole, mais l'organisme complet de l'église cruciforme, tel que Constantinople l'avait élaboré.

1. Sophicon et Sicyone, phot. Lampakis 6529, 4144.
2. *Jahrbuch des kais. deutschen arch. Instituts*, t. XXIV (1909), pp. 433; 448.

IV

L'ÉGLISE A TROMPES D'ANGLE

Les origines. — Les églises à trompes d'angle forment un groupe très cohérent. Les seuls exemples connus jusqu'ici se trouvaient sur le sol grec, ou vis-à-vis de la Grèce, de l'autre côté de l'archipel, à Chios. On a pu croire, non sans raison, que ce type venait de Constantinople. Mais voici qu'un simple croquis, rapporté de Diarbékir par le général de Beylié, renverse ce système et permet au même auteur d'en découvrir l'origine persane. Les vieux architectes de la Perse savaient abriter un carré au moyen d'une coupole sur trompes. Il suffit de combiner ce mode de structure avec le plan cruciforme pour obtenir notre église[1].

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette juste doctrine, puisque nous-mêmes l'avons conçue de notre côté, avant de connaître le croquis du général de Beylié et l'ouvrage de M. Strzygowski. On voudra bien nous permettre de reproduire un passage de notre premier brouillon rédigé en 1908 : « A Daphni, l'octogone et le carré se pénètrent intimement. Rien ne prouve que la filiation théorique, établie par M. Choisy entre cette église et l'octogone des

1. Strzygowski, *Amida*, p. 179.

Saints-Serge-et-Bacchus à Constantinople, réponde à un processus réel. La coupole couvrant un carré au moyen de trompes constitue une structure fort ancienne, plus vieille que l'octogone à niches. C'est celle des palais persans, des églises coptes, cappadociennes et géorgiennes, des premières basiliques à coupole, des mosquées arabes et turques. Pourquoi les trompes de Saint-Luc et de Daphni ne seraient-elles pas un emprunt direct à cette tradition orientale? Attacher au carré les quatre bras d'une croix est un procédé familier aux constructeurs chrétiens en Orient. Ils le trouvaient appliqué déjà à l'octogone, vers la fin du quatrième siècle, en Cappadoce, par la volonté de Grégoire de Nysse. »

Admettons donc l'origine orientale : le problème ne sera pourtant pas épuisé. Nous voudrons savoir si la Grèce a reçu ce modèle de l'Orient, de la Mésopotamie par exemple, en ligne directe ou par la voie de Constantinople. Cette question reste ouverte[1]. Elle mérite examen, si nous voulons connaître la position de l'École grecque vis-à-vis de Constantinople.

Pour la résoudre, nous essaierons d'établir la filiation des formes avec plus de précision que n'a fait l'auteur de cette étude.

Les deux structures qui s'opposent, comme les symboles de deux traditions rivales, trompes ou pendentifs, sont entrées l'une et l'autre dans des combinaisons identiques, ont pris place dans des séries parallèles.

D'abord l'organe essentiel, la coupole sur un carré, suffit pour constituer une église. Avec les pendentifs, on en peut citer de nombreux exemples, à Trébizonde[2], en Bithynie[3], en Serbie[4], dans le Magne[5], surtout à Constanti-

1. Strzygowski, *Amida*, p. 183.
2. Millet, *B. C. H.*, t. XIX (1895), p. 454.
3. A Sygé : Hasluck, *B. S. A.*, t. XIII (1906-7), p. 294.
4. Kuršumlia, d'après mes relevés (fig. 87-88).
5. Anargyres à Koumani : Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 183.

nople[1]. Avec les trompes, cette forme élémentaire se rencontre au Caucase[2]. On l'a signalée aussi en Grèce, à Milo[3] (fig. 54) : des traverses de pierres coupent les angles et portent les niches, la coupole n'atteint pas la hauteur d'une demi-sphère ; les proportions irrégulières et lourdes, l'aspect fruste des parements de pierres, les fenêtres rares et petites indiquent une époque reculée et, de plus, une origine orientale. Au même endroit, côte à côte, a pris place ensuite une église à pendentifs, aussi simple : les deux types sont juxtaposés, les deux traditions ont concouru.

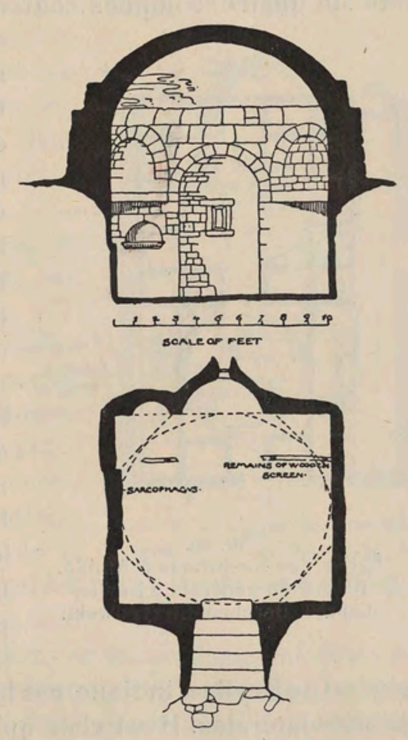


Fig. 54. — Église du Sauveur à Milo. Plan et coupe d'après Fletcher-Kitson.

La trompe, aussi bien que le pendentif, a pénétré avec la coupole dans le plan basilical. On connaît le magnifique ensemble de Khodja-Kalessi[4]. L'église d'Amida[5] dans sa partie orientale (fig. 55, B) paraît reproduire les traits essentiels de ce modèle, sauf les tribunes. En effet, le général de Beylié a

1. Fénari-Iessa, Fétiyé-Djami, Kahrié-Djami. Le carré portant la coupole est entouré par une triple galerie. Traquair, *op. l.*, cite Sangackdar-Djami.
2. *Kavkaz*, t. III, pp. 52-53, fig. 41.
3. Fletcher-Kitson, *B. S. A.*, t. II (1895-6), p. 156 sq.
4. Strzygowski, *Kleinasien*, p. 110.
5. Strzygowski, *Amida*, p. 173; *Orientalisches Archiv*, t. I (1910), p. 5, fig. 2.

relevé une coupole sur trompes couvrant un carré et, sur les côtés, deux galeries qui le longent. Homaire du Hell décrit à la même place « une seconde nef ornée de chaque côté de quatre colonnes soutenant des arceaux en plein cintre, dominés par des murs droits, qui supportent une voûte elliptique également en briques. Derrière les colonnes règnent des galeries latérales de façon à prendre en totalité la largeur de la grande nef ». Prenons cette description à la lettre, imaginons qu'après le passage de ce voyageur, l'on a condamné, englobé dans un mur les arcades et les colonnes, comme à Salonique les meneaux d'Eski-Djouma. Nous retrouverons à peu près la disposition des basiliques à coupoles. Le général de Beylié n'indique pas la forme des voûtes sur les galeries latérales. Il est clair qu'il y avait des berceaux [1].

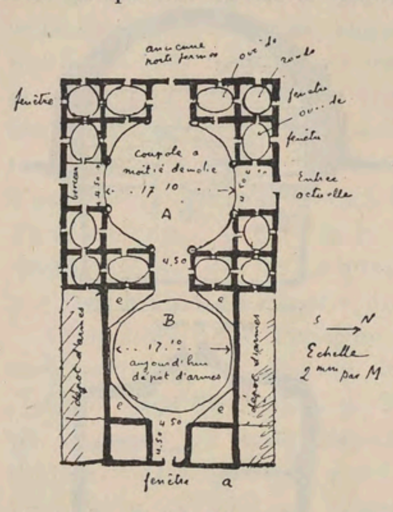


FIG. 55.
Église des Nestoriens à Amida.
Relevé du général de Beylié,
d'après Berchem-Strzygowski.

Dans l'église cruciforme, la trompe peut occuper deux places différentes par rapport aux arcades des quatre bras de la croix : tantôt au-dessus, dans un tambour carré : telle est la pratique cappadocienne [2] ; tantôt à côté, au même niveau : alors l'arcade se rétrécit et ne forme plus que l'un des côtés de l'octogone. Voilà notre type.

Il apparaît d'abord, sous un aspect archaïque, à la fois en Mésopotamie et en Grèce.

1. STRZYGOWSKI, *Amida*, p. 184, propose une autre explication.
2. ROTT, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 184, fig. 61, 277, 102, 103; RAMSAY-BELL, p. 440. Voyez l'intérieur de Sivri-Hissar, fig. 308.

A Amida, la nef occidentale (fig. 55, A) présente une disposition simple et logique. Point d'abside, puisqu'une seconde nef servait de sanctuaire ; point de tribune. Le carré est clos par des murs. Sur chacun des côtés, au milieu, s'ouvre un des quatre berceaux qui dessinent la croix. La croix est inscrite dans un autre carré extérieur. Entre les bras, dans chacun des angles, trois pièces voûtées en calotte.

L'église de Christianou, en Triphylie, est une des plus importantes de Grèce (fig. 56-58). Ce monument a échappé à M. Strzygowski. Ici encore M. Laurent, qui l'a photographié[1] et relevé, a mérité notre gratitude. Le plan d'Amida s'y retrouve en ses traits essentiels : berceaux dans les bras de la croix, calottes rondes ou ovoïdes dans les angles, le béma, seul des trois sanctuaires, ouvert sur le carré central. Mais un organe essentiel vient en troubler la symétrie. De part et d'autre, au Nord et au Sud, une tribune traversant la croix relie entre elles les pièces des angles et détermine une petite nef à deux étages, qui communique librement avec le narthex. L'édifice rappelle ainsi la basilique à coupole. Elle en a retenu le trait distinctif, qui est le berceau longitudinal des bas-côtés. Les calottes se greffent pour ainsi dire sur ce berceau ; celles des angles, dans les petits sanctuaires et aux extrémités du narthex, se retrouvent à Nicée. Un motif singulier mettra cette parenté en lumière. Les petites absides s'ouvrent non point devant la

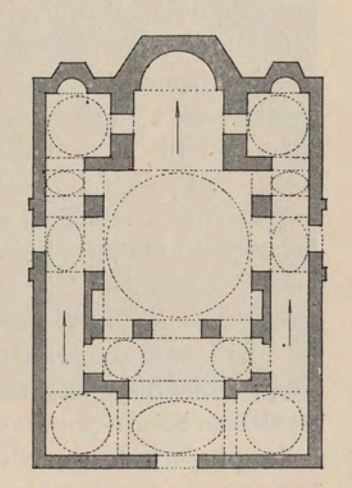


FIG. 56. — Église de Christianou en Triphylie. Plan au $\frac{1}{400}$, relevé par J. Laurent.

1. Voyez plus haut, p. 5, note 6. BUCHON, *Grèce*, p. 467.

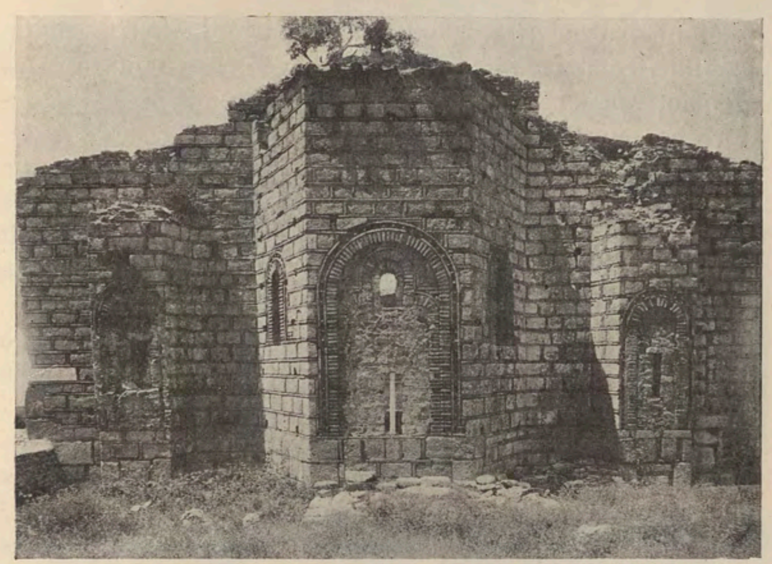
nef correspondante, mais en deçà, afin qu'à l'extérieur les trois saillies s'ordonnent en bon équilibre sur la largeur entière de l'édifice. La même gaucherie caractérise Sainte-Sophie de Salonique et trahit dans les deux églises la difficulté que l'on éprouvait à combiner deux structures bien différentes : coupole sur pendentifs ou sur trompes, et nef basilicale. Le plan de Christianou nous apparaîtra ainsi comme une forme de transition fort ancienne.

Le catholicon de Saint-Luc, au contraire, marque un progrès. Deux traits le distinguent.

D'abord les voûtes d'arête remplacent les berceaux sur les bras de la croix, les calottes sur les pièces ou les travées des bas-côtés [1]. A Amida, ces calottes sont bien orientales. Or, les voûtes d'arête en représentent la transposition hellénistique, constantinopolitaine. C'est le procédé de prédilection que Constantinople applique aux nefs latérales de Sainte-Sophie [2], de Sainte-Irène [3], de Gul-Djami [4], à la plupart des narthex et même parfois, singularité typique, aux quatre bras de la croix, dans la Boudroum-Djami et l'église funéraire de Fétiyé [5]. Boudroum-Djami, presque entièrement voûtée d'arête, paraît être contemporaine de Saint-Luc. De là vint l'exemple. De là vinrent aussi les niches creusées sur les parois du béma. Les deux églises comprennent des absides aux extrémités du narthex.

En second lieu, le sanctuaire est régularisé : prothèse et diaconicon s'ouvrent aux côtés du béma, sur le carré central. Des arcades analogues leur répondent en face et sur les côtés. Lorsque les tribunes disparaissent, à Daphni [6],

1. Sauf une calotte au-dessus du sanctuaire : DIEHL, *Saint-Luc*, p. 18; SCHULTZ-BARNSLEY, pl. 1-2 ; WULFF, *Hosios Lukas*, p. 3.
2. SALZENBERG, pl. VI-VII ; LETHABY-SWAINSON, p. 37 ; GURLITT, pl. 8 *a*; ANTONIADIS, pl. IZ'.
3. Phot. ABDULLAH 929; GURLITT, pl. 6 *c*.
4. WULFF, *Koimesis*, p. 124 ; GURLITT, pl. 11 *a*; ÉBERSOLT, p. 25.
5. GURLITT, pl. 9 *f*; ÉBERSOLT, pp. 27, 38, fig. 20.
6. MILLET, *Daphni*, p. 50 (plan), 51 (coupe du Nord au Sud), pl. III (coupe longitudinale).



Phot. Laurent.

Fig. 57. — Église de Christianou. Vue des absides.



Phot. Laurent.

Fig. 58. — Église de Christianou. Intérieur. Vue du sanctuaire.

à Monemvasie[1] (fig. 59-60), la symétrie devient parfaite. L'édifice réalise une formule achevée. Les deux figures géométriques confusément engagées dans la vieille structure persane, octogone et carré, se dessinent et se pénètrent. L'octogone, déterminé par les trompes, s'appuie sur huit piliers, qui sont disposés par couples sur les côtés du carré, et reliés au massif des angles, par huit petites arcades, les unes ouvertes, les autres aveugles. La fusion est si complète, qu'un savant technicien, M. Choisy, a cru pouvoir établir entre cette structure et l'octogone des Saints-Serge-et-Bacchus, cette filiation théorique déjà indiquée au début de ce chapitre[2].

Quelle école a pu concevoir cette innovation? Peut-être une école orientale, qui aurait reproduit les arcades inégales et symétriques des palais de Serbistan, Samara[3] ou Hatra[4], puisque au quinzième siècle, nous retrouvons ce motif appliqué aux quatre faces du carré central, sous la coupole et les trompes, dans la mosquée Sunni édifiée par les Timourides à Tébriz[5]. Sous sa forme grecque, il se rencontre déjà à Christianou, dans la partie occidentale. Sur les côtés, l'arcade aveugle s'élève d'un seul jet jusqu'à la corniche où s'appuie la trompe, comme s'il n'y avait point de tribune, ainsi qu'à Daphni et Monemvasie. Or, ici aucun des procédés constantinopolitains, niches, voûtes d'arête ou fenêtres, n'a pénétré. Nous en conclurons que ces étroites arcades appartiennent aux plus anciens modèles grecs et proviennent sans doute de l'Orient.

Toutefois cette liaison de la trompe avec l'octogone

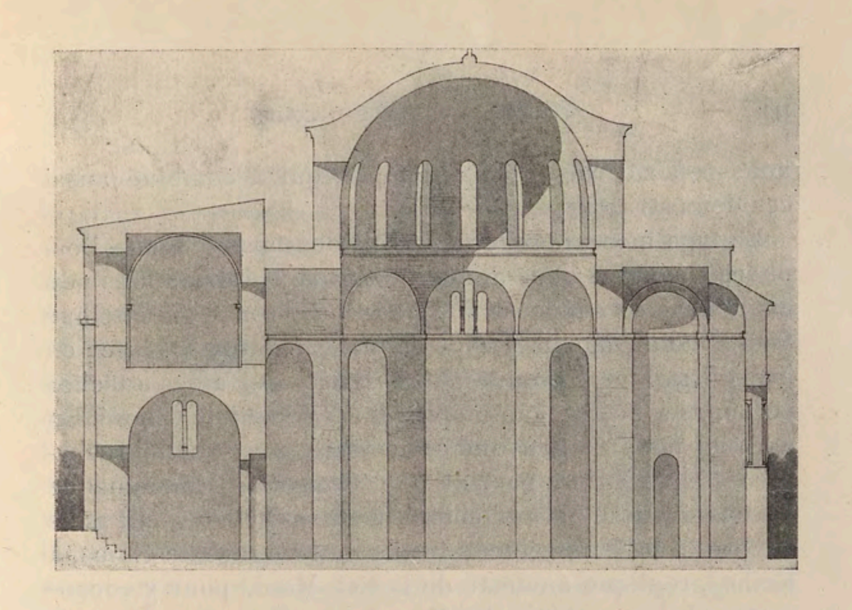
1. Traquair, *B. S. A.*, t. XII (1905-6), p. 273, pl. VI : plan en contradiction avec la description et la coupe. Nous reproduisons le plan et la coupe exécutés par M. Chesnay en 1896, au cours d'une mission, à laquelle ont pris part le regretté Jean Negroponte, M. Laurent et nous.

2. Voyez Millet, *Daphni*, p. 52.

3. Strzygowski, *Amida*, p. 180 ; Beylié, *Prome et Samara*, p. 125 ; Bell, *Amurath to Amurath*, p. 240.

4. Andrae, pl. II et VIII, pp. 15 et 23.

5. Gayet, *Art persan*, p. 157; Texier, *Arménie*, pl. 42-46.



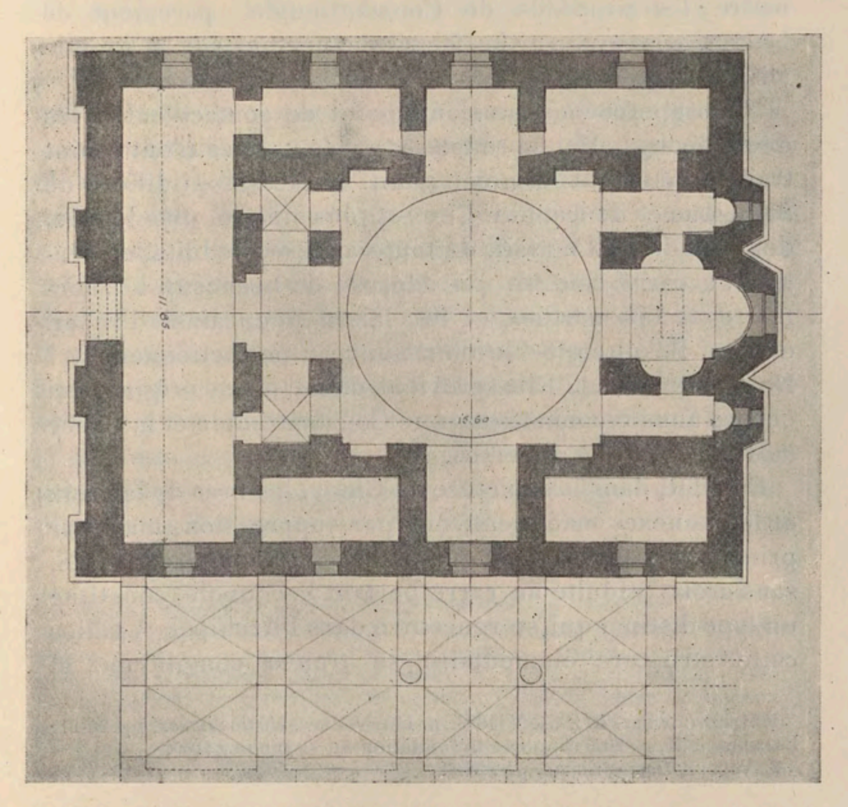


Fig. 59-60. — Église de Sainte-Sophie à Monemvasie. Plan et coupe longitudinale.
Dessins de L. Chesnay, propriété des Monuments Historiques, au $\frac{1}{200}$

nous reporte vers Constantinople, qui a combiné aussi ces deux structures.

Le type mésopotamien aurait-il donc passé par le Bosphore? Nous ne nous arrêterons ni aux descriptions peu explicites de Clavijo, ni à la tradition erronée qui attribue Saint-Luc à Romain II. Nous nous bornerons à placer en face du groupe grec une autre église, qui a des attaches certaines avec Constantinople : la Néa-Moni de Chios[1]. En effet, si nous ne pouvons croire sans contrôle le proskynitaire de 1804 rapportant que Constantin Monomaque envoya « l'architecte en chef et d'autres artistes », il nous suffira de jeter les yeux sur une autre église de Chios, à Krina[2], réplique modeste de la Néa-Moni, pour y reconnaître les procédés de Constantinople : parement de brique, arcatures sur les façades et surtout sur la grande abside.

Nous apercevons ainsi un point de contact entre les deux écoles. Mais prenons-y garde : elles n'ont point traité exactement le même motif. La Néa-Moni diffère de Saint-Luc et de Daphni. Elle est plus simple, plus légère, dégagée de tout massif, de toute annexe, réduite, en réalité, au carré central, qui dépasse de beaucoup le sanctuaire et l'ésonarthex et les laisse pour ainsi dire en dehors. Résulterait-elle d'un nouveau perfectionnement? Non, assurément. Elle provient d'une autre origine. Ici encore nous reconnaîtrons que Constantinople et la Grèce suivent des voies diverses.

En effet, dans la structure de Chios, les bras de la croix et les annexes manquent, non par suppression, mais par principe : nous savons que l'église à trompes d'angle, sans croix, réduite au carré portant la coupole, constitue un type distinct qui se rencontre dans l'Archipel. A Chios cette structure élémentaire se trouve compliquée et

1. Strzygowski, *B. Z.*, t. V (1896), p. 140; Wulff, *Hosios Lukas*, pp. 20-21; Barskij, t. II, p. 202, rapporte la fondation au 11 janvier 1045.
2. Wulff, *Hosios Lukas*, pp. 22-23.

déformée par l'intrusion d'un octogone. Au lieu des trompes jetées dans les angles entre quatre murs, on y voit huit niches posées au-dessus d'un carré, une sorte d'octogone amputé par une section horizontale et dressé sur un piédestal cubique. Où prit-on le modèle de cet octogone ? Un trait sûr nous l'indique : ce sont ces colonnes que Grégoire de Nysse fit dresser aux angles pour consolider et orner l'édifice[1]. Ce motif se retrouve, vers la fin du dixième et au onzième siècle, à Ani[2] : dans chacun des angles de l'octogone, une demi-colonne porte l'archivolte saillante qui encadre les huit niches. Il est vrai que l'église d'Amida, à l'Ouest, possède, aussi « huit colonnes angulaires, au-dessus desquelles s'élève le même nombre de pendentifs, formant le cercle qui supporte la coupole ». Nous en conclurons qu'ici encore l'octogone cappadocien s'est insinué dans l'église à trompes d'angle, que les traits communs entre Chios et Amida tiennent à une source commune. Chios ne dépend donc point de la Mésopotamie. Dans la sphère de Constantinople, l'élément persan s'est effacé devant une forme moins exotique; en Grèce, il demeure au premier plan.

C'est sans doute aussi l'École de Constantinople qui, pendant le treizième siècle, fournit à Arta cette amplification téméraire de la Néa-Moni, ces multiples étages de colonnettes qui avancent en encorbellement l'un sur l'autre, en resserrant de plus en plus l'ouverture des niches d'angle, si bien que ces niches prennent, comme au Caucase, l'aspect de cylindres creusés dans de gigantesques piliers. Ici plus nettement encore la trompe dégénère : elle se perd

1. Bruno Keil, dans Strzygowski, *Kleinasien*, pp. 74 et 79.
2. Église de la famille Aboughamrets, consacrée à Saint-Grégoire : Grimm, p. 8, pl. 41; Alichan, *Chirak*, pp. 23-24; Lynch, *Armenia*, t. I, p. 381, fig. 87; Orbeli, *Anijskaja Serija*, 4, p. 23, n° 53 du plan; phot. Ermakov 12910 (vue extérieure). Même type : église du Sauveur, Alichan, pp. 83-84; Lynch, p. 383; Orbeli, p. 44, n° 51, datée de 1036; phot. Ermakov 12919 (vue extérieure). Comparez phot. Ermakov 12921 : coupole dans le palais du prince Bakhlavouni (demi-colonnes).

derrière un pendentif. La Parigoritissa n'est point sortie de la tradition grecque : la triple galerie qui entoure le carré central appartient à Constantinople[1].

Ainsi Chios et Arta nous démontrent que le modèle persan fut aussi manié par l'École constantinopolitaine, mais dans un autre esprit. Les deux répliques n'ont en commun que leur principe même. Saint-Luc doit bien à la capitale certains procédés, voûtes d'arête, niches décoratives, fenêtres, aspect des façades. Mais, jusques à plus ample informé, nous reconnaîtrons, dans son plan et sa structure, l'œuvre de l'École grecque, interprétant avec une certaine liberté le prototype mésopotamien.

Les transformations. — Comparons maintenant entre eux les divers monuments : notre conclusion se trouvera confirmée.

A première vue Saint-Luc nous apparaît comme un prototype d'où sortent trois répliques :

1° La Panaghia Lycodimou[2], presque contemporaine, conserve les catichouména. Mais elle rappelle Christianou par ses calottes, ses nefs latérales, l'aspect de ses façades.

2° Un demi-siècle plus tard, Daphni a perdu les catichouména. Les pièces des angles restent isolées et sont disposées suivant une symétrie plus exacte. Les voûtes d'arête dominent sans partage. Puis Sainte-Sophie de Monemvasie (fig. 59-60), copie de Daphni, les laisse tomber : presque partout, sauf dans le béma et la travée occidentale du naos, elles font place aux berceaux.

3° Saint-Nicolas-des-Champs, près du Lac Copaïs[3], reproduit le plan et les voûtes de Saint-Luc, sauf les catichou-

1. Le plan dans ANTONIN, *Iz Rumelij*, pl. XVII; WULFF, *Hosios Lukas*, p. 24 ; LAMPAKIS, *Antiq. Chrét.*, p. 41. M. Wulff rattache aussi les deux églises à Constantinople, p. 23. Phot. LE TOURNEAU et LAMPAKIS. Cf MILLET, *Art byz.*, II, p. 929; DIEHL, *Manuel*, p. 715, fig. 358, 362, 368.

2. SCHULTZ-BARNSLEY, p. 15 ; WULFF, *Hosios Lukas*, p. 12 ; phot. LAMPAKIS 1477-87, 6693 (vues des façades et de l'intérieur).

3. Plan et description dans WULFF, *Hosios Lukas*, pp. 11-12, fig. 8 ; SCHULTZ-BARNSLEY, p. 68, pl. 56-60; LAMPAKIS, *Antiq. chrét.*, p. 29, fig. 41.

ména et le narthex. En outre, sur un des côtés du carré, en face du sanctuaire, deux colonnes remplacent les piliers, suivant l'exemple des églises cruciformes de Samari et de Mistra.

Sainte-Sophie et Saint-Nicolas annoncent la dernière venue, les Saints-Théodores de Mistra[1] : pas de narthex, colonnes à l'Ouest, plus de niches décoratives, aucune voûte d'arête; bras de la croix, bas-côtés et annexes sont voûtés en berceau. Tout ce qu'avait donné Constantinople est écarté. En outre, sur les parois du carré central, l'exacte symétrie des arcades se trouve rompue : les arcades aveugles des côtés ne correspondent plus aux arcades ouvertes de l'Est et de l'Ouest et perdent leur valeur architectonique. Plus de corniches sous les trompes, plus d'arcades saillantes ni de fenêtres latérales à l'extérieur. L'église change ainsi de caractère. Les arêtes de la structure s'effacent, les niches et baies se comblent, pour offrir de larges surfaces unies aux peintures, qui revêtent les murs jusqu'au sol et enveloppent de leurs tons chauds l'éclat précieux des deux colonnes. De même, à l'extérieur, aucun ressaut, aucune ombre portée ne masque, autour des fenêtres, la combinaison pittoresque des briques. Les Saints-Théodores formaient un monument charmant, tout en effet et en couleur, moins imposant, moins architectural que ses modèles, d'une esthétique plus raffinée, moins vigoureuse.

Ainsi, nous croyons saisir une filiation : Saint-Luc, Daphni, Monemvasie, Mistra. Le type avance, en suivant une voie naturelle, et semble pénétrer en Laconie avec les armées de Michel Paléologue. A mesure qu'il s'éloigne de Constantinople, d'une étape à l'autre, il se trouve simplifié, transformé. Il se rapproche de l'église cruciforme. Il devient purement grec. Mais nous ne savons pas tout. A l'autre extrémité du Péloponnèse, Christianou nous

1. MILLET, *Mon. Mistra*, pl. 20-21.

découvre une forme plus ancienne que Saint-Luc et qui présente pourtant les traits distinctifs des répliques postérieures. Saint-Luc n'a donc point engendré ces répliques : elles viennent de plus loin. En réalité, trop d'intermédiaires nous manquent pour établir une généalogie certaine, pour suivre, dans ses ramifications complexes, l'élaboration du type mésopotamien sur le sol de Grèce.

V

LES ANNEXES DE L'ÉGLISE

Narthex. — A Mistra, deux églises manquent de narthex. L'une, par hasard et nécessité; c'est la Péribleptos, nichée dans le creux d'un rocher : une sorte de chapelle en tient lieu. L'autre, par l'effet d'un parti pris : ce sont les Saints-Théodores, où la façade primitive fut décorée pour rester libre. Mettons en parallèle une autre église de même type, de même caractère, petite aussi et allégée par des colonnes : Saint-Nicolas-des-Champs. Le narthex a pris place au dedans, sous le bras Ouest de la croix, entre la porte et les deux colonnes qui soutiennent la coupole. Il occupe toute la largeur de l'édifice, entame les pièces d'angles, mais respecte l'équilibre extérieur. A Mistra, le parti est plus franc : on a évité de rompre au dedans aussi bien qu'au dehors l'équilibre du plan.

Ce parti pris est digne d'attention. Le narthex manque aussi aux églises cruciformes à Magoula[1], à Chrysapha[2], à Géraki[3], dans le Magne[4], à Plataniti[5], à Sophi-

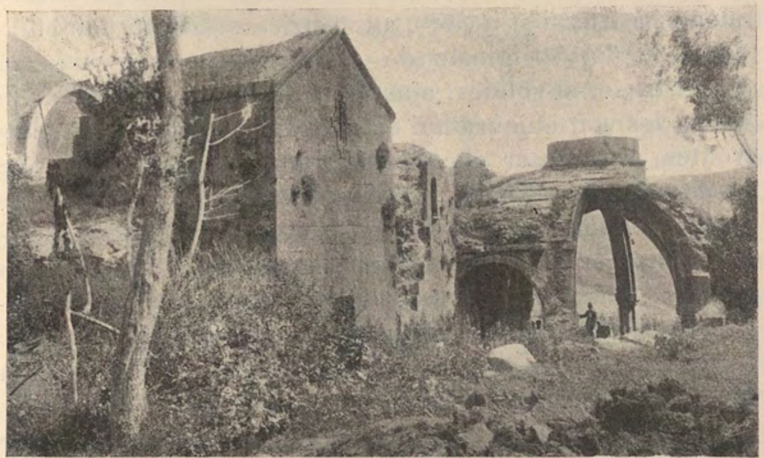
1. Phot. Laurent 323.
2. Église de Tous-les-Saints, anciennement du Prodrome : phot. Laurent 223.
3. Saint-Sozon : phot. Poulitsas 10*. Voyez aussi Traquair, *B. S. A.*, t. XII (1905-6), p. 267.
4. Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), pl. X (Pyrgos, Kitta), XV (Koutiphari, Platsa).
5. Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV (1909), p. 192. Il en était sans doute de même aux Saints-Apôtres de Calamata (fig. 41).

con[1], et non aux moindres, car celle de Kaisariani n'en fut pourvue que plus tard; il manque à l'église triconque[2], à la basilique à coupole[3], surtout à la basilique à transept[4]. Il est probable que la plupart des petites églises de Grèce n'en reçurent pas[5]; ou bien, comme à Saint-Nicolas-des-Champs, on l'établit à l'intérieur, dans le corps même de l'édifice. A Arta, par exemple, dans la basilique de la Kato-Panaghia (fig. 23-24), une dernière travée en tient lieu: deux pieds-droits le long des murs, l'arrangement différent des voûtes, enfin à l'extérieur deux frontons dressés dans le haut des façades latérales[6] suffisent à l'indiquer. De même un peu plus loin, à Nicopolis, deux piliers à l'extrémité des colonnades le distinguent seuls du naos[7]. Il n'est donc pas indispensable en Grèce, même pour construire d'assez grandes églises.

A plus forte raison en Crète, il manque le plus souvent[8], ou bien il communique librement avec le naos[9]. Toutefois cette école a connu le modèle byzantin[10], en sorte que les narthex pleinement ouverts sur le naos en sont pourtant distincts par la structure[11].

Un fait aussi fréquent nous révèle une tradition enracinée dans le sol provincial, d'autant plus forte qu'elle agit dans un milieu modeste. Une telle tradition nous entraîne encore loin de Byzance, dans les régions frontières, ouvertes à l'influence de l'Orient.

1. Église de l'Hypapanti : phot. Lampakis 6535.
2. Saint-Élie, à une heure et demie de Géraki : phot. Poulitsas 20-21 (fig. 79) ; Sophicon, église du Prodrome : phot. Lampakis 6534.
3. Aux Blachernes d'Arta, le narthex est postérieur. Dans le Magne, Saint-Nicolas à Platsa : Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), pl. XV.
4. Βαθεῖα et Γυμνό de Chalcis : phot. Lampakis 1676-77, 79 (fig. 22); Nauplie, 1538. Dans le Magne, Saint-Élie à Absyola, Sainte-Paraskévi à Platsa: Traquair, *op. l.*, pl. XV.
5. Lampakis, *Antiq. chrét.*, pp. 12, 18, 34.
6. En avant se trouve un narthex postérieur.
7. Antonin, *Iz Rumelij*, pl. VIII. Le sanctuaire est traité de même.
8. Gerola, *Mon. veneti*, p. 196 sq.
9. *Op. l.*, p. 32; Saint-Tite de Gortyne, p. 239, fig. 277, 279.
10. *Op. l.*, pp. 59, 68, 76, 80, 180, 191. 194, 223 (fig. 273), 294.
11. Arcadia : *op. l.*, p. 87. Cf fig. 49.



Phot. Ermakov.

FIG. 61. — Églises d'Aïsasi en Arménie.
Vue du Nord-Ouest.

En premier lieu, sur le plateau d'Anatolie. En Lycaonie et surtout en Cappadoce, la plupart des églises cruciformes à croix libre[1], les plus anciennes à croix inscrite[2] n'avaient rien devant les nefs : celle de Tchangli-Klissé[3] fut d'abord dégagée comme les Saints-Théodores. Dans le tuf de Göreme ou de Soghanle, on n'a su creuser que des vestibules irréguliers[4].

L'École arménienne n'admet sur les larges façades unies aucune saillie : ni absides, ni narthex. Elle a bien construit de vastes salles partagées en plusieurs travées

1. ROTT, *Kleinasiat. Denkm.*, pp. 183, 188, 194, 266, 277. RAMSAY-BELL, pp. 271, 362, 368. De même la vieille basilique d'Andaval en Cappadoce : ROTT, p. 107, fig. 30-31 ; sur les basiliques de Binbir-Kilissé, cf RAMSAY-BELL, p. 312.

2. RAMSAY-BELL, p. 184 (Deghile, n° 35), 273 (Tchet-Dagh), 405 (Saint-Amphiloche à Koniah). *Rev. arch.*, 1907, I, p. 21 (Saint-Michel à Silleh).

3. ROTT, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 259; RAMSAY-BELL, p. 404, en font la remarque, sans toutefois l'indiquer sur le plan.

4. ROTT, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 125 sq., 135, 208. Un narthex à Silleh : BELL, *Rev. arch.*, 1907, I, p. 25.

par des arcades et de massives colonnes[1]. Elle a trouvé même, à Aïsasi[2] (fig. 61), au treizième siècle, une combinaison fort originale de ces puissantes nervures au profil brisé, si solides, ajustées avec un art si consommé qu'on les voit aujourd'hui encore, isolées par la chute des voûtes, se dresser sur leurs demi-colonnes comme une ossature géante. Mais ces annexes paraissent d'époque tardive et souvent postérieures au corps de l'église. Nous les comparerons non point au narthex byzantin, mais à la « liti », qui fut sans doute apportée d'Orient au Mont-Athos par les Serbes[3], au quatorzième siècle (fig. 28-29).

En Géorgie, le narthex est rare. Il faut le chercher en des régions comme l'Abkhazie, qui ont subi l'influence byzantine. Encore s'y trouve-t-il si bien lié à la masse de l'édifice, qu'on ne le distingue pas à l'extérieur. Telle est l'église de Pitzounda, toute byzantine par son parement et les proportions de sa coupole[4]. Ailleurs, sous l'influence plus lointaine de Byzance, soit près de la mer Noire, à Lekhné[5] et dans les hautes vallées de la Kouban[6], soit à Mokva[7] et à Koutaïs[8], il se distingue à peine du naos, il

1. Amaghou, Saint-Grégoire : phot. ERMAKOV 15899, 15900 (vue intérieure), grande voûte en arc de cloître (milieu du treizième siècle, ALICHAN, *Sisakan*, p. 188, SAINT-MARTIN, *Mémoires historiques*, t. II, p. 145) ; Daratchitchag, Saint-Grégoire, 15852, 15863 (vue extérieure), 15866 (vue intérieure), colonnes massives, plusieurs travées, coupole au milieu ; même type : Kéghart, 16260-61, 16275-77 (treizième siècle, DUBOIS DE MONTPÉREUX, t. III, p. 393, Atlas, 3e série, pl. IV, X, d'où ALICHAN, *Aïrarat*, p. 337) ; Sourp-Stépanos, 16300 ; Gandzasar, 13499 (vue extérieure) ; Sanahin, 10628, 16599, fig. 76 (GRIMM, pl. 29-32).

2. Phot. ERMAKOV 16043-49. Sur la date, cf ALICHAN, *Sisakan*, p. 142 sq. Comparez Hakhpat, 10632-36 (GRIMM, pl. 33-34).

3. MILLET, *B. C. H.*, t. XXIX (1905), p. 74.

4. KONDAKOV-TOLSTOJ, t. IV, pp. 59-61. Voyez aussi *Kavkaz*, t. IV, pp. 9, 11, 18, 24. Le narthex est plus caractérisé à Khopi : KONDAKOV-TOLSTOJ, t. IV, p. 62. Il est postérieur à Dranda : *op. l.*, p. 67 ; *Kavkaz*, t. III, p. 8. Nous pouvons mentionner un narthex de type grec dans le Kakhet : Bodbijskij Monastyr, phot. ERMAKOV 13512.

5. *Kavkaz*, t. IV, p. 14 ; KONDAKOV-TOLSTOJ, t. IV, p. 59, donne un plan différent.

6. *Kavkaz*, t. VII, p. 123, fig. 19.

7. *Kavkaz*, t. III, p. 14 sq., pl. II-VI ; KONDAKOV-TOLSTOJ, t. IV, pp. 55-56.

8. *Kavkaz*, t. III, pp. 34 et 44, fig. 14, 21, 29. Cf *B. C. H.*, t. XXIX (1905), p. 95.

en fait partie intégrante, dans la dernière travée où passe la tribune, comme une sorte de pont jeté à travers la nef centrale. Limitons la tribune aux bas-côtés, il disparaîtra : c'est ainsi qu'il ne laisse aucune trace dans la plupart des églises cruciformes situées à l'Est de Batoum et dans la région d'Akhaltsikh[1]. Il manque de même aux environs de Tiflis et de Gori[2], et dans les églises octogonales, répliques de Sainte-Ripsimê à Vagharchapat[3].

L'École russe n'a construit de vrais narthex que dans l'église de Černigov, en grande partie byzantine[4]. Ou bien ailleurs, elle l'a ajouté après coup[5]. D'ordinaire elle imite le procédé géorgien : la tribune passe à travers le bras occidental de la croix[7], dont elle détache ainsi deux[6] ou même trois travées[8] et que parfois même elle occupe en entier[9].

En Moldavie appellerons-nous narthex cette vaste salle de l'Ouest, pareille au naos par la grandeur et la structure, unie à lui par une large arcade ? En Serbie, le narthex est souvent distinct. Toutefois, au quatorzième siècle, à Gračanica, Nagoriča (fig. 45-46), Mateica, les architectes de Milutin et de Dušan ont su aussi le réintégrer dans la

1. *Kavkaz*, t. III, pl. XV (Bédia, où Kondakov-Tolstoj, t. IV, p. 54, figurent un narthex); *Kavkaz*, t. III, p. 63, pl. XX et XXXIV (Porta); t. IV, p. 49 et pl. LVI (Zarzma); pp. 62 et 64 (Tchoulé); p. 79, pl. XXXII (Safara); pp. 79 et 83, pl. LVII (Tigby).

2. Samtavis, Kaben, Akhtala, dans Grimm; Ikorta : *Kavkaz*, t. IV, p. 156.

3. *Kavkaz*, t. III, p. 47 (postérieur, à Martvili) ; t. IV, p. 148.

4. Pavlinov, p. 8; Grabar, t. I, p. 150.

5. Mirož : Pavlinov, p. 34 et Suzlov, *Zapiski arch. obšč.*, t. III (nouv. série, 1888), p. 212. — Vitepsk, Ivanovskij Monastyr à Pskov, p. 98; Sainte-Sophie de Novgorod, Saint-Antoine le Romain, etc.

6. Voyez par exemple Grabar, t. I, pp. 166, 200 (vues intérieures de Sainte-Sophie et de Saint-Théodore-Stratilate à Novgorod).

7. Sainte-Sophie et Saint-Antoine-le-Romain, à Novgorod ; Vitepsk, Polotsk; Uspenskij Sobor, à Vladimir; Ivanovskij Monastyr : Pavlinov, p. 17, 26, 40, 44, 61, 98.

8. Sainte-Sophie de Kiev.

9. Pavlinov, p. 69 : Pokrov na Nerli. De même, près de Novgorod, Saint-Georges de la Vieille Ladoga : Suzlov, *Zapiski arch. obšč.*, t. III (1888), p. 244; Neredici : Ébersolt, *Mon. Piot*, t. XIII (1906), p. 35 sq., fig. 5, 6, pl. V (aquarelles Brajlovskij).

structure du naos, en interprétant le plan constantinopolitain de l'église cruciforme.

Cette rapide revue nous a donc convaincus que, sur le pourtour du domaine byzantin, l'importance du narthex se mesure à l'influence de Constantinople. Dans la capitale même, s'il est parfois compris dans la structure du naos, c'est par exception, en des églises anciennes ou du moins de plan archaïque, qui conservent certains traits de la basilique à coupole, telle que Khodja-Moustafa ou Gul-Djami[1]. Le narthex, bien distinct du naos, est par excellence un trait byzantin, et, si l'on veut remonter aux origines, un trait du christianisme hellénistique, que Constantinople a conservé et accentué.

Tours, portiques et galeries. — La sobriété élégante, que la primitive église des Saints-Théodores devait à la tradition grecque, parut dans la suite insuffisante. On lui adjoignit un narthex, on l'entoura d'annexes. Toutes les églises de Mistra ont reçu une ceinture de portiques, de chapelles, de clochers. Cet appareil complexe forme un de leurs traits distinctifs.

Il est pourtant rare en Grèce. D'ordinaire le narthex s'ajoute seul au naos, sans tribune, lorsque le naos n'en est point pourvu[2]. On comptera comme une exception telle ou telle annexe isolée çà et là : un exonarthex à Calabaca[3], Nauplie[4]; un portique occidental à Samari (fig. 32, 88), à Daphni, dans la Capnicaréa (fig. 75); de tout

1. Cf. MILLET, *B. C. H.*, t. XXIX (1905), p. 94. Dans la petite église de Monastir-Mesdjid (PASPATIS, p. 376), à trois absides et nef unique, comme les chapelles de Saint-Jean et des Taxiarques à Mistra, le narthex qui porte une tribune communique librement avec le naos à travers trois arcades (plan et phot. de M. Ébersolt); les voûtes ont disparu ou sont tout au moins dissimulées par un plafond de bois.

2. Les catichouména, au-dessus du narthex seul, représentent un trait constantinopolitain : Eski-Imaret, Zeïrek, Fétiyé, à Constantinople ; Kazandjilar, Eski-Sérail, à Salonique; Lavra, Vatopédi, Iviron au Mont-Athos, d'où Saint-Étienne à Castoria, Daphni, Monemvasie, et plus tard la Métropole et l'Évanguélistria à Mistra.

3. LAMPAKIS, *Antiq. chrét.*, p. 31; phot. 2046-47.

4. STRUCK, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV (1909), pl. XI.

petits porches, sortes d'auvents à colonnes, abritant les entrées, à Athènes, à Nauplie, en Élide et sans doute aussi à Géraki[1]; d'autres plus massifs dans le Magne[2]; enfin des pièces accessoires ou des narthex latéraux, à Samari, en Attique[3], à Monemvasie[4], à Géraki[5]. Ces éléments épars, sans lien entre eux, n'ont pu se coordonner pour former les ensembles cohérents de Mistra. Mistra applique un système étranger à la Grèce.

Ce système était encore inconnu aux architectes des deux églises les plus anciennes, les plus nettement grecques : Saints-Théodores[6] et Métropole[7]. Il apparaît tout d'un coup au Brontochion[8] : deux pièces en forme de tour aux extrémités du narthex, deux portiques l'un par devant, l'autre sur le côté, un clocher, le tout d'une seule venue. Puis, on le reproduit à Sainte-Sophie[9] d'abord, à la Pantanassa[10] ensuite, en le modifiant un peu : les tours disparaissent et le clocher prend une des places libres à l'extrémité du narthex. Ailleurs, on le simplifie pour l'adapter aux besoins ; on n'en retient que tel ou tel élément : toujours le portique latéral, soit seul (Péribleptos[11], Évanguélistria[12], Saint-Georges)[13], soit avec un portique de façade (Métropole), ou bien avec les deux tours à l'extrémité du narthex (Saints-Théodores). Observons

1. Capnicaréa; Haghia Moni et Merbaca; Blachernes d'Élide (fig. 16, 69, 70, 75, 84, etc.). A Saint-Sozon* de Géraki, deux corbeaux, sur les côtés de la porte Ouest, soutenaient un porche analogue.

2. Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 177 sq., pl. XI. On voit aussi, à Karouda (pl. XII) et à Kéria (p. 190), des corbeaux, comme à Géraki.

3. Capnicaréa ; Kaisariani : Strzygowski, Ἐφημ. ἀρχ., 1902, p. 53 ; Omorphi Ekklisia : Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 37, phot. 1786-88.

4. Phot. Millet* et Laurent, fig. 60.

5. Sainte-Paraskévi et chapelle voisine.

6. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 20. 5, 6.

7. *Op. l.*, pl. 16. 1.

8. *Op. l.*, pl. 23, 25.

9. *Op. l.*, pl. 31. 4, 32, 33.

10. *Op. l.*, pl. 35-37.

11. *Op. l.*, pl. 28, 29. 2, 3.

12. *Op. l.*, pl. 31, 34. 3.

13. *Op. l.*, pl. 29. 2, 3, 14. 4.

encore que les chapelles latérales, ajoutées après coup au Brontochion, furent comprises dans le plan primitif de Sainte-Sophie et qu'entre Sainte-Sophie et la Pantanassa se marque un progrès dans l'agencement du clocher et des deux portiques. Ainsi les architectes de Mistra ont élaboré à leur guise une structure qu'ils ont reçue toute faite.

D'où venait-elle? Vers le même temps, mais fort loin de Mistra, on imagina une disposition analogue. La vieille basilique de Sainte-Sophie d'Ochrida (fig. 19, 62, 90) fut agrandie en 1313/4 par l'archevêque Grégoire[1]. Avant lui on avait déjà relevé le narthex primitif et construit au Nord, en saillie sur la façade, une annexe avec un escalier pour accéder à la tribune. Au-devant du narthex et de l'annexe, Grégoire édifia un portique à deux étages et, à chaque extrémité de ce portique, deux puissantes tours couvertes par une coupole sur pendentif. Cette structure est autre qu'à Mistra ; elle repose néanmoins sur le même principe.

Ce principe remonte au premier temps de l'architecture chrétienne. Aux cinquième-sixième siècles, dans la Syrie centrale, de simples basiliques ont souvent sur un des côtés soit un atrium[2], soit plus simplement un portique relié à celui de la façade[3] ou même séparé de lui, comme au Brontochion de Mistra, par une pièce annexe qui s'avance au Sud, près de l'angle[4]. D'autre part, en Asie Mineure, la saillie du narthex caractérise soit la basilique ordinaire[5], soit la basilique à coupole[6]. De Syrie et d'Anatolie ces procédés ont passé en Grèce, car on re-

1. Et non 1317. Voyez plus haut, pp. 6, 10; et plus bas, ch. II, I.
2. Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 60 : El Barah.
3. Kalaat-Séman : Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 149.
4. A Béhioh : Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 137.
5. Diner, Binbir-Kilissé, Jürme. Cf Strzygowski, *Kleinasien*, pp. 56, 104, 115.
6. Kars-ibn-Wardan, Myra, Nicée. Cf Strzygowski, *Kleinasien*, pp. 115, 122; Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 329; Wulff, *Koimesis*, pp. 53, 68, 77, pl. V.

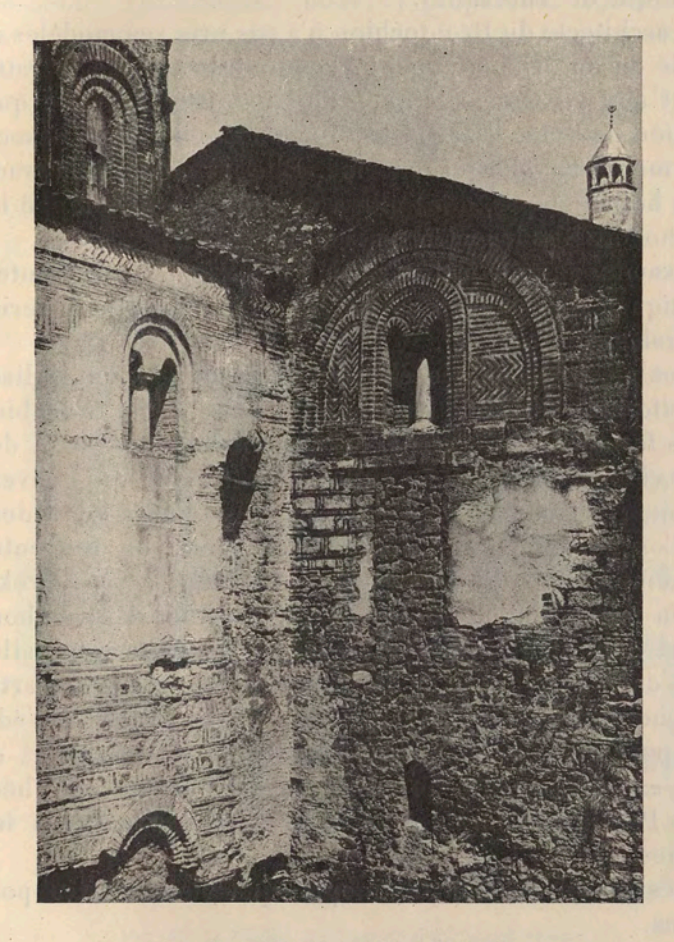


FIG. 62. — Sainte-Sophie d'Ochrida.
Façade du narthex et tour, du côté Sud.

En haut à droite, l'on voit l'angle du narthex qui est dégagé ; vers le milieu il touche au mur du naos, mais reste distinct ; en bas la séparation s'efface.

trouve les ailes saillantes, au cinquième siècle, dans une basilique de Thessalie[1].

L'architecte du Brontochion n'a pas pris ses modèles en Syrie ou en Asie Mineure. Aucune tradition ne le rattachait aux vieilles basiliques du pays. Bien avant le quatorzième siècle, l'École de Constantinople avait associé ces motifs au plan cruciforme. Elle les devait à la tradition hellénistique, dont elle a conservé et développé les méthodes. Elle les a transmis à Mistra.

Examinons tour à tour chacun d'eux : pièces saillantes, portiques antérieurs et latéraux, chapelles et galeries latérales.

Les pièces saillantes élargissent le narthex des églises cruciformes sur la côte lycienne, à Déré-Aghsy[2], ou bien sous forme de parecclisia, au mont Athos, aux côtés des plus vieilles églises : Lavra, Vatopédi (fig. 63), qui peuvent remonter au onzième siècle[3]. Ces monuments dépendent de Constantinople. En doutera-t-on quand on rencontre le même procédé à Kilissé-Djami[4] et surtout à Zeïrek[5], où la masse imposante de l'exonarthex et des catichouména débordent les façades. Isaac Comnène y fait allusion dans le typicon de la Cosmosotira ; dans la partie gauche du narthex, il avait ménagé une saillie de l'édifice pour son tombeau : ἔνθα καὶ παρεκβολὴ τοῦ κτίσματος διὰ τὸν τάφον παρ' ἡμῶν γέγονε[6]. Le protosyncelle Pacôme ou Théodore Paléologue auraient parlé du Brontochion dans les mêmes termes.

C'est aussi de Constantinople que viennent les portiques.

1. A Théotokou : Wace-Droop, *B. S. A.*, t. XIII (1906-7), p. 315, pl. X. Ce sont les auteurs des fouilles qui attribuent l'église au cinquième siècle, p. 319.
2. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 302, y a reconnu une église cruciforme à tribune, cf fig. 110-113.
3. Millet, *B. C. H.*, t. XXIX (1905), pp. 73, 94, fig. 4-6.
4. Pulgher, pl. V-VI ; Salzenberg, pl. XXXIV-XXXV ; Gurlitt, pl. 9 b.
5. Pulgher, pl. IX ; Gurlitt, pl. 9 *c*.
6. Cité par Schmidt, *Kahrié-Djami*, p. 39.

Les portiques antérieurs y sont aujourd'hui méconnaissables, condamnés pour la plupart et transformés en exonarthex obscurs. Celui de Kilissé montre encore

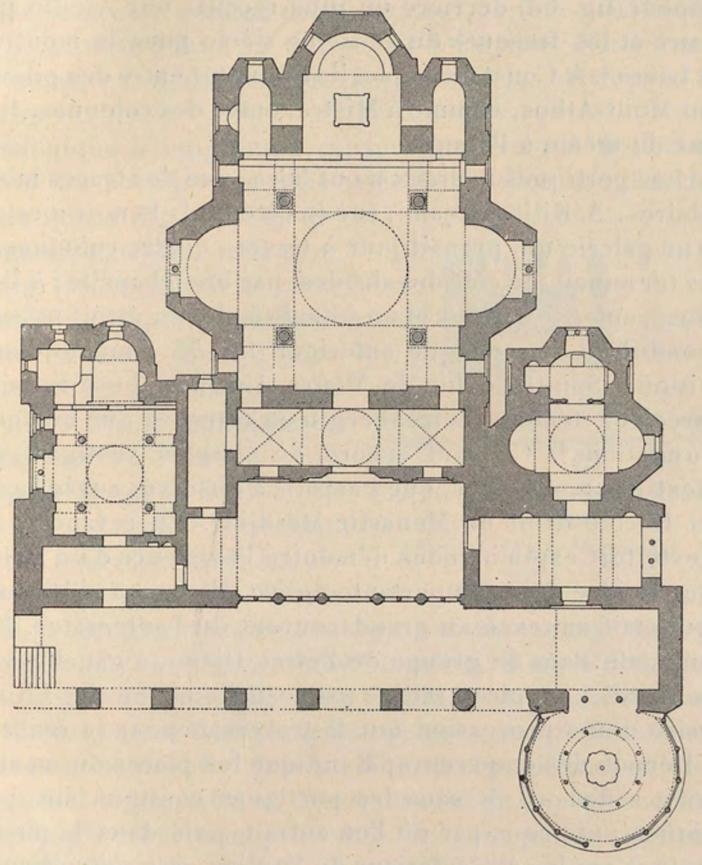


FIG. 63. — Église de Vatopédi au Mont-Athos.
Dessin de la Mission Sévastianov.

ses arcades dégagées, à peine closes par des chancels et par l'encadrement léger des fenêtres. Ailleurs on les devine, à Zeïrek-Djami[1], Fénari-Iessa ; ou bien on les

1. L'argument que M. Kondakov (*Pam. Konst.*, p. 213) tirait du manque d'éclairage dans le narthex se trouve contredit par une intéressante dé-

reconnaît : à Kahrié, la bordure des mosaïques marque le cadre des baies primitives[1]. Ici encore le Mont-Athos imite Constantinople : on aperçoit l'ancien portique à Vatopédi (fig. 63) derrière un plus récent; une vieille gravure et les fresques du seizième siècle nous le montrent à Lavra[2]. A Constantinople, ils s'ouvrent entre des piliers ; au Mont-Athos, comme à Mistra, entre des colonnes. Il en est de même à Patmos.

Les portiques latéraux n'ont laissé que des traces moins claires. A Kilissé-Djami, sur le côté Sud, Lenoir a relevé une galerie qui prenait jour à travers quatre colonnes, et se terminait, du côté des absides, par une chapelle ; à l'opposé, entre le narthex et un édicule isolé, un étroit passage conduisait au portique antérieur (fig. 73) : même disposition à Sainte-Sophie de Mistra. Un incendie a ruiné ce précieux témoin. Salzenberg n'en retrouva que quelques fondations[3]. Ce sont encore de simples vestiges, des vestiges moins sûrs, que Paspatis a observés sur la façade et le côté droit de Monastir-Mesdjid[4]. En revanche, un texte fort explicite nous démontre l'existence d'un atrium sur le côté d'une importante église. Il s'agit de l'Éléousa, qui était annexée au grand couvent du Pantocrator. Elle subsiste dans le groupe de Zeïrek-Djami, à gauche vers le Nord. Le typicon rédigé par Jean Comnène fixe l'itinéraire d'une procession qui la traversait pour se rendre à l'Héroon des empereurs; il indique les places où on allumait : d'abord « sous les portiques contigus aux portiques publics », par où l'on entrait, puis dans la phiale, puis « sur le côté extérieur de l'église, qui s'étend après

couverte de MM. Thiers et Ébersolt. Vues de la façade dans Lenoir, *Architecture monastique*, t. II, p. 268 ; Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, p. 17; Ébersolt, p. 39; Diehl, *Manuel*, p. 436.

1. D'après les observations de M. Schmidt : *Kahrié-Djami*, p. 91. De même Déré-Aghsy : Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 303.

2. Millet, *B. C. H.*, t. XXIX (1905), p. 88.

3. Salzenberg, p. 115, pl. XXXIV et XXXV.

4. Paspatis, p. 376, identifie cette mosquée avec un monastère de 1341. M. Ébersolt n'a retrouvé aucune trace de ce portique.

l'entrée », puis dans « l'entrée qui est au-devant du narthex », et dans l'autre phiale. Il y avait donc deux phiales, l'une sur le côté, l'autre au-devant; par conséquent, deux atriums ou deux parvis. L'atrium était ceint de portiques, dont l'un s'appuyait à l'église. Nous connaissons ces deux atriums auprès de la Métropole à Mistra[1].

Salonique a longtemps conservé un motif hellénistique : un portique sur trois côtés de l'édifice. L'église de Saint-Ménas (fig. 64), aujourd'hui reconstruite sur de nouvelles bases, offrait encore, vers 1874, l'aspect d'une basilique en forme de T : onze colonnes entouraient la nef[2]. Ikichérif-Djami reproduit ce plan, sauf au Nord, où une petite nef occupe la place du portique. Le mur extérieur en est moderne; mais les piliers, fort réguliers. On ne peut songer à un remaniement, car à la dissymétrie du plan correspond celle de la façade orientale : il n'y a de petite abside qu'au Nord[3] (fig. 15). Comme parfois en Asie et en Crète[4], et, si l'on y regarde de près, aux Saints-Anargyres de Castoria (fig. 7), la basilique ne comprenait qu'une seule nef secondaire, au Nord, du côté de la prothèse. En tout cas, il est certain qu'au Sud, le portique est ancien, que dès l'origine il s'ouvrit semblable à une « loge »,

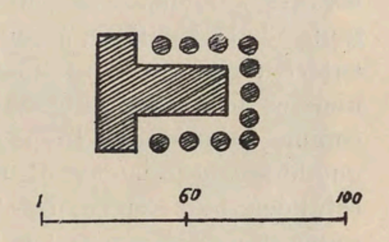


Fig. 64. — Église de Saint-Ménas à Salonique.
Plan relevé par Wernieski.

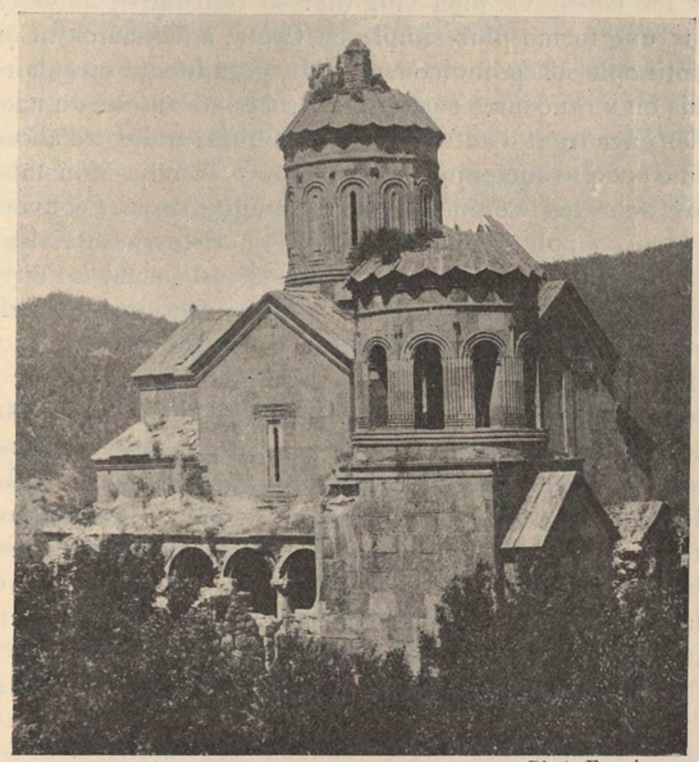
1. Dmitrievskij, Τυπικά, p. 677.
2. D'après le plan général de Salonique relevé par Wernieski. M. Tafrali, que je remercie de m'avoir communiqué ce renseignement, estime que ce plan fut relevé peu avant la mission Duchesne-Bayet, qui eut lieu en 1874.
3. D'après mes observations. Voyez les photographies Le Tourneau.
4. Ramsay-Bell, p. 376 sq., en particulier, p. 390. Gerola, *Mon. veneti*, pp. 199-205.

d'où le regard s'étend sur la mer, comme à Mistra sur la large vallée de l'Eurotas. La grande cité appréciait l'agrément de ces abris tournés vers le soleil. En 1906, j'en ai vu un autre à Chaouch-Monastir. En outre, elle a propagé l'usage du triple portique : on en aperçoit des traces certaines sur les trois façades de la Parigoritissa* à Arta et de Saint-Georges à Nagoriča (fig. 45).

Constantinople et Salonique ont donc reçu de la tradition hellénistique non seulement les pièces saillantes et les catichouména au-dessus du narthex, traits caractéristiques de la basilique à coupole, mais aussi les portiques antérieurs et latéraux. Bien que les vieilles églises arméniennes de Dighor et d'Ouzounlar[1] (fig. 34), présentent, comme Saint-Ménas, l'aspect d'un temple périptère, bien que le portique latéral de Kilissé-Djami ressemble fort à celui de Zarzma en Géorgie[2] (fig. 65), il ne faudrait point céder au mirage oriental et faire honneur de ce motif tout hellénistique aux constructeurs d'Arménie. Ils l'ont reçu, à une date ancienne, de leurs maîtres syriens; mais Constantinople, la ville aux innombrables ἔμϐολοι, n'avait pas à leur demander de tels modèles; elle a conservé, à travers le Moyen Age, l'usage des portiques et l'a transmis, vers le onzième siècle, au Mont-Athos et, au début du quatorzième, à Ochrida et à Mistra[3].

A Mistra, les portiques ne garnissent qu'un des deux côtés de l'église. De l'autre, au Brontochion, à Sainte-Sophie, des chapelles ou des galeries lui font équilibre. Ce dernier trait, qui complète le système, vient encore de Constantinople.

1. Voyez plus haut, pp. 60, 73. A Sainte-Gayanê de Vagharchapat, le portique antérieur, dépassant les façades latérales, est moderne.
2. Onzième siècle : *Kavkaz*, t. IV, p. 48 sq. Cf pour la date *Viz. Vrem.*, t. XII (1906), p. 441. Phot. Ermakov 11532. Les arcades sont couronnées par une corniche horizontale sous un toit uniforme. — Comparez avec Khopi : Kondakov-Tolstoj, t. IV, p. 62.
3. Les basiliques de Serrès et d'Ochrida ont aussi des porches latéraux en forme d'auvent, portés par des colonnes de bois. Ils ne sont assurément pas anciens, mais ils représentent une tradition séculaire.



Phot. Ermakov.

FIG. 65. — Église de Zarzma en Géorgie.
Angle Sud-Est.

On sait que deux longues galeries parallèles, voûtées en berceau, sous une terrasse, longeaient la Néa de Basile Ier [1]. Dans la Péribleptos de Romain Argyre, Clavijo [2] décrit « une salle ronde, très grande et très haute, ... entourée de trois nefs, qui étaient contenues en elle », évidemment l'une vis-à-vis du sanctuaire, les deux autres,

1. THEOPH. CONT. V. 83-86. *Cœrim.*, I. 19. 13. ÉBERSOLT, *Grand Palais de Cple*, p. 134.
2. RICHTER, *Quellen*, p. 235.

sur les côtés. Ce plan singulier se rencontre justement sous une forme plus simple en Crète, à Kissamos[1]. Constantinople n'a point conservé de grande nef circulaire, mais on y rencontre souvent les trois nefs autour du naos. Elles encadrent d'autres formes architecturales : d'abord, à une époque ancienne, le triconque à Khodja-Moustafa[2], puis, sous les Comnènes, la nef unique carrée, couverte par une coupole sur pendentifs, à Fénari-Iessa[3] et Kahrié-Djami[4], enfin, au début du quatorzième siècle, à Fétiyé-Djami[5], dont Marie Doukaina ôta ensuite une des nefs, pour élever à la place une petite église funéraire.

Passons vers l'Occident de l'Empire. Sans quitter la zone de Constantinople, nous pourrons poursuivre notre énumération. Les trois galeries encadrent, à Arta, la nef carrée à trompes d'angle : Parigoritissa; à Salonique, la basilique à nef unique (Saint-Nicolas[6]), et surtout l'église cruciforme : Isakié-Djami[7], Iacoub-Pacha[8], Saints-Apôtres[9], Chaouch-Monastir. Isakié avait une coupole au milieu de chacune des trois nefs du pourtour. Iacoub et les Saints-Apôtres ont conservé les leurs aux quatre angles.

Cette triple nef, à Salonique, à Arta, est extérieure au

1. Gerola, *Mon. veneti*, p. 68. En Asie Mineure et au Caucase, la nef circulaire s'adapte soit au plan basilical (Strzygowski, *Kleinasien*, p. 108), soit au plan cruciforme (Kondakov-Tolstoj, p. 67).

2. Millet, *B. C. H.*, t. XXIX (1905), p. 86, d'après Choisy. Voyez aussi, Pulgher, Gurlitt, Ébersolt.

3. Église du Sud : Pulgher, pl. XI; Kondakov, *Pam. Konst.*, p. 221; Gurlitt, pl. 9 *d*.

4. De façon moins régulière, à cause des remaniements. Voyez Schmidt, *Kahrié-Djami*, p. 99 sq.; Rüdell, *Die Kahrie-Dschamisi in Constantinopel*, 1908, p. 24.

5. Ljuks, *Trudy VI arch. Sjezda*, t. III, p. 283; Gurlitt, p. 35, pl. 9 *d* 9 *e*; Ébersolt, p. 36.

6. Voir plus haut, p. 30.

7. Un remaniement récent a défiguré l'édifice. Voyez une photographie ancienne de la façade Sud dans Rivoira, t. I, p. 310, fig. 406, et Kondakov, *Makedonija*, p. 118; de la façade Nord, dans Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, p. 39, et Diehl, *Manuel*, p. 420. Au Nord on voit encore le commencement des arcatures : phot. Le Tourneau et Tafrali.

8. Kondakov, *Makedonija*, pp. 115-116.

9. Texier, *Archit. byz.*, pl. XLVII; Kondakov, *Makedonija*, p. 119.

naos, isolée par des murs. On ne la confondra point avec ce dédoublement de chacun des membres de l'édifice, qui complique si étrangement le plan des deux grandes églises géorgiennes et russes à Mokva[1] et Kiev[2]. Ce sont bien des galeries annexes, les vrais modèles suivis au Brontochion et à Sainte-Sophie de Mistra. Elles présentaient aussi cet aspect à Constantinople avant les remaniements qui ont altéré leur physionomie primitive.

Clochers. — Le système d'annexes qui entoure l'église du Brontochion comprend un élément étranger à l'ancienne pratique de Constantinople : c'est le clocher.

Le clocher est latin. Avant le treizième siècle, les Orientaux n'employaient guère que le simandre. Ils le suspendaient, à la manière des cloches, sur des tours spéciales. Une inscription de 1060, à Lavra, en définit exactement le rôle :

δόνακος λαμπροῦ ἀσφαλῆ κρεμαστῆρα[3].

En Géorgie[4] les monastères de Zarzma (fig. 65) et de Safara en conservent deux exemplaires non loin de l'église : il n'y a que deux étages, en bas une chapelle, au-dessous un dodécagone, voûté en coupole. En Arménie[5] cet édicule s'élève parfois un peu plus haut[6]. En tout cas, rien de comparable aux clochers occidentaux.

L'exemple vint des Croisés. Dans la grande Sainte-Sophie, ils édifièrent le clocher que Grelot a dessiné au devant de la porte centrale du narthex[7]. Ce fut bien leur

1. Kondakov-Tolstoj, t. IV, p. 55; *Kavkaz*, t. III, pl. IV.
2. Kondakov-Tolstoj, t. IV, p. 113; *Kievskij Sof. Sobor*, pl. I-II; Grabar, t. I, p. 145.
3. Millet, *B. C. H.*, t. XXIX (1905), p. 89.
4. *Kavkaz*, t. IV, pl. XX et XXX. Phot. Ermakov 11531-32. De même à Chouréti (Akhaltsikh), 12460; Saint-Nine à Mtskhet, 16522, 24, 25; Zédazin, près Tiflis, 12456; Tchikhrouch (Akhaltsikh), 12462; Ilori, phot. Borčevskij 1630.
5. Au dix-septième siècle ils servent de porche, voyez plus loin, ch. II, i.
6. Sanahin (fig. 76) et Hakhpat : Grimm, pl. 30 et 31; phot. Ermakov 16604. Tathev : 11568; Alichan, *Sisakan*, p. 237.
7. Banduri, t. II, pp. 745, 751, reproduit dans l'édition de Paul le Silen-

œuvre, car, en 1200, Antoine de Novgorod[1] écrivait encore : « On n'a pas de cloche à Sainte-Sophie, mais un petit simandre portatif », tandis qu'au temps d'Andronic Paléologue, vers le début du règne, le patriarche Joseph faisait son entrée dans la grande église au son des cloches[2].

A partir du treizième siècle, les Byzantins suivirent la voie tracée par l'Occident. Leurs clochers s'élèvent tantôt à l'écart, suivant la pratique primitive, qui fut conservée par l'École lombarde[3] : Sainte-Sophie de Trébizonde[4] (1420), Vatopédi[5] (1427) (fig. 67, 68), Vostitsa[6] ; tantôt contre l'une des façades : Sainte-Sophie de Constantinople, Métropole de Mistra[7], Xiropotamou[8] et Caracallou[9], au mont Athos ; tantôt enfin, d'après l'usage courant, au-dessus du narthex ou du porche. Ceux-ci furent sans doute ajoutés par les Latins eux-mêmes à d'anciennes églises : petite Métropole d'Athènes[10], Samari (fig. 88). Mais, au Mont-Athos, vers le milieu du quatorzième siècle, des mains grecques en ont édifié de semblables sur le narthex des églises neuves : dans la travée centrale à Esphigménou[11] (fig. 66), à l'extrémité gauche, en arrière du portique, au Pantocrator[12].

tiaire (Bonn), p. 168 ; Goar, p. 560, d'où Lethaby-Swainson, p. 122, pense à tort qu'il fut construit en 865.

1. *Pravoslavnij Palestinskij Sbornik*, t. XVII, fasc. 3, Pétersbourg, 1899, p. 18. Traduit dans B. de Kitrovo, *Itinéraires russes en Orient*, t. I, 1, p. 97. Richter, *Quellen*, p. 62.

2. Pachymère, I. 5 ; Bonn, t. II, p. 19.

3. Enlart, *Manuel d'archéologie française*, pp. 247, 248 ; et aussi Enlart dans Michel, *Hist. de l'art*, t. I, p. 459.

4. Texier, *Archit. byz.*, pl. LX *a* ; Millet, *B. C. H.*, t. XIX (1895), p. 442.

5. Millet-Pargoire-Petit, *Insc. Athos*, n° 115, pl. V.

6. D'après Barskij, t. IV, p. 135, reproduit par Beylié, *Hab. byz.*, p. 62.

7. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 19.

8. Barskij, t. III, p. 309 ; Beylié, *Hab. byz.*, p. 62.

9. Barskij, t. III, p. 113.

10. *Op. l.*, t. IV, p. 141 ; Beylié, *Hab. byz.*, p. 68 ; Michel-Struck, p. 344.

11. Barskij, t. III, p. 222 : la date doit être la même que celle de la phiale, 1357.

12. Barskij, t. III, p. 184. C'est ce que paraissent indiquer la gravure et l'expression de Barskij : *pri paperti*. Pour la date, cf Porf. Uspenskij, *Pervoe Putešestvie*, t. II. 2, p. 241 ; Millet-Pargoire-Petit, *Insc. Athos*, n°s 306, 307.

L'église entière d'Esphigménou, le narthex du Pantocrator ont disparu, mais nous pouvons nous fier au voyageur russe Barskij, qui a décrit et dessiné ces monuments en 1744.

La forme des clochers dépend de la place qu'ils occu-

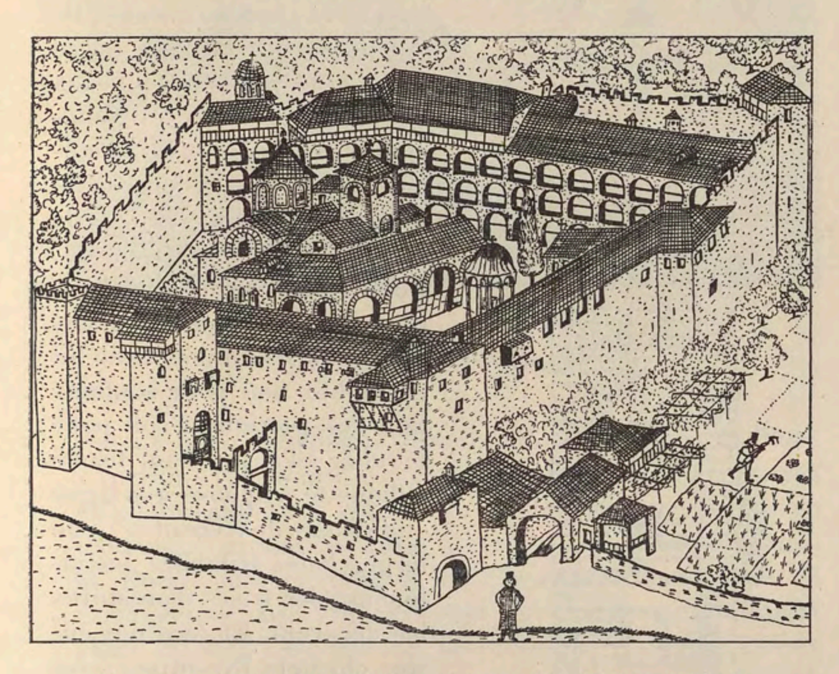


FIG. 66. — Monastère d'Esphigménou au Mont-Athos, en 1744. D'après Barskij.

pent. Nous distinguerons donc les clochers isolés de Trébizonde, Vatopédi, Vostitsa, hauts et massifs, presque sans ouverture; les clochers contigus de Constantinople, de Mistra, de Xiropotamou, avec trois zones de fenêtres irrégulières [1] : grande baie unique en bas, double au-dessus ; enfin les clochers bas au-dessus des portiques ou

1. Un seul rang à Caracallou.

des narthex, éclairés sur un seul étage[1]. Presque tous, sauf celui de la Métropole, s'abritent sous un toit à quatre pentes[2].

Rien d'original ni d'artistique dans tout ce groupe. Ils valent par le contraste, parce qu'ils font ressortir les beaux clochers de Mistra : Brontochion, Sainte-Sophie, Pantanassa. Celui de la Métropole les annonce. Mais ils sont le produit d'un art plus savant. Nous ne les voyons plus simplement juxtaposés à l'édifice, mais combinés avec un ensemble, soit pour soutenir l'un des portiques, soit pour le relier à l'autre. Leur ferme silhouette s'oppose à la ligne onduleuse des arcades ; de larges baies trilobées les allègent; des frises d'arcatures les décorent. En face des autres clochers byzantins, celui du Brontochion, le plus ancien des trois, nous apparaît comme une véritable œuvre d'art.

Fig. 67. — Clocher de Valopédi au Mont-Athos. Dessin de la mission Sévastianov.

Est-ce une œuvre originale, conçue à Mistra même, loin de tout modèle latin ? On pourrait le croire, car tout y paraît byzantin : formes, parement et décor ; il reflète le style de l'église et des portiques : ni le quatrefeuille, ni l'arc brisé ne trahissent,

1. Une baie sur chaque face à Esphigménou, deux au Pantocrator.
2. A Vostitsa, le clocher se termine par une sorte de lanterne.



Phot. Cacoulis.

Fig. 68. -- Église de Sainte-Sophie à Trébizonde.
Vue du Sud-Est et clocher.

comme à la Pantanassa, l'imitation de l'Occident. Nous y verrions volontiers le prototype autochtone, sur qui ces éléments exotiques vinrent se greffer. Mais le clocher de Pantanassa appartient aussi à l'Occident par sa structure. M. Enlart en a retrouvé le modèle au treizième siècle, en Champagne[1]. Les Villehardouin, qui en venaient, auraient alors édifié à Lacédémone la première réplique, imitée deux siècles plus tard à Mistra. Dans l'intervalle, l'architecte du Brontochion l'a interprétée, transposée en termes purement byzantins.

L'étude des annexes vient corroborer nos conclusions précédentes. Encore une fois nous avons pu faire la part des deux écoles. Les Saints-Théodores sans narthex, voilà le trait grec. Le Brontochion entouré d'annexes, voilà le trait constantinopolitain. Mais dans les annexes, comme dans le plan, nous apercevons mieux qu'une copie ou une

1. Enlart, *Revue de l'Art chrétien*, 1897 : *Quelques monuments d'architecture gothique en Grèce*, extrait, p. 4.

réplique. Un véritable artiste a pensé, a combiné. Les pièces saillantes, les chapelles et les portiques enchâssent un morceau précieux, presque une création : le clocher.

CHAPITRE II

LES FORMES

L'étude des plans nous a révélé une différence sensible entre la Grèce et Constantinople. Celles des formes fera ressortir cette même opposition avec une netteté indiscutable. La Grèce préfère les surfaces unies, les lignes droites, les angles nets; Constantinople, les arcatures, les gradations du relief, les courbes et les angles faibles. Deux grandes traditions se retrouvent en présence : d'un côté le goût sévère de la Grèce classique; de l'autre, l'ingéniosité raffinée de l'Orient hellénistique.

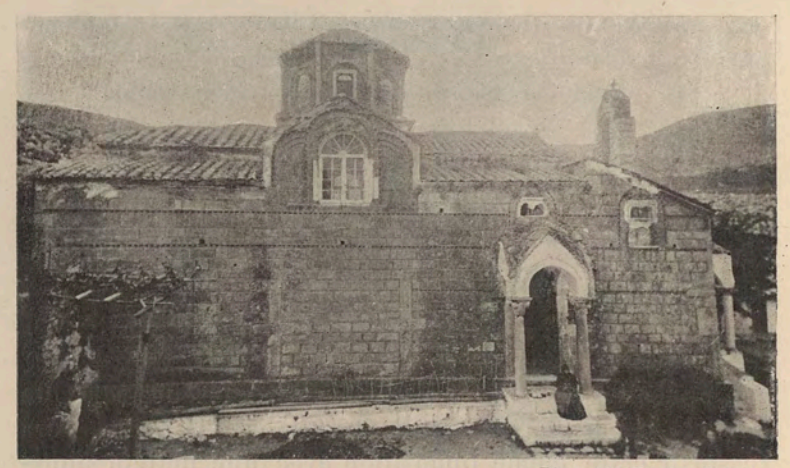
Voyons d'abord l'ensemble de l'édifice, l'aspect de la masse principale, le traitement des façades. Nous examinerons ensuite les membres plus délicats : absides et coupoles; enfin, les fenêtres.

I

LES FAÇADES

Les frontons en Grèce. — Prenons un exemple en Grèce : l'Haghia Moni de Nauplie[1] (fig. 69, 70), datée de 1149. De

1. Millet, *Hautes-Études*, B 290, C 840. Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV (1909), pl. XI. Phot. Lampakis 1563-7; *Antiq. chrét.*, p. 32.



Phot. H^tes Etudes B 290.

Fig. 69. — Haghia-Moni de Nauplie.
Façade Nord.

chaque côté, sur une large surface unie, le transept projette un fronton sans relief, qui domine et coupe une ligne droite, la ligne des faîtes. Même effet sur le devant; mais le fronton se tient en deçà de l'exonarthex, sur un plan plus reculé. On ne saurait concevoir plus de simplicité et de franchise. Aucun souci de tourner les difficultés, aucun artifice pour éviter l'hiatus entre la ligne horizontale des faîtes et le profil oblique du toit de l'exonarthex. Aucune recherche non plus du pittoresque : rien qu'un petit porche à deux colonnes sur cette vaste surface unie. Les églises du Magne observent la même tenue[1].

Pour varier les effets, les architectes de Grèce n'avaient qu'un moyen : multiplier les frontons. Or les frontons ne peuvent guère surgir que sur le narthex.

L'aspect extérieur du narthex dépend de sa structure. Le toit à pente unique incliné sur le devant, recouvre d'ordinaire une voûte en berceau parallèle à la façade.

1. Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), pl. XII.



Phot. Lampakis.

Fig. 70. — Haghia-Moni de Nauplie.
Angle Nord-Ouest.

Tel est le type primitif en pays grec, par exemple à Scripou[1], à Scyros[2], Saint-Étienne de Castoria (fig. 10-11). Puis ce long berceau transversal s'ouvrit en son milieu, à peu près sur la largeur de la grande nef, pour faire place à

1. Strzygowski, *B. Z.*, t. III (1894), pl. I.
2. Dawkins, *B. S. A.*, t. XI (1904-5), p. 74.



Phot. Lampakis.

Fig. 71. — Église de Coutsopodi en Argolide.
Vue du narthex.

un autre, plus haut, parallèle à l'axe de l'édifice. Dans l'église ruinée de Coutsopodi (fig. 71), une énorme déchirure le met à jour[1]. Du même coup, sur la façade antérieure, un fronton coupa la ligne de faîte. Tantôt, le berceau du narthex continue simplement celui de la grande nef, comme on peut le voir dans la petite Métropole d'Athènes[2] et d'une façon constante dans le Magne[3]. Tantôt, il reste au-dessous, avec un autre fronton. Ce trait distingue la pittoresque église de Merbaca (fig. 84) ; il produit un effet vigoureux à Gastouni[4] (fig. 72); il n'est point rare[5]. Est-ce

1. Phot. Lampakis 1591.
2. Michel-Struck, pl. XX. Tel est le narthex intérieur de l'Haghia Moni : Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV (1909), pl. XI.
3. Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 211, pl. XI-XII. Voir p. 178 : « a system, so far as I know, peculiar to Mani ».
4. En Élide : phot. Laurent (18 × 24), n° 50.
5. Saint-Luc : Schultz-Barnsley, pl. 5-6; Panaghia Lycodimou, Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 46, phot. 1477*; Saint-Théodore d'Athènes, Rivoira, p. 312, fig. 408; Capnicaréa, Schultz-Barnsley, p. 16. J'ai observé cette dispo-



Phot. Laurent.

Fig. 72. — Église de Gastouni en Élide.
Angle Sud-Ouest.

par une simple coïncidence qu'une pareille forme se rencontre au Caucase[1] ?

L'art va du simple au complexe, même en Grèce. Un seul fronton ne suffit plus. On en appliqua aux autres berceaux, soit sur les façades latérales, s'ils sont perpen-

sition à Chrysapha (Chrysaphiotissa) et aux Saints-Apôtres de Corfou (je ne sais si le berceau est plus haut). Un dessin de Barskij, t. IV, p. 135 (d'où Beylié, *Hab. byz.*, p. 62), indique cette forme à Vostitsa. En outre, Ligourio : phot. Lampakis 1813-14 ; Amphissa, phot. du Messbildanstalt. Différence minime à Chonica, dont la toiture a été refaite : Struck, *op. l.*, pl. IX.

1. Bodbijskij Monastyr (Kakhet), phot. Ermakov 13512.

diculaires à l'axe de l'église, soit sur la façade antérieure, à côté du fronton principal, s'ils sont parallèles. Arta, vers le milieu du treizième siècle, réalisa l'une des deux combinaisons à la Kato-Panaghia[1] (fig. 23), l'autre à Sainte-Théodora[2] (fig. 82). En Crète aussi, sur les façades latérales, un pignon indique l'extrémité des berceaux[3].

Ces faits mettent en lumière la constance de l'École grecque, qui a développé ses procédés suivant un même principe : la ligne droite ou brisée, la surface plane.

Les arcatures à Constantinople. — A Constantinople, au contraire, des arcades aveugles dessinent les lignes de la structure sur les trois façades. Ce caractère structural des arcatures s'affirme dès le début. Nous l'étudierons d'abord aux extrémités du transept, puis dans le narthex.

Aux extrémités du transept, c'est la voûte même qui semble traverser le mur et déborder la façade. Regardons la grande Sainte-Sophie. Au-dessus des tribunes, l'ossature de l'édifice se dégage. Les grands arcs portant la coupole montrent leurs puissantes courbes. On sent qu'ils sont tout; les murs ne comptent pas pour l'équilibre : ce sont des cloisons beaucoup plus minces, en retraite sur la face de l'arcade. Voyons maintenant les plus anciennes églises cruciformes, Sainte-Irène[4], Kalender-Djami[5] : l'arrangement est le même; mais ici de simples berceaux et non de puissants arcs se profilent sur la façade. Deux conséquences suivent : l'arcade a

1. Le narthex ne fait qu'un avec l'église : il y a un fronton en avant, répondant à la grande nef. On compte aussi trois frontons aux Saints-Apôtres de Léondari et, semble-t-il, à Ligourio, phot. LAMPAKIS 1813-14 (sur la façade Nord; du côté Sud, l'angle est refait).

2. Sainte-Théodora : LAMPAKIS, *Antiq. chrét.*, p. 48, 58; phot. LE TOURNEAU. Il y a quatre frontons à la Capnicaréa d'Athènes (fig. 75): RIVOIRA, p. 312, fig. 409. Disposition analogue à Andricomonastiri : phot. LAURENT.

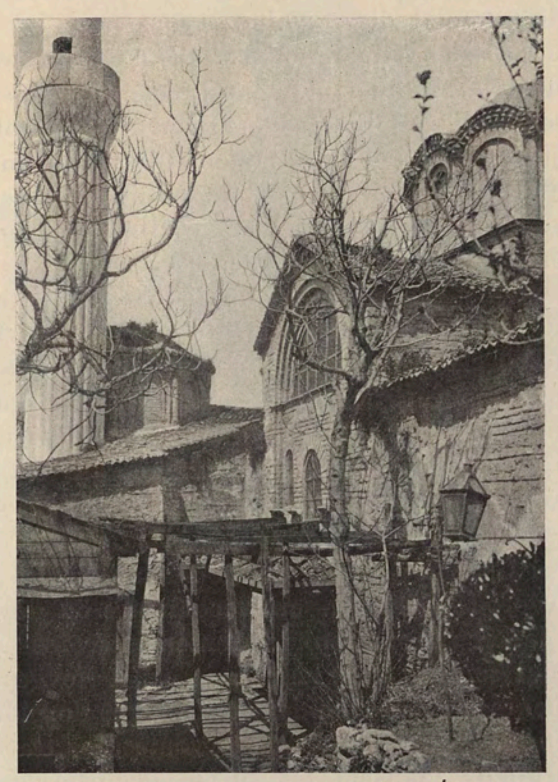
3. San Tomase (Bonifacio) : GEROLA, *Mon. veneti*, p. 288; Haghios-Farangos, p. 232, fig. 243-244.

4. KONDAKOV, *Pam. Konst.*, pl. 5.

5. FRESHFIELD, pl. XXVI; ÉBERSOLT, p. 18, fig. 19.

moins de saillie ; elle est abritée sous le pignon d'une toiture.

L'arcade sous un pignon, voilà la formule primitive. Aux onzième-treizième siècles, elle se modifie. A Kilissé-



Phot. Ébersolt.
FIG. 73. — Kilissé-Djami à Constantinople.
Façade Sud et saillie du narthex.

Djami[1] (fig. 73), Eski-Imaret[2], trois retraites sont prises dans l'épaisseur de l'arcade. L'angle du pignon, autrefois très ouvert à Sainte-Irène, devient plus aigu à Kilissé,

1. Phot. ÉBERSOLT, publiée par DIEHL, *Manuel*, p. 415.
2. KONDAKOV, *Pam. Konst.*, pl. LXXI ; ÉBERSOLT, p. 34, fig. 25*.

très aigu même à la Kazandjilar-Djami (1028), au point de dépasser la toiture. Enfin, vers le même temps, les deux éléments se dissocient : le pignon disparaît. La toiture épouse la courbe de la voûte ; la ligne de dents qui en suivait les arêtes, par exemple à Kilissé, devient un arc de cercle autour de l'archivolte.

La suppression du pignon marquait l'avènement d'un nouveau style. A quel moment précis un fait si grave put-il se produire ? Boudroum-Djami à Constantinople, Kazandjilar à Salonique (pl. II) nous font saisir une phase décisive de l'évolution. Dans la Kazandjilar, les deux procédés se rencontrent : pignons et lignes horizontales dans le naos, arcs de cercles dans le narthex; de part et d'autre, même parement; aucun indice sérieux de reprise, au moins à l'extérieur. On aurait donc cherché un contraste ou changé de parti en cours d'exécution, pour imiter quelque église de Constantinople analogue à la Boudroum-Djami[1]. Si ces monuments nous laissaient encore quelque doute, nous trouverions des dates plus sûres dans la Russie de l'Ouest, alors largement ouverte à l'influence de Constantinople. Les plus vieilles églises, Sauveur à Černigov (1031), Sainte-Sophie à Kiev (1037), et à Novgorod (1045), laissent reconnaître ou deviner, à travers de trop nombreux remaniements, les arcs de cercles qui couronnaient leurs façades. A Novgorod, les chroniqueurs mentionnent des couvertures de plomb. Or l'on a retrouvé, sur l'extrados des voûtes, les traces d'un enduit argileux égalisant les surfaces courbes, où elles s'appliquaient[2]. En tout cas, au temps des Comnènes et des Paléologues, les arcades sans pignon sont de règle à Constantinople et à Salonique[3]. Ces deux grandes cités

1. Ébersolt, p. 31, fig. 22; phot. Le Tourneau. Diehl, *Manuel*, p. 433, compare les deux églises et reproduit l'une d'elles (fig. 196).

2. Pavlinov, pp. 13, 15, 21, 24. Au douzième siècle, dans la région de Vladimir, plus loin de l'influence byzantine, les frontons reparaissent, p. 59.

3. A Constantinople : Kahrié-Djami, Zeïrek, Fétiyé (pl. III). A Salonique : Isakié-Djami, Saints-Apôtres (pl. II), Iacoub-Pacha, Chaouch-Monastir.



FIG. 74. — Église de Gračanica en Vieille Serbie.
Façade Nord.

transmirent ce procédé pittoresque, dès le douzième siècle, aux provinces voisines, Thrace, Vieille Serbie[1], enfin au quatorzième siècle, aux Serbes, qui l'ont appliqué à leurs plus belles églises, à Gračanica (fig. 74), Nagoriča, Mateica, Lesnovo, sans pourtant renoncer tout à fait au fronton[2].

Le pignon indiquait encore une lointaine parenté entre Constantinople et la Grèce. Dès qu'il disparaît, l'opposition est complète : d'un côté, le fronton uni; de l'autre, l'arcade saillante.

Même opposition dans la décoration des narthex.

Comme en Grèce l'aspect dépend de la structure. Mais la structure est plus complexe, puisqu'elle comporte d'ordinaire une tribune au-dessus, un exonarthex ou un portique en avant. Elle est aussi plus articulée, plus savante. Des arcades partagent la voûte en trois travées, qui répondent aux divisions du naos. Sur ces travées, les berceaux cédèrent aisément la place aux voûtes d'arête, aux calottes et aux coupoles : d'abord deux voûtes d'arête, sur les travées extrêmes[3]; puis, une calotte[4] et même une coupole[5], sur la travée centrale; enfin, deux coupoles, sur les travées extrêmes[6], ou même trois coupoles, une sur chaque travée[7]. Or, voûtes d'arête, calottes et coupoles reposent sur des arcades, qui seront indiquées sur la façade par des arcatures.

1. Férédjik, près de l'embouchure de la Maritsa, 1152. — Nérès*, près d'Uskub, 1164. Kuršumlia (fig. 86).

2. A Lesnovo, la corniche de brique forme un cintre complet ; au monastère de Marko (fig. 83), c'est un arc de cercle, mais en pierre, les pignons apparaissent aux deux extrémités de la nef et aux côtés de la coupole aveugle du narthex; ce sont des pignons à Kučevište* et à Čurčer*; le haut est démoli à Ljuboten* et à Mateica*.

3. Ésonarthex de Kalender et de Khodja-Moustafa, où elles furent remplacées plus tard par des coupoles, d'après les observations de MM. Ébersolt et Thiers.

4. Boudroum, Kilissé, Eski-Imaret, ésonarthex de la Néa-Moni de Chios.

5. Zeïrek, Isakié-Djami à Salonique; Khodja-Moustafa.

6. Kazandjilar, Fétiyé.

7. Exonarthex de Kilissé; Néa-Moni de Chios : Strzygowski, *B. Z.*, t. V (1896), pl. I.

Sur le narthex, ces arcatures apparaissent plus tard qu'aux extrémités du transept. A Sainte-Irène, les deux membres de l'édifice ont reçu un traitement différent : le narthex offre une façade unie comme en Grèce, avec une suite de fenêtres sans arcatures. En revanche à Nicée[1], au neuvième siècle, tout se tient : la basilique à coupole s'est dégagée de la masse compacte qui l'alourdissait autrefois; sur les côtés, les grandes arcades de la coupole se profilent, ainsi qu'à Sainte-Sophie, au-dessus des petites nefs. En avant, depuis le faîte jusqu'au sol, cinq arcades, répondant aux divisions intérieures, décorent la haute façade, commune au narthex et aux catichouména. Un pignon abrite chacune d'elles.

Une si remarquable tenue est chose rare. D'ordinaire la saillie du portique rompt l'unité de la façade occidentale. Celle-ci présente alors, à deux plans différents, deux étages d'arcatures; les unes, en haut, reproduisent la structure des catichouména ou, à leur défaut, du naos; les autres, en bas, celle du portique ou de l'exonarthex : disposition complexe, d'où l'on tirera des effets pittoresques.

En effet, les structures ne se correspondent pas exactement : l'exonarthex, à plus forte raison le portique, ne dépendait pas du naos. On était libre de le diviser autrement. Aussi évitait-on de donner à la travée centrale la largeur de la grande nef[2]. Du même coup, on corrigeait l'inégalité des arcatures extérieures; on rétablissait ainsi l'équilibre pour l'effet décoratif. Ainsi fit-on à Zeïrek[3], Fénari-Iessa. On prit plus de liberté à Kahrié; plus encore, s'il s'agissait d'un portique à colonnes, comme à Lavra[4] ou à Kilissé-Djami.

1. Wulff, *Koimesis*, pp. 3, 16, 18, 31.
2. On tendait par des procédés divers à la rétrécir, pour y adapter une calotte ou une coupole. Voyez Kilissé et Fénari-Iessa, Pulgher, pl. V et XI.
3. Kondakov, *Pam. Konst.*, p. 213, en mentionne 7 : il y en a 5.
4. Millet, *B. C. H.*, t. XXIX (1905), pp. 88, 89, 97.

Sur le narthex, comme sur le transept, le pignon disparut, et sans doute plus aisément. Les faîtes des portiques se prêtaient admirablement aux lignes onduleuses. Les souples architectes de Constantinople n'auraient point couronné celui de Kilissé au moyen de cette corniche horizontale reproduite par Salzenberg. Le travail en est moderne. Avant l'incendie, Lenoir[1] a pu dessiner le tracé original, bombé en arc de cercle, comme presque partout à Constantinople et à Salonique. Kahrié a subi la même déformation[2].

Ainsi, arcatures sur les façades et corniches bombées en arc de cercle, coupoles nombreuses sur le narthex, comme sur les bas-côtés, structures articulées, lignes souples, surfaces accidentées, autant de traits qui distinguent Constantinople de la Grèce.

Frontons et arcatures en Orient. — Essayons maintenant de situer les deux écoles dans l'ensemble du domaine oriental. Nous avons vu que, par les plans, la Grèce se rattache en quelque mesure à l'Orient. Par les formes, elle paraît s'isoler. On sait en effet, que l'ancien Orient décorait les façades au moyen d'arcatures. L'art hellénistique s'est approprié ce vieux procédé et l'a transmis à l'art chrétien[3]. Aux quatrième-sixième siècles, la Syrie centrale, le plateau d'Anatolie, Ravenne, puis du dixième au quinzième, l'Arménie, le Caucase, la Russie, la Macédoine, la Serbie suivirent cette tradition séculaire. Nous nous trouvons donc en présence d'un autre groupement. Cette fois Constantinople serait en communion avec l'Orient.

Mais regardons-y de plus près. Nous découvrirons que, dans le domaine oriental, l'arcature, purement décorative, vient s'appliquer sans lien avec la structure sur des

1. LENOIR, *Architecture monastique*, t. I, p. 269.
2. C'est ce qu'indiquent les dessins de PASPATIS, p. 326 et de PULGHER, pl. XVI.
3. STRZYGOWSKI, *Kleinasien*, p. 38 sq., 170; RAMSAY-BELL, p. 448 sq.

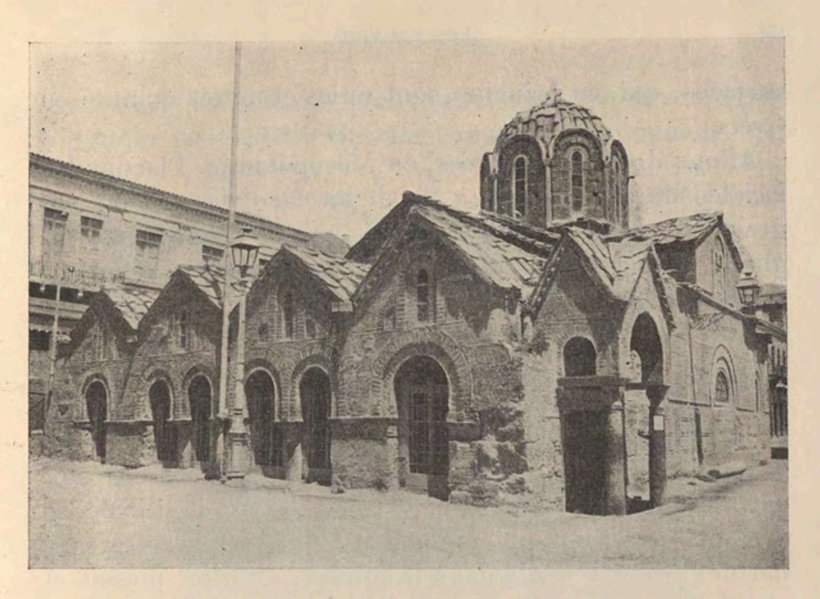
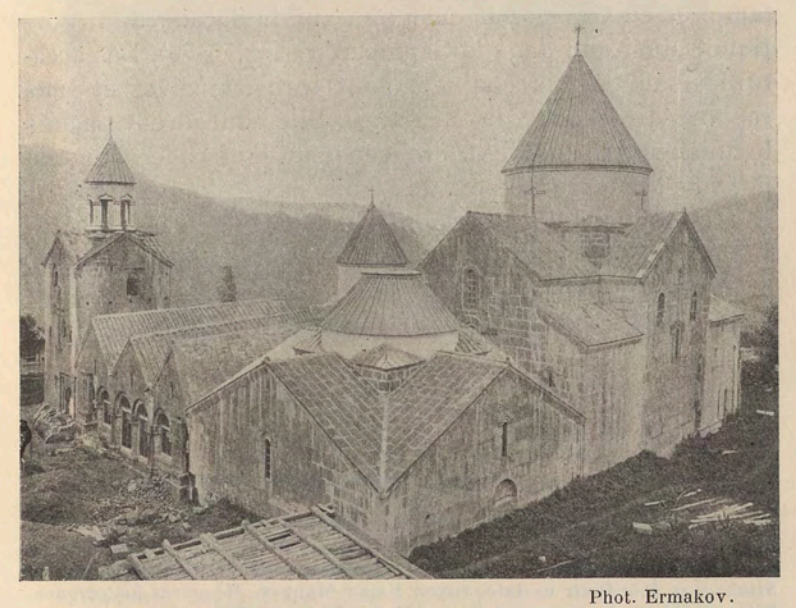


FIG. 75. — Église de la Capnicaréa à Athènes. Vue du Sud-Ouest.



Phot. Ermakov.

FIG. 76. — Monastère de Sanahin en Arménie.
Clocher, église et annexes. Vue du Sud-Ouest.

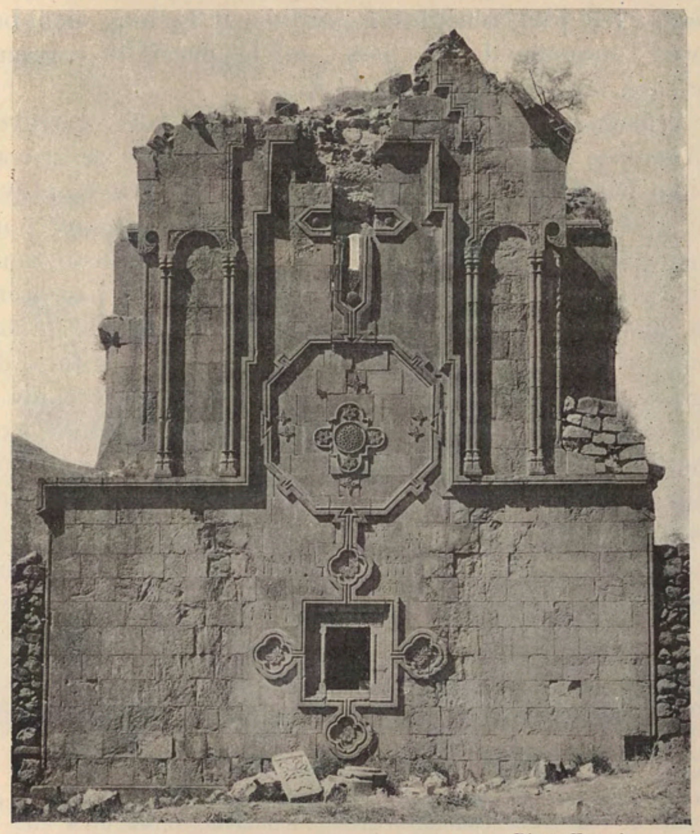
surfaces, qui, en principe, sont unies et nettes comme en Grèce.

Allons droit aux sources, en Mésopotamie. Plaçons les façades de Mar Jakub à Salah en face de nos églises grecques, nous y retrouvons les surfaces unies, les pignons fermes et, près du pignon, la toiture inclinée pour abriter un narthex voûté en berceau[1], enfin ces pignons multipliés sur une même façade[2], qui produisent un si singulier effet à Athènes et à Arta. Si nous observons quelques légers pilastres sur la grande église à coupole de Khakh[3], ils sont purement décoratifs.

Même caractère en Arménie. Presque partout, aux extrémités des bras de la croix ou de la nef basilicale, se dressent des frontons unis. Sans abside saillante, sans narthex, sans ressaut dans la toiture, l'édifice massif et simple produit un effet sévère et parfois prend un air de majesté. Les pignons se multiplient comme en Mésopotamie et en Grèce, par exemple, sur la façade d'un portique, ainsi que dans la Capnicaréa[4] (fig. 75-76). Les arcatures, sauf sur la coupole, sont rares, tardives et sans rapport direct avec la structure. Elles encadrent parfois les niches triangulaires, creusées sur la façade orientale pour y laisser entrevoir les trois faces de l'abside[5]. A Amaghou (fig. 77), au début du treizième siècle (1216-1223), elles se combinent, suivant la plus libre fantaisie, avec les lignes brisées d'un cadre rectangulaire[6]. A Ani, dans l'église de Tigrane Honentsi (fig. 78), les mêmes

1. Bell, *Amida*, pp. 240, 241, fig. 168, 169.
2. *Op. l.*, p. 239, fig. 166.
3. *Op. l.*, p. 259, fig. 201, 204. Voir aussi p. 226, fig. 210.
4. Sanahin, phot. Ermakov 16599. Voyez Grimm. Deux pignons à Ardi, 16630.
5. Daratchitchag, Saint-Grégoire, très simple : phot. Ermakov 15865 ; Ani, cathédrale, 15211 ; Gandzasar, plus riche, 13498* ; Éeschk Vank, 315, etc.
6. Église de la Mère-de-Dieu, phot. Ermakov 15888-92, 16445-6 ; Alichan, *Sisakan*, p. 195. Pour la date, voyez Saint-Martin, *Mémoires historiques*, t. II, p. 111 et Alichan, *op. l.* p. 185 sq. Plus simple à Daratchitchag, Katóghike, 15851.

marbriers, sans doute, ont ciselé, en 1215, sur toute la longueur des façades latérales, une grêle colonnade, que



Phot. Ermakov.

FIG. 77. — Église de la Mère-de-Dieu à Amaghou (Arménie). Façade Est.

domine le pignon uni[1]. Peut-être même la cathédrale, qui en a fourni le modèle, fut-elle reconstruite vers cette

1. Nommée Sourp-Grigor dans GRIMM, p. 8, pl. 41 (VII d'Ani). Phot. ERMAKOV 15213. Sur cette église, cf ORBELI, *Anijskaja Serija*, 4, p. 41, n° 82; LYNCH, *Armenia*, t. I, p. 374, fig. 76-77.

époque[1]. En Géorgie, les plus anciennes églises, par exemple Sainte-Croix près Mtskhet[2] (fig. 85), Sion à Aténi[3], imitent la sévérité des premiers modèles arméniens; les plus récentes reproduisent le long des bas-côtés[4], ou même dans le haut[5], sur les parois de la grande nef, les fausses colonnades d'Ani.

Avançons maintenant vers Constantinople, à travers l'Anatolie. Nous verrons que les deux écoles ne travaillaient pas d'après le même principe : l'Anatolie employait de préférence l'arcade décorative, qui ne répond point aux divisions intérieures. Cette pratique est constante, soit aux cinquième-sixième siècles, avec les parements en pierres de taille, ornés de pilastres et de plates-bandes[6], soit plus tard, sur les façades monolithes des églises souterraines[7], soit sur les églises cruciformes de type oriental[8]. L'arcade structurale, qui caractérise Constantinople, n'est certes pas inconnue à l'ancienne tradition anatolienne[9]. Mais elle reste l'exception. C'est seulement aux dixième-onzième siècles, dans l'église cruciforme, qu'elle prend plus de place, justement à mesure que Constantinople exerce plus d'influence. D'abord, elle

1. Orbeli, *op. l.*, p. 38, n° 73. Le premier édifice fut commencé en 989, terminé en 1001. La même observation, si elle est juste, devrait s'appliquer à l'église de Marmachên, presque identique à la Cathédrale d'Ani, et qui date de la même époque (entre 986 et 1009) : Alichan, *Chirak*, p. 147.
2. Phot. Ermakov 15397, 403, 412.
3. *Op. l.* 4795.
4. Samtavro : phot. Ermakov 13516; Mejrouskévi, 16628 (2 arcades sur chacun des bas-côtés, comme en Crète) ; Samtavis, Grimm, pl. 4, etc.
5. Alaverdi : phot. Ermakov 13503 ; Gélath, Grimm, pl. 8-11.
6. Soit pour renforcer les angles : Busluk-Fezek, Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 188, fig. 63, et aussi Sati, p. 173, fig. 57; comparez Ramsay-Bell, n° 44, p. 221, fig. 181 et p. 451, fig. 351; soit pour partager les façades sans tenir compte des divisions intérieures : tombeau de Göreme, Rott, p. 171, fig. 56; Skupi, p. 193, fig. 65-67.
7. Strzygowski, *Kleinasien*, p. 151; Ramsay-Bell, p. 449, fig. 348; Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, pp. 140, 211, 243, 244, 275.
8. Tchet-Dagh : Ramsay-Bell, fig. 230; Kara-Dagh, n° 35 (p. 184, fig. 153); Fisandün : Strzygowki, *Kleinasien*, p. 154.
9. Tomarza, le long de la grande nef : Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 183, fig. 60. — Jürme : Strzygowski, *Kleinasien*, pp. 115, 170. Dans le Kara-Dagh : Ramsay-Bell, p. 455.

se juxtapose aux arcatures décoratives, par exemple dans l'église de Tchangli-Klissé, déjà byzantine par son parement et sa coupole[1]. Enfin, elle s'accuse avec une entière



Phot. Ermakov.

FIG. 78. — Église de Tigrane Honentsi à Ani (Arménie). Angle Sud-Ouest.

franchise, en même temps que le type constantinopolitain, soit sur le plateau à Ilanli-Klissé[2], soit plus près de la côte à Déré-Aghsy[3]. En fait, sur le sol d'Anatolie, elle constitue un emprunt.

1. ROTT, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 258, fig. 95-96 ; RAMSAY-BELL, p. 404, fig. 334. De même à Ala-Klissé, *op. l.*, p. 403, fig. 325, 326.
2. Et à Saint-Grégoire de Nazianze à Gelvere : RAMSAY-BELL, p. 418 sq., fig. 341, 344-346.
3. ROTT, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 303, fig. 111. Cf p. 308 ; à Islamkoï, près

Une analyse attentive démêlerait aussi en Crète les deux courants qui se croisent. Les arcatures y sont fréquentes. Les unes viennent sûrement d'Asie : on les observe sur les basiliques à nef unique pourvues d'arcades intérieures, suivant le type du Tur-Abdin, et au Sud seulement[1], comme un rappel du narthex latéral ou du réfectoire, qui accompagne ce modèle dans le couvent de Mar Kyriakos à Arnas[2]. On les observe aussi, et toujours au Sud, sur les basiliques voûtées à triple nef. Elles ne servent qu'à la décoration. Elles correspondent, il est vrai, aux colonnes ou aux piliers de la grande nef; mais, à travers le berceau continue du bas-côté, aucune arcade ne les y relie. Elles dessinent si peu les lignes de la structure qu'elles manquent justement à l'Ouest, à l'endroit où la courbe du berceau devrait se profiler sur la façade[3]. Ainsi, le long de la basilique voûtée, d'origine orientale, les arcatures conservent le caractère décoratif propre à l'Orient.

Avec l'église cruciforme, le procédé est moins franc. On y reconnaît exactement les lignes de la structure, lorsque les bas-côtés sont voûtés d'arête, ainsi qu'à Constantinople[4]. Mais, s'ils portent des berceaux, comme ceux des basiliques, l'arcature, soit simple[5], soit double[6], n'est plus qu'un ornement. Le système constantinopolitain se trouve alors « contaminé ». Il est même parfois résolument écarté, pour faire place à ce léger décor, appliqué sur les côtés et sur la grande abside, à la manière anatolienne[7].

d'Isbarta, p. 11, fig. 3. Comparez Sidé, p. 63, fig. 25, où les mêmes arcatures décorent une basilique à nef unique.

1. Gerola, *Mon. veneti*, p. 196, fig. 137.
2. Bell, *Amida*, p. 249. Voyez les remarques de Strzygowski, p. 267.
3. Exemple typique à Bizarjano (Pediada) : Gerola, *Mon. veneti*, p. 131, fig. 133. Comparez Agia, p. 74; Candie, p. 209, le long d'une nef simple voûtée en berceau.
4. Gerola, *Mon. veneti*, p. 218, fig. 205-206, 207-208, 210.
5. *Op. l.*, p. 221, fig. 213, p. 222, fig. 217-218, 220-221, 225.
6. Saint-Myron : *op. l.*, p. 84, fig. 45 (plan), 46 (vue).
7. Milopotamo : *op. l.*, p. 80, fig. 43; de même, p. 228, fig. 231.



Phot. Poulitsas.

FIG. 79. — Église du Prophète-Élie, près de Géraki (Laconie). Angle Sud-Est.

Influence de Constantinople sur l'École grecque avant le quatorzième siècle. — En Grèce, une suite d'arcades, pareilles à celles de Crète, d'Anatolie et d'Arménie, sans lien avec la structure, décore les absides latérales d'une petite église triconque en Laconie[1] (fig. 79). L'exemple est unique. Ailleurs, à chaque extrémité du transept, se dresse depuis le sol jusqu'au pignon, sur deux piliers saillants, une arcade unique, robuste et profonde, sans ressaut, comme les grands arcs de Sainte-Sophie. Appliquée contre une surface unie, comme un contrefort, elle consolide l'édifice sans l'orner, sans rien lui ôter de sa sévérité. Ce caractère la distingue du type constantinopoli-

1. Prophète-Élie, à une heure et demie de Géraki: phot. POULITSAS 20-21.

tain, de ces faisceaux d'archivoltes creusées dans le mur et plusieurs fois répétées sur une même façade, en rapport avec chacun des membres de l'édifice.

Cherchons le chemin que ce motif spécial a suivi sur le sol de Grèce. Ces arcades ne manquent à aucune des églises à trompes d'angle du onzième siècle. Elles forment un trait typique de leur physionomie, dans le Péloponnèse à Christianou[1], à Monemvasie[2], aussi bien qu'en Attique et en Phocide[3]. En revanche, en dehors de ce type, elles se rencontrent rarement, comme par occasion, dans une région déterminée, la Grèce du Nord : au onzième siècle, dans les églises cruciformes, au voisinage des églises à trompes d'angle, Panaghia de Saint-Luc[4], Amphissa en Phocide[5], Kaisariani en Attique[6]; au treizième siècle, plus loin, dans les basiliques à transept d'Arta[7] (fig. 23) et de Thessalie[8]. Leur emploi est donc limité à un type, l'église à trompes d'angle et en dehors de ce type à une région, la Grèce du Nord. Par elle, la Grèce du Nord se trouve en communion avec les Balkans. Elles reparaissent en effet soit près d'Uskub, durant le quatorzième siècle, à Nagoriča (fig. 46) et dans les gorges de la Treska[9] (fig. 80), soit sur les bords de la Mer Noire,

1. Façade Nord : phot. LAURENT (18 × 24) 9 G. — L'arcade manque dans le haut, mais cette partie de l'édifice a été refaite anciennement, en sorte que l'on admettra qu'elle existait à l'origine. — Façade Sud : (13 × 18) 249; LAMPAKIS 1597*.

2. Conservée seulement au Sud, phot. LAURENT et MILLET*. Cf MILLET, *Daphni*, p. 57.

3. Daphni : MILLET, *Daphni*, pl. V-VI. Panaghia Lycodimou : phot. LAMPAKIS 1478-80. Saint-Luc et Saint-Nicolas, cf SCHULTZ-BARNSLEY, pl. 2, 7, 56-58.

4. *Op. l.*, pl. 1, 2, 9, 10, 16; MILLET, *Hautes-Études*, B 247-248. Au Sud seulement.

5. Phot. LAMPAKIS 2312, 2315; *Antiq. chrét.*, p. 30.

6. STRZYGOWSKI, 'Εφημ. ἀρχ., 1902, p. 54 sq. : du côté Nord seulement.

7. Kato-Panaghia, phot. LAMPAKIS 2454 ; phot. LE TOURNEAU.

8. Porto-Panaghia, phot. LAMPAKIS 2147.

9. A Nagoriča*, les piliers sont soutenus par des corbeaux, parce qu'il y avait un portique en dessous. KONDAKOV, *Makedonija*, p. 196, fig. 132. De même à Mlado-Nagoriča, p. 194, fig. 131.

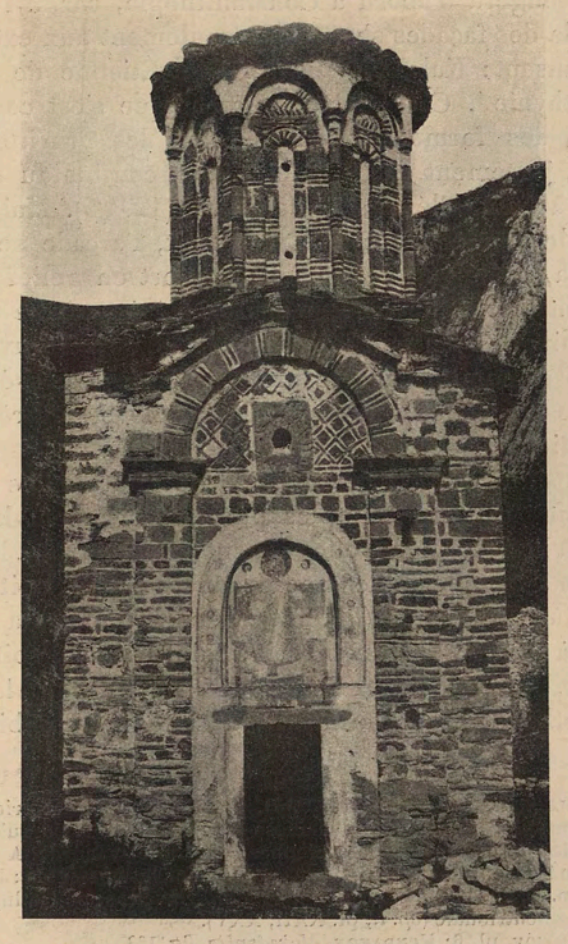


Fig. 80. — Église de Saint-Nicolas, dans les gorges de la Treska, près d'Uskub. Façade Ouest.

à Mésemvrie, dans une église cruciforme de type archaïque : Saint-Jean [1].

D'où proviennent-elles ?

1. Voyez plus haut, p. 89.

On songera d'abord à Constantinople, car, à l'origine, l'arcade des façades s'y montre seulement aux extrémités du transept: Kalender-Djami, Saint-Étienne de Triglia, en Bithynie [1]. Cette manière archaïque s'est conservée, à côté des formes nouvelles, dans les provinces éloignées, justement en Macédoine, aux confins du domaine grec, à Saint-Clément d'Ochrida [2] (1294/5). Mais regardons de plus près : à Saint-Clément, l'arcade se creuse dans la façade ; en Grèce, elle ressort en relief comme un contrefort ; elle dépasse les bas-côtés comme un transept saillant [3]. En fait, le modèle exact se retrouve plutôt en Mésopotamie, dans le prototype même des églises à trompes, à Amida, où Miss Bell l'a relevé sur trois côtés de l'édifice [4].

Que signifient ces arcades ? Sans doute, elles servent de contreforts : de simples pilastres occupent la même place à Nisibis [5]. Mais elles jouent un autre rôle. Dans les églises à trompes, elles encadrent les portes, soit sur les côtés, à Christianou (fig. 126), dans la Panaghia Lycodimou, à Daphni [6], Monemvasie, Saint-Nicolas, soit sur le devant, à Saint-Luc. A Saint-Luc [7] (fig. 81), sur la façade du narthex, la haute « niche » d'Amida se combine avec

1. Hasluck, *B. S. A.*, t. XIII (1906-7), p. 287, fig. 1-2. L'intérieur a été comblé ensuite. Dans la Pantobasilissa (fig. 1, n° 4), il n'y a qu'une seule archivolte ; les arcatures se développent sur toute la façade. A Kalender-Djami, le transept fait une très légère saillie sur les bas-côtés : Ébersolt-Thiers, p. 95, fig. 42. Le plan, non plus que l'élévation, ne l'indique sur la façade septentrionale (*op. l.*, pl. XXII, XXV).

2. Miljukov, pl. 6 ; Kondakov, *Makedonija*, fig. 168.

3. Comparez avec Gerola, *Mon. veneti*, fig. 205-208.

4. Strzygowski, *Orientalisches Archiv*, t. I (1910), p. 5, fig. 2 ; Bell, *Churches and Monasteries*, p. 93, fig. 30.

5. Strzygowski, *Amida*, p. 271, fig. 214. Les mêmes, à Constantinople, sur les deux façades d'Atik-Moustafa, appartiennent-ils à la construction primitive ? Cf. Ébersolt, p. 22, fig. 16 ; Ébersolt-Thiers, p. 132, fig. 63-64, pl. XXX-XXXI.

6. Probablement aussi sur le devant : cf. Millet, *Daphni*, p. 57. Plus douteux, à Monemvasie.

7. Millet, *Hautes-Études*, B 246 ; phot. Lampakis 2175 ; Schultz-Barnsley, pl. 2, 7.

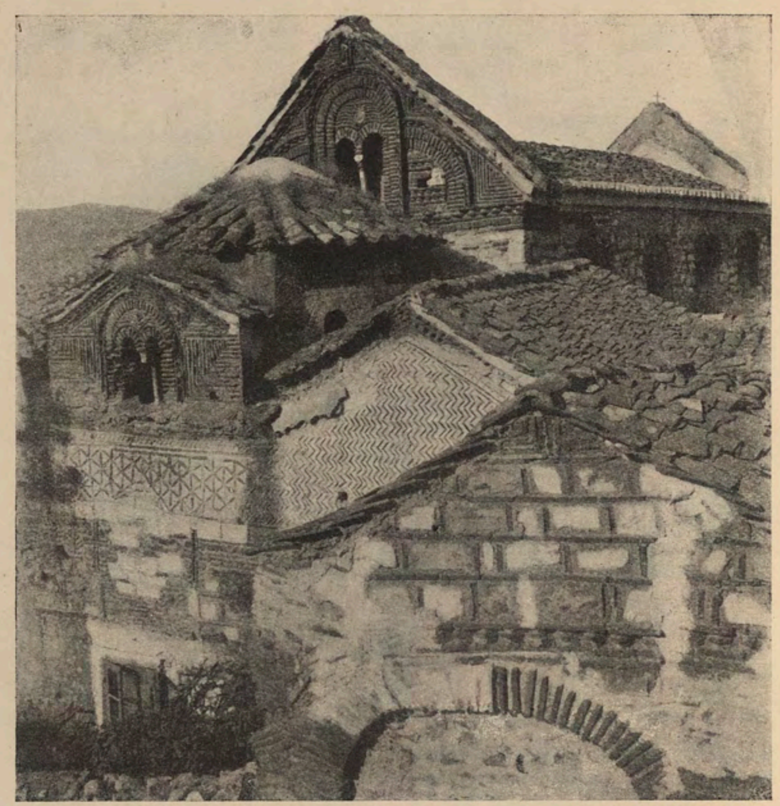


Phot. Htes Études B 216.

FIG. 81. — Catholicon de Saint-Luc. Façade Ouest.

des arcatures analogues à celles de Nicée : depuis le sol jusques au faîte des catichouména, trois arcades marquent les divisions intérieures. Celle du centre, plus haute, sous un pignon, fait saillie au-devant des autres. Elle atteint ainsi une profondeur inusitée, pareille à celle d'un porche. Plus bas, au niveau du premier étage, une autre, pressée entre ces deux puissants piliers, abrite réellement la porte. C'est en ce sens que le motif fut interprété, quand on le transposa par imitation sur des annexes postérieures, à Saint-Luc même [1] ou à Monemvasie (fig. 113). Il rappellerait ainsi les arcades plus modestes, plus basses, vraies réductions de porche, qui protègent en particu-

1. Exonarthex aujourd'hui disparu : cf. SCHULTZ-BARNSLEY, p. 19 ; WULFF, *Hosios Lukas*, pl. II.



Phot. Lampakis.

Fig. 82. — Église de Sainte-Théodora à Arta. Façade Ouest.

lier les entrées latérales, en Mésopotamie [1], en Cappadoce [2] et en Crète [3].

Il semble donc qu'en Grèce, comme en Anatolie et surtout en Crète, les procédés de Constantinople et ceux

1. Mar-Philoxénos à Midyat : Bell, *Amida*, p. 256, fig. 196, 198; Mar-Kyriakos à Arnas, p. 249, fig. 183.

2. Saint-Amphiloche à Koniah, façade Sud : Ramsay-Bell, fig. 328, 330. En Arménie, à Daratchitchag, petite église: phot. Ermakov 15862, 15886; à Ardi, 16630.

3. Gerola, *Mon. Veneti*, p. 230, fig. 237, 261.

de l'Orient se soient rencontrés et associés. Mais les arcatures des façades eurent le même destin éphémère que les calottes des bas-côtés : aux Saints-Théodores de Mistra, réplique de Daphni, les frontons unis reparaissent avec les berceaux. Frontons et berceaux, voilà le procédé constant, de Scripou à Mistra.

Sur la forme des narthex, Constantinople exerça peu d'action. Les coupoles y sont rares, au onzième siècle[1], et n'apparaissent qu'assez tard : à Kaisariani, longtemps après la construction de l'église; à Sainte-Théodora d'Arta (fig. 82) ou aux Saints-Apôtres de Léondari[2], vers le treizième ou le quatorzième. N'allons pas nous imaginer que la coupole amène avec elle l'arcature sur la façade. Les architectes de Grèce comprenaient si peu l'art de Constantinople qu'ils ont plaqué devant elle un fronton uni, à la place habituelle, sur le narthex de Sainte-Théodora et celui des Saints-Apôtres, et même aux endroits où l'usage n'en demandait pas, par exemple, à Arta encore, sur les bas-côtés d'une basilique, aux Blachernes (fig. 52).

En ceci, ils suivaient une fois de plus la tradition orientale. En Crète, en effet, la coupole basse, dressée sur le narthex des basiliques[3], vient d'Asie, puisqu'elle appartient aux prototypes relevés par Miss Bell dans le Tur-Abdin. Elle conserve même certaines formes propres à cette région[4]. Or, justement, à Haghios-Farangos[5], on voit la calotte soulever la toiture derrière le pignon de la façade antérieure. De même, en Macédoine, au monastère de Marko (fig. 83), quatre frontons aveugles l'enferment et la

1. Cinq calottes, à Manolas : Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 19.
2. Phot. Fougères 138.
3. Gerola, *Mon. veneti*, p. 242, fig. 286, 287-288.
4. A San Tomase, Bonifacio, *op. l.*, p. 288, la coupole se dresse sur un piédestal cubique, analogue à celui qui enferme la calotte elle-même, au couvent de Mar-Augen, ou qui porte un baldaquin sur la travée centrale du porche, au-devant de l'église nommée Zoravar, à Érivan, phot. Ermakov 16179.
5. Gerola, *Mon. veneti*, p. 232, fig. 243-244.

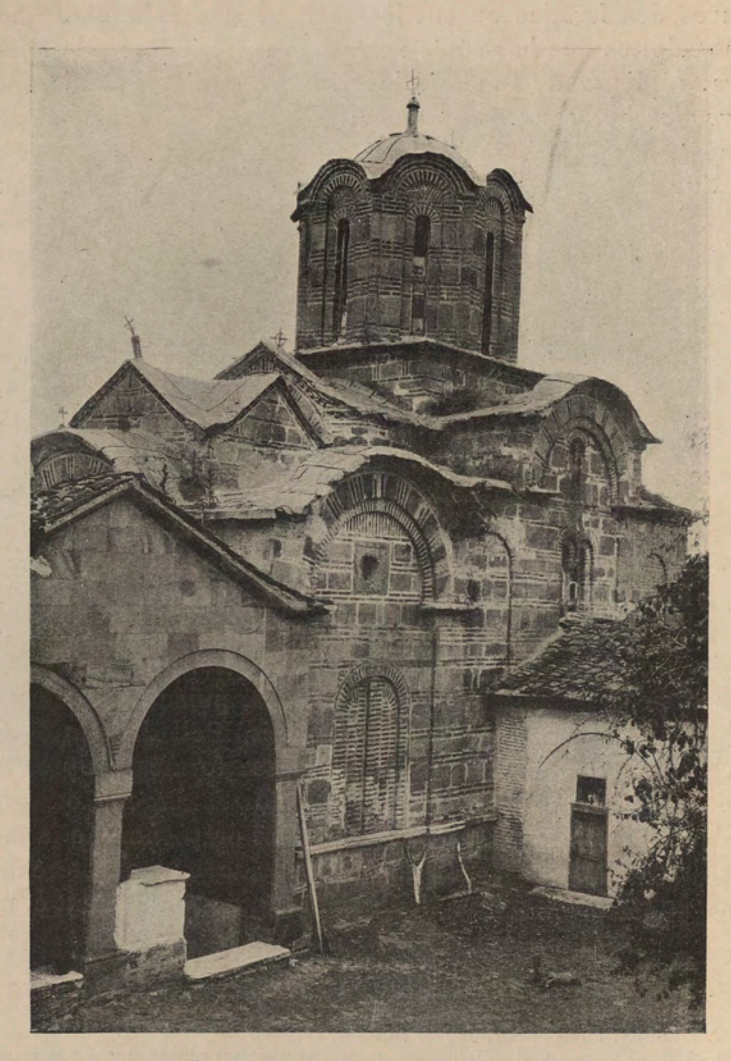


FIG. 83. — Église du monastère de Marko, près d'Uskub.
Angle Sud-Ouest.

dissimulent, comme dans une boîte aux bords découpés. D'autres aussi, en Arménie, serrent de près la base des coupoles, dans les petites églises, ou même, dans les édifices civils, tels que la porte triomphale de Ghôcha-Vank, à Ani[1]. Il est donc clair qu'en traçant ces fermes profils, au lieu des souples arcades constantinopolitaines, l'École grecque se trouve en sympathie avec l'Orient.

Les portiques nous feront voir aussi le mélange des traditions et la faible influence de Constantinople.

Les plus remarquables sont les plus petits. Ils occupent une place limitée au-devant des portes. Nous distinguerons deux types.

L'un, élégant et léger, formé par deux colonnes, protège, soit les entrées latérales du narthex, dans la Capnicaréa d'Athènes (fig. 75), à Nauplie (fig. 69, 70), soit les entrées normales sur les trois façades, à Merbaca (fig. 84) et sans doute, primitivement, aux Blachernes d'Élide (fig. 16). On le retrouve, semble-t-il, sous un aspect plus monumental, à Samari[2]. M. de Vogüé en a relevé de pareils aux côtés des vieilles basiliques syriennes[3]. Mais il

1. Brosset, *Ani*, pl. XXIX ; phot. Ermakov 4094 et mieux 10699. Voyez les églises de Sourp-Grigor et de Varak-Vank, à Van (Bachmann, *Kirchen und Moscheen*, pl. 24, 29 ; Lalahian, *Vaspuragan*, pp. 45, 65), et un mausolée musulman d'Erzeroum (Bachmann, pl. 10).

2. Voyez fig. 32. Au Nord, Couchaud a marqué une colonne. Son relevé est inexact. Nous l'avons respecté, n'ayant pas pris nous-même de mesures sur ce point. Les pilastres saillants sont symétriques et correspondent exactement à la largeur du transept. La pièce annexe, au Nord, qui correspond au bas-côté Nord-Ouest, ne fait qu'un avec l'église. Sa présence explique l'irrégularité du porche. Au Sud, il y avait évidemment deux colonnes, en face des deux pilastres. Voyez fig. 31, 88 et phot. Laurent 97 (vue du Nord-Est).

3. Baqouza : Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 118, p. 133 : « petite voûte en pierre, appuyée sur deux architraves, qui, d'un côté, sont portées par deux colonnes et, de l'autre, par deux corbeaux ou des demi-colonnes encastrées dans le mur de l'église ». D'après Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, p. 194, fig. 74, ces portiques latéraux semblent avoir été des accessoires communs aux grandes églises de la région, pendant le sixième siècle. Voyez aussi Vogüé, pl. 120 ; Butler, *op. l.*, pp. 196, 214, 224, 230. — Au cinquième siècle : Ruwêḥâ, Butler, *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 3, pl. XVII ; *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, p. 228. Voyez aussi *op. l.*, pp. 136, 137, 145, 166. — Tombeau de Bizzos à Ruwêḥâ : *op. l.*, p. 248 ; Vogüé, pl. 91.

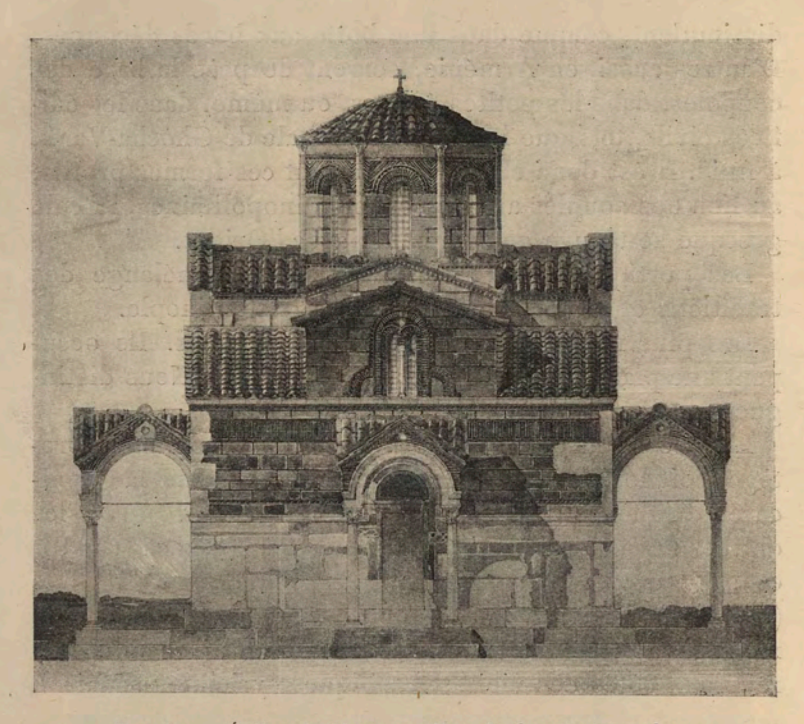


FIG. 84. — Église de Merbaca. Façade Ouest et porches.
Dessin de L. Chesnay, propriété des Monuments Historiques.

ne semble pas que la tradition hellénistique les ait légués à la Grèce. Au douzième siècle, ils y apparaissent comme une nouveauté : dans le groupe d'Argolide, ils s'insinuent, pour ainsi dire, entre le prototype (Chonica) et les répliques (Haghia-Moni et Merbaca). Au contraire, en Orient, le motif se perpétue et se développe[1]. Il affecte deux formes.

La plus lourde, celle d'Anatolie, un simple berceau posé sur deux murs[2], se retrouve, au dixième siècle, en

1. Ce fait a été signalé par STRZYGOWSKI, *Kleinasien*, p. 155.
2. RAMSAY-BELL, p. 318. Voyez les basiliques de Binbir-Kilissé, nos 1 et 6 (fig. 2, 30); Viransheher, n° 2, p. 326, fig. 254, 256; Sarigül, p. 332, fig. 265, 266; et STRZYGOWSKI, *Kleinasien*, p. 97.



Phot. Ermakov.

Fig. 85. — Église de Sainte-Croix près Mtskhet. Façade Sud et porche.

Géorgie, dans l'église de Sainte-Croix, près Mtskhet[1] (fig. 85), ou à Lekhné[2], au treizième, à Trébizonde[3] (fig. 68), et de là passe dans la Russie de l'Est, à Juriev-Polskij, près de Vladimir (1230-1234)[4], et en Serbie. On

1. Phot. Ermakov 15397. A Mejrouskévi, 16636, même type, plus complexe; dans le Bodbijskij Monastyr (Kakhet), 13512, les quatre arcades sont semblables, mais il n'y a qu'un pignon : une lanterne se dresse au-dessus. Voyez aussi Dranda, *Kavkaz*, t. III, p. 8 sq.
2. *Kavkaz*, t. IV, p. 14; phot. Ermakov 101.
3. Millet, *B. C. H.*, t. XIX (1905), p. 453. Voyez les plans : Sainte-Sophie, sur les trois façades, p. 449; Chrysoképhalos et Saint-Eugène, du côté Nord, pp. 447, 448. Bachmann, *Kirchen und Moscheen*, pl. 12-13, a publié les vues de Sainte-Sophie, sans plan ni commentaire.
4. Grabar, t. I, p. 316.

connaît Studenica[1]. Nous publions ici pour la première fois l'église de Kuršumlia (fig. 86-87), édifiée aussi par Étienne Nemanja, vers la fin du douzième siècle. Si Studenica revêt une parure latine, en revanche, Kuršumlia reproduit le voûtage sans cintre, les tranches de briques chevauchant l'une sur l'autre des monuments mésopotamiens et byzantins[2]. Les Serbes ont donc reçu le motif non de l'Occident, qui l'a parfois traité de même, par exemple, en Angleterre, avant la conquête normande[3], mais de la source commune. Ils ont imité le porche anatolien. Comme en Angleterre, ils le transforment. Ils ne cherchent plus à l'alléger, ainsi qu'à Mtskhet ou à Trébizonde, en pratiquant des ouvertures sur les côtés ; au contraire, ils en font un vestibule clos; puis, au treizième siècle, à Žiča, Gradac, Arilje, ils l'agrandissent, le ferment vers l'extérieur, le dégagent vers la nef, aboutissent enfin à ce transept bas, qui constitue le trait original de leur architecture[4].

Le porche syrien, plus léger, reparaît, au douzième ou au treizième siècle, sur les côtés de la cathédrale, à Ani[5], et de Saint-Grégoire, à Daratchitchag (fig. 130)[6]. Les colonnes ont fait place à des faisceaux de demi-colonnes et de pilastres ; le berceau, à une calotte sur trompes couvrant un carré. Le temps n'a presque rien épargné ; mais, à Ani, nous rétablirons aisément un pignon au-dessus de chacune des trois arcades, puisque cette forme, que nous savons familière à l'Arménie, se retrouve en quelques porches analogues, mais plus simples, édifiés aux dix-

1. Pokryškin, pp. 13, 22, pl. IV, IX ; Balş, *Églises de Serbie*, p. 6, fig. 4-5.
2. Choisy, *Hist. de l'Archit.*, t. II, p. 9 ; Bell, *Amida*, p. 237.
3. Rivoira, 2e éd., p. 474, Canterbury, Saint-Pancrace, sixième ou septième siècle ; 538, Breamore, dixième siècle ; 547, Worth, onzième siècle.
4. Pokryškin, p. 31 sq. ; Balş, *Églises de Serbie*, p. 9 sq.
5. Brosset, *Ani*. pl. VIII ; Grimm, pl. 37, 38 (I, VIII d'Ani) ; phot. Ermakov 12922-23. Je crois distinguer des trompes sur ces photographies. Pour la date, voyez plus haut, p. 156, note 1. Il semble bien que Texier, *Arménie*, t. I, pl. 14 sq., ait tort de dessiner un simple portail en saillie.
6. Phot. Ermakov 15264.



Fig. 86. — Église de Kuršumlia en Serbie.
Angle Sud-Est et porche.

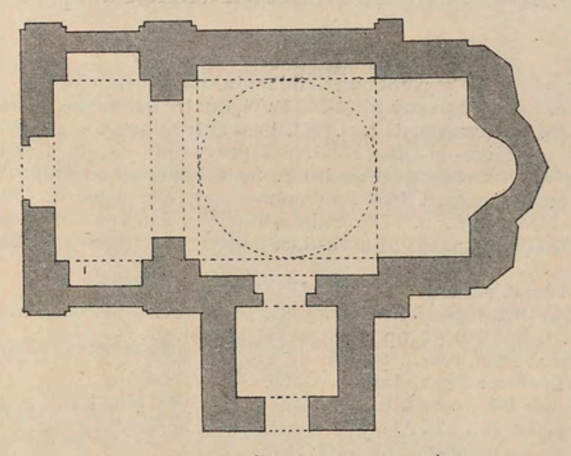


Fig. 87. — Kuršumlia. Plan au $\frac{1}{200^e}$.

septième et dix-huitième siècles[1]. Or, c'est justement cette forme que revêtent les porches d'Athènes et de Nauplie, se distinguant ainsi du vieux modèle syrien, qui se retrouve à Patmos[2]. Nous y verrons comme un signe de parenté.

Dans le Magne, devant la façade occidentale, une coupole basse recouvre un carré, entre trois murs percés d'arcades[3]. A-t-on simplement réduit l'exonarthex ajouré de Kilissé-Djami, à Constantinople ? Mais d'où proviendrait ce démembrement ? Il n'est point fortuit : dans une église voisine (Asomato, près Bouliarioi), c'est le narthex qui l'a subi ; en Crète, le narthex est parfois aussi limité à une partie de la façade[4]. Or la Crète possède aussi le porche du Magne, mais associé à un autre plan, qui nous en fait deviner l'origine. On connaît dans le Tur-Abdin ce narthex carré, sous une coupole basse, au bout d'une longue nef unique, voûtée en berceau[5]. L'École crétoise l'a reproduit avec la nef[6] elle-même; puis, elle l'a perfectionné : sur trois côtés, des arcades allègent les parois; le narthex devient un porche[7]. Si l'édifice compte trois nefs, le porche précède l'une d'elles[8]. Ainsi, dans le Magne, il vient s'adapter à la nef

1. Ces porches portent un baldaquin pour les cloches : Érivan, Katôghike, phot. Ermakov 16175-76, 16224, quatre colonnes, ajouté en 1861, d'après Lynch, *Armenia*, t. I, p. 211. Les autres ont des piliers : Sévan, basilique de la Mère-de-Dieu, 15961, réplique réduite de celui d'Etchmiadzin, qui compte deux étages d'arcades et fut terminé en 1658 (*op. l.*, pp. 243, 262); Nouveau Bayazet, 16038, de même style que celui de Choghakath, édifié en 1693 (*op. l.*, p. 271); Sainte-Ripsimè, sans pignon, construit en 1653 et 1790 (*op. l.*, p. 269); Basch-Garni, 10234, avec une corniche horizontale.

2. Relevés et photographies de M. et Mme Paul Marc.

3. Haghios Stratégos à Bouliarioi, Haghios Soter à Gardénitsa : Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), pp. 178-180, pl. XI-XII.

4. Gerola, *Mon. veneti*, p. 240.

5. Mar-Yuanna : Bell, *Amida*, p. 230.

6. Gerola, *Mon. veneti*, fig. 253, 255, 257. Voyez plus haut, p. 46.

7. *Op. l.*, fig. 252, 254. Ailleurs, il est ajouté après coup (fig. 256, 260, 262 et devient plus complexe (fig. 261, 263).

8. *Op. l.*, p. 240, note 6.



Phot. Laurent.

FIG. 88. — Église de Samari en Messénie.
Façade Ouest, portique et clocher.

centrale du plan cruciforme. Il y est détaché de sa racine, il y a pris un aspect byzantin ; mais il conserve la coupole basse et la forme carrée du lointain prototype mésopotamien.

L'Arménie et le Caucase nous offrent aussi des portiques à triple arcade, semblables à celui de Samari[1] (fig. 88, 89). Les arcades sont inégales : celle du milieu, plus grande et plus haute, domine les deux autres. Ce trait nous ramène à certains palais d'Orient[2]. En outre, à Samari, la travée centrale est voûtée en berceau et surmontée d'un pignon : sur chacun des côtés, une calotte en brique donne un peu d'air et d'aisance. Ce mélange heureux nous rappelle aussi les vieux monastères mésopotamiens ; seule-

1. Gandsak : phot. ERMAKOV 11535 ; Safara, 11540.
2. ANDRAE, *Hatra*, I, pl. II ; STRZYGOWSKI, *Amida*, pp. 180, 181 ; surtout HERZFELD, *Sâmarrâ*, p. 11, et SARRE-HERZFELD, *Iranische Felsreliefs*, p. 126 sq.

ment, au couvent de Mar-Augen, le rapport est inverse : au milieu, c'est la gaine cubique d'une coupole basse qui surmonte la plus haute arcade[1].

Venons à Mistra[2]. Pénétrons dans la cour de la Métropole : un portique puissant et austère, avec ses trois berceaux parallèles, nous donnera l'impression d'un ancien palais persan et mésopotamien. Cherchons l'analogie en Mésopotamie, dans le Tur-Abdin : les lourdes arcades, plus basses et plus larges, qui conduisent dans un étroit narthex, sont moins profondes et moins expressives, nous oserons dire, moins orientales[3]. Cette fois encore, l'Arménie nous offrira la réplique des formes grecques : une suite de berceaux parallèles, appliqués contre la façade, devant la basilique de Chadé-Vank (fig. 18)[4].

Influence de Constantinople à Mistra. — Ainsi, jusqu'au quatorzième siècle, la Grèce resta ferme dans ses principes. Or Mistra nous révèle un fait nouveau : les deux écoles se rencontrent et s'opposent. L'École grecque a façonné des façades unies et des frontons, partout où elle a tracé les plans, dans les églises anciennes, Saints-Théodores[5], Métropole de Nicéphore[6], ou les églises archaïques, Péribleptos, Évanguélistria, Sainte-Sophie[7]. Elle a voûté en berceau les narthex de la Métropole et de l'Évanguélistria[8], le portique de la Métropole. L'École de

1. On pourrait imaginer une disposition analogue dans l'église cruciforme de Rusafah : Guyer, *Rusāfah*, p. 39.
2. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 18. 2, 20. 7.
3. Mar-Gabriel : Bell, *Amida*, pp. 232-233, fig. 154-155; *Churches and Monasteries*, p. 65. — Mar-Jakub : *Amida*, pp. 236-7, fig. 159-160; *Churches*, p. 71; Preusser, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, pl. 44, 46. — Dêr ez-Zaferân : Preusser, pl. 62.
4. On peut citer aussi, au dix-septième siècle, le porche de Varak-Vank, à Van : Bachmann, *Kirchen und Moscheen*, p. 38, pl. 28-29. Comparez avec les mosquées de la citadelle d'Achlāt (972 et 992 de l'hégire) : *op. l.*, p. 67, fig. 28, pl. 57.
5. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 21.
6. *Op. l.*, pl. 18, 19, 20 : le pointillé indique le fronton primitif.
7. *Op. l.*, pl. 28-34.
8. *Op. l.*, pl. 17. 1, 3, 31. 5.



Phot. Ermakov.

Fig. 89. — Église de Safara en Géorgie.
Façade Ouest et portique.

Constantinople a orné de coupoles le Brontochion[1] et ses répliques, Pantanassa[2], Métropole de Mathieu[3]; elle a dessiné, sur les façades de ces églises, les lignes de la structure.

1. *Op. l.*, pl. 23-27.
2. *Op. l.*, pl. 35-37.
3. *Op. l.*, pl. 17. 2, 4, 18. 2, 19, 20. 1 : l'arcade, au-devant de l'ancien pignon.

Cette fois, les procédés de la capitale ont pénétré franchement dans le chef-lieu de province. Il est un point pourtant où le principe a fléchi. Dans la Métropole et la Pantanassa, ni les catichouména du narthex, ni les arcatures correspondantes, sur la façade antérieure, ne reproduisent exactement les divisions du naos : moins de largeur au milieu, les trois travées presque égales. Ce nivellement n'est point le fait de la Grèce. On le sent déjà, au onzième siècle, à la même place, dans Saint-Marc de Venise, et même, indice plus significatif encore, sur les trois façades du naos, vers la fin du douzième, dans la région de Vladimir[1].

Un autre motif nous fera saisir sur le vif l'action de la capitale. Nous en suivrons pour ainsi dire l'itinéraire, avant de le rencontrer dans la galerie attachée au côté Sud du Brontochion[2].

La première étape est Salonique. Comparons deux portiques : Kilissé-Djami[3] et les Saints-Apôtres[4]. A Kilissé-Djami, une corniche partage la façade en deux zones : au-dessus, cinq arcades répondant, suivant l'usage, aux divisions intérieures; au-dessous, deux grandes baies à colonnes et quatre niches, librement disposées aux côtés d'une porte monumentale. Cette composition originale, pittoresque, faite de fantaisie et de contraste, se trouve reproduite, trait pour trait, aux Saints-Apôtres, sauf la zone supérieure d'arcatures, qui sans doute a disparu. La filiation paraît certaine. Comment se produisit-elle ? Les chapiteaux des Saints-Apôtres portent le monogramme du patriarche Niphon, qui siégea au début du quatorzième siècle. Kilissé-Djami est assurément antérieure. Aurait-

1. Pavlinov, p. 59.
2. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 23. 3, 25. 2.
3. Outre les relevés anciens de Lenoir, Salzenberg, Pulgher, voyez Ébersolt, *Mission*, fig. 24; Diehl, *Manuel*, fig. 198, 204; Gurlitt, p. 33, pl. 9 *b* (phot. et restauration); Ébersolt-Thiers, pl. XXXV-XXXVIII.
4. Texier, *Archit. byz.*, pl. XLIX; Kondakov, *Makedonija*, fig. 60; phot. Le Tourneau et Tafrali.

on copié alors un ancien monument? La ressemblance est trop proche, il faut que les édifices soient du même temps. A Kilissé, ce portique si complexe ne serait-il point ajouté à l'église ? Salzenberg[1] l'a pensé. MM. Ébersolt et Thiers[2] en ont trouvé la preuve, en constatant que la coupole septentrionale recouvre une arcade de l'appendice voisin. Niphon aurait donc imité, à Salonique, une création contemporaine.

Voici maintenant une réplique conçue d'après les mêmes principes : partage de la façade en deux zones, baies simples, géminées ou trilobées, séparées par des piliers. Mais ici, les deux zones répondent à deux étages de l'édifice. Ce modèle pénétra en Grèce dès le douzième siècle, à Daphni[3]. Il venait de Constantinople : les voûtes d'arête l'indiquent assez. Il se retrouve, en 1313/4, à Sainte-Sophie d'Ochrida[4] (fig. 19, 62, 90), assoupli et amplifié. Ainsi qu'à Kilissé, les deux étages ne se correspondent pas. En bas, inégalité et dissymétrie, en rapport avec la dissymétrie du narthex : une ouverture trilobée au centre, au-devant de la porte, deux autres géminées, sur les côtés, enfin, une seule, simple, au Nord, devant l'annexe. En haut, régularité des trois arcades trilobées, égales et équidistantes. Le décor est aussi plus riche qu'à Daphni : niches creusées

1. Salzenberg, p. 115, suivi par Diehl, *Manuel*, p. 416.

2. Ébersolt-Thiers, pp. 154, 163. Ces auteurs, p. 163, note 2, se refusent à identifier Kilissé-Djami avec le monastère construit par le patrice Constantin surnommé ὁ τοῦ Λιβός (et non Lips), contemporain du Porphyrogénète. En effet, le monastère était situé près de l'église des Saints-Apôtres, dont Kilissé se trouve éloignée. M. Diehl, p. 414, d'après le style, attribue l'église à la deuxième moitié du onzième siècle. Observons, toutefois, que la mère d'Andronic l'Ancien restaura le monastère τοῦ Λιβός, y fut enterrée en 1304, ainsi que l'empereur et sa première femme : coïncidence singulière entre les données historiques et la date probable du portique. (Grégoras, IX. 14. 6; Bonn, I, p. 463, l. 17; — Pachymère, *de Andronico Palaeologo*, V. 4; Bonn, II, p. 378, l. 15 ; — Cantacuzène, I. 40.)

3. Millet, *Daphni*, p. 56, pl. IV-VI. L'exonarthex de la Capnicaréa était à l'origine un portique du même type, mais sans étage supérieur.

4. Cf. Antonin, *Iz Rumelij*, p. 59, pl. III-IV; Gopčević, dans Schlumberger, *Épopée*, II, p. 353; Kondakov, *Makedonija*, p. 229, fig. 157.



Fig. 90. — Basilique de Sainte-Sophie à Ochrida. Façade Ouest du portique.

sur les piliers, frises d'arcatures[1] aveugles, ornées de briques, entre les étages. Ces deux motifs ont voyagé de Constantinople à Salonique, où nous les rencontrons, à la même place, sur des portiques de même style : les niches, aux Saints-Apôtres, les arcatures, à Isakié-Djami.

Isakié-Djami de Salonique nous conduit droit à Mistra, puisqu'il s'agit ici de galeries latérales. Ces galeries n'existent plus; mais d'anciennes photographies [2] les montrent couronnées par une frise de petites fenêtres, qui sont aveugles, sauf vers le milieu. Voilà bien le modèle du Brontochion : mêmes proportions larges et basses, même disposition des deux archivoltes, l'une en retraite sur l'autre. Mais la copie dépasse le modèle. Non seulement on a donné plus de jour en dégageant toutes les fenêtres; mais aussi, en les combinant avec les frises d'arcatures, on a trouvé une composition plus complexe, analogue à celle de Kilissé et d'Ochrida.

Il est donc bien vrai qu'à Mistra, au quatorzième siècle, pour la première fois en Grèce, l'École de Constantinople exerce une influence décisive : l'église du Brontochion lui doit ses façades et ses portiques. Nous dirons même que Mistra a pris à Constantinople non seulement des modèles anciens, mais aussi des créations contemporaines.

1. Dix-sept d'après Gopčević et notre photographie, seize d'après Antonin.
2. Voyez plus haut, p. 134, note 7.

II

LES ABSIDES ET LES COUPOLES

Les absides et les coupoles vont nous montrer aussi comment la Grèce s'attache aux formes sobres et sévères, aux surfaces unies, aux contours nets, et s'oppose à Constantinople, qui préfère les faces nombreuses, décorées d'arcatures.

Les formes des absides et des coupoles. — A l'origine, l'École grecque dessinait des courbes : à Scripou, par exemple, en 873/74, trois absides semi-circulaires, selon le modèle des premières basiliques et de la plupart des églises, en Mésopotamie et en Crète. La pratique populaire, à Géraki (fig. 91) [1], Sophicon [2], Galaxidi [3], Calabaca [4], associe ce tracé au simple parement de blocage, et même, dans le Magne [5], au parement de pierre. Nous reconnaîtrons mieux encore, dans ces coupoles cylindriques, larges et basses, de l'Attique, d'Égine ou de Cythère,

1. Voyez Traquair, *B. S. A.*, t. XII (1905-6), p. 267.
2. Prodrome et Hypapanti : phot. Lampakis 6534-35.
3. Phot. Lampakis 2426.
4. Phot. Lampakis 2046.
5. Haghios Stratégos à Bouliarioi (carreaux et briques), Asomato près de Bouliarioi (thin split stones), Sainte-Paraskévi à Platsa (blocage), Saint-Nicolas à Platsa (parement tout en pierre) : Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), pp. 179, 185, 194, 198, pl. XI, XII, XIV, XV.



Phot. Poulitsas.

Fig. 91. — Église de Saint-Sozon à Géraki. Vue des absides.

les premiers types suivis dans le pays[1]. Vers le début du onzième siècle, la Macédoine, à Castoria (fig. 47), à German[2], fait ces tambours plus hauts et paraît les transmettre à Zourtsa[3], à Tégée (fig. 127)[4], à Scala (fig. 128), avec cet appareil un peu lâche, qui est rare sur le sol grec. Partout ailleurs, en ce temps, les absides ont trois faces, les coupoles, huit. A Kaisariani (fig. 106)[5], Manolas[6], Aulis[7], Ligourio[8], Gastouni (fig. 72)[9], Corfou[10],

1. Ἀθηνῶν Ἐλαιῶν, phot. Lampakis 1500, 5202, 5203 ; Égine, église de Saint-Nicolas-Mavrica, 1562 ; Cythère, Pourco, 1643. — Coupole circulaire, plus haute : Phrangavilla, 1625 ; Sophicon (Hypapanti), 6535 ; Géraki ; Ainos, 3430.
2. Voyez ci-dessus, p. 58, note 11.
3. Phot. Laurent 94.
4. Phot. Lampakis 2174,
5. Strzygowski, Ἐφημ. ἀρχ., 1902, p. 55 ; phot. Lampakis 6709.
6. Phot. Lampakis 1598 (détail).
7. Phot. Lampakis 1845-46.
8. Phot. Lampakis 1813-14.
9. Phot. Laurent (18 × 24) 50 ; phot. Lampakis 5934.
10. Saints-Jason-et-Sosipatros : phot. Lampakis 6651.

enfin, dans le Magne[1], se dresse un prisme octogonal, simple et uni, aux arêtes vives, aussi ferme que les demi-hexagones du sanctuaire. Les églises à trompes d'angle, sur leurs larges surfaces, sont presque seules à nous laisser compter plus de huit faces[2]. Quant à l'abside pentagonale, elle paraît inconnue avant le quatorzième siècle[3].

A Constantinople, dès le sixième, dans les coupoles, la magnificence de Justinien fit ouvrir de nombreuses fenêtres et atténuer les contours[4]. Sans doute, on conserva l'abside triangulaire[5] plus longtemps, jusques au onzième[6] et même au douzième[7]. Mais, sous les Comnènes et les Paléologues, les deux membres de l'édifice présentent le même aspect : douze ou quatorze faces à la coupole[8],

1. Haghios Stratégos à Bouliarioi, Saint-Pierre près Pyrgos : Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), pl. XII, XIV.

2. On peut mentionner, en dehors des églises à trompes d'angle, Pentéli-Kallisia, phot. Lampakis 1776-77 ; Gounitsa, Traquair, *op. l.*, p. 208, pl. XVII ; Taxiarque à Aëropolis, pp. 187, 205.

3. Les églises d'Hypati (Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 21) et de Galataki (phot. Lampakis 1683), appartiennent au type athonite du seizième siècle. Celle de Saint-Jean, à Platsa, serait aussi, d'après Traquair (*op. l.*, p. 202, pl. XV, XVII), du quinzième ou du seizième. Voyez l'église du Taxiarque à Aëropolis (*l. c.*).

4. Sainte-Sophie, Saints-Apôtres, Sainte-Irène, Kalender-Djami. A Khodja-Moustafa-Djami, le tambour octogonal serait l'œuvre des Turcs (Ébersolt-Thiers, p. 89). S'il était ancien, il résulterait, ainsi que le plan tréflé, d'un emprunt à une tradition étrangère. En effet, la Crète conserve une autre réplique du modèle oriental qui a fourni ces deux motifs associés : Gerola, *Mon. veneti*, pp. 95, 216-217. Les tambours octogonaux aveugles d'Atik-Moustafa et de Gul-Djami sont d'époque turque (Ébersolt-Thiers, pp. 122, 134).

5. Mir-Achor-Djami, Sainte-Sophie, Saints-Serge-et-Bacchus, et, sans doute, Kalender-Djami. A Khodja-Moustafa, l'abside à trois faces est une restauration. Voyez Millet, *B. C. H.*, t. XXIX, 1905, p. 86 (d'après Choisy, *Art de bâtir*), et surtout Ébersolt-Thiers, pl. XIX. Voyez aussi, au cinquième ou au sixième siècle, les basiliques de Hissarbania (Ivanov, *Izvjestija na blgarskoto arch. Družestvo*, t. II, 1911, p. 125, fig. 18-19) et de Sindžirlij (Mutafčiev, *op. l.*, t. III, 1912, p. 77, fig. 63-64).

6. Dormition de Nicée : Wulff, *Koimesis*, pl. V.

7. Atik-Moustafa, Boudroum-Djami, église septentrionale de Fénari-Iessa (Ébersolt-Thiers, pl. XXX, XXXII, XLIX, voyez p. 216, fig. 106), Sandjakdar-Mesdjid (Paspatis, p. 354 ; Ébersolt, *Rapport sommaire*, p. 14), Toclou-Dédé-Mesdjid (Paspatis, p. 357 ; Gurlitt, p. 36, pl. 9 *b*).

8. On rencontre aussi une coupole circulaire à huit ouvertures à Boudroum et sur l'église septentrionale de Fénari-Iessa (Ébersolt-Thiers, pp. 143, 212).

cinq[1] à la grande abside, parfois même sept, et alors, cinq aux petites[2]. Comme toujours, Salonique suivit l'exemple : trois faces, au sixième siècle, à Sainte-Sophie[3], et encore, en 1028, à Kazandjilar-Djami, cinq, dès le douzième, à Isakié-Djami, Iacoub-Pacha, puis, au quatorzième, aux Saints-Apôtres (fig. 122) et dans les églises serbes.

Pourquoi l'École de Constantinople a-t-elle assoupli le tracé des absides? Sans doute, pour les traiter comme les coupoles. Mais, quand on la voit si peu pressée d'unifier ses procédés, on imagine volontiers qu'elle a dû jeter les yeux sur un autre domaine, chercher en Asie Mineure, non plus sur les côtes, en Lycie, en Pamphylie, en Pisidie, où l'on continue à dessiner les trois faces aussi longtemps qu'elle[4], mais, en sortant de la tradition hellénistique, sur le plateau, en Cappadoce et en Lycaonie, où, nous pouvons observer de tous temps, dans les plus vieilles basiliques[5], dans les églises cruciformes à croix libre[6] et à

1. Kilissé, Eski-Imaret (seulement dans le haut, voir Ébersolt-Thiers, p. 178, pl. XXXIX, XLI), Kahrié, église septentrionale de Zeïrek, Fétiyé (fig. 92), Kéféli-Mesdjid (Gurlitt, pl. 10 *c*), Sinan-Pacha (Paspatis, p. 384), Saint-Nicolas à Bogdan-Séraï (*op. l.*, p. 360 ; Ébersolt, *Rapport sommaire*, p. 13, pl. X, fig. 15), Sainte-Irène (Kondakov, *Pam. Konst.*, p. 129 ; Ébersolt-Thiers, p. 64, pl. XII, XV ; George, *Saint Eirene*, pl. I-II ; Salzenberg la figure triangulaire, les deux faces extrêmes étant masquées dans le bas).

2. Église méridionale et héroon de Zeïrek (Ébersolt-Thiers, pl. XLVII), Gul-Djami, où les absides sont postérieures à l'édifice (Paspatis, p. 320 ; Wulff, *Koimesis*, p. 129 ; Strzygowski, *Kleinasien*, p. 174 ; Gurlitt, pl. 11 *a* ; Ébersolt-Thiers, p. 125, fig. 50, pl. XXVII-XXVIII), église méridionale de Fénari-Iessa, Monastir-Mesdjid (Ébersolt, *Rapport sommaire*, p. 13).

3. Strzygowski, *Kleinasien*, p. 120 ; Millet, *Art. byz.*, I, p. 149 ; *Hautes-Études*, C 688.

4. Au cinquième ou au sixième siècle, à Muskar, Lycie (Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 318, fig. 116), en même temps que le demi-cercle (*op. l.*, p. 27) ou le rectangle (*op. l.*, p. 77, Gagac ; p. 318, fig. 118, Aladja-Jaïla). — A partir du huitième, à Aladja-Jaïla, ann. 812 (*op. l.*, p. 318, fig. 118), Islamkoï (p. 11, fig. 3), Myra (p. 329, fig. 123), Déré-Aghsy (p. 303, fig. 111). Voir Strzygowski, *Kleinasien*, pp. 30, 53.

5. Till : Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 287, fig. 106, demi-cercle prolongé. — Andaval : Strzygowski, *Kleinasien*, p. 65 ; Rott, p. 104, fig. 30. — Binbir-Kilissé : Strzygowski, pp. 14, 24. — Panaghia, à Göreme, sur le mont Argée : Rott, p. 167, fig. 54. — Dans la Syrie du Nord, à Tourmanin on a dessiné, à l'intérieur comme à l'extérieur, les cinq côtés d'un dodécagone : Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 130, 134 ; Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, p. 196.

6. Cf. plus haut, p. 69. Les deux faces extrêmes sont parallèles à l'axe, à

croix inscrite[1], cinq et même sept côtés[2], autour de l'arc outre-passé[3].

La Grèce, cette fois encore, avance d'un pas plus lent que Constantinople. Elle s'en tient au type primitif de ses absides, comme à celui de ses églises cruciformes. Les innovations de la capitale lui restent longtemps étrangères. Nous conclurons que ce qu'elle a de commun avec elle lui vient d'une source commune.

La décoration des absides. — L'abside et la coupole, à Kazandjilar-Djami, par exemple, se ressemblent et par la forme et par le décor. Mais il est clair que la coupole attire l'attention et demande plus de soin : aussi, en Grèce, avant le quatorzième siècle, a-t-elle reçu parfois un revêtement d'arcatures ; l'abside, jamais.

Les deux étages de colonnes corinthiennes que nous voyons, au sixième siècle, dans la Syrie du Nord, à Kalat-Séman, à Qalb-Louzé[4], par exemple, appliqués contre l'abside, pour soutenir la corniche, n'ont point servi de modèles aux arcatures byzantines. Ces arcatures restent pourtant étrangères à la tradition de l'Orient. On les a conçues dans la sphère hellénistique, c'est-à-dire sur la côte d'Anatolie, à Constantinople et à Salonique. En revanche, sur le plateau, elles ne pénètrent qu'avec l'influence de la capitale. Nous ne les rencontrerons donc pas en Grèce.

Suivons-en la genèse. D'abord, au sixième siècle, à

Halvadéré (Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 266, fig. 98) et à Sati (*op. l.*, p. 172, fig. 57).

1. Tchangli-Klissé : Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 259, fig. 95.

2. Saint-Georges à Ortakoï (Cappadoce) : Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 149, fig. 48 ; Karajédik-Klissé ou Hanli-Klissé : *op. l.*, p. 274 ; Ramsay-Bell, p. 419, fig. 341, cf. p. 421.

3. A Trébizonde, l'abside pentagonale caractérise les églises du treizième et du quatorzième siècle, construites par des princes venus de Constantinople, tandis que l'ancien modèle était circulaire : Millet, *B. C. H.*, t, XIX, 444 sq.

4. Voyez aussi Deir-Séta, Baqouza, Tourmanin : Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 116, 119, 125, 134, 142-143, 145 ; Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, pp. 186, 193, 195, 196, 222.

Constantinople[1], et plus tard, à Déré-Aghzy[2], sur chaque face, une arcade, creusée dans l'épaisseur du mur, encadre une véritable fenêtre. Mais, le plus souvent, on ne pratiquait d'ouverture qu'au milieu, une seule, s'il y avait trois faces[3], trois, s'il y en avait cinq ou sept[4]. Alors, l'effet décoratif réclamait, à chaque extrémité, une fenêtre aveugle de même forme : la double archivolte enfermait un panneau plein. L'abside portait ainsi, à mi-hauteur, une ceinture complète d'arcades[5]. On ne pouvait en rester là; on multiplia les zones. Une, d'abord, dans le haut[6]. Nous l'observons, vers le second quart du onzième siècle, à Kazandjilar-Djami, à Sainte-Sophie d'Ochrida (fig. 20), à Sainte-Sophie de Kiev[7]. Dans la suite, elle ne manque jamais, à Constantinople[8]. Une autre, plus tard, prend

1. Mir-Achor-Djami, Ébersolt-Thiers, pp. 9-10, pl. I-III; Saints-Serge-et-Bacchus, *op. l.*, pl. V-VIII; Sainte-Irène, *op. l.*, pl. XII-XIV, XVII, George, *Saint Eirene*, pl. 4-5 ; Atik-Moustafa-Djami, Ébersolt-Thiers, p. 133, fig. 64, pl. XXX-XXXI. Aucun de ces monuments ne montre aussi clairement que Déré-Aghsy la disposition primitive.

2. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 303, fig. 111.

3. Islamkoï, en Pisidie : *op. l.*, p. 11, fig. 3.

4. Voir le plan de Tchangli-Klissé, près de Tcheltek : Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 259, fig. 95. Comparer Saint-Georges à Ortakoï, *op. l.*, p. 149, fig. 48. Sept faces, à Karajédik-Klissé ou Ilanli-Klissé (*op. l.*, p. 274 ; Ramsay-Bell, p. 419, fig. 341, cf. p. 421).

5. A Constantinople : Toclou-Dédé, Paspatis, p. 357, Gurlitt, p. 36, pl. 9 *f*; Saint-Nicolas, Paspatis, p. 360, Ébersolt, *Rapport sommaire*, p. 13, pl. X, fig. 15.

6. Rott (*Kleinasiat. Denkm.*, p. 260) observe cette zone supérieure à Tchangli-Klissé. Elle se rencontre à Philadelphie (phot. Lampakis 6121, 23).

7. Grabar, t. I, p. 145. Il y a deux zones au-dessus des fenêtres de la grande abside. Une seule, dans l'église de Saint-Basile à Obruč (*op. l.*, p. 153), milieu du douzième siècle.

8. Probablement à Boudroum-Djami, si l'on en juge par les vestiges d'arcades qui subsistent : Ébersolt-Thiers, p. 145, fig. 70. Les auteurs, pp. 142-143, constatent simplement que la grande abside a été en partie reconstruite. — Kilissé-Djami : *op. l.*, p. 153, fig. 73 *bis*, pl. XXXV-XXXVI. — Toclou-Dédé-Mesdjid (1054) : Gurlitt, p. 36, pl. 9 *f*; phot. Ébersolt. — Eski-Imaret : Ébersolt-Thiers, p. 172, fig. 82, pl. XLI ; les fenêtres sont murées, voyez p. 178. — Dans l'église septentrionale de Fénari-Iessa, qui rappelle sur bien des points Eski-Imaret, il semble que l'on doive retrouver les arcatures supérieures sous le crépi : *op. l.*, p. 212, fig. 106, pl. LII. — Zeïrek : Gurlitt, p. 33, pl. 9 *c* ; Ébersolt-Thiers, fig. 96, pl. XLVII. Les coupes montrent que, dans l'héroon et



Phot. Ebersolt.

Fig. 92. — Chapelle funéraire de Fétiyé-Djami à Constantinople. Angle Sud-Est.

place dans le bas, près du sol[1]. Les monuments connus nous montrent qu'au temps des Comnènes et des Paléologues la grande cité perfectionna ce merveilleux instrument de décoration : niches, au milieu des arcades, à Kilissé et Eski-Imaret, proportions plus élancées à Zeïrek. Elle l'amena, semble-t-il, à son point de perfection, à Fétiyé-Djami (fig. 92), vers le début du quatorzième

l'église septentrionale, le bas des absides se trouve masqué par l'exhaussement du terrain. — Sandjakdar-Mesdjid : Paspatis, p. 354.

1. Église méridionale de Fénari-Iessa, Ebersolt-Thiers, p. 217, fig. 107, 109, pl. LII ; chapelle funéraire de Fétiyé (fig. 92), *op. l.*, p. 237, fig. 117, pl. LVII, Paspatis, p. 298 ; Kahrié-Djami, Schmidt, *Kahrié-Djami*,

siècle, lorsque l'on construisit le Brontochion de Mistra.

Elle le transmit à la province, à Samos[1] et Mésemvrie (fig. 123)[2], surtout aux Serbes. Mais, cette fois, l'École macédonienne n'a point suivi aveuglément les exemples venus du Bosphore. Elle évite de dessiner sur ses absides deux zones d'arcatures (fig. 93)[3], elle s'en tient à celles des fenêtres[4], mais la développe, l'allonge plus ou moins, soit, jusqu'à mi-hauteur[5],

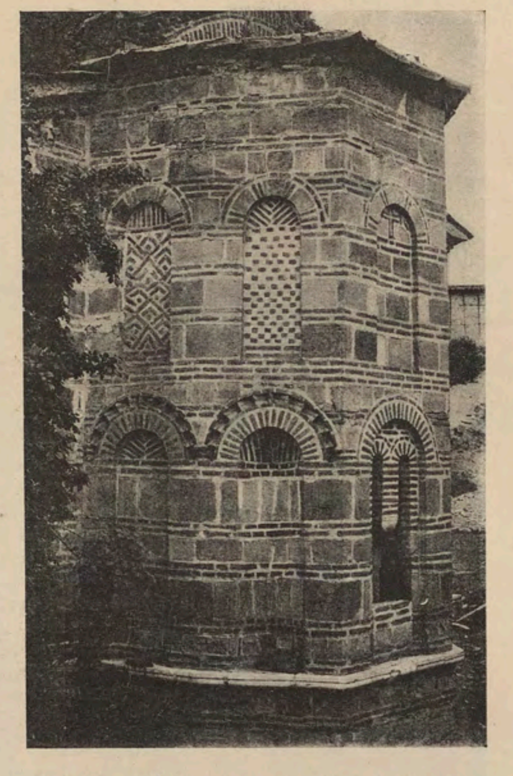


Fig. 93. — Église du monastère de Marko, près d'Uskub. Grande abside.

pl. LXXI, Rüdell, pl. III. — La grande abside de Gul-Djami semble avoir reçu la même décoration que Fénari-Iessa. Sur les petites, on a répété les deux zones à chaque étage. La corniche rappelle la chapelle funéraire de Fétiyé (Ébersolt-Thiers, p. 114, fig. 50, voy. p. 125-126).

1. Tigani, citadelle : phot. Lampakis 6354. Cet édifice demanderait examen.

2. Saint-Jean-Alitourgitos, Pantocrator, Saints-Archanges, Sainte-Paraskévi : phot. Laurent 403-404 ; Balș, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. V (1912), p. 12 sq., fig. 15, 17, 24, 25, 30, 32.

3. On les rencontre, par exception, à la Parigoritissa d'Arta (phot. Lampakis 2435), au monastère de Marko (fig. 93).

4. Salonique, Isakié-Djami : Rivoira, t. I, p. 310, fig. 406. — Verria, Saint-Kirykos, phot. Lampakis 3153-54 ; Kyriotissa (fig. 125), 3150. — Tyrnovo, Saint-Démétrius : Balș, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. V (1912), p. 4, fig. 4; *Izvjestija na blgarskoto archeologičesko Družestvo*, t. III (1913), p. 306, fig. 228.

5. Saints-Apôtres à Salonique (fig. 122), église de l'Ascension à Kuče-



Fig. 94. — Église de Lesnovo en Vieille Serbie. Vue des absides.

soit jusqu'au faîte (fig. 94)[1] et du même coup jusqu'au sol. Elle produit ainsi, avec ces arcades étroites et hautes, pareilles à celles des façades, un effet simple et saisissant, plus sévère et peut-être plus heureux.

Décoration des coupoles. — Dans le décor des coupoles, l'esprit grec, précis et net, a mis aussi son empreinte. Ici, la différence n'apparaît qu'à des regards très attentifs. Les deux écoles ont suivi une marche parallèle.

Nous examinerons deux manières.

Tantôt, on garnit les angles du tambour au moyen de colonnes engagées, qui soutiennent la corniche de la toiture, ainsi qu'une architrave. Nous observons ce trait nouveau, après 1050, sur les plus récentes des églises à trompes d'angle, celles qui n'ont point de catichouména : Daphni, Monemvasie (fig. 95)[2], Saint-Nicolas-des-Champs[3]. Aux angles, à peine accusés, de leurs vastes tambours, on croirait voir le parement former un large bourrelet. Mais nous rencontrons d'ordinaire de vraies colonnettes, minces et saillantes, soit, cent ans plus tard, sur des églises cruciformes, à Nauplie (fig. 69, 70, 117) et à Merbaca (fig. 84, 129)[4], puis, sur une église triconque, en Laconie (fig. 79)[5], sur une basilique à coupole, aux Bla-

vište, Ljuboten (fig. 108), église du Sauveur près de Kjustendil, datée de 1330 (Ivanov *Sjeverna Makedonija*, p. 54, fig. 10), catholicon de Xiropotamou (Balş, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. VI, 1913, p. 22, fig. 30).

1. Saint-Nicolas de Verria (phot. Lampakis 3151-52, d'où *Antiq. chrét.*, p. 52, fig. 95; Millet, *Hautes-Études*, C 709, d'où notre fig. 124), Saint-Clément d'Ochrida, Čurčer (fig. 107), Lesnovo (fig. 94), Caracallou au Mont-Athos (*Hautes-Études*, B 83, d'où Balş, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. VI, 1913, p. 19, fig. 26), Ištip (Ivanov, *Sjeverna Makedonija*, p. 201, fig. 29), trapéza de Vatopédi et chapelle de la Mère-de-Dieu à Lavra (Balş, *op. l.*, p. 9, 30, fig. 12, 46). Sur les églises de Lazare et d'Étienne, ces arcatures sont finement sculptées.

2. Phot. Millet, Laurent; Traquair, *B. S. A.*, t. XII (1905-6), pl. III.

3. Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 29; Schultz-Barnsley, pl. 56, 58, 59.

4. Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 32 ; Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV (1909), pl. X-XI.

5. Église du prophète Élie, à une heure et demie de Géraki : phot. Poulitsas 20-21.

chernes d'Arta (fig. 52)[1], soit, en avançant vers le Nord, à Salonique, entre les faces multiples d'Eski-Sérail[2], et, plus loin, dans les églises de Lazare, sur les bords de la Morava[3], enfin, en Russie[4]. Hors de Grèce, on décore pareillement les absides et les façades. L'École de Constantinople, à Zeïrek, Fénari-Iessa, Kahrié, à Férédjik, met à la même place des pilastres[5], motif antique, qui a passé par les Saints-Serge-et-Bacchus[6] ou Sainte-Irène, et n'a atteint la Grèce que par exception, à Léondari (fig. 53)[7], avec d'autres traits constantinopolitains.

La seconde manière nous fera mieux voir comment la province, tout en suivant la voie tracée par la capitale, a pu faire preuve d'originalité.

On sait que l'Orient chrétien, en Crète[8], à Rhodes[9], en Asie Mineure[10], à Trébizonde[11], en Arménie[12], au Caucase, en Russie, en Serbie[13], décore d'arcatures les tambours circulaires ou polygonaux, ainsi que les façades, et le plus souvent, selon le même système[14]. La Grèce a imité de tels exemples, à Scripou, en 873/874. Mais,

1. Phot. Millet ; phot. Lampakis 2458.
2. Phot. Millet. — Ce modèle se retrouve à la Porto-Panaghia : phot. Lampakis 2147.
3. Kruševac, Ravanica, fin du quatorzième siècle.
4. A Obruč, douzième siècle : Grabar, t. I, pp. 153, 155.
5. A Obruč, sur les absides et les façades, la demi-colonne, extrêmement mince, ressemble à une simple baguette, posée sur un pilastre.
6. Ébersolt-Thiers, p. 32, pl. VII, IX, X.
7. Phot. Lampakis 2463.
8. Gerola, *Mon. veneti.*, pp. 85, 213, 219, 225, 227. — Arcatures très nombreuses : pp. 220, 254. — Voyez l'observation de l'auteur, p. 252.
9. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 345, fig. 130.
10. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, pp. 95, 149, 260, fig. 96.
11. Millet, *B. C. H.*, t. XIX (1895), p. 456 ; Strzygowski, *B. C. H.*, t. XIX (1895), p. 532.
12. Zak, phot. Ermakov 12480-81 ; vallée du Kasagh, 11551-53. Voyez aussi les églises cruciformes d'Arpa, de Gansak, de Kéghart, d'Ougouzli, de Daratchitchag (petite église et Katôghike), de Gandzasar, la cathédrale et les églises octogonales d'Ani.
13. Sémendria : phot. Millet ; Balş, *Églises de Serbie*, p. 39, fig. 63-64.
14. Par exemple, sur l'église de Tigrane Honentsi, à Ani (fig. 68) : phot. Ermakov 15213.



Fig. 95. — Église de Sainte-Sophie à Monemvasie. Coupole.

presque partout ailleurs[1], nous savons qu'elle a préféré les surfaces unies, les lignes sévères. Toutefois, au onzième et au douzième siècle, elle paraît, sur ce point, céder à l'attrait de Constantinople.

En effet, elle abandonne, comme elle, cette bordure horizontale, cette corniche qui, dans toute la périphérie byzantine, sauf deux fois en Crète [2], couronne la face extérieure du tambour. Comme elle, elle assouplit la ligne de faîte, en dégageant les cintres des arcatures, et substitue ainsi une courbe onduleuse au ferme tracé d'un cercle ou d'un polygone. Elle suit l'exemple des architectes qui avaient ôté les frontons dans le haut des fa-

1. On retrouve les arcatures sur l'église de Varnakova, près Naupacte Mais ce monument demanderait une étude critique : phot. Lampakis 4180.
2. Gerola, *Mon. veneti*, pp. 93, 225. Cf. *op. l.*, p. 253, note 1.

çades, ceux de Constantinople, qui nous font prévoir ces méthodes nouvelles, vers le début du onzième siècle, lorsqu'ils décorent Boudroum-Djami[1], qui nous les montrent réalisées dès cette époque, si la grande coupole, à Lavra, celle du narthex, à Kazandjilar (fig. 99), n'ont pas subi de remaniement, qui en font, en tous cas, le plus large usage au temps des Comnènes.

Dans le détail, nous verrons chacune des deux écoles interpréter le même motif selon son propre goût.

A Constantinople, sur le tambour de Kilissé, d'Eski-Imaret, de Fétiyé (fig. 92)[2], les deux colonnes, minces et hautes, atteignent le faîte ; elles ne portent pas de véritables arcades en plein cintre, mais des arcs de cercle. Tout est en brique : la demi-colonne, semblable à un repli de la façade, l'arc, formé de dents de scie. En Grèce, des demi-cercles pleins s'appuient sur des colonnettes moins hautes. On a taillé dans le marbre et les colonnettes et cette corniche qui s'arrondit autour des archivoltes, ou bien, on a modelé du stuc sur une ossature de brique, sur deux assises avançant l'une au-dessus de l'autre. Nous avons décrit le type athénien, net et franc (fig. 96)[3] : l'arrière-province, Samari (fig. 31) et Andrico-monastiri, en Messénie, Géraki (fig. 91, 111), en Laconie, enfin, le Magne[4], l'ont reproduit avec plus ou moins de fermeté.

1. Ebersolt-Thiers, p. 143. Voy. fig. 67, pl. XXXII. Des piliers triangulaires, relativement plus hauts, portent une première corniche où s'appuient les arcades de briques. Au-dessus, une seconde corniche, formée de dents, couronne la partie supérieure du tambour, qui est ronde. Voyez aussi Ahmed-Pacha, Ébersolt, *Rapport sommaire*, p. 14, pl. XII, fig. 18.

2. Ljuiks, *Trudy VI arch. Sjezda*, t. III, pl. 50, 72, près des pages 226, 282 ; Paspatis, pp. 312 et 299 ; Gurlitt, pl. 9 *d* ; Ébersolt-Thiers, p. 235, pl. LV-LVII.

3. Saints-Apôtres, phot. Lampakis 1468, 6589 ; Transfiguration, 1475 ; Petite Métropole ; Saint-Théodore ; Capnicaréa, Rivoira, t. I, p. 312, fig. 408-9 ; monastère d'Astériou, phot. Lampakis 6606 : il y a une ligne de dents entre la corniche et l'archivolte ; Omorphi Ecclisia, 1788 : même type, la corniche est tombée.

4. Taxiarque à Karouda, Saint-Georges à Kitta, Anargyres à Koumani : Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 187, fig. 3, pl. XII, XIV.



Fig. 96. — Église de Saint-Théodore à Athènes. Coupole.

Ces deux procédés produisent chacun un effet différent : à Constantinople, un léger feston couronne discrètement le tambour ; à Athènes, une découpure vigoureuse accuse franchement les formes géométriques. Regardons de plus près encore : nous verrons que, de part et d'autre, l'aspect de la coupole répond à celui des façades. En Grèce, l'arcade du tambour, comme le pignon du transept, encadre, au milieu d'une ligne franche, une surface unie, sans autre ressaut que la double archivolte de la fenêtre. Au contraire, à Constantinople, sous cet arc de cercle léger, pareil à celui des façades, des arcatures concentriques, en retraite l'une sur l'autre, font

jouer la lumière[1]. Ainsi, jusque dans les plus humbles détails, chacune des deux écoles nous fait sentir son propre goût.

En fait, l'École grecque n'a pas reçu de Constantinople un modèle, mais un exemple, mais un procédé nouveau, qu'elle a adapté au type autochtone. Sous cette parure d'arcades, nous en reconnaîtrons les caractères essentiels. Suivons-le depuis le début. Prenons le prisme uni des premières églises. A Kaisariani[2], à Aulis[3], deux archivoltes en briques, dont l'une est posée en retraite, forment le cintre des fenêtres. A Ligourio[4] et sans doute à Manolas[5], une corniche de dents contourne les archivoltes et les relie par un trait horizontal. Franchissons maintenant une autre étape. Sous cette corniche, nous voyons, à Amphissa[6], nous devinons, à travers le crépi, ou nous rétablissons sur les calottes dépouillées, à Sophicon, près de Corinthe[7], et à Plataniti, près de Nauplie[8], une colonnette encastrée aux angles du tambour. Puis, le marbre remplace la brique : Gardénitsa (Haghios Soter)[9] nous montre de riches moulures, semblables à celles d'Asie[10], appuyées sur des fûts sans chapiteaux ; la Panaghia de Saint-Luc (fig. 97)[11], un cavet[12], qui protège

1. Voyez, par exemple, le plan de la grande coupole de Fétiyé-Djami : Ébersolt-Thiers, pl. XV.
2. Phot. Lampakis 1841.
3. Phot. Lampakis 1845-46.
4. Phot. Lampakis 1813.
5. Phot. Lampakis 1698.
6. Phot. Lampakis 2314.
7. Saint-Georges et Taxiarques : phot. Lampakis 6529, 6536.
8. Phot. Lampakis 1582 ; Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV (1909), pl. VI.
9. Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 180, pl. XII. L'auteur ne dit pas expressément que la corniche soit en pierre ou en marbre. Haghios Stratégos à Bouliarioi, qui représente le type primitif, conserve le tambour octogonal aux angles vifs. A Gardénitsa, colonnettes et corniche viennent assouplir le contour et les angles du prisme archaïque.
10. Par exemple, El-Adra, à Khakh : Bell, *Amida*, p. 259 ; *Churches and Monasteries*, p. 83, pl. X.
11. Phot. Lampakis 2179 ; Millet, *Hautes-Études*, B 249 ; Schultz-Barnsley, pl. 16.
12. On le retrouve, près de Midyat, au-dessus de la porte de Mâr-Ibrahîm :



Phot. Lampakis.

FIG. 97. — Église de la Panaghia, à Saint-Luc en Phocide. Coupole.

de fines arabesques, ciselées dans le goût de l'Islam, sur les faces du tambour et le tympan des fenêtres. De ce brillant modèle, Athènes retient seulement la corniche cintrée et la dégage le long du faîte, à l'exemple de Constantinople. A cette opération se réduit l'emprunt.

Les deux écoles se rencontrent à Salonique. A la coupole centrale de Kazandjilar-Djami (fig. 99), en 1028, l'une a fourni le tambour octogonal et la corniche horizontale, l'autre un double étage d'arcatures creusées sur

PREUSSER, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, p. 34, fig. 8 ; BELL, *Churches and Monasteries*, p. 68, pl. IV, 2.

les huit faces. Sur le narthex, on a dégagé les courbes, mais on conserve les faces unies, en y appliquant des arcatures en plein cintre appuyées sur des corbeaux[1]. Plus tard, au douzième siècle, dans l'Isakié-Djami, la grande cité macédonienne adopte franchement le modèle venu du Bosphore, puis, elle le perfectionne, en doublant l'assise de dents pour former la corniche, en composant, avec d'autres assises pareilles, les chapiteaux des colonnettes engagées[2]. Enfin, elle le transmet à Arta (Parigoritissa) (fig. 109), à l'art serbe[3] et au Mont-Athos[4].

Influence de Constantinople à Mistra. — Au moment même où les Serbes imitent avec tant d'empressement les formes imaginées par Constantinople, Mistra, création des Paléologues, leur mesure la place. Avant le Brontochion, la nouvelle cité ne connut que l'abside à trois faces. Au Brontochion[5], avec le « type complexe » du plan cruciforme, elle reçut le polygone et la double zone d'arcatures, elle exécuta une réplique timide et gauche de Kilissé-Djami. D'ailleurs, elle ne sut même pas conserver ce modèle intact : au chevet de la Pantanassa[6], une influence étrangère fit modifier les proportions et l'aspect des arcatures ; dans la Péribleptos[7] et l'Évanguélistria[8], l'abside polygonale, associée au plan local, perd ce décor et se retrouve avec des faces unies, selon la pratique du pays.

1. Quoique d'un dessin assez différent de la coupole centrale, elle paraît appartenir à la même construction. Je n'ai pu examiner la structure intérieure.
2. Saints-Apôtres (fig. 98), Iacoub-Pacha, Chaouch-Monastir.
3. Gračanica (fig. 74), Čurčer (fig. 107), Kučevište (Saints-Archanges, fig. 135), Ištip, Ljuboten (fig. 108), Lesnovo (fig. 94), Mateica (fig. 131), monastère de Marko (fig. 83). — Voyez aussi l'église de Saint-Georges, à Koluša (Ivanov, *Sjeverna Makedonija*, p. 261, fig. 34).
4. Bals, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. VI (1913), pp. 2, 8, 9, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 21, 22, 30, 33, 39.
5. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 25. 1.
6. *Op. l.*, pl. 37.
7. *Op. l.*, pl. 28, 29.
8. *Op. l.*, pl. 34.

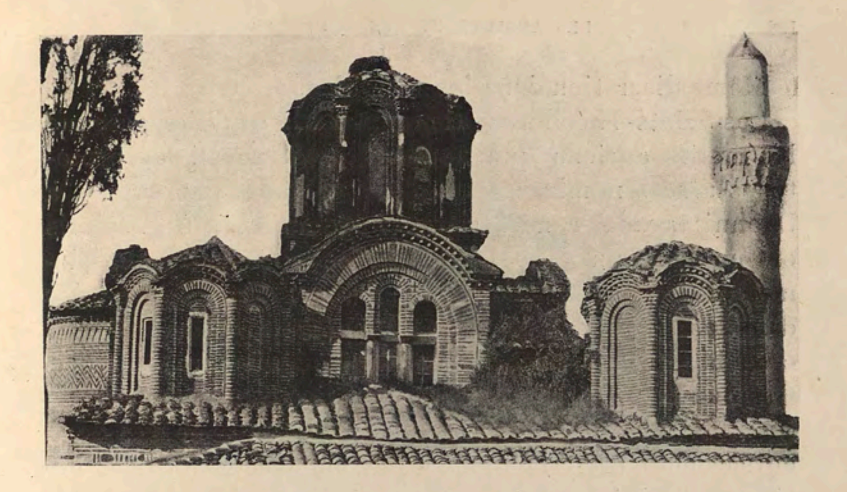


Fig. 98. — Église des Saints-Apôtres à Salonique. Façade Nord.



Phot. Le Tourneau.

Fig. 99. — Kazandjilar-Djami à Salonique. Façade Nord.

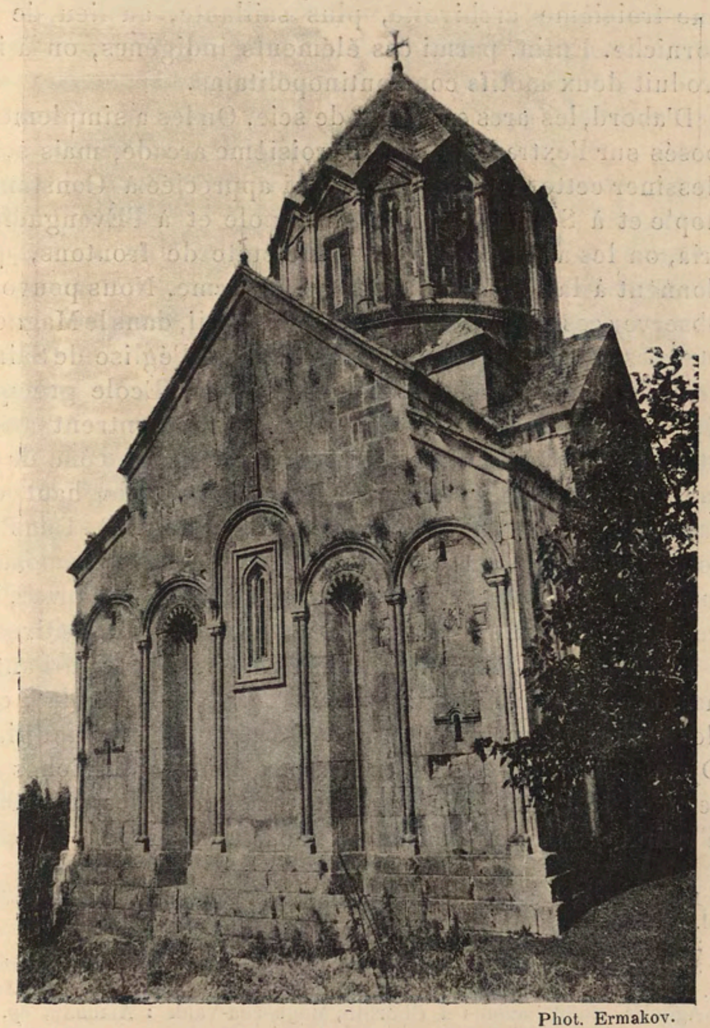
Même discrétion dans les coupoles.

Les Saints-Théodores[1] tiennent de la tradition grecque les motifs anciens que nous relevons parmi les prototypes : faces nombreuses et demi-colonnes des angles, à Daphni; arcades concentriques, à Monemvasie (fig. 95). Ils ont en commun avec la Parigoritissa d'Arta et Saint-Clément d'Ochrida les motifs nouveaux : arcades aveugles dans les intervalles, bordure de dents autour des fenêtres, cette bordure qui décore aussi des coupoles archaïques, à Gastouni en Élide (fig. 72), à Saint-Sozon de Géraki (fig. 91, 111). Ils ont aussi en commun avec ces deux églises cette crête festonnée qui remplace la corniche horizontale. Mais, à Arta et à Ochrida, sur la frontière des deux écoles, les colonnettes portent des arcs de cercle, formés de dents, comme à Constantinople et à Salonique. A Mistra, au fond de la province grecque, elles portent des arcades en plein cintre, comme à Athènes; mieux encore, des arcades composées de deux assises de briques, sans pointes, comme à Samari. Arta et Ochrida combinent les deux traditions. Mistra doit tout à la Grèce.

A la coupole, comme aux absides, l'architecte du Brontochion dut appliquer les procédés de Constantinople. Nous ne savons dans quelle mesure, puisque rien n'en reste. En tout cas, aux répliques de cette église, Métropole de Mathieu[2], Pantanassa[3], la capitale a fourni non pas un type, mais de simples éléments.

En effet, nous reconnaissons sans peine les traits essentiels de l'ancien modèle grec : surfaces unies avec des fenêtres à double archivolte[4], demi-cercles francs, dressés sur des colonnettes. On a interprété ce modèle, on a arrondi le tambour, et, contre cette paroi tournante,

1. *Op. l.*, pl. 21.
2. *Op. l.*, pl. 19.
3. *Op. l.*, pl. 36. La coupole centrale est en partie refaite : il y avait des côtes, comme à la Métropole.
4. Ce trait se rencontre à Kalender-Djami.



Phot. Ermakov.

FIG. 100. — Église de Gandzasar en Arménie. Façade Est.

on a appliqué des colonnettes bien dégagées, qui portent une troisième archivolte, plus saillante, au lieu de la corniche. Enfin, parmi ces éléments indigènes, on a introduit deux motifs constantinopolitains.

D'abord, les arcs en dents de scie. On les a simplement posés sur l'extrados de cette troisième arcade, mais sans dessiner cette crête onduleuse si appréciée à Constantinople et à Salonique. A la Métropole et à l'Évanguélistria, on les avait abrités sous une suite de frontons, qui donnent à la coupole un profil plus ferme. Nous pouvons observer ces frontons plus tôt, semble-t-il, dans le Magne[1], et, vers le même temps, à Ochrida, dans l'église de Saint-Jean-le-Théologien[2]. Ils nous font voir l'École grecque éprise des lignes nettes; ils nous la montrent aussi attachée à l'Orient. En effet, en Arménie, le cône de la coupole, parfois côtelé, se découpe, sur le haut du tambour, en une dentelure de petits pignons[3]. Dans la jolie église de Gandzasar (fig. 100), ces pignons reposent sur des colonnettes[4]. Au Caucase, à Opiza[5], à Porta[6], ils recouvrent, comme en Grèce, des arcades décoratives[7].

La Métropole, l'Évanguélistria et sans doute la Pantanassa, ainsi qu'une église du voisinage, à Magoula[8], ont des niches entre les fenêtres. De même, à Kazandjilar-Djami (1028), au-dessus du narthex, fenêtres et niches alternent sous une suite d'arcatures semblables (fig. 99); à Iacoub-Pacha, au-dessus du naos, un fragment de cor-

1. Anargyres à Koumani : Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 193, pl. XIV.
2. Kondakov, *Makedonija*, p. 236.
3. Kara-Vank ou Thanati-Vank : phot. Ermakov 16024-26; Alichan, *Sisakan*, p. 121 ; Bjni, 15988-89. Voyez aussi Tathev, Saint-Thomas et Saint-Jean à Agoulis, Saint-Jacques à Choroth, Magharda-Vank : Alichan, *op. l.*, pp. 225, 329, 332, 353, 516.
4. Phot. Ermakov 13498-99. — Voy. Marmachên : Brosset, *Ani*, pl. XXXII.
5. Phot. Ermakov 1934.
6. Phot. Ermakov 1937.
7. De même, Katskh : *Kavkaz*, t. VII, p. 83, fig. 11. Époque de Bagrat IV (1027-1072) : Brosset, *XIIe rapport*, p. 95.
8. Phot. Laurent 323.

niche rectiligne protège les panneaux intermédiaires, qu'une niche décore, l'un non l'autre. Mistra a suivi ce modèle savant et se rattache ainsi, par Salonique, à la tradition de Constantinople [1].

Observons enfin que l'influence de la capitale n'a guère dépassé le chef-lieu de la province. Non loin, soit, à Chrysapha, en 1367/68, dans l'église du Prodrome [2], soit, plus tard, à Zervitzi [3], l'École grecque conserve le plein demicercle, en simplifiant le type d'Athènes et de Samari. Mieux encore, au seizième et au dix-septième siècle, nous voyons reparaître, en Laconie [4] et dans le Magne [5], les modèles archaïques : la corniche horizontale, au-dessus d'arcades très simples ou d'un prisme octogonal, aux arêtes vives, aux faces pleines, percées de petites fenêtres, ou bien, des arcades dégagées, dressées sur des corbeaux [6], comme sur le narthex de Kazandjilar-Djami, à Salonique (fig. 99). Ce franc retour au plus lointain passé, en un temps de profonde décadence, nous montre la force invincible des traditions indigènes.

1. Voyez aussi les octogones de Déré-Aghsy : Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 311, fig. 113.
2. Phot. Laurent 223.
3. Phot. Laurent 206.
4. Saint-Démétrius à Chrysapha, daté de 1641 : phot. Laurent 225. — Monastère des Quarante-Martyrs. — Église dans la forteresse vénitienne de Kardamyle : Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 207, pl. XII.
5. Saint-Jean à Platsa : Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 202, pl. XVII.
6. Dormition à Chrysapha : phot. Laurent 222. J'ai noté des corbeaux ovoïdes ou en forme d'animaux.

III

LES FENÊTRES

A Saint-Démétrius de Salonique, l'abside s'éclaire par une quintuple baie, semblable à une courte colonnade [1]; les tribunes, par des fenêtres géminées, partagées au moyen de meneaux, c'est-à-dire par de petits pilastres, qui se terminent en demi-colonne, sous un chapiteau bas, de forme elliptique [2]. Constantinople a reproduit, en la réduisant, la baie de l'abside; la Grèce, les fenêtres géminées des tribunes.

Les fenêtres à Constantinople. — Depuis le dixième siècle, une triple baie s'ouvre sur les trois faces centrales des absides pentagonales, décorées d'arcatures [3], parfois, suivant certains modèles primitifs, tels que Saint-Georges de Salonique ou Eski-Djouma [4], entre des piliers, qui alors, à Fénari-Iessa, Fétiyé-Djami, reproduisent à l'extérieur les arêtes des parois. Le Mont-Athos pratique aussi, dès le onzième siècle, à Vatopédi [5], à Iviron [6],

1. Rivoira, t. I, pl. 14; phot. Le Tourneau et Tafrali. Voyez aussi Saint-Jean-l'Évangéliste, à Ravenne : Rivoira, t. I, p. 8.
2. Rivoira, t. I, p. 153, fig. 205; p. 154, fig. 206.
3. Ou sur les trois faces de l'abside triangulaire, à Sandjakdar-Mesdjid : Ébersolt, *Rapport sommaire*, p. 14, pl. XI, fig. 17.
4. Rivoira, t. I, p. 15.
5. Bals, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. VI (1913), p. 15, fig. 21. Voyez les chancels : Millet, *Hautes-Études*, C 166-167, d'où Schlumberger, *Épopée*, III, pp. 552-553.
6. Millet, *Hautes-Études*, D 20, d'où Schlumberger, *Épopée*, III, p. 500.

jusqu'au quatorzième siècle, dans l'église serbe de Chilandari[1], et plus tard encore[2], de larges ouvertures, avec une ou deux colonnes.

Au transept, la triple baie joue un rôle restreint[3]. On ne la cherchera point à Sainte-Irène[4], parmi ces quatre rangs de fenêtres nombreuses et toutes pareilles. Elle s'insinue discrètement, à Kalender-Djami[5], au niveau du sol, à l'intérieur, sous l'aspect de deux demi-colonnes, et semble commander la répartition plus savante des ouvertures sur trois étages, trois à chaque étage, égales dans le bas, inégales dans le haut, celle du milieu plus étroite, dépassant les deux autres, dans le tympan. Elle prend place franchement, avec ses colonnes pleines, dans quelques églises du onzième ou du douzième siècle[6], au lieu de la porte[7], au moins sur l'une des façades. Au-dessus, les fenêtres pourront se rapprocher, se grouper selon ce brillant modèle, elles n'en resteront pas moins isolées et distinctes[8]. Tel est le trait dominant. Le meneau est rare[9].

1. Brockhaus, pl. 4; Millet, *Hautes-Études*, C 176-178 ; Kondakov, *Pam. Afon.*, pl. II.

2. Xénophon, Xiropotamou, etc. : Bals, *op. l.*, fig. 24, 30. Voyez les plans désignés par les numéros 5, 7, 8, 9, 11, 13, 16.

3. Sur la façade septentrionale des Saints-Serge-et-Bacchus, dans l'axe transversal de l'octogone, on en observe une à chaque étage : Ébersolt-Thiers, p. 34, pl. VII.

4. *Op. l.*, pl. XV, XVII , George, *Saint Eirene*, pl. 10-11, 19-21.

5. Ébersolt-Thiers, p. 95, fig. 42, pl. XXXIII, XXV, XXVI. A Gul-Djami, (*op. l.*, pl. XXVII-XXIX), les demi-colonnes n'ont point laissé de trace; les fenêtres régulières, si elles sont anciennes, rappellent mieux Sainte-Irène.

6. Atik-Moustafa-Djami (*op. l.*, pl. XXX-XXXI), Kilissé (Paspatis, p. 314, Gurlitt, p. 32, Ébersolt-Thiers, p. 156, pl. XXXV), Eski-Imaret (Paspatis, p. 313, Ébersolt-Thiers, p. 176, fig. 82, pl. XXXIX-XLI), église septentrionale de Fénari-Iessa (Ébersolt-Thiers, p. 214, pl. XLIX-L) ; église méridionale de Zeïrek (Gurlitt, p. 33). Voyez le même motif sur la paroi occidentale de Khodja-Moustafa (Ébersolt-Thiers, pl. XX).

7. La porte se rencontre à Boudroum-Djami (*op. l.*, p. 142, pl. XXXII-XXXIII), dans l'église septentrionale de Zeïrek (*op. l.*, p. 200, pl. XLV-XLVI).

8. A Zeïrek-Djami, dans l'église méridionale, il y a une triple arcade sous chacun des trois berceaux, au Nord, au Sud et à l'Est : Ébersolt-Thiers, p. 189, pl. XLIII.

9. On peut observer une fenêtre géminée à Sainte-Irène, Ébersolt-Thiers, pl. XVIII.

Les fenêtres en Grèce : le meneau. — Salonique, au contraire, qui en fait un si large usage, au sixième siècle, à Eski-Djouma (fig. 101), comme à Saint-Démétrius, le retrouve, au douzième ou au quartorzième siècle, lorsque, à Isakié-Djami ou aux Saints-Apôtres (fig. 98), elle copie les plans ou les façades de Constantinople. Elle le transmet aux Serbes, qui l'ont employé à Gračanica (fig. 74) et à Nagoriča (fig. 45, 134).

Nous ne pourrions assurer que la Grèce ait reçu l'exemple de Salonique, plutôt que de la Syrie[1]. En tout cas, nous la voyons ouvrir sur ses frontons des fenêtres géminées[2] ou trilobées, et celles-ci, avec les trois baies égales, comme si, à Gastouni[3] par exemple, elle avait imité le modèle d'Isakié-Djami. Mais, dès cette époque, à Saint-Luc[4], à Christianou[5], à Daphni[6], et, plus tard, au douzième et au treizième siècle, à Nauplie (fig. 129)[7]

1. Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 123-124, 132 ; Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, t. II, pp. 125, 148, 153-154, 166, 182, 224, 233. Ce motif devient commun au cinquième siècle (*op. l.*, p. 130). Voyez une reproduction à grande échelle dans Vogüé, pl. 48, Butler, p. 182. — Voyez aussi Ramsay-Bell, p. 130, fig. 94. — Dans le palais arabe d'Ocheïdir, chaque fenêtre a son arcade complète : on a donc modelé, entre chacune d'elles, deux demi-colonnes (Reuther, *Ocheïdir*, pp. 35, 50, pl. XX, fig. 50-51). Au sujet des monuments carolingiens, voir Lasteyrie, *Archit. relig.*, pp. 147, 151, 154.

2. Aulis, phot. Lampakis 1846; Kaisariani, fronton méridional, 6708 ; Omorphi Ecclissia, 1786-87 ; Amphissa, 2315 (*Antiq. chrét.*, p. 30) ; Gastouni, côté Nord, 5937 ; Samari (fig. 31), phot. Laurent 63; Panaghia Lycodimou (fig. 105), phot. Lampakis 1477-80; Sainte-Théodora d'Arta (fig. 14, 82), 2441, 50 (*Antiq. chrét.*, p. 50); Saint-Basile d'Arta, 2451-52 ; Porto-Panaghia, 2147-48; Galaxidi, 2424-25; Gymno de Chalcis, 1681 ; Scala (fig. 128), phot. Millet; Tégée (fig. 127), phot. Lampakis 2173-74.

3. Phot. Laurent (18 × 24) 53, phot. Lampakis 5936 ; seulement du côté Sud. A Corfou, nous ne la connaissons que dans l'abside, phot. Lampakis 6651. De même, Vathia de Chalcis, 6610 ; Calamata, cimetière.

4. Schultz-Barnsley, pp. 8 et 10; phot. Lampakis 2176-77 ; Millet, *Hautes-Études*, B 252. La différence, à peine sensible à l'étage des catichouména, est très nette au-dessous.

5. Phot. Laurent (18 × 24) 9; phot. Lampakis 1602.

6. Millet, *Daphni*, pl. V-VI ; phot. Lampakis 1838.

7. Haghia-Moni : Millet, *Hautes-Études*, B 289; phot. Lampakis 6524 (côté Nord). — Merbaca : Millet, B 292-93; phot. Lampakis 1574, 79 ; *Antiq. chrét.*, p. 48 ; Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV, pl. X et XI.



Phot. Tafrali.

Fig. 101. — Eski-Djouma à Salonique. Fenêtre de la galerie Sud.

et à Arta (fig. 23)[1], elle fait aussi dépasser la baie centrale, mais sans presque jamais la retrécir, comme à Constantinople et à Salonique (fig. 98)[2].

La même fenêtre, simple[3], géminée[4] ou trilobée, éclaire aussi les absides. Les trois baies s'ouvrent ensemble sur une face unique, sans se partager aux angles,

1. Kato-Panaghia : phot. Lampakis 2454 ; phot. Le Tourneau.
2. Isakié-Djami, Saints-Apôtres.
3. Manolas (une sur chaque face), phot. Lampakis 1698; Sophicon, Mère-de-Dieu, 6531; Démétrias (Volo), 2161; Androussa, Poliani, phot. Laurent 100, 104; Parigoritissa. C'est le cas le plus fréquent dans le Magne: Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), pl. XI-XV.
4. Kaisariani (fig. 106), phot. Lampakis 6709; Chonica, 5926; Rion, 1815; Omorphi Ecclisia, 1786-87; Vathia de Chalcis, 1673, *Antiq. chrét.*, pp. 36, 37, 44; Anguélocastro, 5941; Galaxidi, 2426 ; Ligourio, 1814 ; Samari (fig. 31), phot. Laurent 90, 98; H. Démétrios à Platsa, Traquair, *op. l.*, pl. XV ; Taxiarques à Athènes, voyez, plus haut, p. 86, note 1, et Gailhabaud, *Architecture du cinquième au dix-septième siècle*, t. I.

sans s'étendre sur trois panneaux. On les a prises aux frontons, telles qu'on les y voyait, tantôt égales entre elles (fig. 102)[1], tantôt même, avec cette particularité qui n'a plus ici sa raison d'être : l'arcade centrale plus haute[2]. La Grèce a bien suivi par exception le modèle hellénistique, par exemple en Triphylie, à Zourtsa, sur une abside circulaire. Mais, ailleurs, elle l'a abandonné, parce que l'abside à trois faces ne l'admettait pas.

Toutefois, par exception, nous retrouvons à Saint-Luc la fenêtre constantinopolitaine, large et haute, partagée par des colonnes, fermée dans le bas par des plaques sculptées, encadrée de marbre, plus élégante, plus confortable que cette étroite fenêtre grecque, entièrement close par de petites vitres, que serrent les mailles d'un châssis de stuc[3].

Les plus humbles détails nous font saisir l'originalité de l'École grecque. Dans la sphère de Salonique[4], comme à Constantinople[5] et en Syrie, le meneau, suivant le modèle d'Eski-Djouma (fig. 101), se termine à chaque extrémité par un demi-cylindre. Il rappelle ainsi ces demi-colonnes, attachées à un pilier oblong, si communes, au cinquième et au sixième siècle, dans les nefs des basiliques d'Asie. Sans abandonner ce modèle primitif, qui est fréquent à Mistra[6], les marbriers de Grèce ont in-

1. Gastouni : phot. LAURENT (18 × 24) 51, phot. LAMPAKIS 5935; Corfou, phot. LAMPAKIS 6651 ; Panaghia de Saint-Luc.
2. Saint-Luc; Christianou (fig. 57), phot. LAURENT (18 × 24) 8, LAMPAKIS 1602; Daphni; Haghia-Moni (fig. 117); Merbaca; Porto-Panaghia, *Antiq. chrét.*, p. 47, phot. LAMPAKIS 2118; Kato-Panaghia (fig. 121), 2455, phot. LE TOURNEAU.
3. MILLET, *Daphni*, p. 64; *Hautes-Études*, C 1323, d'où SCHLUMBERGER, *Épopée*, t. III, p. 173.
4. Isakié-Djami, Saints-Apôtres (fig. 98), Nérès (fig. 102), Gračanica (fig. 74), Mateica.
5. Kilissé-Djami, le dessin de GAILHABAUD, *Mon. anciens et modernes*, ne répond pas tout à fait à la photographie de M. Ébersolt. — Kahrié-Djami : SCHMIDT, pl. XCII, n[os] 12 *a-b*, 13 *a-b*.
6. Une partie des fenêtres de la Métropole et celle de l'Évanguélistria. On en trouve de nombreux exemples au Musée.



Phot. Le Tourneau.

Fig. 102. — Église de Nérès près d'Uskub. Vue des absides.

nové : ils ont taillé en biseau les deux extrémités, ils ont creusé tout près, sur les côtés, deux rainures, en un mot, ils ont simulé une colonnette octogonale[1]. Ils ont pris exemple sur les coupoles et les absides, où la Grèce a marqué si clairement sa préférence pour les formes bien accusées.

Demi-arcades sur les côtés des fenêtres. — Un autre exemple va nous permettre encore de distinguer les deux écoles, traitant un même motif.

A Constantinople, dans les tympans où s'ouvrent trois fenêtres, celles des côtés épousent parfois la courbe de

1. Scripou : Strzygowski, *B. Z.*, t. III (1894), pl. II. 1. — Kaisariani : Strzygowski, 'Εφημ. ἀρχ., 1902, fig. 11. — Saint-Luc : Schultz-Barnsley, p. 24, fig. 16, pl. 26. — Daphni : Millet, p. 64. — Vathia de Chalcis : phot. Lampakis 6610. Ce caractère particulier a été indiqué déjà par M. Strzygowski (*op. l.*, p. 64).

l'archivolte et affectent la forme de demi-arcades, butées contre une baie centrale. Ainsi s'éclairent les édifices analogues à la grande Sainte-Sophie, où la coupole repose sur de puissants arcs, dégagés à l'extérieur, par exemple la Dormition, à Nicée [1], Kahrié, Fénari-Iessa, Fétiyé, à Constantinople [2], Studenica et Kuršumlia (fig. 86), en Serbie, Obruč, en Russie [3]. Au début, M. Wulff l'a justement remarqué, on voulait simplement étayer, au moyen de deux colonnes ou de deux piliers, les reins d'une arcade pleinement ouverte. Puis, de cet artifice, on sut tirer un effet décoratif, un véritable motif, que l'on pouvait associer à n'importe quelle structure, transept d'une église cruciforme à Atik-Moustafa [4], bas-côté à Gul-Djami [5], ésonarthex à Žiča et Chilandari (fig. 103) [6], exonarthex à Kilissé et aux Saints-Apôtres de Salonique, clocher à Kuršumlia.

L'École grecque n'ouvre qu'une seule fenêtre, au centre, le plus souvent, géminée ou trilobée. Sur les côtés, elle dessine des arcatures aveugles. Ces arcatures s'adaptent non plus à un tympan, mais à un fronton, dont elles garnissent les angles, comme les figures assises ou couchées des temples antiques. Leur forme varie, en raison même de leur rôle, suivant les proportions du cadre et l'effet cherché. Tantôt, en effet, on dégage la fenêtre avec franchise, au-dessus de deux quarts de cercles, posés au pied des montants ou un peu plus haut; tantôt, on l'enserre entre deux moitiés d'arcades, atteignant le niveau où commence le cintre. Le premier tracé s'oppose nette-

1. Wulff, *Koimesis*, p. 24. Cf. fig. 6, p. 23 ; Strzygowski, *Kleinasien*, p. 107, fig. 75.
2. Pulgher, pl. XI ; Paspatis, p. 298 ; Ébersolt-Thiers, p. 233, fig. 115, pl. LVI.
3. Milieu du douzième siècle : Grabar, t. I, pp. 153, 155.
4. Ebersolt-Thiers, p. 133, fig. 64, pl. XXXI. Peut-être aussi Kilissé, dont le tympan est aujourd'hui entièrement ouvert.
5. *Op. l.*, pl. XLVIII.
6. Millet, *Hautes-Études*, C 178.



Phot. H[tes] Etudes. C 178.

Fig. 103. — Église de Chilandari au Mont-Athos. Fenêtre de l'ésonarthex, sur la façade Nord.

ment à celui de Constantinople, le second s'en rapproche[1]. Nous observons les quarts de cercle, au onzième siècle, en particulier, sur la Panaghia Lycodimou (fig. 105)[2], les

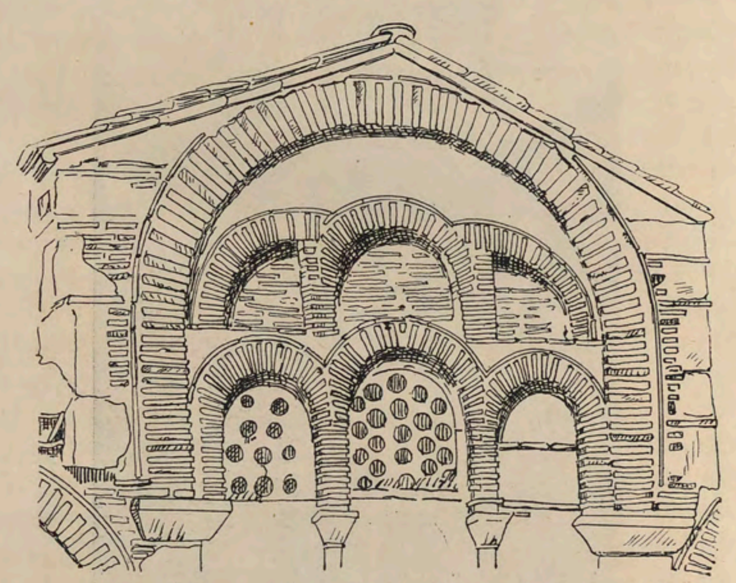


Fig. 104. — Catholicon de Saint-Luc. Fenêtre, sur la façade Sud.

demi-arcades, au douzième, à Nauplie (fig. 69, 129)[3], à Gastouni[4], au treizième, à Arta (fig. 82)[5], vers ce temps

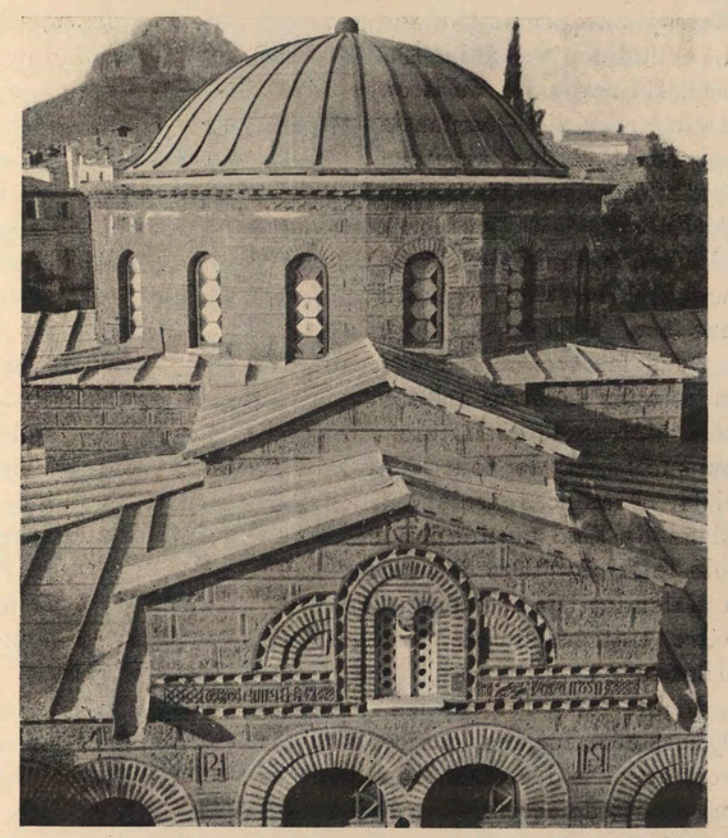
1. La forme bâtarde que nous observons sur le catholicon de Saint-Luc (fig. 104) pourrait avoir servi d'intermédiaire. Voyez Schultz-Barnsley, pl. VIII; Millet, *Hautes-Études*, B 252; phot. Lampakis 2176.

2. Phot. Lampakis 1477, *Antiq. chrét.*, p. 46. De même, Aulis, 1846; portique de la Capnicaréa, 6691; Saints-Apôtres de Calamata, 6507, phot. Laurent 83.

3. Haghia-Moni : Millet, *Hautes-Études*, B 289 ; phot. Lampakis 1564, 6524. — Merbaca : Millet, B 292-93; phot. Laurent; Lampakis, 1574, 79, 5923 ; *Antiq. chrét.*, p. 48. Voyez Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV, p. 206, pl. X et XI. Le quart de cercle se rencontre encore, au bas des fenêtres, sur le fronton Ouest (fig. 84) : Millet, B 294.

4. Phot. Laurent (18 × 24) 53, Lampakis 5936. Fenêtre probablement postérieure à l'église.

5. Sainte-Théodora, phot. Lampakis 2441, 2450; Saint-Basile ; Porto-Panaghia, *Antiq. chrét.*, pp. 47-49 ; Blachernes (fenêtre au-dessus de l'abside), phot. Millet.



Phot. Lampakis.

Fig. 105. — Panaghia Lycodimou à Athènes. Coupole et fronton Ouest.

encore, dans le Magne[1]. Plus tard, au quatorzième, dans un tympan du narthex, à Sainte-Sophie d'Ochrida (fig. 62)[2], on revient à peu près au modèle de la capitale.

Mistra. — Lorsque les maîtres de Mistra, fidèles à la pratique grecque, donnent trois faces à leurs absides, ils n'ouvrent qu'une fenêtre sur celle du milieu, sauf à la

1. H. Paraskévé, Platsa : Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), pl. XIV.
2. Phot. Millet.

Métropole, qui en a trois, une sur chaque, selon le modèle du catholicon de Saint-Luc et de la Théotocos, à Manolas[1]. En revanche, au Brontochion[2] et à la Pantanassa[3], ils ont reçu de Constantinople non seulement le tracé polygonal et les arcatures, mais aussi les trois baies égales, occupant les trois panneaux du milieu. Mais, à la Péribleptos et à l'Évanguélistria, ils abandonnent cette réplique étriquée de Kilissé ou de Fétiyé-Djami et reviennent à la tradition : plus d'arcatures, fenêtre unique sur une face.

Dans les tympans des façades, le Brontochion nous montre les fenêtres trilobées, à meneaux, la Pantanassa et la Métropole de Mathieu, les quarts de cercle, simples ou surélevés, le tout conforme à la pratique provinciale. Dans ces trois édifices, construits selon les plans de Constantinople, un seul trait rappelle de très loin le triple étage d'ouvertures que nous avons décrit à Kalender-Djami : dans les tribunes, une petite fenêtre cintrée, simple, s'ouvre au-dessous de la fenêtre trilobée[4].

A plus forte raison, les Saints-Théodores et les trois églises cruciformes, œuvres de l'École grecque, lui doivent aussi le décor de leurs frontons. Là, elle a fait buter les quarts de cercle contre le sommet des cintres et les a posés chacun au-dessus d'un carré ou d'un rectangle, comme sur un socle. Elle a soigné ce motif singulier.

1. Phot. Lampakis 1698. L'église de la forteresse d'Assen, près de Sténimachos, dans la zone de Constantinople, a une fenêtre étroite, très simple, sur chacune des faces : Ivanov, *Izvjestija na blgarskolo arch. Družestvo*, t. II (1911), p. 198 sq., fig. 4, 6.

2. *Mon. Mistra*, pl. 25. 1.

3. *Op. l.*, pl. 37.

4. On peut attribuer aussi à l'influence de Constantinople les fenêtres rectangulaires, encadrées de marbre, qui s'ouvrent dans les parties hautes de la Métropole. De telles fenêtres se rencontrent, au quatorzième siècle, à Kahrié-Djami : Schmidt, pl. XCII, nos 14, 15. Elles rappellent les encadrements placés entre les colonnes des fenêtres, au-dessus des chancels, à Kilissé-Djami, Chilandari (fig. 103) et Saint-Luc.

Tantôt, à la Péribleptos[1] et aux Saints-Théodores[2], elle encadre de dents une plaque de tuf sculpté ou une applique précieuse, tantôt, dans les deux autres églises[3], à moins de frais, elle a disposé des briques en arête de poisson. Mais a-t-elle vraiment innové ? Elle a perfectionné ce qui s'annonce, à Samari, au onzième siècle, dans le Magne, peut-être dès le douzième[4], et se rencontre à Géraki (fig. 111)[5], au treizième ou au quatorzième. Les architectes de la Métropole[6] et de la Pantanassa[7], les derniers venus, se sont dégagés de ce particularisme local; ils ont jeté les yeux, hors de leur petite province, parce que, cherchant des modèles jusqu'à Constantinople, ils ont retrouvé, sur leur route, en Argolide, par exemple, la vieille tradition commune à toute la Grèce et l'ont adaptée au tympan, exactement comme à Sainte-Sophie d'Ochrida[8].

1. MILLET, *Mon. Mistra*, pl. 30. $_2$.
2. *Op. l.*, pl. 21.
3. *Op. l.*, pl. 33, 34.
4. H. Georgios, à Kitta : TRAQUAIR, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 186, fig. 3, pl. XIV.
5. Saint-Sozon : phot. POULITSAS. A Saint-Théodore d'Athènes : RIVOIRA, p. 312, fig. 408. Au fronton latéral, se trouve une fenètre bilobée, avec des arcs de cercle dans le haut, comme à Géraki et à Mistra. On a peut-être interprété le modèle de Saint-Luc (fig. 104).
6. MILLET, *Mon. Mistra*, pl. 18 $_2$, 19. $_5$, 41. $_8$.
7. *Op. l.*, pl. 36.
8. Voyez, en particulier, *op. l.*, pl. 41. $_8$.

CHAPITRE III

LA TECHNIQUE

I

STRUCTURE DES MURS ET DES VOUTES

Brique et pierre. — L'Orient chrétien et musulman se partage entre deux techniques. La Syrie construit à joints vifs, à la manière antique, même les mosquées [1]; la Crète, l'Anatolie [2], l'Arménie, le Caucase et la Russie orientale, à Vladimir et à Moscou [3], enferment des massifs de maçonnerie entre des parements de pierres de taille ou de moellons. Sur les deux frontières de ce domaine, d'un côté, l'Égypte, la Mésopotamie et la Perse, de l'autre, Constantinople, avec les Balkans, la Serbie [4], la Valachie

1. Butler, *Publ. Princeton Univ.*, II. A. 2, pp. 67, 74. Il faut excepter la région basaltique (Djebel il Ḥaṣṣ, Djebel Shbet, Djebel Ālā), où le basalte, taillé en forme de coin, est placé dans de l'argile ou du mortier, où l'on emploie même la brique crue, suivant la méthode hittite (*op. l.*, II. B. 1, pp. 2-3; Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, t. II, p. 296).
2. Par exemple, à Binbir-Kilissé : Strzygowski, *Kleinasien*, p. 21.
3. Kondakov-Tolstoj, t. VI, p. 25.
4. Dečani, Studenica, Arilje, Gradac, Vraćevšnica, Manassia, avec leur beau parement de pierre ou de marbre, représentent autant d'enclaves latines sur les frontières du domaine byzantin. Il en est de même en Moldavie.

et la Russie occidentale, jusques à Novgorod, emploient la brique, parfois seule[1], le plus souvent, nous le verrons, avec la pierre, soit, en lui réservant les voûtes, soit, en l'introduisant, en guise d'arase, dans les murs[2].

A l'origine, on prenait les matériaux que le sol donnait. Les Égyptiens, les Chaldéens apprirent ainsi à sécher, puis, à cuire l'argile du Nil, du Tigre et de l'Euphrate, et restèrent toujours fidèles à leur pratique séculaire. Mais le génie antique sut dominer la nature. La Grèce, qui construisait encore, au septième siècle, l'Héraion d'Argos à la manière assyrienne, hittite et mycé-

1. A Constantinople : Sainte-Sophie (Lethaby-Swainson, pp. 155, 226, 234, 235), sauf les piliers construits en pierres de taille, liées par de la chaux ou du plomb (Procope, Bonn, t. III, p. 175, l. 25, 177, l. 23 ; Διήγησις περὶ τῆς Ἁγίας Σοφίας, § 8, éd. Preger, t. I, p. 83 ; Paul le Silentiaire, éd. Friedlander, vers 450-456) et les additions; Saints-Serge-et-Bacchus (Ebersolt-Thiers, p. 34); Kalender-Djami (Ébersolt-Thiers, p. 104; pourtant Freshfield parle de « stones with lagers of bricks »; voy. Paspatis, p. 38) ; Gul-Djami (*op. l.*, p. 126); Boudroum-Djami (*op. l.*, p. 143) ; Eski-Imaret (*op. l.*, p. 180) ; Fénari-Iessa (*op. l.*, pp. 217-218 : la structure n'a pu être observée qu'en deux endroits). — A Salonique : Saint-Georges (Texier, *Archit. byz.*, p. 146; Tafrali *Topographie de Salonique*, p. 157). — En Asie Mineure: Utschajak (Strzygowski, *Kleinasien*, p. 33 ; sur la date, pp. 170-171) ; Saint-Nicolas de Myra, vestiges de l'église primitive (Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 328); Dormition de Nicée (Wulff, *Koimesis*, p. 20). — Dans les Balkans : Kazandjilar-Djami (fig. 99), à Salonique; ancien catholicon de Philothéou, au Mont-Athos (Barskij, t. III, p.120) ; Kuršumlia (fig. 86), en Serbie ; Saint-Basile, à Arta. — En Russie, églises de la région de Novgorod (Pavlinov, p. 42). — En Égypte, jusques à Assouan, en brique sèche : Clarke, *Christ. Antiq. in the Nil valley*, p. 20. — En Mésopotamie : Tag-i-Kisra (Sarre-Herzfeld, *Arch. Reise*, pl. XXXIX-XLV); mosquée de Mutawakkil (846-852), à Samarra (Herzfeld, *Erster vorlaüfiger Bericht*, p. 7).

2. En Égypte, au Sud d'Assouan (Clarke, *Christ. Antiq. in the Nil valley*, p. 92, pl. XXXIII), en Syrie, dans la région basaltique du Djebel Alā (Butler, *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 1, pp. 2-3), à Il-Anderīn (*op. l.*, II. B. 2, p. 47), on pose la brique sèche sur un soubassement de pierre, suivant l'ancienne méthode des Assyriens et des Hittites. A Mschatta (Strzygowski, *Mschatta*, p. 237), on emploie, dans les mêmes conditions, la brique cuite. — En Mésopotamie, les Byzantins (Sarre-Herzfeld, *Arch. Reise*, I, p. 153) et les Arabes (*op. l.*, pp. 161-162, 219, 222 ; t. III, pl. XXV, XXIX-XXX), appliquent parfois, suivant le système romain, un parement de briques sur un massif de maçonnerie; les Sassanides, un parement de, moellons sur un massif de briques (Sarre-Herzfeld, *Arch. Reise*, t. I, p. 214, t. III, pl. XXVI ; Sarre-Herzfeld, *Iranische Felsreliefs*, pp. 236, 237, 238 ; comparez avec Puchstein, *Boghaskoï*, p. 26).

nienne[1], en posant la brique crue sur un soubassement de pierre, comprit la beauté d'un temple taillé tout entier dans le marbre. Rome républicaine imita l'appareil des Étrusques et des Grecs. Rome impériale emprunta à l'Orient la concrétion et la brique cuite, pour édifier ses monuments grandioses. Ainsi, l'aspect d'un mur nous révèlera la pensée d'un peuple. Chez les Byzantins, la brique passera à nos yeux pour le signe d'une tradition propre à Constantinople et nous aidera à en suivre les progrès, hors de l'Empire, dans les domaines voisins.

M. Strzygowski a supposé que Constantinople adopta simplement la pratique suivie, pendant la première époque chrétienne, par les grandes cités grecques d'Asie, telles qu'Éphèse ou Antioche, sans exercer à son tour aucune action sur l'Anatolie et la Syrie[2]. Cette hypothèse se heurte à des faits certains. En effet, ces deux provinces restent fidèles à l'appareil classique. Après Alexandre, lorsque les architectes hellénistiques multiplient les voûtes, presque toujours, ils taillent des claveaux[3]. Sans doute, dans les constructions d'utilité publique, ils ont su mettre en œuvre les procédés de l'ancien Orient, dresser un mur de brique sur un socle de pierre[4], édifier un berceau sans cintre par tranches[5]. Mais, à l'époque romaine, avant le quatrième siècle, si

1. LECHAT, *Le temple grec*, Paris, 1902, pp. 12, 20. Sur cette technique, voyez KOLDEWEY, *Ausgrabungen in Sendschirli*, p. 103 sq., 193 sq. ; PUCHSTEIN, *Boghaskoï*, pp. 26, 107, 129, 138, 146, 168, etc.

2. STRZYGOWSKI, *Kleinasien*, p. 32 sq. ; *Mschatta*, p. 238 sq. ; *Amida*, p. 293 ; RAMSAY-BELL, p. 448.

3. POTTIER, dans DAREMBERG-SAGLIO, *Dict. des Antiq.*, t. II, 2, p. 1258, s. v. *fornix* ; SARRE-HERZFELD, *Iranische Felsreliefs*, p. 127.

4. Gymnase d'Olympie (troisième siècle av. J.-C.): FOUGÈRES, dans DAREMBERG-SAGLIO, *Dict. des Antiq.*, t. II. 2, p. 1693. Au sixième, on rencontre encore la brique crue sur les remparts de Pisistrate, à Éleusis : FOUGÈRES, *Grèce*, p. 189.

5. Canal, au-dessous des propylées d'Oppius, à Éleusis : DURM, *Baustile*, II, p. 167, fig. 140.

l'on excepte quelques petits édifices d'Épidaure[1], « l'église de Saint Jean », à Pergame, basilique, thermes ou bibliothèque[2], les voûtes du bain, à Alexandria Troas[3], on constate qu'ils négligent la brique[4]. Pline le Jeune[5], en Bithynie, leur en conseillait l'emploi et nous laisse entendre ainsi que l'action de Rome ne fut pas étrangère au développement que cette technique reçut dans la suite. Pourquoi les architectes des Antonins n'auraient-ils pas fourni le modèle de ces arases[6] que nous pouvons observer, au quatrième et au cinquième siècle, dans les citernes et les égouts de Nicomédie[7], peut-être à Iconium[8], enfin, sur les églises et les remparts de Constantinople[9] et de Salonique[10], en même temps qu'à Spalato[11], à Trèves[12] et à Lutèce?

Plus tard, sous Justinien, dans la région de la pierre,

1. SPRINGER, *Handb. der Kunstgesch.*, I, p. 527.
2. TEXIER, *Asie Mineure*, II, p. 225 sq., pl. 116-119; *Altertümer von Pergamon*, I. 2 (CONZE, *Die Stadt*, Berlin, 1913), p. 284 (simple mention); LAMPAKIS, Ἑπτὰ ἀστέρες, p. 280 sq.; phot. LAMPAKIS 6053-6059.
3. Époque d'Hérode Atticus : KOLDEWEY, *Das Bad von Alexandria Troas*, dans *Ath. Mitt.*, t. IX (1884), pp. 37, 39.
4. SRINGER, *Handb. der Kunstgesch.*, I, p. 530: « Wo es auf blossen Nutzbau ankommt, tritt schmuckloser Quaderbau auf: Ziegelbauten sind seltene. »
5. *Epist. ad Trajanum imp.*, n[os] XXXVII (46), XXXIX (48).
6. DURM, *Baustile*, II, pp. 134-146 ; CHOISY, *Art de bâtir*, pp. 8-9.
7. TEXIER, *Asie Mineure*, I, p. 27, fig. 3-5, pl. I-II ; DAREMBERG-SAGLIO, *Dict. des Antiq.*, t. I. 2, p. 1263, s. v. *cloaca*; POGODIN et WULFF, *Nikomidija*, dans *Izv. russk. arch. Inst.*, t. II (1897), pp. 160-168, donnent une description plus précise et attribuent les deux édifices au quatrième ou au cinquième siècle. Ils estiment (p. 152) que les murs, d'aspect hellénistique, appartiennent, pourtant au règne de Dioclétien.
8. D'après un texte de Grégoire de Nysse : STRZYGOWSKI, *Kleinasien*, p. 73.
9. Mir-Achor-Djami : ÉBERSOLT-THIERS, pp. 10-11, fig. 1, pl. II-III. Sur les remparts : MILLINGEN, *Byz. Const.*, pp. 44, 51-52, dessins en face des pages 102 et 106. Le mur de Théodose II fut construit en 413, réparé et développé en 447.
10. Eski-Djouma-Djami : phot. TAFRALI. Sur les remparts, voy. TAFRALI, *Topographie de Salonique*, p. 73. L'auteur, pp. 38-39, les date du règne de Théodose le Grand.
11. NIEMANN, *Palast Diocletians*, pp. 27, 56, 63, 77, 85, 101, 105, 107; HÉBRARD-ZEILLER, *Spalato*, pp. 115, 140.
12. Dôme et thermes : DURM, *Baustile*, II, p. 134.

la technique byzantine, avec ses joints épais et ses arases, prend une certaine place, vers l'Est de la Syrie, à Kasr-ibn-Wardan[1], Il-Anderīn[2], Falūl[3], et sur l'Euphrate moyen, à Bālis[4] (Barbalissos), Dibsi[5], Surriyya[6] (Sura), Busairah[7] (Circesium). On l'observe, dans des églises, surtout dans des palais, des prétoires et des casernes, dans des édifices dont parfois le plan (basilique à coupole, octogone à niches) ou les formes (voûtes d'arête) n'appartiennent pas plus à la région que les matériaux eux-mêmes. Quelques-uns d'entre eux portent une date : l'église de Falūl, 526/27 ; la caserne et le palais de Kasr-ibn-Wardan, 561, 564 ; la caserne d'Il-Anderīn, 558. Or, Procope[8] rapporte que Justinien fortifia les villes et les châteaux de Syrie, en particulier Chalcis, métropole du district, où une inscription de 550 nomme justement un de ses ingénieurs, Isidore[9], et même qu'il répara Circesium et reconstruisit Sura, détruite par Chosroès Ier. Comment ne pas reconnaître à des signes si clairs l'action de Constantinople, action limitée, puisque en même temps Jean de Byzance et Isidore de Milet refont Zénobie[10] tout en pierres, selon les méthodes syriennes, action limitée, comme fut celle de Rome, à Philippopolis (Shehbā)[11], par exemple, mais action certaine ?

1. Butler, *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 1, p. 26 sq.; Strzygowski, *Kleinasien*, p. 130 ; *Mschatta*, p. 238 sq.; *Amida*, p. 328.
2. Butler, *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 2, pp. 48-51, 55.
3. *Op. l.*, p. 95.
4. Sarre-Herzfeld, *Arch. Reise*, t. I, p. 123, fig. 44 ; t. III, pl. XXIII ; Sarre, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1909, n° 7, p. 424, fig. 49.
5. Sarre-Herzfeld, *Arch. Reise*, t. I, p. 130 ; Chapot, *Frontière de l'Euphrate*, p. 284.
6. Sarre-Herzfeld, *op. l.*, p. 153, fig. 66 ; Chapot, *op. l.*, p. 287.
7. Sarre-Herzfeld, *op. l.*, p. 172, fig. 79.
8. *Aedif.*, II, 11, Bonn, III, pp. 242-243.
9. Strzygowski, *Kleinasien*, p. 130.
10. Halabiyyah : Sarre-Herzfeld, *Arch. Reise*, t. III, pl. LXXI ; Sarre, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1909, n° 7, p. 428 ; Guyer, *Rusāfah*, p. 12.
11. Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, t. II, p. 378. L'auteur indique, pp. 20, 42, combien l'influence de Rome fut faible.

Pourtant, M. Strzygowski veut rattacher les monuments de Kasr-ibn-Wardan à Antioche. Mais quelle preuve peut-il proposer ? Lorsque la grande cité tomba sous les coups des Perses, Justinien la releva de ses ruines et la refit tout entière, dans une enceinte plus étroite, sur un plan nouveau [1]. Aussi devons-nous attribuer aux architectes et aux ouvriers qu'il y amena [2] tout ce qu'on y a vu de briques [3], en particulier, le parement à arases des remparts [4] et de la « Porte de fer [5] ». Et si nous demandons à Libanius [6] quel aspect présentait, au quatrième siècle, « la reine de l'Orient », il ne nous parlera que de pierres, ainsi que le biographe de l'évêque Porphyre [7], à propos de Gaza. D'ailleurs, aurait-elle construit autrement que Baalbek, Palmyre, Apamée, Phila-

1. PROCOPE, *Aedif.*, II, 10, Bonn, t. III, pp. 240-241.
2. Τεχνιτῶν δὲ καὶ ἐπιδημιουργῶν πλῆθος ἐπαγαγών (*l. c.*).
3. Par exemple, les ruines d'églises décrites par Pockoke. Voyez E. G, REY, *Les colonies franques de Syrie aux douzième et treizième siècles*, Paris. 1883, pp. 327-328.
4. G. REY, *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie*, Paris, 1871, p. 183 sq., vérifie l'exactitude des relevés de Cassas (1799). Voyez aussi C. O. MÜLLER, *De antiquitatibus Antiochenis*, Göttingen, 1839, p. 129.
5. Bab-el-Hadib : PROCOPE, *Aedif.*, II. 10, Bonn, p. 240, l. 7 ; REY, *Étude*, pp. 190-191 ; MÜLLER, *op. l.*, p. 129 ; photographie offerte à la Collection des Hautes-Études par M. Perdrizet.
6. Oratio XI, Ἀντιοχικός, § 194, éd. FOERSTER, t. I, Leipzig, Teubner, 1903, p. 503 : πανταχόθεν κάλλη λίθων ἀθροίσαντες. — *Op. l.*, § 202, p. 506 : au croisement des portiques qui bordent les rues principales s'élèvent ἀψῖδες πανταχόθεν τετραμμέναι μίαν ὀροφὴν ἔχουσαν λίθου. Près de ces portiques, un nymphée, très haut, attire les regards par l'éclat des pierres (λίθων αὐγαῖς). A Philadelphie, le nymphée, avec son demi-dôme d'appareil, domine le torrent de plus de vingt mètres (BUTLER, *Publ. Princeton Univ.*, II. A. 1, p. 57). — On observera qu'en 526 la coupole de l'octogone fut refaite, non en briques, mais en bois (STRZYGOWSKI, *Kleinasien*, p. 95), évidemment selon le type syrien que Guyer a étudié à propos de Rusāfah (GUYER, *Rusāfah*, pp. 9-10).
7. *Marci diaconi vita Porphyrii episcopi Gazensis*, Leipzig, Teubner, 1895, p. 65. Un architecte d'Antioche bâtit l'église sur le plan envoyé par Eudoxie. Les matériaux étaient d'énormes pierres (λίθων τε παμμεγεθῶν), extraites d'une colline, située à l'Est de la ville. — Choricius, au sixième siècle, ne parle aussi que de pierres : *Choricii Gazaei orat.*, éd. BOISSONADE pp. 113, 118.

delphie, autrement que les cités des montagnes voisines, obstinément attachées, comme elle, à la tradition hellénistique [1] ?

La vieille Antioche n'a pas donné non plus l'exemple, sur ce point, au Tur-Abdin, si l'on accorde à M. Guyer [2] que les plus anciennes églises, celles de Dêr el ʿAmr (Mar-Gabriel) [3] et de Salah (Mar-Jakub) [4], à berceau transversal, celles de Khakh (Mar-Sovo) [5] et de Kefr-Zeh [6], à berceau longitudinal, ne peuvent être antérieures au septième siècle, en un mot, que la voûte apparaît après Justinien. Or, si l'on excepte le pilier à arases de Khakh [7], ajouté plus tard aux parois de la grande nef, la brique ne trouve place que dans les arcades [8] et les voûtes [9]. Et encore, ne lui laisse-t-on souvent qu'un champ restreint, car, à Dêr el ʿAmr, à Salah, à Mar-Azîzael [10], la pierre de taille qui revêt les murs forme de larges arcades à travers le berceau et, dans l'intervalle, prend la courbe jusques au point de rupture, jusqu'au niveau où, d'ordinaire, les tranches remplacent les assises, permettant ainsi d'épargner le cintrage. Les briques sont minces et les joints épais, comme à Kasr-ibn-Wardan [11]. Le groupe syrien [12],

1. Butler, *Amer. arch. Exped.*, t. II, pp. 14, 19, 47 sq.
2. S. Guyer, *Surp Hagop (Djinndeirmene), eine Klosterruine der Kommagene*, dans *Repertorium für Kunstwissenschaft*, t. XXXV, pp. 498-499.
3. Preusser, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, p. 32, pl. 42-43 ; Bell, *Churches and Monasteries*, p. 66, pl. III. 1.
4. Preusser, *op. l.*, p. 37, pl. 48; Bell, *op. l.*, p. 66, pl. III. 1.
5. Bell, *Amida*, p. 254, fig. 193. Cf. p. 251.
6. *Op. l.*, fig. 172 ; Bell, *Churches and Monasteries*, p. 19, fig. 15-19, pl. V, VI. 1.
7. Bell, *Amida*, pp. 253-254, fig. 190, 192. Cf. p. 251.
8. *Op. l.*, p. 235, fig. 157 ; p. 257, fig. 197.
9. Mar-Gabriel, pièce octogonale et tombeau (*op. l.*, pp. 235-236), Mar-Augen, porche (*op. l.*, p. 228, fig. 146-147), Childr-Elias (Preusser, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, pp. 6, 12, pl. 6. 2). L'église à trompes d'Amida, dans sa partie orientale, a son dôme, ses demi-dômes et ses arches transversales en briques (Bell, *Churches and Monasteries*, p. 94).
10. Bell, *Churches and Monasteries*, p. 75, pl. V.
11. Strzygowski, *Amida*, p. 267.
12. Coupole de Falûl, demi-dôme de la basilique d'Il-Anderîn.

quelques monuments de la Perse sassanide[1], ou peut-être même, de l'Anatolie occidentale[2], nous montrent quels exemples purent amener les moines nestoriens à cet emploi limité de la brique. Toutefois, les architectes de Justinien, en voûtant une citerne à Dara[3], en construisant sans doute la porte de Karpout, à Amida[4], ne restèrent pas étrangers au mouvement.

Sur la côte méridionale de l'Anatolie, l'appareil byzantin apparaît au temps de Zénon, près de Séleucie, dans une citerne de Mériamlik[5]. Si M. Rott a raison de contester les dates proposées par M. Strzygowski et de rajeunir la basilique à coupole de Myra[6] et l'église cruciforme de Déré-Aghsy[7], on admettra que la côte lycienne a reçu de Nicomédie ou de Byzance, comme Antioche et la Syrie, le parement arasé, qui ensuite, surtout au dixième et au onzième siècle, quand Byzance étend sa puissance en Asie, pénètre assez largement, non seulement sur la côte[8], mais aussi sur le plateau, en Lycao-

1. Sarvistan : Dieulafoy, *Art ant. de la Perse*, t. IV, p. 2. — Kasr-e-Chirin, Kal'a-i-tchouar-Kapi : Morgan, *Mission en Perse*, t. IV, p. 350. — Voyez Sarre-Herzfeld, *Iranische Felsreliefs*, p. 239.

2. A Alexandria Troas, la brique est encadrée entre des pierres de taille, au départ de la voûte, et de la maçonnerie de moellons, près de la clef (Koldewey, *Ath. Mitt.*, t. IX, 1884, p. 39, pl. III. 2). Voyez aussi Strzygowski, *Amida*, p. 267. Lorsque Grégoire de Nysse appelle d'Iconium en Cappadoce des ouvriers sachant combiner la pierre et la brique, il nous indique la voie qui mène au Tur-Abdin (voy. plus haut, p. 217, note 8).

3. Preusser, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, p. 45, pl. 57. 1.

4. Strzygowski, *Amida*, pp. 292-294, croit que la porte de Karpout, ainsi que Kars-ibn-Wardan, ne peut être attribuée aux architectes de Justinien, parce que l'on y rencontre l'arc aigu. Mais, comme à Zénobie, ces architectes ne se sont pas cru liés rigoureusement par les formules de Constantinople.

5. *Jahrbuch des kais. deutschen arch. Instituts*, t. XXIV (1909), *Archaeol. Anzeiger*, p. 448.

6. Elle fut reconstruite avec un parement arasé. Toutefois, les vestiges de l'église primitive sont en briques : Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, pp. 328-338.

7. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 314, la date du septième siècle. Elle nous paraît encore postérieure.

8. *Op. l.*, p. 11 (Isbarta), p. 63 (Sidé), p. 77 (Gagae).

nie[1], en Cappadoce[2], et, plus loin, aux pieds du Caucase, avec d'autres procédés constantinopolitains. De même, la Crète, autre province de la tradition orientale, aussi attachée que l'Anatolie au parement de pierre, fait alors, après la conquête de Nicéphore Phocas, « un usage plus fréquent de la brique, soit dans la construction, soit dans la décoration[3]. » Mais ces deux régions ont conservé peu d'églises où la brique, comme à Myra ou à Déré-Aghsy, joue le rôle prépondérant que lui ont attribué les architectes du Bosphore. Le plus souvent, surtout en Crète et en Cappadoce, on ne la voit qu'aux arcades des fenêtres ou aux arcatures aveugles des façades[4]. En fait, elle nous donne la mesure de l'influence byzantine, sur les frontières de l'Empire.

Il est probable que la Grèce chrétienne suivit la même évolution. Au début, elle tenait, soit de sa tradition antique, soit de Rome, le parement de brique[5]. Mais, ensuite, elle semble avoir préféré la pierre de taille. Dans l'église d'Olympie[6], ces deux procédés se trouvent appliqués l'un après l'autre, le premier aux murs, le second à l'abside. De vieilles basiliques, à Théra[7], à Chalcis[8], sont en pierre. Pourquoi la Grèce n'aurait-elle point, pendant un temps, revêtu ses églises d'un parement aussi large

1. Dans le Kara-Dagh, près de Binbir-Kilissé : Ramsay-Bell, pp. 184, 190, 206, 225. Voy. pp. 302-303, 447. A Saint-Amphiloche de Koniah (Rott, p. 95 ; Ramsay-Bell, p. 403, fig. 330), qui a été remanié, le tambour est tout en briques.

2. Tchangli-Klissé, près Tcheltek : Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 258 ; Ramsay-Bell, p. 404 sq. — Ilanli-Klissé ou Karajédik-Klissé, près de Péristréma : Rott, p. 275; Ramsay-Bell, 421.

3. Gerola, *Mon. veneti*, p. 194.

4. *Op. l.*, p. 78 (Agia), 79 (Milopotamo), 86 (Arcadia), 188 (Santi-Dieci), 191 (Bizarjano).

5. A Mantinée, d'après les observations que M. Fougères a bien voulu nous communiquer.

6. *Ausgrabungen von Olympia*, t. II, p. 18, t. III, pl. XXXVI; phot. Laurent (18 × 24) 34 ; phot. Lampakis 1633-34.

7. Hiller von Gaertringen, *Thera*, t. I, p. 258. — Vue, p. 257.

8. Sous toutes réserves : phot. Lampakis 1663, 5208. Il faudrait pouvoir distinguer les parties qui restent du sixième siècle.

et ferme qu'à Saint-Tite de Gortyne? Arsène de Corcyre[1], au dixième siècle, prisait fort ce travail exact, que l'on pouvait admirer sur les remparts de la cité. Lorsque nous le rencontrons, au neuvième, à Scripou[2], au onzième, à Saint-Nicolas-des-Champs [3], avec des plans d'origine orientale, est-ce l'effet d'un hasard qui aurait conservé sur les lieux des débris antiques? Mais ces débris, pour être utilisés si correctement, demandaient des maîtres experts dans cette technique[4]. Quand ceux-ci, dans le Magne, à Saint-Nicolas de Platsa[5], exécutent un plan archaïque, semblable à celui de Scripou, avec trois nefs isolées par des murs et trois absides semi-circulaires, ils dressent de larges blocs carrés, en calcaire brun, jusqu'aux deux tiers de la hauteur, puis, achèvent avec le même appareil, plus petit et moins soigné. A Scyros[6], vers le même temps, ils voûtent une autre basilique avec des claveaux de tuf, exactement taillés, et, à Milo[7], ils édifient des églises à trompes, « d'une construction solide, entièrement en pierre ».

Encore au onzième et au douzième siècle, l'antique pratique du parement de pierre se perpétue dans les soubassements de Daphni, de Merbaca (fig. 84, 129), de Chonica, de Samari (fig. 31) et du Magne[8], où l'on pourrait retrouver comme un lointain souvenir de l'Héraion d'Argos. Elle se perpétue dans le fond de la province, dans

1. Voyez, plus haut, p. 4.
2. Strzygowski, *B. Z.*, t. III (1894), p. 5.
3. Schultz-Barnsley, pl. 58; Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 29. Le parement de pierre se rencontre aussi à Varnakova, près Naupacte, phot. Lampakis 4180, à Anguélocastro (daté de 1740), 5943.
4. Les matériaux sont grossièrement réemployés à Chalcis (Βάθεια Χαλκίδος, fig. 22), phot. Lampakis 1672-76, 6610; à Démétrias, près Volo, 2161; à Ligourio, 1814-15.
5. Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-9), p. 182, 195, fig. 2, pl. XV.
6. Voyez, plus haut, p. 43. D'après Friedrich, qui ne dit rien des murs.
7. Voyez, plus haut, p. 107.
8. H. Georgios (Kitta): Traquair, *op. l.*, p. 186, fig. 3, pl. XIV. — H. Taxiarches (Karouda): *op. l.*, p. 189, pl. XII.

ces bourgades ou ces localités de l'Attique[1], de l'Argolide [2], de la Laconie [3] ou du Magne [4], si fidèles aux procédés archaïques, sous cette forme dégénérée, dont la Perse [5], la Mésopotamie [6], l'Arménie et le Caucase, dont la Pamphylie [7], au quatrième ou au cinquième siècle, et la Crète [8], avant la domination vénitienne, héritèrent de l'ancien Orient[9], à savoir le parement de moellon.

Si maintenant nous venons au détail, nous y verrons presque toujours la Grèce n'accepter qu'avec réserve les suggestions de Constantinople et conserver quelques traits de sa tradition primitive, celle de l'Orient.

Parements. — L'École de Constantinople a toujours apprécié les parements arasés. Elle en place, à côté des parements de brique, dans ses édifices du sixième siècle,

1. Phot. Lampakis 1776-77 (Pentéli-Kallisia), 1492 (Goudi, fig. 21), 5202, 5203, 1500 (Élaion), etc. — Plus tard, Daou-Pentéli, 1522.
2. Phot. Lampakis 6531, 6535 (Sophicon), 1568 (Nauplie).
3. Géraki, Saint-Sozon, (fig. 91, 111), Taxiarques, etc. : phot. Poulitsas. — Chrysapha (Prodrome) : phot. Laurent 223. — Cythère, Pourco: phot. Lampakis 1643. — La plupart des grandes églises du dix-septième siècle, monastère des Quarante-Martyrs, Saint-Démétrius de Chrysapha, Dormition de Géraki, sont entièrement revêtues de blocage.
4. Asomato, près Bouliarioi : on a utilisé, sans les préparer, les minces pierres plates que fournit le sol à cet endroit (Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-09), p. 185. — H. Georgios, à Drialos (*op. l.*, p. 181, pl. XI, XII). — H. Anargyroi, à Koumani (*op. l.*, p. 192, pl. XIV). — Les églises de H. Paraskévé (*op. l.*, p. 198, pl. XIV) et de H. Joannès (*op. l.*, p. 202, pl. XVII) à Platsa, ont quelques briques dans le blocage. — A H. Théodoros (Vamvaka), en 1075, le blocage remplace la pierre de taille dans le bas, sauf sur la façade orientale (*op. l.*, p. 183).
5. Palais de Firouzabad et Sarvistan.
6. Mar-Tahmazgerd : Bell, *Churches and Monasteries*, p. 101. — Dūrī : Bachmann, *Kirchen und Moscheen*, p. 16.
7. Basiliques de Döschembe : Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 27.
8. Dans les églises épiscopales, une certaine décadence paraît s'accuser avec le temps. On observe, d'abord, le plus bel ajustement à Saint-Tite de Gortyne (Gerola, *Mon. veneti*, p. 81) ou à Arcadia (*op. l.*, p. 86), puis, les pierres de taille mal équarries, aux Santi-Dieci, près Gortyne (*op. l.*, p. 188), ou réservées aux parties essentielles de l'édifice, à Milopotamo *op. l.*, p. 79), enfin, le blocage dominant partout, à Agia, près la Canée (*op. l.*, p. 72).
9. Par exemple, à Boghaskoï.

Saints-Serge-et-Bacchus[1], Sainte-Irène[2], puis, dans ceux du onzième et du douzième, Eski-Imaret, Zeïrek[3]. Elle en a revêtu une église entière, Kilissé-Djami (fig. 73)[4]. Elle en a tiré d'heureux effets de tous temps, avec plus d'art encore, semble-t-il, sous les Paléologues, à Fétiyé (fig. 92)[5] et Kahrié-Djami[6], à Tekfour-Sérail[7], à Mésemvrie (fig. 123, 136)[8], à Tyrnovo[9], Bačkovo[10], Sténimachos[11], Curtea de Argeș[12].

La Grèce pratique un tout autre système. Elle isole et encadre chaque pierre de taille. Elle ne se borne plus à souligner les assises. Elle dresse aussi des sortes de cloisons qui les fractionnent. Au parement arasé, elle oppose « le parement cloisonné ».

En fait, les briques ont cessé de jouer le rôle d'arases. Sans traverser entièrement le mur, elles y pénètrent pourtant plus profondément que les carreaux et les lient au massif de maçonnerie[13]. Elles servent de boutisses, comme ces carreaux placés en profondeur, verticale-

1. Façade méridionale : Ébersolt-Thiers, p. 36.
2. George, *Saint-Eirene*, p. 63, pl. 8, 10.
3. Ébersolt-Thiers, pp. 180, 202.
4. *Op. l.*, p. 158. On l'a employé aux appendices de Sainte-Sophie et à la réparation de Boudroum-Djami : *op. l.*, pp. 63, 142.
5. Chapelle de Marthe : Ljuiks, *Trudy VI arch. Sjezda*, t. III, pl. I, p. 282 ; Ébersolt-Thiers, p. 239.
6. Façade du narthex et pièce septentrionale : Pulgher, pl. 16 ; Schmidt, *Kahrié-Djami*, pl. LXXIV. — Oratoire de Saint-Nicolas : Paspatis, p. 360 ; phot. Ébersolt. — Sinan-Pacha : Paspatis, p. 384.
7. Millingen, *Byz. Const.*, pp. 109-114.
8. Saint-Jean-Alitourgitos, Pantocrator, Saints-Archanges, Sainte-Paraskévi : phot. Laurent 403, 404 *bis* ; Balș, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. V (1912), p. 13 sq., fig. 16, 34.
9. Saint-Démétrius : Balș, *op. l.*, p. 4, fig. 4 ; *Izvjestija na blgarskoto arch. Družestvo*, t. III (1913), p. 306, fig. 228. — D'après la notice publiée dans ce périodique, Assen et Pierre y auraient célébré, en 1186, leur victoire sur les Byzantins. Toutefois, le décor appartient au quatorzième siècle.
10. Ivanov, *Izvjestija na blgarskoto arch. Družestvo*, t. II (1911), pp. 212-213. La chapelle funéraire pourrait dater de 1083.
11. Forteresse d'Assen, attribuée au douzième siècle : *op. l.*, p. 197 sq.
12. Saint-Nicolas-Domnesc (treizième siècle) : *Monumentele din România*, I, 1. — Sănnicoara (voyez plus loin, p. 228, note 4).
13. Choisy, *Art de bâtir*, p. 12.

ment, parfois par couples, dans le palais de Sargon, à Khorsabad.

Ainsi, la différence d'aspect répond à une différence de structure. Mais, entre les termes extrêmes, on peut saisir certaines transitions. Nous ne les chercherons pas à l'intérieur des murs. Les parements constantinopolitains ne nous laissent point voir si parfois les arases cessent de traverser toute l'épaisseur du massif. Au moins, à l'extérieur, nous montrent-ils comment, en diminuant la largeur des zones de pierres, on a multiplié les zones de briques, qui finissent par se réduire à une seule assise.

Observons, en effet, les remparts de Constantinople. Comparons seulement quelques chiffres et quelques dates. Comptons les assises de pierres entre les zones de briques : onze, sous Léon l'Isaurien [1], quatre à dix, sous Basile II [2], deux à quatre, sous Manuel Comnène et ses successeurs [3], moins encore, à ce qu'il semble, sous les Paléologues [4], une seule peut-être, dès le douzième siècle [5]. Au quinzième, une tour de Jean VII nous montre l'alternance des zones à assise unique [6]. En même temps, sous Manuel Comnène et surtout sous Jean Paléologue, la taille perd sa précision, les lignes, leur régularité : le mortier déborde [7].

Les façades des églises, souvent masquées par l'en-

1. Millingen, *Byz. Const.*, p. 98.
2. *Op. l.*, p. 101. — Tour au Nord de la porte de Silivri : phot. Abdullah 261.
3. Mur de Manuel : Millingen, pp. 122, 129; phot. Abdullah 283. — Substructions du palais des Blachernes, pièces C et tour N du plan de Millingen, p. 131, reproduites, pp. 138, 144, d'après phot. Abdullah 258, 271. — Tour d'Isaac l'Ange, L sur le relevé de Millingen, p. 126. Voyez le plan, en face de la p. 115.
4. Millingen, p. 126.
5. Tour S du plan de Millingen, dite « prison d'Anéma » et ajoutée la dernière aux substructions des Blachernes.
6. Au Sud de la porte de Silivri; phot. Abdullah 261.
7. Dans la forteresse d'Hissarbania, au Nord de Philippopoli, des zones de quatre assises de briques coupent, à des distances variables, le pare-

duit, ne se prêtent pas à des relevés aussi clairs[1]. Toutefois, dans certaines régions éloignées, où l'action de Constantinople s'est fait sentir, nous pouvons noter les mêmes transformations. Ainsi comptons-nous, à Déré-Aghsy[2], de six à dix assises de pierres, à peu près autant que sur les tours de Léon l'Isaurien ou de Basile II. Plus tard, la Russie de l'Ouest n'en retient presque toujours qu'une seule, avec deux ou trois lignes de briques assez minces, dès 974, si l'église actuelle de l'Annonciation à Vitepsk[3] représente vraiment l'œuvre d'Olga, la première fondatrice, en tout cas, au onzième et au douzième siècle, à Novgorod[4]. Elle suivait bien la pratique de la capitale. Nous en trouvons la preuve à Černigov (vers 1031), à Sainte-Sophie de Kiev (1037), à Sainte-Sophie de Polotsk (fin du onzième siècle), lorsque la pierre de taille cède la place au moellon[5], ainsi que sur toutes les façades de

ment de moellon. On attribue cette construction à l'époque de Justinien. Voy. Filov, *Izvjestija na blgarskoto arch. Družestvo*, t. II (1911), p. 120, fig. 12. Voy. aussi *op. l.*, fig. 5, 6, 15, 17, et p. 145.

1. A Constantinople même, si l'on en juge d'après les dessins de Paspatis, en partie contrôlés et reconnus fidèles, grâce aux photographies de M. Ébersolt, on constatera que les zones de briques sont moins nombreuses et les zones de pierres plus étendues sur les églises d'un caractère archaïque, telles qu'Atik-Moustafa-Pacha (p. 317), aujourd'hui blanchie, Cheik-Mourad (p. 382), munie d'un large pignon sur l'arcade du transept, Toclou-Dédé (p. 357), que l'on identifie avec Sainte-Thècle, construite par Isaac Comnène; tandis qu'au quatorzième siècle, ainsi que sur les remparts de Manuel Comnène, l'intervalle normal, sauf par exception, en certaines parties des absides, est de trois ou quatre assises de pierres. Nous observons toutefois quatre ou cinq assises à Kéféli-Mesdjid, cinq à Monastir-Mesdjid, que Paspatis croit être, l'une, la Μονὴ τοῦ Μανουήλ, attribuée à Photius, l'autre, un monastère de 1341 (Paspatis, pp. 303, 376; phot. Ébersolt; Ébersolt, *Rapport sommaire*, p. 13). On compte quatre assises sur la chapelle de Saint-Nicolas (Ébersolt, *op. l.*, p. 13, pl. X, fig. 13), quatre lits de briques et quatre rangs de moellons sur la chapelle funéraire de Fétiyé-Djami, fig. 92 (Ébersolt-Thiers, p. 239).

2. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 308, fig. 110, 113. Comparez avec Sidé (*op. l.*, p. 63, fig. 25).

3. Pavlinov, p. 41; Pavlinov, *Trudy IX arch. Sjezda*, t. I, Moscou, 1895, p. 4.

4. Sainte-Sophie, Saint-Antoine, Saint-Georges : Pavlinov, pp. 41-43. Cf. pp. 23, 26.

5. Pavlinov, pp. 12, 52.

Kilissé-Djami (fig. 73), que l'on attribue au onzième siècle, en plusieurs endroits de Zeïrek, qui date du début du douzième, sur les appendices de Sainte-Irène et, plus loin, aux pieds du Caucase [1] ou sur les pentes du Taurus [2].

L'assise unique conduit au parement cloisonné. Il suffira d'introduire la cloison. Ce fut la province d'Occident, ἡ Δύσις, Macédoine et Grèce, qui conçut l'idée de ce perfectionnement. A l'Est et au Nord de Constantinople, on l'adopta rarement [3]. En Valachie [4], jusqu'au seizième siècle, il reste inconnu.

La cloison apparaît, en effet, vers le début du onzième, mais sans régularité, comme un essai timide. A Kaisariani (fig. 106) [5], à Saint-Luc [6], aux Saints-Apôtres de Calamata (fig. 41) [7], elle manque par endroits. En outre, à Saint-Luc et à Sainte-Sophie d'Ochrida (fig. 20), nous observons le nouveau type à côté de l'ancien, à côté de ces larges zones de briques ou de pierres qui caractérisent les monuments de Constantinople. C'est pourtant bien à ce moment que le « parement cloisonné » commence à se dégager avec franchise, justement non loin d'Ochrida, à Castoria (fig. 6-13), sur les façades de ces

1. Pitsounda, Kondakov-Tolstoj, t, IV, p. 59, fig. 49; Saint-Simon-Cananite, *Kavkaz*, t. IV, p. 9.

2. Tchangli-Klissé, Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 258, fig. 96; Islamkoï, p. 11, fig. 3; Gagae, p. 77; Myra, p. 338.

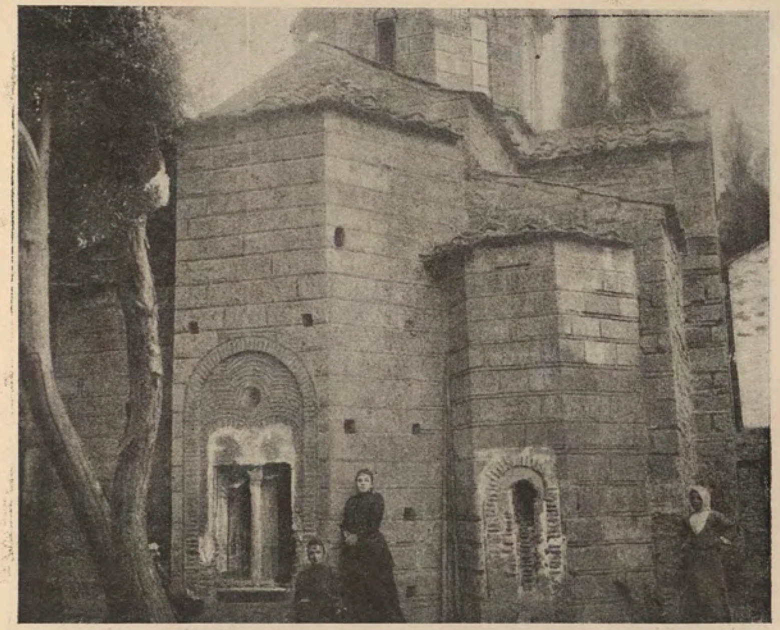
3. Le parement grec semble avoir pénétré à Kiev: J.-I. Smirnov, *Risunki Kieva 1651 goda po kopijam ich konca XVIII vjeka*, Moscou, 1908, pl VII-X.

4. Voyez Sânnicoara et Saint-Nicolas-Domnesc, à Curtea de Arges (fin du treizième siècle); Biserica Dumitru, à Craïova; « bolniţa » et « paraclisul » au monastère de Cozia (seizième siècle). Cf. Antonesco, *Literatura si Arta Romana*, année IX, 1905, p 195 sq.; *Bul. Com. Mon. Ist.*, I, pp. 43-44, fig. 26-27; *Monumentele din România*, I. 1-2; II. 2.

5. On le devine d'après les dessins ou les photographies publiés par Strzygowski, Ἐφημ. ἀρχ., 1902, p. 53. Voyez, en particulier, fig. 3, 7 *bis*. C'est très net sur les photographies Lampakis 6709 (abside), 1841 (fronton).

6. Schultz-Barnsley, pl. 6-9.

7. Phot. Lampakis 1637, 6507.



Phot. Lampakis.

Fig. 106. — Église de Kaisariani près d'Athènes. Vue des absides.

petites églises qui appartiennent à la vraie tradition provinciale.

La Macédoine occidentale et la Grèce ont donc innové. A son tour, la Grèce se sépare de sa voisine. Elle ne s'en tient pas, comme elle, aux transitions ; elle va jusqu'au bout du système. En effet, dans la suite, la Macédoine omet souvent la cloison. Les maçons de Milutin, à Čurčer (fig. 107), les Serbes du quatorzième et du quinzième siècle (fig. 108) [1], les Turcs formés à leur

1. Parement sans cloisons de briques : Chilandari (fig. 103), au Mont-Athos (Brockhaus, pl. 4 ; Kondakov, *Pam. Afon.*, pl. II ; Millet, *Hautes-Études*, C 174-180) ; église du Sauveur (Spasovica), près Kjustendil, ann. 1330 (Ivanov, *Sjeverna Makedonija*, p. 54, fig. 10 ; *Izvjestija na blgarskoto arch. Družestvo*, t. III, 1912, p. 55 sq.) ; Ištip, ann. 1332 (*op. l.*, p. 201, fig. 29) ; Ljuboten (fig. 108), ann. 1337 (Miljukov, p. 128, pl. 8) ; monastère de Marko (fig. 83, 93 et *op. l.*, pl. XIV) ; abside de l'église de l'Ascension et coupole de l'église

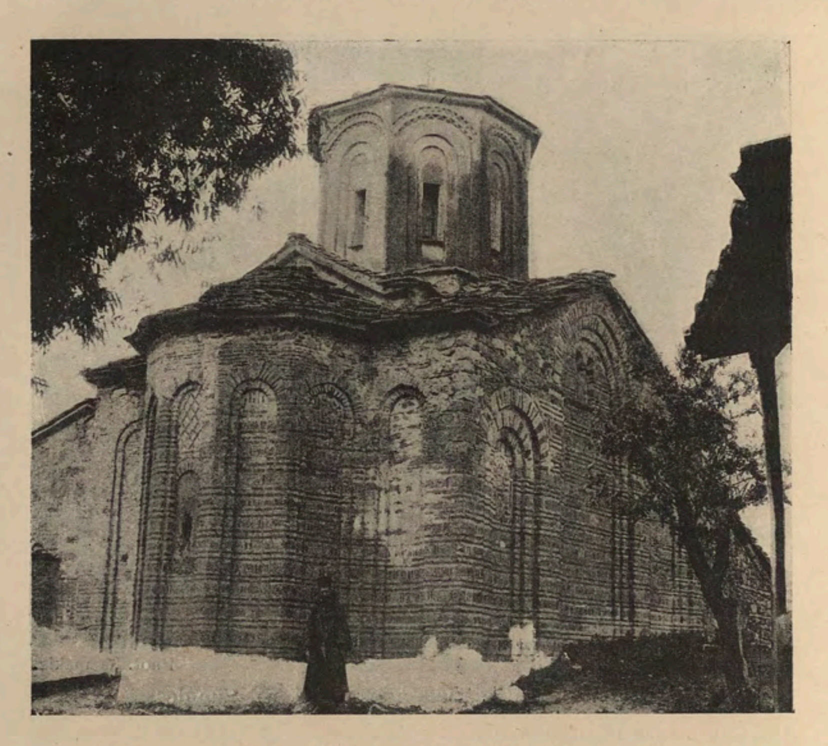


Fig. 107. — Église de Čurčer près d'Uskub. Vue des absides.

école[1], enfin, les maîtres athonites du seizième, du dix-septième et du dix-huitième siècle[2], semblent hésiter entre les deux procédés. Les Grecs, sauf à Kaisariani, exécutent toujours avec méthode le parement cloisonné.

La Macédoine, les Serbes et le Mont-Athos, Constanti-

des Saints-Archanges, à Kučevište (fig. 135); coupole de Saint-Nicolas, sur la Treska (fig. 80); Kruševac (fig. 110); Kalinić.

1. Monuments turcs d'Uskub : Kourchoumli-Han et mosquée voisine.

2. Trapéza de Vatopédi, chapelles à Iviron, Vatopédi, Lavra, catholicon d'Esphigménou, de Xiropotamou : Balş, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. VI (1913), pp. 9, 10, 18, 21, 28, 30. Les cloisons ne se rencontrent qu'à Xiropotamou et à Lavra. Voyez ce qu'en dit l'auteur, pp. 3 et 28.



Fig. 108. — Église de Ljuboten près d'Uskub. Vue des absides.

nople, l'Asie Mineure, le Caucase ou la Russie groupent plusieurs assises de briques, très souvent deux[1], trois et même quatre[2], les plus nombreuses, sur les bords de la

1. Castoria, Čurčer (fig. 107), Gračanica (fig. 74). Ištip, Ljuboten (fig. 108), Lesnovo (fig. 94), Kučevište (Saints-Archanges, murs de l'église, fig. 135) Salonique (Saints-Apôtres, façades des narthex latéraux, Chaouch-Monastir), monuments du Mont-Athos cités à la note précédente, sauf la chapelle de Lavra (Balş, *op. l.*, p. 30, fig. 46).
2. Narthex de Chilandari (fig. 103), monastère de Marko (fig. 83, 93) Ravanica, Sémendria, Rudenica (fig. 112, imitation).

Morava, très loin de la Grèce. En Grèce, au contraire, M. Strzygowski l'a remarqué [1], l'usage n'en accepte qu'une seule. Si nous en comptons trois dans la Panaghia de Saint-Luc, étrangère à la tradition locale par son « plan complexe » et sa décoration arabe [2], deux à Aulis [3] et en un petit nombre d'églises du Péloponèse occidental [4], c'est par exception. Partout ailleurs, à Athènes [5], Amphissa [6], Nauplie [7], Monemvasie [8], Calamata (fig. 41), Samari (fig. 31), au onzième ou au douzième siècle, suivant un système logique et simple, une ligne unique encadre chaque carreau, de tous côtés : un réseau de traits rouges serre dans ses mailles fermes les pierres dorées par le soleil.

Ces pierres se distinguent, à leur tour, par la précision de la taille. « Il n'est pas facile, écrit M. Strzygowski [9], de trouver, en dehors de la Grèce, une combinaison aussi soignée. On la rencontre, mais on y rencontre aussi fréquemment le contraire, ce qui est intéressant. » Notre propre expérience corrobore cette très juste observation. Hors de Grèce, nous ne connaissons de beaux parements qu'à Mésemvrie (fig. 123, 136), à Gračanica (fig. 74), au monastère de Marko (fig. 83, 93) et sur quelques églises d'Étienne Lazarević ou du Mont-Athos. Ailleurs, en Ma-

1. Strzygowski, Ἐφημ. ἀρχ., 1902, p. 60.
2. Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 28; Schultz-Barnsley, pp. 9, 10, 16.
3. Phot. Lampakis 1845-46.
4. Blachernes (fig. 16), Gastouni (fig. 72, 114), Androussa : phot. Laurent; phot. Lampakis 1606-1612, 1617-18, 5934-37.
5. Kaisariani (fig. 106) : Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 36; Strzygowski, Ἐφημ. ἀρχ., 1902, p. 53 sq. — Omorphi Ecclisia : Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 37. — Amphissa. — Par contre, Gailhabaud a dessiné, dans d'autres églises, deux et même plusieurs assises : *Architecture du cinquième au dix-septième siècle*, t. I; *Monuments anciens et modernes*, t. II, première partie (Saint-Taxiarque).
6. Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 30.
7. Haghia-Moni (fig. 69, 70, 117) : Lampakis, *Antiq. chrét.*, pp. 32-33. — Merbaca (fig. 84, 118, 129) : *op. l.*, p. 48. — Plataniti : *op. l.*, p. 34. — Voyez aussi Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV, 1909.
8. Sainte-Sophie, sauf la coupole, où se trouvent deux assises.
9. Strzygowski, Ἐφημ. ἀρχ., 1902, p. 54.



Phot. Lampakis.

Fig. 109. — Église de la Parigoritissa à Arta. Façade Ouest.

cédoine[1], comme à Constantinople, en Russie ou en Valachie, le mortier rachète les irrégularités d'un conglomérat grossier, ou même, unit de simples moellons. Nous observons cette facture négligée, au onzième siècle, à Castoria et à German. Nous le retrouvons au treizième, à Arta, avec les plans de Castoria, avec les procédés décoratifs de Salonique : la grande et belle Parigoritissa (fig. 109) porte ainsi, sur ses majestueuses façades, l'empreinte d'un goût étranger à la Grèce. En Vieille Serbie, à Nérès (fig. 102), à Mateica (fig. 131), à Lesnovo (fig. 94),

1. De même, Čurčer (fig. 107), Chilandari (fig. 103), Spasovica, Vinéni près Prespa (Miljukov, pl. 15), Ravanica, Sémendria, Kučevište (fig. 135), Lipljan, Kourchoumli-Han et Tchifté-Hammam, à Uskub, églises valaques.

plus tard, au Mont-Athos[1], à Salonique[2], d'importantes églises, édifiées par des souverains ou de très hauts personnages, n'offrent plus à nos yeux qu'un assemblage fort irrégulier, une image affaiblie, ou même, les simples linéaments du parement par assises. A ce laisser-aller pittoresque, la Grèce oppose la fermeté constante de ses pierres de taille. Il est clair que, jusqu'au dixième siècle, avant de les encadrer de briques, elle a su les ajuster avec autant de précision que la Syrie, l'Anatolie et l'Arménie. Fidèle aux exemples antiques, elle conserve le goût du travail franc et des lignes nettes. La Macédoine au contraire, sur ce point, prend exemple sur Constantinople.

Les deux écoles se sont rencontrées à Mistra.

Les plus anciennes églises, Métropole de Nicéphore, Saints-Théodores, Péribleptos, ne le cèdent en rien aux monuments antérieurs[3]. Mais nous voyons l'habileté des lapicides fléchir, d'abord, sur le clocher du Brontochion, qui n'appartient pas à la pure tradition du pays, puis, au cours du quatorzième siècle, à Sainte-Sophie et surtout à l'Évanguélistria[4]. Enfin, au début du quinzième, le clocher de la Pantanassa et le réfectoire de la Péribleptos[5] ressemblent de tous points aux monuments de Macédoine, nous laissant ainsi deviner d'après quels exemples l'École grecque s'est relâchée.

D'autres modèles, venus de la même région, au même moment, lui ont appris aussi, lorsqu'elle a construit la coupole de la Métropole[6], à supprimer la cloison dans le parement, comme aux environs d'Uskub[7], en même

1. Dochiariou : Brockhaus, pl. 3 ; Millet, *Hautes-Études*, C 189 ; phot. Lampakis 3204 ; Bals, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. VI (1913), pp. 33, 39, fig. 52, 57.
2. Ikichérif-Djami.
3. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 19, 21, 29.
4. *Op. l.*, pl. 24, 32-33, 34.
5. *Op. l.*, pl. 30, 36.
6. *Op. l.*, pl. 19.
7. Kučevište (fig. 135), Saint-Nicolas sur la Treska (fig. 80). En Grèce, on ne peut citer d'autre exemple que Sainte-Sophie de Monemvasie, au douzième siècle (fig. 95).

temps qu'à creuser des niches entre les fenêtres, comme à Salonique[1].

Ne négligeons point les plus humbles détails : ils portent souvent la marque d'un artiste ou d'une école. A ce titre, les joints de mortier retiendront notre attention.

On sait que les maçons byzantins, pour laisser les parements se contracter comme les remplissages[2], leur donnent souvent plus d'épaisseur que ne faisaient les Romains[3]. En Lycie, par exemple, les uns comptent la moitié de la brique, les autres l'équivalent[4]. Équivalents[5], supérieurs[6], ou même doubles[7], tels apparaissent, en diverses régions, ceux que l'on a pu mesurer. Sur ce point, Byzance se sépare de l'Orient, beaucoup plus encore que de Rome[8]. Elle se distingue aussi par le soin qu'elle

1. Voyez plus haut, p. 200.
2. CHOISY, *Art de bâtir*, pp. 9, 12.
3. STRZYGOWSKI, *Kleinasien*, p. 39. Il ne faut pourtant pas oublier que beaucoup de monuments romains ont leurs joints aussi épais que les briques (2 × 2, 3 × 3 ou 4 × 4). Voyez DURM, *Baustile*, II, p. 140.
4. A Myra, d'après les observations de M. Rott, briques et lits de mortier mesurent alternativement 5 à 6 centimètres, tandis que, sur les monuments voisins d'époque romaine, le rapport de la brique au mortier est de 0,05 à 0,02 : ROTT, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 339, note 1.
5. A Kalinić, le lit de mortier équivaut à la brique (0,045). De même, en Russie : PAVLINOV, pp. 41, 52. Voyez aussi les citernes de Constantinople : FORCHHEIMER-STRZYGOWSKI, p. 117.
6. Kasr-ibn-Wardan, Il-Anderīn, Amida. Cf. STRZYGOWSKI, *Mschatta*, p. 242 ; *Amida*, p. 374. Voyez aussi FORCHHEIMER-STRZYGOWSKI, *l. c.*
7. A Utchajak, le rapport est de 3.5 à 6 : STRZYGOWSKI, *Kleinasien*, p. 39. Aux Saints-Apôtres de Salonique, ils dépassent même l'épaisseur de la brique, le rapport de la brique au mortier étant de 0,025 à 0,04, c'est-à-dire à peu près l'inverse de ce que nous montrent les monuments romains. C'est sans doute l'exagération de ce procédé que l'on observe à Nicée (briques de 3 centimètres, joints de 5 ou 6, voyez WULFF, *Koimesis*, p. 20), surtout à Eski-Imaret-Djami, à Krini, dans l'île de Chios (TH. SCHMIDT, *Izv. russk. arch. Inst.*, t. XVII, pl. XLVI) et à Kuršumlia. On voit même, à Kuršumlia (fig. 86), entre les assises apparentes, une assise en retraite dissimulée par le mortier.
8. STRZYGOWSKI, *Kleinasien*, p. 39 ; *Mschatta*, p. 242. Voici quelques mesures relevées sur les monuments arabes : sur un tombeau nommé Imām-Dūr, onzième siècle, le rapport est, en centimètres, 2 × 6.75 (SARRE-HERZFELD, *Arch. Reise*, t. I, p. 231, fig. 20; *op. l.*, p. 232, pl. XXX); dans la mosquée Abu-Dilif, à Samarra, 2 × 7 (*op. l.*, p. 73); sur un tombeau de

met à les façonner, en introduisant, la construction une fois achevée, un mortier plus fin dans les intervalles restés vides [1]. Au dixième et au onzième siècle, l'École de Constantinople rougissait ce mortier avec de la brique pilée, car visiblement elle a fourni ce procédé, avec le plan même, aux maîtres qui construisirent les églises cruciformes du « type complexe », à Déré-Aghsy, en Lycie [2], à Černigov, en Russie (vers 1030) [3], enfin à Salonique, en 1028 (Kazandjilar-Djami). En revanche, au quatorzième, celle de Macédoine, emploie une sorte de stuc jaune [4].

Les archéologues ont rarement observé de tels détails. Nous en parlerons d'après notre expérience personnelle.

Comme toujours, l'art va du simple au complexe. En Macédoine, les joints pleins et droits, que le onzième siècle nous a laissés aux façades de la Kazandjilar-Djami ou à Castoria, parurent, dans la suite, sévères et lourds. Au cours du treizième et du quatorzième, à Sainte-Sophie d'Ochrida, à Lesnovo, pour obtenir plus de légèreté et de souplesse, on imagina d'en diminuer l'épaisseur, de les incliner ou de les modeler en dos d'âne. Mais cette nouveauté n'entra point dans la pratique commune. On applique encore le vieux procédé aux Saints-Apôtres, à Ljuboten, au monastère de Marko. On fera même ressortir la lourdeur du joint archaïque. Déjà, à la Kazandjilar, bordé par une petite rainure, il dépasse un peu la brique. Plus tard, nous le voyons saillir franchement, semblable à une tablette qui encadrerait les carreaux. Ce motif singulier

Bâlis, 1.5 × 8.5 (*op. l.*, p. 126, fig. 46, pl. XXIV). Byzance ne fait que développer le système romain. Les Arabes en suivent un autre. M. Strzygowski n'indique pas cette différence essentielle.

1. Choisy, *Art de bâtir*, p. 13; Millet, *Daphni*, p. 60. Voyez un bel exemple de joints vides à Chonica : phot. Lampakis 5927.

2. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 310. M. Rott l'attribue au huitième siècle; mais elle est plutôt du dixième.

3. Pavlinov, p. 12.

4. Saints-Apôtres de Salonique, Ljuboten, monastère de Marko, mosquée de Sinan-Tchélébi, à Ochrida.

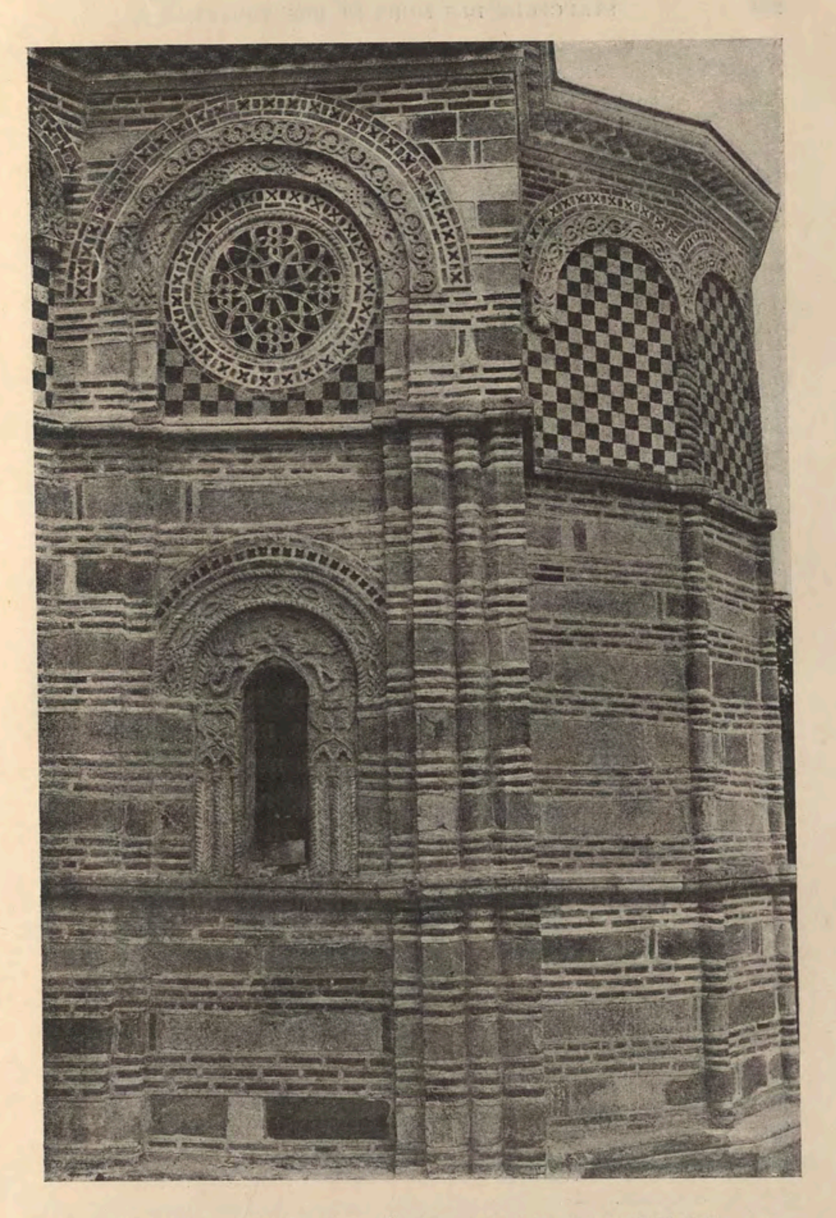


Fig. 110. — Église de Kruševac en Serbie. Angle Sud-Est.

nous fait reconnaître à première vue les monuments serbes et turcs, construits, vers la fin du quatorzième et au quinzième siècle, par Lazare (fig. 110), par son fils Étienne et les vainqueurs de Kossovo[1]. La Grèce essaya bien, vers la fin du douzième, à Nauplie, aux Blachernes d'Élide, de creuser légèrement les joints[2]. Mais, durant tout le quatorzième, Mistra conserve l'ancien modèle : les dos d'âne, les plans inclinés n'apparaissent qu'au quinzième, cent cinquante ans plus tard qu'à Arta, dans ces parements négligés, près de ces carreaux mal taillés, qui nous ont paru imités des monuments macédoniens. Ils se répandent alors en Laconie[3]. Quant aux tablettes saillantes, elles y restent inconnues.

N'allons point nous imaginer qu'au quatorzième siècle, le beau parement grec revêtait, comme autrefois, l'édifice entier, ainsi qu'une tunique sans couture. Seules, les anciennes églises cruciformes de type grec, Péribleptos et Sainte-Sophie[4], l'ont reçu sur toutes leurs façades, sauf au contact des portiques ou des annexes. Partout ailleurs, que l'on ait imité les anciens modèles du pays, dans la Métropole primitive et les Saints-Théodores, ou que l'on ait interprété un plan étranger, à la Pantanassa et dans la Métropole de Mathieu[5], on l'a réservé aux membres essentiels, à l'abside, à la coupole et, suivant le cas, aux frontons, à la façade occidentale, ou bien, aux piliers, aux archivoltes et aux écoinçons des arcatures décoratives. Sur les autres murs, on s'est contenté de mo-

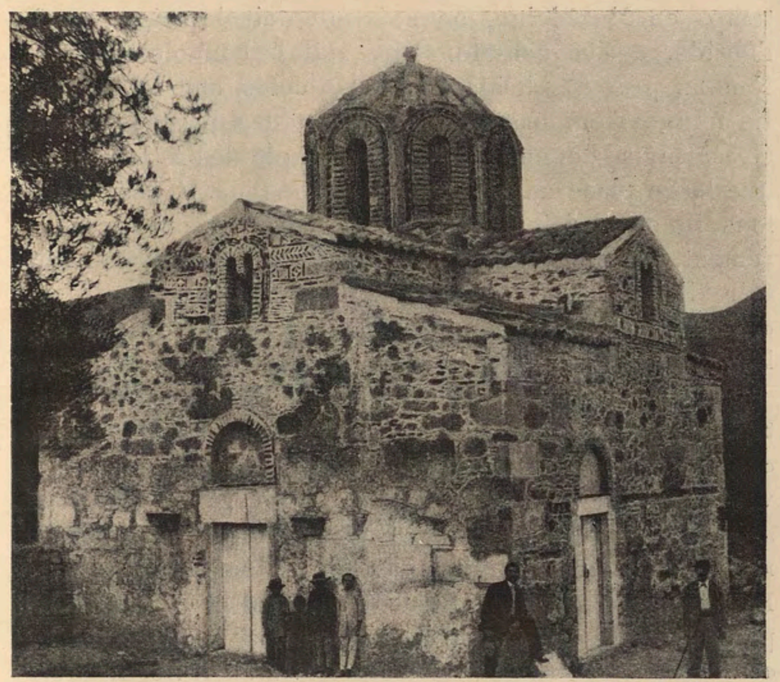
1. Monuments serbes de la région d'Uskub : Kučevište (Ascension et Saints-Archanges, fig. 135), Saint-Nicolas sur la Treska (fig. 80). — Toutes les églises serbes de la Morava. — Monuments turcs à Uskub (Kourchoumli-Han, Tchifté-Hammam), à Ochrida (Sinan-Tchélébi), à Salonique (enceinte turque d'Eski-Djouma, Aladja-Imaret-Djami, vieilles maisons près d'Eski-Djouma). — Église de Chaouch-Monastir.

2. On retrouve, au treizième siècle, sur la Kato-Panaghia d'Arta, le procédé de la Kazandjilar-Djami.

3. Géraki, Saint-Élie, fenêtre de l'abside.

4. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 29, 32-33.

5. *Op. l.*, pl. 18-19, 21, 34, 36-37.



Phot. Poulitsas.

Fig. 111. — Église de Saint-Sozon à Géraki. Angle Sud-Ouest.

deler le blocage resté apparent. Quant au Brontochion[1], — fait plus grave, — il n'en a point, en dehors du porche et du clocher.

Ajoutons que nulle part, sauf peut-être à Sainte-Sophie, le parement ne descend jusqu'au sol. Dans le bas de l'édifice, au-dessous de la corniche qui souligne la zone des fenêtres, le blocage remplace ces puissantes pierres de taille qui donnent une si robuste assise aux églises de Daphni, de Samari ou de Merbaca.

En réduisant ainsi le parement, les architectes de Mistra ne paraissaient pas se singulariser, car, vers le même

1. *Op. l.*, pl. 24-25.

temps, en Macédoine, on se contentait de soigner, soit l'abside, à Chaouch-Monastir, soit la coupole, à Saint-Naoum, près d'Ochrida, à Saint-Nicolas, sur la Treska. Ils n'innovaient pas. Ils trouvaient des précédents en Grèce même[1] et en Crète, où l'exemple de l'Asie fit faire une large place au parement de moellons. Et aux moellons, ils se gardaient de mêler la brique, même accessoirement, comme nous pouvons l'observer à Saint-Sozon de Géraki (fig. 111), par exemple, pour encadrer l'un d'eux de loin en loin ou pour garnir quelques intervalles trop larges. Ainsi, en tout, ils ont suivi la tradition du pays.

L'un d'eux pourtant s'en est écarté, lorsque, au Brontochion, il place, de distance en distance, en des endroits choisis, deux, trois ou quatre assises très régulières, qui vont d'une face à l'autre et jouent le rôle d'arases. Il semble avoir pris modèle, à Constantinople, sur quelque monument contemporain, tel que l'église principale de Fétiyé-Djami[2], dont les façades, au Nord et à l'Est, et la petite abside n'ont pour tout parement qu'un blocage coupé par des zones de trois assises. Mais il ne fit guère école en Grèce[3], car ses successeurs, copiant son plan à la Pantanassa et dans le haut de la Métropole, renoncèrent à ce procédé étranger.

Pourquoi réduisit-on le parement? Pourquoi lui préféra-t-on le blocage? Par économie, sans doute. Mais les ressources ne manquaient pas à l'architecte du Brontochion, puisqu'il a revêtu de marbre l'intérieur, et pourtant, plus que tout autre à Mistra, il a ménagé la pierre de taille. Cette économie, il ne la réalise point à contre-cœur. Il veut produire un autre effet, un effet pittoresque, car il a modelé avec grand soin le blocage des

1. Daou-Pentéli, phot. Lampakis, 1522; Sophicon, Taxiarques, 6536; Galaxidi, 2424.
2. Ébersolt-Thiers, p. 235, fig. 116. Voy. p. 239.
3. A Tégée (fig. 127), phot. Lampakis 2173-74; Scala (fig. 128); Sophicon, 6534 (Prodrome); Calamata, 6513 (église en ruine); Patras, ruine dans l'enceinte de la citadelle, phot. Millet.

façades pour y faire jouer la lumière, pour charmer les yeux, comme font nos constructeurs de banlieue, par la couleur et l'imprévu du jeu des moellons. Il traçait un plan nouveau, il dessinait des formes étrangères. Au goût classique de l'École grecque, il oppose ainsi une sorte d'im pressionnisme architectural.

Les joints du blocage apparent ressemblent à ceux des parements de pierres de taille et de briques. Sur la façade méridionale de la Métropole, qui fut construite en deux fois, nous les voyons, en bas, au quatorzième siècle, larges et simples, en haut, au quinzième, plus étroits, plus nombreux, façonnés en dos d'âne. Ici encore, le quinzième siècle a recherché l'aisance et la légèreté. Ici encore, la conquête turque amena la décadence. De même que Saint-Nicolas de Mistra ou la Dormition de Chrysapha n'offrent qu'une image lointaine et molle du beau parement grec, de même, les autres grandes églises du dix-septième siècle, monastère des Quarante-Martyrs, Saint-Démétrius de Chrysapha, Dormition de Géraki, ont leurs moellons noyés, leurs joints négligés, sans modelé, à peine indiqués par des stries horizontales. Encore aujourd'hui, dans le geste inconscient du maçon mistriote, lançant au hasard quelques coups de truelle sur un empâtement de mortier, nous saisissons comme une réminiscence de la façon byzantine.

Cette façon même nous démontre, malgré certains exemples du passé[1], que les parements de blocage restaient apparents. On s'épargna un tel soin, lorsque, vers le début du quinzième siècle, on prit l'habitude d'habiller les façades avec un crépi et d'imiter par la peinture le parement classique. On recouvrait parfois ainsi, à la Pantanassa, à Salonique (Ikichérif-Djami), à Uskub (Kour-

1. Dans la Syrie méridionale (Butler, *Publ. Princeton Univ.*, II. A. 2, p. 69), en Perse (Morgan, *Mission en Perse*, t. IV, p. 341; Sarre-Herzfeld, *Iranische Felsreliefs*, p. 239), dans le palais d'Ocheïdir (Reuther, *Ocheïdir*, pp. 7, 31), peut-être à Constantinople (Diehl, *Manuel*, p. 51, 426).

choumli-han), de vraies briques et de vrais carreaux, mal taillés. Le plus souvent, on dissimulait un simple blocage. Les nombreux exemples que nous pouvons relever, soit à la Péribleptos, sur le mur du portique, soit à Géraki (Sainte-Paraskévi), à Prespa [1], aux environs de Sofia [2], en Serbie (Rudenica, fig. 112) [3], en Moldavie [4] et sur certains édifices turcs de Constantinople [5], nous laissent croire que l'on décora ainsi bien des monuments aujourd'hui dépouillés, tels que le palais des Despotes, à Mistra. Il est clair que l'on imita d'autres motifs : fleurons ou monogrammes, à la Pantanassa, incrustations en damier, à Žiča [6] et Kruševac (fig. 110) [7]. Ou bien, un ton rouge uniforme, celui de certains mortiers byzantins, servit à colorer toute la façade. On en a retrouvé, dans le narthex de Žiča, deux couches superposées : exemple ancien d'une pratique grossière, qui a défiguré, au cours du siècle dernier, plusieurs des églises de l'Athos [8].

Ainsi, parements moins soignés, joints plus légers, plus élégants, blocage apparent ou façades peintes, autant de traits qui accusent, au quatorzième et surtout au quinzième siècle, la décadence progressive des anciennes méthodes. On veut faire vite, à peu de frais. Au travail solide et franc, on préfère l'imprévu, le pittoresque, l'effet. Ce goût nouveau s'est formé hors de Mistra, dans les Balkans, dans la zone de la tradition hellénistique agonisante. Mistra

1. Miljukov, p. 60.
2. Miljukov, p. 143.
3. Phot. Millet ; Bals, *Églises de Serbie*, p. 35, fig. 58.
4. Mirouts : Romstorfer, p. 15.
5. Ebersolt-Thiers, p. 63, l'ont observé sur les façades du Nord et de l'Est, à Sainte-Irène, et mentionnent, à ce propos, la porte nommée Bab-i-Houmayoun.
6. Petković, *Žiča*, dans *Starinar*, 1906, p. 164.
7. Bals, *Églises de Serbie*, p. 29, se demande si cette restauration peut se justifier.
8. Millet, *Hautes-Études*, B 81-82, 83, 88, C 152. Sur l'église de Dochiariou, construite au seizième siècle, le parement irrégulier apparaît à côté du crépi. Voyez, plus haut, p. 231, note 1.



FIG. 112. — Église de Rudenica en Serbie. Détail de la façade Sud.

conserve, plus longtemps peut-être, l'esthétique sévère et sobre de la Grèce médiévale.

Voûtes. — Dans la structure des voûtes, la Grèce ne suit pas très exactement les méthodes de Constantinople. Elle ménage la brique. Au onzième et au douzième siècle, elle l'emploie aussi habilement, dans les coupoles, les calottes et les voûtes d'arêtes. Mais elle construit ses berceaux en pierre.

Peut-être sera-t-il aventureux d'affirmer que les églises de Constantinople et de Salonique ont toujours, aux quatre bras de la croix, des berceaux de brique. L'impeccable blancheur du crépi les dérobe à nos recherches. En fait, on n'a guère observé la structure des voûtes que dans les citernes[1], les souterrains[2] et les remparts[3]. C'est là que M. Choisy a pu analyser, avec la finesse que l'on sait, l'ingénieux procédé qui permet d'économiser le cintrage, en arrêtant les assises horizontales au joint de rupture pour y appuyer des tranches verticales, collées l'une à l'autre. Ces exemples ne suffiraient peut-être pas à nous convaincre que les Byzantins aient dépassé l'ancienne Égypte[4], qui limitait la hauteur et la largeur à ce qu'un maçon peut atteindre en se tenant debout sur une pièce de bois transversale. Mais les maîtres de la Perse et de la Mésopotamie ont déployé une superbe hardiesse dans les palais de Ctésiphon (Tag-i-Kisra)[5], de Sarvistan[6], de Mschatta[7] et, plus tard, au temps des Ommiades, dans la pièce principale de celui d'Ocheïdir[8]. Que Byzance n'ait

1. Forchheimer-Strzygowski, pl. 18, 21, 27, 28.
2. Eski-Sérail, escalier de la tribune du narthex ; Ikichérif-Djami, souterrain. Nous avons pu, comme bien d'autres, visiter ces monuments.
3. Avret-Hissar : Miljukov, p. 32.
4. Clarke, *Christ. Antiq. in the Nil valley*, pp. 26-27, fig. 4.
5. Dieulafoy, *Art ant. de la Perse*, t. V, p. 70.
6. Dieulafoy, *op. l.*, t. IV, p 13 sq. Voyez, en particulier, la fig. 11.
7. Strzygowski, *Mschatta*, p. 245, fig. 47.
8. Gertrude L. Bell, *The vaulting system of Ukheidar*, *Journal of hell. Studies*, vol. XXX, pp. 72-77 ; Reuther, *Ocheïdir*, p. 3 sq., Blatt 4, fig. 21, Taf. XIV. Dans les églises du Tur-Abdin, la pierre joue le rôle des assises jusques aux reins de la voûte (Bell, *Amida*, p. 230).

point négligé de telles leçons, nous en trouvons la preuve, soit, à Salonique, dans les cathicouménade Sainte-Sophie, soit, sur la côte lycienne, à Déré-Aghsy[1], dans une église cruciforme, qui lui appartient par son plan, ses formes et son parement[2].

Admettons donc qu'à Constantinople et à Salonique, la brique entre seule dans la structure des grands berceaux. Nous reconnaîtrons, du même coup, l'originalité de l'École grecque, lorsque nous la voyons, à Samari, en limiter l'emploi à la coupole et aux pendentifs du naos, aux calottes du porche, et construire tous les berceaux, grands et petits, dans les bas-côtés de l'Est, comme aux quatre bras de la croix, avec des claveaux de tuf, larges et peu épais, liés par de minces joints de mortier, lorsque nous observons le même partage entre les deux techniques, à Christianou (fig. 58)[3], dont les trompes et l'abside conservent leur appareil de briques en éventail, la même réserve, au quatorzième siècle, en Macédoine, dans d'autres églises cruciformes, à Ljuboten, à Mateica[4], le même emploi de la pierre, dans les berceaux des basiliques, à Sainte-Sophie d'Ochrida et à Mistra. Un autre fait significatif achèvera de nous convaincre. Daphni n'a point de berceau : toutes ses voûtes sont en briques. Aux Saints-Théodores de Mistra, réplique de Daphni, la voûte d'arête cède devant le berceau, la brique, devant la pierre. La règle paraît constante: berceau de pierre, voilà le procédé autochtone[5].

La construction des voûtes présente la même diversité que celle des murs. La brique s'y mêle à la pierre. A Saint-Luc[6], trois ou quatre assises séparent les voussoirs

1. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, pp. 306, 338.
2. Ébersolt-Thiers, *passim*, paraissent ne pas douter que les berceaux ne soient en briques.
3. Phot. Lampakis 1599 ; phot. Laurent.
4. De même, les coupoles et les pendentifs sont en briques, dans la Parigoritissa d'Arta et dans les tours de Sainte-Sophie d'Ochrida.
5. On le voit clairement dans l'église ruinée de Coutsopodi (fig. 71).
6. Schultz-Barnsley, p. 18. Ce procédé vient de Rome: Durm, *Baustile*, II, p. 228, fig. 128-129.

des arcades à certains intervalles, comme les carreaux du parement constantinopolitain. A Sainte-Sophie d'Ochrida, une assise unique se laisse apercevoir, entre des claveaux mal équarris, dans la voûte qui précède la grande abside. La Macédoine occidentale[1], la Grèce même, à Christianou (fig. 58), nous fournirait d'autres exemples analogues. Dans les niches, à Ljuboten, au réfectoire du Brontochion, à Mistra, les lignes alternantes se déploient en éventail.

Ou bien encore, la maçonnerie de blocage a remplacé les pierres appareillées. Les Byzantins n'ont jamais ajusté les claveaux avec précision. Ils comptaient sur la force de leur merveilleux mortier, durci par du gravier ou de gros fragments de pierre[2], pour faire un bloc avec de pauvres moellons. Aux deux extrémités du monde byzantin, en Cappadoce (Tchangli-Klissé) et en Laconie (Saints-Théodores de Mistra)[3], le même miracle se produit à nos yeux : deux piliers ou deux colonnes tombent et pourtant les voûtes, privées de soutien, portent encore la coupole durant des années. Aussi pouvait-on se passer de ces claveaux grossiers et construire, sans danger, en simple blocage, non seulement les berceaux aveugles, étroitement serrés l'un contre l'autre, des petites basiliques de Géraki ou de Goudi (fig. 21)[4], mais bien d'autres encore, en Attique, à Égine, à Çythère[5]. Il suffisait de les maintenir par des arcs de têtes, construits, soit en belles pierres bien ajustées, à Christianou et à Daou-Pentéli[6], soit en briques, à Phrangavilla et à Arta[7].

L'École de Grèce s'était si bien habituée au voûtes de

1. Sur le lac de Prespa (Miljukov, p. 59, fig. 18) et dans la basilique d'Aïl (*op. l.*, pl. 3).
2. C'est le même en Asie Mineure : Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 310. Je l'ai observé à Mistra, à Ljuboten, à Mateica, dans la mosquée de Sinan-Tchélébi, à Ochrida.
3. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 20.$_2$.
4. Phot. Lampakis 1492.
5. Pourco : phot. Lampakis 1643.
6. Phot. Lampakis 1599, 1779-80.
7. Phot. Lampakis 1626, 2138.



FIG. 113. — Église de Sainte-Sophie à Monemvasie. Portique Sud.

pierre qu'elle a fini par en généraliser l'emploi. Le porche latéral de Sainte-Sophie de Monemvasie (fig. 113) nous montre des voussoirs dans ses voûtes d'arête, pourtant assez grandes ; les églises d'Égine, de Cythère, surtout du Magne[1], ont du blocage dans leurs coupoles. A Mistra même, on se lassa d'appliquer aux calottes des portiques les méthodes de Constantinople. Au quatorzième siècle, les architectes du Brontochion et de Sainte-Sophie[2] assemblaient des anneaux de briques ; au début du quinzième, ceux de la Pantanassa ont simplement posé du blocage sur

1. H. Georgios, à Kitta : TRAQUAIR, *B. S. A.*, t. XV (1908-1909), pl. XIII. On peut penser, bien que l'auteur n'en fasse pas l'observation, que tel est le cas le plus fréquent. Voyez aussi la coupole de l'Asomato, dont nous parlerons plus loin, pp. 250, 251.
2. MILLET, *Mon. Mistra*, pl. 26, 33.

des cintres[1]. Ainsi, de la voûte, comme du parement, on élimine la brique : partout le blocage, partout le mépris de la ligne, de la forme nette ou de la combinaison ingénieuse. Ainsi construira-t-on, au dix-septième siècle, une grande église, Daou-Pentéli[2], entièrement en pierre : façades, murs intérieurs, voûtes en berceau, niches, pendentifs, et, sans doute aussi, les coupoles.

Nous croyons voir dans cette pratique l'effet de la décadence. Mais la décadence n'est souvent qu'un retour inconscient au passé. La Grèce a délaissé les procédés de Constantinople pour revenir aux siens propres, ou plutôt, à ceux de l'Orient, son premier maître.

En effet, elle imite l'Orient, soit, lorsqu'elle préfère le berceau à la voûte d'arête, soit, lorsqu'elle construit ses voûtes en pierre.

Le berceau appartient essentiellement à la Mésopotamie[3] ; la voûte d'arête, à la tradition hellénistique. Pergame, au temps des Attales, et plus tard, Baalbek, Gérasa[4], la construisirent en appareil, Alexandria Troas[5], au deuxième siècle, puis, Byzance, en brique[6], enfin, Rome[7] et, parfois, la Syrie[8], en concrétion. La Perse semble l'avoir ignorée. Entre le Tigre et l'Euphrate, c'est par exception que Dara[9], Barbalissos (Bālis)[10] et Zénobie[11], sous Justinien, Ocheïdir[12], sous les Ommiades, l'ont reçue de la Syrie.

1. A la Parigoritissa d'Arta, les calottes du bas sont peut-être en blocage. Si cette observation était exacte, Arta aurait donc précédé la Pantanassa, pour les voûtes, comme pour le parement.
2. Phot. Lampakis 1522, 1779-1780.
3. Strzygowski, *Mschatta*, p. 243.
4. Choisy, *Hist. de l'Archit.*, t. I, p. 518, fig. 61 ; Durm, *Baustile*, II, p. 172.
5. Koldewey, *Ath. Mitt.*, t. IX (1884), p. 39, pl. II-III.
6. Choisy, *op. l.*, t. II, p. 7 sq. — Voyez, par exemple, Sainte-Irène : George, *Saint Eirene*, p. 36 sq.
7. Choisy, *op. l.*, t. I, p. 526 ; Durm, *op. l.*, II, p. 172.
8. Dans le Djebel-Ālā : Butler, *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 1, p. 2.
9. Citerne : Preusser, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, p. 46, pl. 57.2.
10. Sarre-Herzfeld, *Arch. Reise*, t. I, p. 123, fig. 44 ; t. III, pl. XXIII.
11. *Op. l.*, t. I, p. 166 ; t. III, pl. LXXI.
12. Bell, *Journ. of hell. Studies*, t. XXX, 1910, p. 76 ; Reuther, *Ocheïdir*, p. 7.

En Mésopotamie, à mesure que l'on s'éloigne de l'Irak, pour gravir les plateaux de l'Iran ou remonter le cours du Tigre, la brique se fait rare. A Hatra [1], les Parthes la négligent. Les moines du Tur-Abdin lui mesurent la place [2], et, quand elle tombe, ils refont les voûtes en pierre [3]. Les Arabes d'Ocheïdir, à l'Ouest de Kerbela, empruntent au Tag-i-Kisra son magnifique berceau pour leur salle d'honneur et recouvrent les autres pièces en maçonnant des moellons [4]. Ils vont jusqu'à modeler en stuc les demi-colonnes des façades [5].

Ces monuments, à Hatra [6], à Dara [7], à Zénobie, nous montrent, dans les voûtes, de beaux exemples de cette taille précise qui distingue la Syrie, l'Anatolie et l'Arménie. Mais l'on pouvait se relâcher et l'on savait alors, dans les parements, racheter cette faiblesse, grâce à la cohésion du mortier. A Dèr el 'Amr (Mar-Gabriel) [8], nous voyons traiter comme le parement les arcades et sans doute les berceaux du narthex. Les Syriens de l'Est [9] couchent dans le mortier les coins, longs et minces, que donne le basalte, en se cassant. D'autres utilisent les calcaires qui se débitent en plaques. Les Sassanides de Firouzabad [10] les ajustent sur un cintre, comme les vous-

1. Andrae, *Hatra*, I, pp. 28-29.
2. Bell, *Churches and Monasteries*, pp. 66, 71, 75, pl. III, V; Preusser, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, p. 37, pl. 48.
3. Par exemple, dans l'église de Mar-Kyriakos, à Arnas : Bell, *Churches and Monasteries*, p. 78.
4. Reuther, *Ocheïdir*, p. 2, indique l'emploi restreint de la brique. Pour le grand hall, voyez *op. l.*, p. 2, Bl. 4, fig. 20-21, Taf. XIV. La forteresse et le minaret de Harrân nous fourniraient un autre exemple : Preusser, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, p. 62, fig. 24.
5. Reuther, *Ocheïdir*, p. 31. Au-dessus, les niches sont en briques apparentes.
6. Andrae, *Hatra*, I, p. 28, en fait la remarque. Voyez, en particulier, les claveaux, longs et minces, des archivoltes (II, p. 130, fig. 208 ; Bl. 36, fig. 201 ; Bl. 40, fig. 226; p. 150, fig. 253).
7. Voûte d'arête, dans une citerne (voyez p. 248, note 9). — Preusser mentionne aussi une coupole en pierre dans les remparts (*op. l.*, p. 45) et un berceau dans la prison (*op. l.*, p. 46).
8. Preusser, *op. l.*, p. 31, pl. 42.
9. Butler, *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 1, pp. 2, 10.
10. Dieulafoy, *Art ant. de la Perse*, t. IV, p. 34.

soirs étroits de Hatra[1]; les Arabes d'Ocheïdir, croyant manier des briques, en font des berceaux[2] et même des voûtes d'arête[3], sans cintre, par tranches. De Perse et de Mésopotamie[4], ce procédé passe, d'une part, en Arménie, dans la niche et le berceau d'une basilique fort ancienne, à Giounéi-Vank[5], de l'autre, en Grèce, dans le Magne, sur les murs et dans les voûtes d'une église cruciforme, à Asomato[6].

Ces précautions même, le plus souvent, parurent superflues. Dans l'église nestorienne de Kerkūk, selon Miss Bell[7], « la maçonnerie, voûtes comprises, est formée de pierres non équarries, placées sur un lit épais de mortier. La solidité des voûtes est due à l'excellence du mortier ». Celle de Līzān a des voûtes « en moellons, avec un mortier de gypse[8] ». Les monuments des Sassanides[9], le palais arabe d'Ocheïdir[10] portent encore, par endroits, l'empreinte laissée par les joints des planches

1. Andrae, *Hatra*, II, pp. 117-118, Bl. 31, fig. 182-183 (Bau B). Les claveaux, peu épais, par rapport à l'étendue de la voûte, ressemblent à des briques. Ils semblent taillés en rectangle plutôt qu'en trapèze. Ils sont bien disposés, par assises rayonnantes, et se touchent à vif sur l'intrados; mais le mortier paraît pénétrer dans les intervalles, du côté de l'extrados, où ils supportent la maçonnerie de blocage. Un petit édifice, construit en appareil (Bau J 3, *op. l.*, II, p. 80, fig. 104), nous montre le mortier enveloppant largement la clef de voûte. Dans les monuments funéraires, on rencontre des parements de moellons plats (*op. l.*, p. 99, fig. 155 ; Bl. 24, fig. 157) et des voûtes en plein-cintre, clavées, qui paraissent construites avec les mêmes matériaux (*op. l.*, p. 80, fig. 105).

2. Voûte de la pièce 88 : Reuther, *Ocheïdir*, p. 17, voy. Taf. VII, en bas, à droite.

3. Reuther, *Ocheïdir*, pp. 2, 7, Taf. XIII; Bell, *Journ. of hell. Studies*, t. XXX (1910), p. 73.

4. On peut citer aussi les fortifications de Qal'at-Djabbār, antérieures à l'époque arabe : Sarre-Herzfeld, *Arch. Reise*, t. I, p. 218; t. III, pl. XXVII.

5. Phot. Ermakov 16362, 16482. Le parement extérieur est très simple, sans aucune arcature, sans corniche incurvée au-dessus des fenêtres. Voyez un autre exemple au Caucase, à Tchoulé (début du quatorzième siècle) : *Kavkaz*, t. IV, p. 60 sq.

6. Traquair, *B. S. A.*, t. XV (1908-1909), p. 185, pl. XIII.

7. Bell, *Churches and Monasteries*, p. 101, nomme l'église Mar-Tahmazgerd.

8. Bachmann, *Kirchen und Moscheen*, p. 18.

9. Morgan, *Mission en Perse*, t. IV, pp. 346, 347, 361, 364, pl. LII-LIV.

10. Reuther, *Ocheïdir*, p. 5. Voy. Bl. 2, fig. 9; Bl. 4, fig. 21; Bl. 9, fig. 42.

ou par les cintres mobiles sur ce remarquable mortier, qui prend très vite et, avec des galets ou quelques pierres, jetées sans ordre, forme la plus solide des concrétions.

Avec de tels matériaux, pouvait-on hésiter à construire aussi des coupoles et des voûtes d'arête ? On y emploie, à Firouzabad et à Ocheïdir, comme à Asomato, les moellons plats, et, plus tard, au onzième et au douzième siècle, en Syrie, les moellons carrés, en imitant l'appareil « en besace[1] ». A Kerkūk[2], deux arcs de pierre, croisés sans saillie, semblables aux armatures de brique des concrétions romaines[3], renforçent une voûte en arc de cloître, ainsi que la coupole d'Asomato. A Ocheïdir[4], la demi-sphère en concrétion repose simplement sur le prisme cubique, en surplombant dans le vide, aux angles, sans le secours de cette plaque plafonnante qui soutient une coupole de pierre, à Ezra[5].

Ainsi, les voûtes de pierre, voussoirs, moellons ou concrétion, appartiennent à la tradition primitive, commune à la Grèce et à l'Orient. Leur profil en arc brisé, à Sainte-Sophie d'Ochrida ou dans la Métropole de Mistra[6], indique clairement l'origine d'une telle technique. Ces courbes hésitantes contrastent avec les beaux cintres, pleins et francs, du Brontochion, qui nous laissent admirer, sur le sol grec, l'épanouissement fortuit des méthodes constantinopolitaines.

1. Choisy, *Hist. de l'Archit.*, t. II, pp. 18-19.
2. Kilissé-el-Ahmar : Bachmann, *Kirchen und Moscheen*, p. 21, pl. 17.
3. Choisy, *Hist. de l'Archit.*, t. I, p. 526; Durm, *Baustile*, II, pp. 192, 196, fig. 166, 170 (coupole et niches de la Minerva Medica). Comparez aussi la coupole d'Asomato aux niches de la mosquée, dans le palais d'Ocheïdir, coupées de part en part par une demi-arcade transversale (Reuther, *Ocheïdir*, p. 24, Bl. 5, fig. 23 ; Taf. IX et XV-XVI).
4. Reuther, *Ocheïdir*, p. 7.
5. Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 21.
6. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 71.

II

DÉCORATION DU PAREMENT

La sculpture sert à décorer le parement de pierre; la brique, le parement de brique ou le parement de pierre et de brique, sans exclure toujours, un autre volume le montrera, le travail du ciseau.

Les briques produisent un effet de couleur ou un effet de relief, car elles forment, soit un ornement, en affleurant au ras des façades, soit des lignes, étant posées d'angle. Selon le caractère du parement, les deux procédés reçoivent une interprétation différente. Sur ce point encore, la Grèce s'oppose à Constantinople.

L'ornement céramoplastique. — En Grèce, les plus vieilles églises, à Kaisariani (fig. 106)[1], à Manolas, à Christianou (fig. 57), et même de plus récentes, telles que Sainte-Sophie de Monemvasie, ont un parement uniforme, d'une beauté sévère. Mais, dès la première moitié du onzième siècle, l'ornement se glisse entre les carreaux. Dans la suite, il prend un aspect plus riche et plus varié, parfois peut-être, suivant les ressources et le goût des constructeurs[2], le plus souvent, suivant les

1. Et bien d'autres moins importantes : Plataniti, Omorphi Ecclisia, l'église τοῦ κυνηγοῦ τῶν Φιλοσόφων, en Attique (date probable : 974/5, cf. Strzygowski, Ἐφημ., ἀρχ., 1902, p. 74).
2. Strzygowski, *op. l.*, p. 64.

époques, suivant les habitudes ou la situation géographique de chaque province.

Nous distinguons quatre types :

1° Castoria, German [1], Gastouni, onzième siècle. Entre les carreaux ou les moellons d'une même assise, on intercale

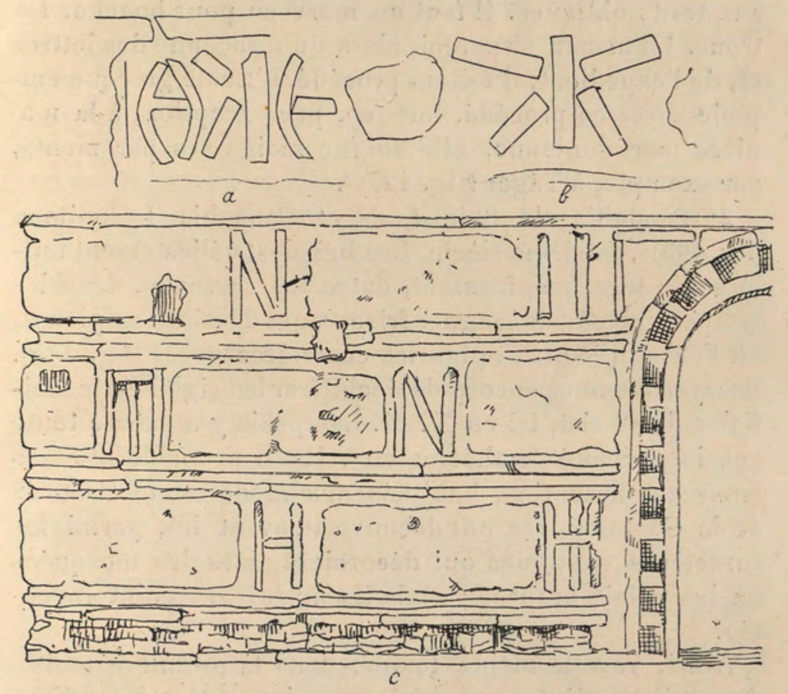


Fig. 114. — Décor de briques : *a*, *b*, chapelle des Taxiarques, près de la Panaghia Coubélitissa, à Castoria ; *c*, église de Gastouni en Élide.

des lettres grecques. A Castoria (fig. 6, 10, 13, 47) et à German, on reconnaît, par endroits, le chrisme (fig. 47, 114 *b*), le plus souvent, l'initiale K (Κύριε), normale ou retournée, ou bien encore, X (Χριστέ), C (Σῶτερ), une fois même, le sigle de Θεοτόκε (fig. 114 *a*), enfin, d'autres lettres moins

1. Ivanov, *Izvjestija na blgarskotŏ arch. Družestvo*, t. I (1910), p. 58, fig. 2.

claires, T, IΓ, IK, Λ. Un R retourné pourrait se lire Βοήθει. A Gastouni (fig. 114 *c*)[1], deux briques, dressées comme une double cloison entre les carreaux et reliées par des jambages, ressemblent à N, à H, ou à M. Ici, la pierre de taille commande des traits verticaux et des angles droits. A Castoria, le contour fuyant des moellons se prête mieux aux traits obliques. Il faut un morceau pour boucher les trous. Le maçon s'aperçoit alors qu'il façonne des lettres et, de l'expédient, il fait un procédé. L'École grecque emploie aussi ce procédé, lorsque, par exception, à la manière macédonienne, elle soigne moins ses parements, par exemple, à Tégée (fig. 127)[2].

2° Panaghia de Saint-Luc[3] et Panaghia Lycodimou (fig. 105)[4], onzième siècle. Les briques, délicatement taillées sur tranches, forment, entre les carreaux, dans les tympans ou sur de longues frises[5], des dessins complexes, où l'on ne reconnaît plus les caractères grecs (fig. 115). Essayerons-nous encore de déchiffrer les sigles ou les initiales du Christ, IC ou X? M. Lampakis y a exercé toute son ingéniosité de théologien[6]. Il est probable que ses confrères byzantins, habitués aux modèles de Castoria et de Gastouni, les ont découverts avant lui, parmi les caractères coufiques qui décoraient alors les mosquées ou les palais arabes[7]; mais ils ne les ont point inventés.

Ainsi, vers le même temps, dans la première moitié du onzième siècle, nous relevons deux types bien différents. L'un et l'autre ont pu circuler, se croiser en divers points de la Grèce, se rencontrer, par exemple, à

1. Phot. LAURENT 73; phot. LAMPAKIS, 5938-39.
2. Phot. LAMPAKIS 2173-74.
3. SCHULTZ-BARNSLEY, pl. 10 (élévation), pl. 11 (détail), p. 24 (description); LAMPAKIS, *Antiq. chrét.*, p. 28.
4. Phot. LAMPAKIS 1477, 1480.
5. SCHULTZ-BARNSLEY, pl. 9 ; LAMPAKIS, *Antiq. chrét.*, p. 46.
6. LAMPAKIS, *Antiq. chrét.*, pp. 42-43. Voir les textes qui justifient la présence de tels monogrammes, p. 21 sq.
7. STRZYGOWSKI, *Amida*, p. 365 sq.

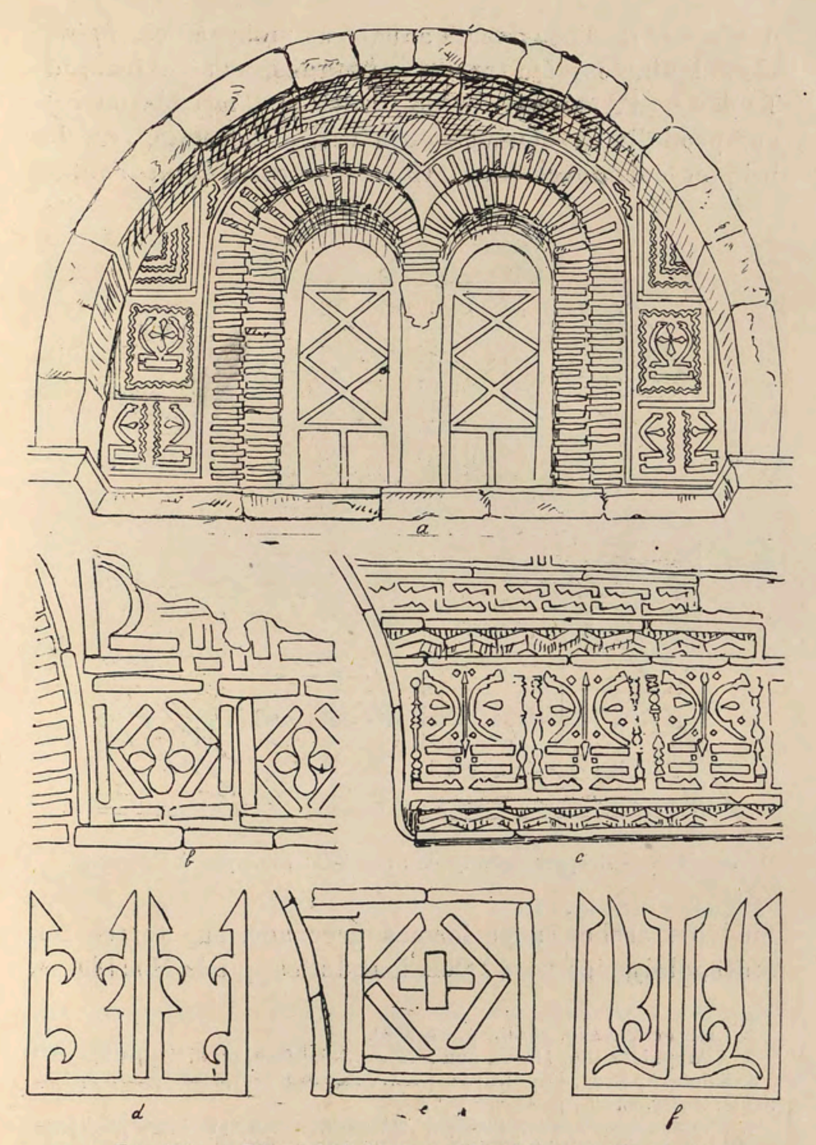


FIG. 115. — Décor de briques : *a*, Amphissa ; *c*, Chonica ; *b*, *d-f*, Saint-Charalampos à Calamata.

Athènes[1]. Ils n'en appartiennent pas moins à des régions bien distinctes : les formes coufiques, aux environs de Thèbes[2], d'Athènes[3] ou de Nauplie[4], marchés ouverts aux produits de l'Orient, et même, à Calamata, sur des briques estampées (fig. 116)[5], qui reproduisent d'autres

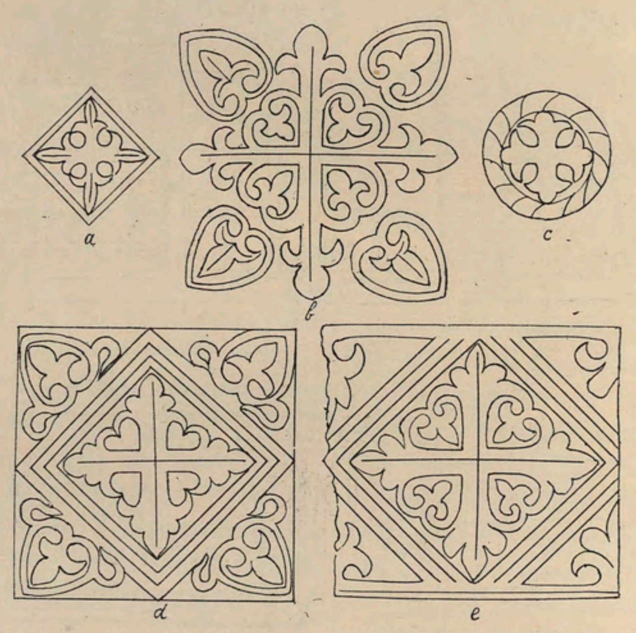


FIG. 116. — Briques estampées : Saint-Charalampos à Calamata.

modèles arabes[6] ; les formes grecques, aux terres fermées, éloignées vers l'Occident, telles que la Macédoine,

1. LAMPAKIS, *Antiq. chrét.*, p. 42, n° 63.
2. A Amphissa (fig. 115 *a*), non loin de Saint-Luc, phot. LAMPAKIS 2315.
3. Saints-Apôtres, Capnicaréa, phot. LAMPAKIS 6591, 1474 ; Daphni, LAMPAKIS, *Antiq. chrét.*, p. 43, n°s 78-79.
4. Chonica (fig. 115 *b*), STRUCK, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV (1909), pl. VII. 2 ; phot. LAMPAKIS, 1584-88, 5926-28, en particulier 5927.
5. Sur le plat des briques : phot. LAURENT 84-85, 156-158, (18 × 24) 12 ; LAMPAKIS 5930-33.
6. SARRE-HERZFELD, *Arch. Reise*, t. I, p. 237, fig. 121. Voyez aussi, pp. 246, 249, pl. XXXVI, XXXVIII, L, LXXXIV-VI, XC, CI-CII.



Phot. H[tes] Études B 286.

Fig. 117. — Haghia-Moni de Nauplie. Vue des absides.

l'Étolie [1], l'Élide, la Triphylie [2], l'Arcadie, la Laconie [3].

3° Nauplie, deuxième moitié du douzième siècle. Sur les absides (fig. 117, 118) et les façades latérales (fig. 69, 129), longues et unies, les frises d'ornement alternent avec des lignes de dents. En haut, la brique, sans apprêt, dessine une grecque ; au-dessous, taillée sur tranche, elle rappelle l'écriture coufique. Ici, Athènes a donné l'exemple : on semble avoir pris, à Daphni [4], la grecque, à

1. Galaxidi, phot. Lampakis 2426 : une lettre isolée, H.
2. A Kyparissia, les briques forment les sigles usuels, aux côtés de la croix, Ī X̄ N IK : phot. Lampakis 6327. Le parement est relâché.
3. Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 43, n° 80. M. Lampakis le signale aussi à Palerme, n° 83.
4. Millet, *Daphni*, p. 63, fig. 27.

la Panaghia Lycodimou, la frise arabe. Mais on a modelé sur cette frise des caractères plus simples, plus sobres, plus purs, comme si l'on était retourné aux sources orientales[1]. En fait, on a imité aussi ces bandes d'ornement qui, vers ce temps, encadrent des zones de losanges, d'hexagones, d'arêtes de poisson, d'étoiles ou de rosaces, à Bagdad et à Mossoul[2]. Enfin, on a poussé le raffinement jusqu'à sculpter les « cloisons » qui séparent les carreaux du parement (fig. 119 *e*). Puis, on a reproduit ce décor aux Blachernes d'Élide (fig. 119, *a*, *c*, *d*), sauf la grecque (fig. 16)[3]. Ajoutons qu'aux tympans des fenêtres, de nombreuses assises parallèles dessinent, soit des courbes concentriques, comme à Kaisariani, soit des angles droits.

4° Arta, Thessalie[4], Ochrida[5], treizième et quatorzième siècle. Nous retrouvons tous ces motifs : grecque, angles emboîtés ou courbes concentriques dans les fenêtres, surtout la brique taillée sur tranche. Les bandes d'ornement, plus variées, ressemblent de près à celles des Arabes. Comme en Mésopotamie, elles bordent ces larges zones d'arêtes de poisson ou d'hexagones étoilés, véritables tapis accrochés aux façades[6]. Mais ces lignes géométriques semblent venues de Constantinople et de Salonique avec le damier incrusté. Nous distinguons ainsi deux groupes, dont la répartition varie suivant les églises,

1. On a choisi entre les deux variantes qui se rencontrent côte à côte, soit, en Argolide même, plus anciennement, à Chonica, soit, en Messénie aux Saints-Apôtres de Calamata et dans l'église du cimetière : phot. LAURENT (18 × 24) 12 ; (13 × 18) 84, 85, 156-158.

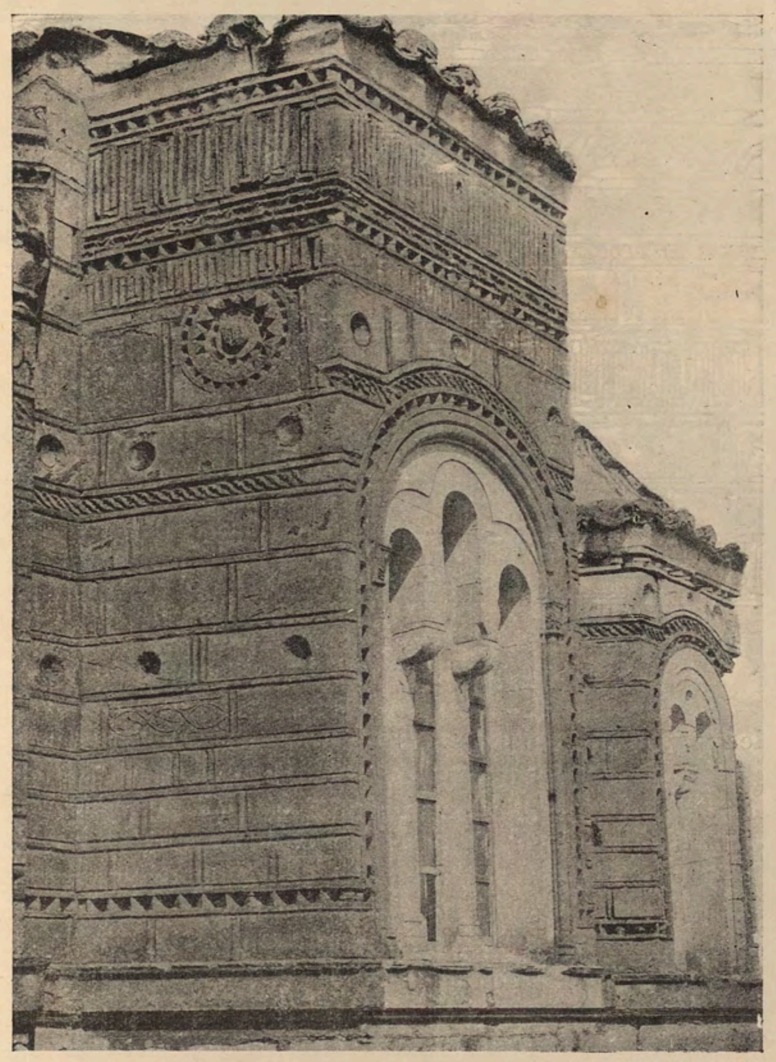
2. Imām-Dūr, au nord de Samarra (vers 1085) : SARRE-HERZFELD, *Arch. Reise*, t. I, p. 232, t. III, pl. XXXI ; HERZFELD, *Erster vorlaüfiger Bericht*, p. 45 sq., pl. XIV. Voyez aussi SARRE-HERZFELD, *op. l.*, t. III, pl. XLVII, L, LXXXIV-VI, IXC, CI-CII.

3. Phot. LAURENT (18 × 24) 43-44 ; (13 × 18) 178, 239.

4. Église de la Porto-Panaghia : LAMPAKIS, *Antiq. chrét.*, p. 47, fig. 89 ; phot. 2148.

5. Porche de Sainte-Sophie, fig. 90 (1313/14), Saint-Clément (1294/5).

6. Sainte-Théodora (fig. 82, 119 *b*) : LAMPAKIS, *Antiq. chrét.*, p. 48 ; phot. 2441, 43, 45, 46.



Phot. Laurent.

Fig. 118. — Église de Merbaca en Argolide. Détail des absides.

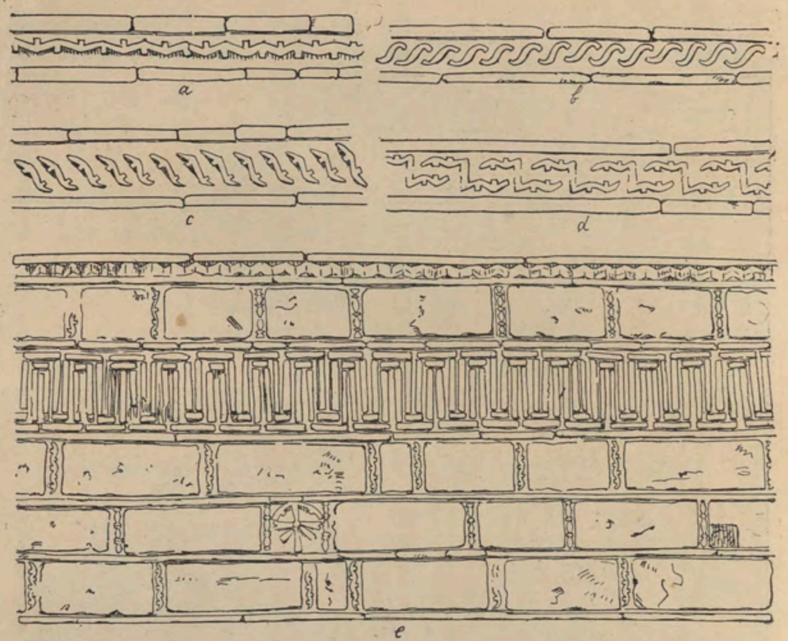


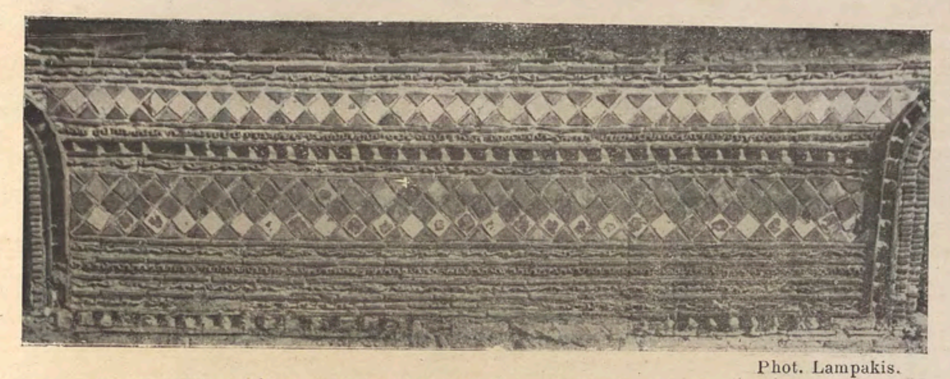
Fig. 119. — Décor de briques : *a*, *c*, *d*, Blachernes d'Élide; *b*, Sainte-Théodora à Arta; *e*, Merbaca.

les régions et les époques. La brique taillée sur tranche, partie du Sud, ne dépasse pas Arta et la Thessalie ; elle décore surtout les églises de Michel Ducas et de Théodora (fig. 121) [1] et manque dans la Parigoritissa, construite vers la fin du treizième siècle. Le damier (fig. 120), venu du Nord, fait son apparition à Arta justement dans cette église (fig. 109) [2], mais, en revanche, occupe une plus large place au onzième et au douzième siècle, à Castoria [3], puis, sous Andronic Paléologue, à Saint-Clément

1. Kato-Panaghia et Sainte-Théodora, à Arta, Porto-Panaghia : Lampakis, *Antiq. chrét.*, pp. 45, 47-50 ; phot. 2444-46, 55-56.

2. Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 41, fig. 59 ; phot. 2435-36. A Saint-Basile (phot. 2452-53), on rencontre encore la brique taillée sur tranche, en même temps que le damier (fig. 120).

3. Sous la corniche des Taxiarques (fig. 8) et autour de la coupole de la

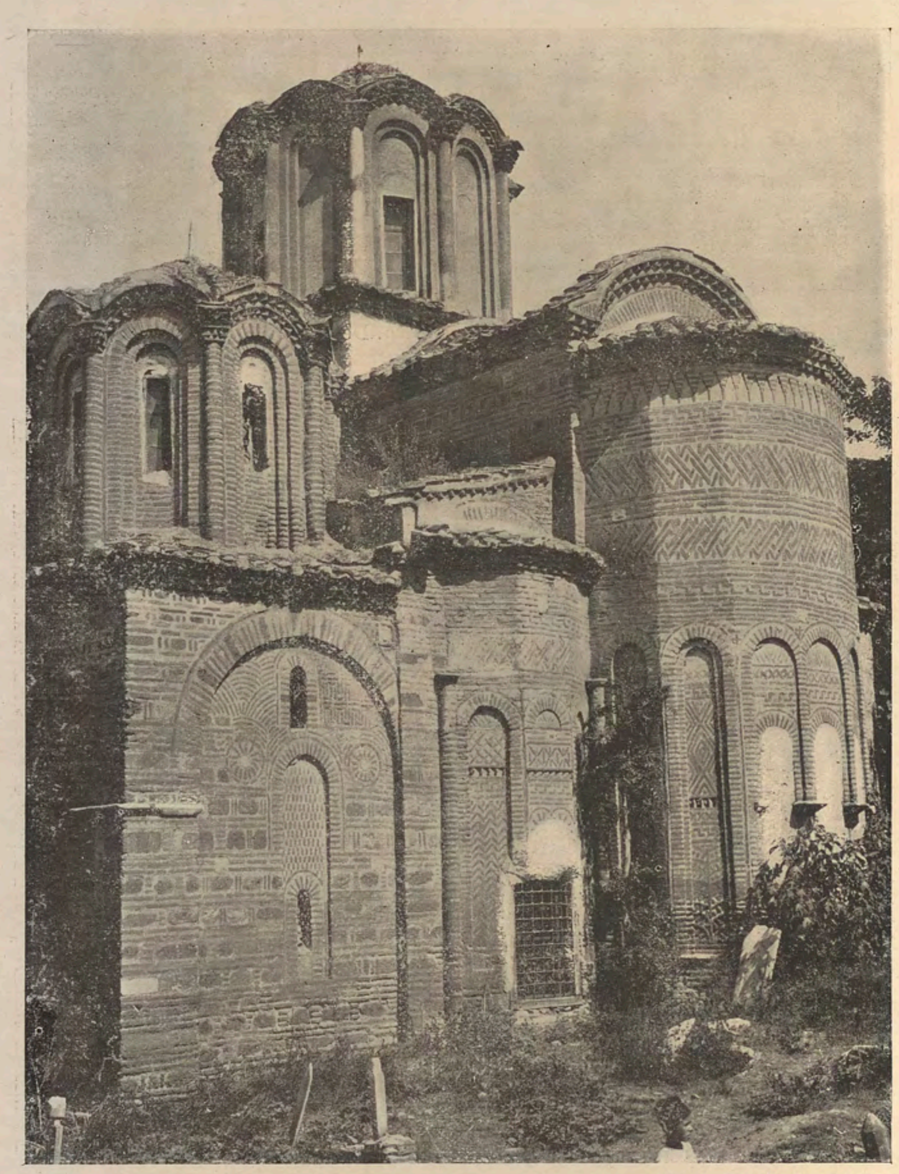


Phot. Lampakis.

FIG. 120. — Église de Saint-Basile à Arta. Détail de la façade Sud.

Phot. Lampakis.

FIG. 121. — Église de la Kato-Panaghia à Arta. Détail des absides.



Phot. Htes Études C 703.

FIG. 122. — Église des Saints-Apôtres à Salonique. Absides.

d'Ochrida, ainsi que sur le portique de Sainte-Sophie (fig. 90).

Passons maintenant à Salonique et à Constantinople. Nous n'y rencontrerons ni les lettres grecques, ni les caractères coufiques, ni les briques taillées sur tranche. L'ornement céramoplastique s'y développe plus tard. Au onzième et au douzième siècle, il reste très simple : à peine une rosace ou une grecque. Il peut même passer pour un artifice de structure, lorsqu'il forme un zigzag au fond d'une niche[1]. En revanche, au début du quatorzième, au côté Nord de Kahrié-Djami[2], surtout sur les belles façades de Tekfour-Sérail[3], arêtes, zigzags, carrés ou triangles en damier, croisement d'octogones ou de lignes obliques, garnissent les écoinçons des arcades ou forment frise entre les deux étages. L'ornement céramoplastique se combine avec l'incrustation et en reproduit les dessins. La province voisine se pare à son tour. Mésemvrie, entre les assises d'un beau parement, pareil à celui de Tekfour-Sérail, nous montre « la brique et le marbre travaillé » formant aussi « une véritable marqueterie », avec des arêtes de poisson[4], des croisements de lignes obliques ou d'hexagones, des damiers de briques, dont deux traits, ici horizontaux, là verticaux, déterminent les cases[5]

Panaghia Coubélitissa (fig. 47). Sous la corniche des Saints-Anargyres (fig. 6) et sur la façade Est de Saint-Étienne (fig. 12), on a disposé de simples carreaux de brique, encore frustes : forme primitive du motif.

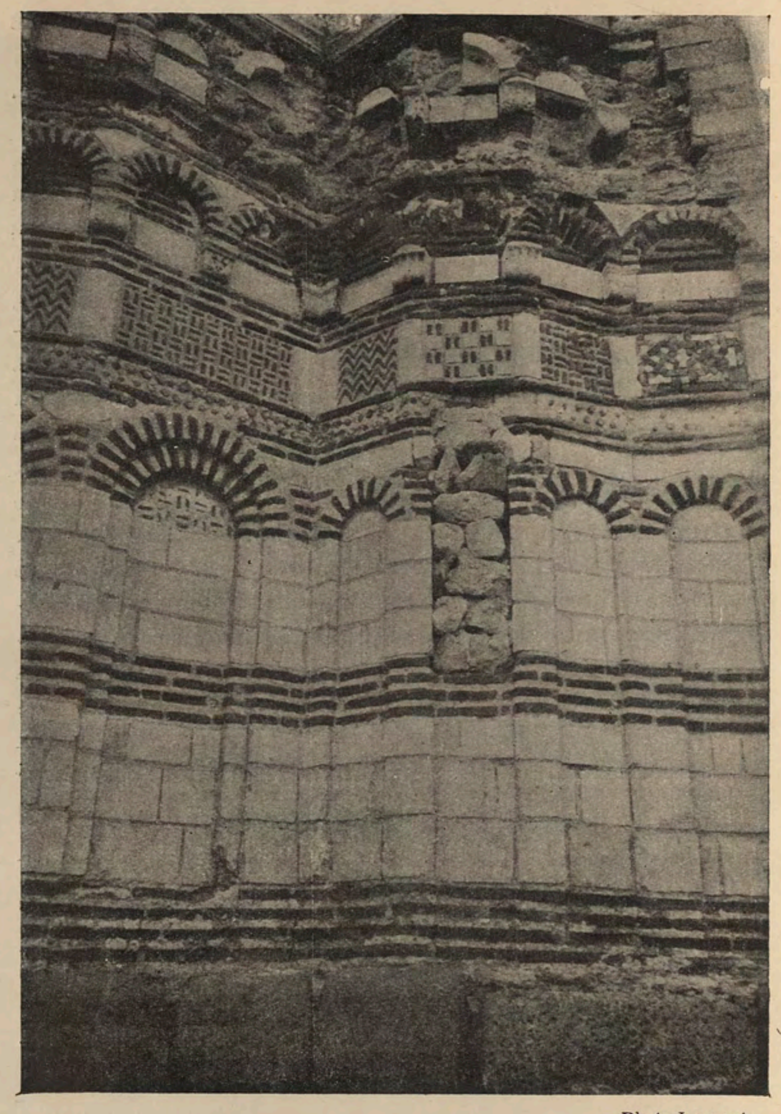
1. Eski-Imaret : Kondakov, *Pam. Konst.*, pl. 50 ; Paspatis, p. 213; Ébersolt-Thiers, p. 180, fig. 88-90, pl. XLI. — Sinan-Pacha : Paspatis, p. 384 (avec une grecque).

2. Pulgher, pl. XXVIII ; Schmidt, *Kahrié-Djami*, pl. LXXIV.

3. Phot. Sébah 92, 93; Salzenberg, p. 125, pl. XXXVII-XXXVIII; Millingen, *Byz. Const.*, p. 110, cf. p. 113 ; Gurlitt, pl. 3 *a*, *b*, *c*; Balş, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. V (1912), p. 17, fig. 22.

4. Rivoira, I, p. 260, cite des exemples romains depuis Auguste. Le motif n'est point rare en Mésopotamie : Childr-Eliãs (Preusser, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, pl. 18*a*), voûte de Mar-Jakub, à Salah (voyez, plus haut, p. 220).

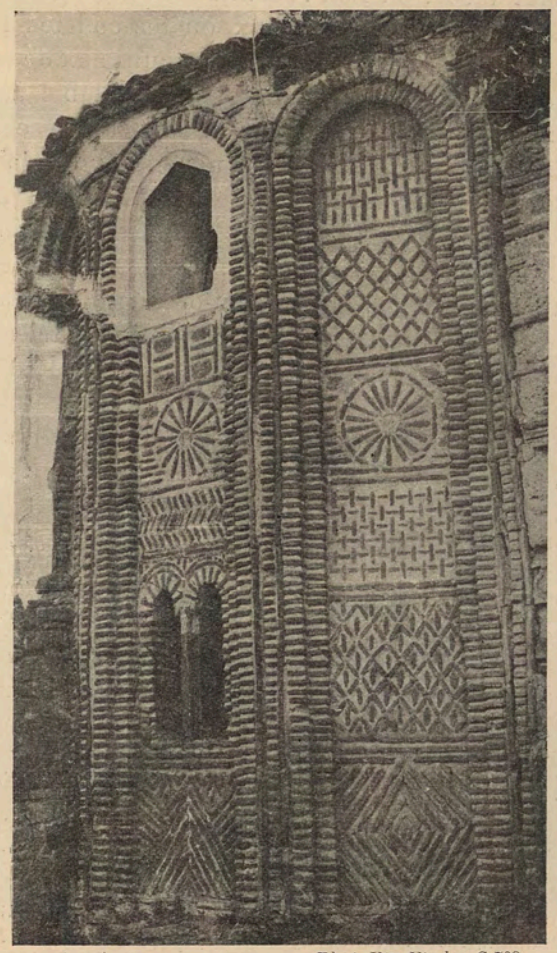
5. Saint-Jean-Alitourgitos : phot. Laurent 403, 404 ; Balş, *Bul. Com.*



Phot. Laurent.

FIG. 123. — Église de Saint-Jean-Alitourgitos à Mésemvrie.
Détail des absides.

(fig. 123), et même des svasticas [1]. Nous trouverons encore de bons exemples à Philadelphie [2], à Sténima-



Phot. Hᵗᵉˢ Études C 709.

Fig. 124. — Église de Saint-Nicolas à Verria. Détail de l'abside.

Mon. Ist., t. V (1912), p. 13, fig. 16-19. — Saints-Archanges et Sainte-Paraskévi : *op. l.*, fig. 29-33. Voyez la traduction française, p. 29.

1. Abside du Pantocrator : phot. Laurent 404 *bis* ; Balș, *op. l.*, p. 19, fig. 25 (en français, p. 31).

2. Phot. Lampakis 6121, 6123; Lampakis, Ἑπτὰ ἀστέρες, p. 378, fig. 181,

chos [1] et surtout à Salonique. Les absides des Saints-Apôtres (fig. 122) [2] doivent leur renom à la richesse de ce brillant décor, où l'on reconnaît les zigzags croisés de Tekfour-Sérail et les panneaux ou les courtes frises de Mésemvrie. Les quelques traits communs aux deux écoles, grecque, ou suite de Z allongés, semblable aux frises coufiques de Merbaca, se perdent dans la masse des motifs constantinopolitains, dont nous suivons la trace, à Salonique même, sur la mosquée d'Eski-Sérail [3], dans le voisinage, à Verria (fig. 124, 125) [4], et plus loin, vers Ochrida et Uskub, dans les tympans des arcatures [5], dans les panneaux qu'elles laissent au-dessus d'elles aux faces des absides [6], et, plus rarement, dans des frises [7]. Nous en retrouverons même le souvenir dans les récentes constructions monastiques de l'Athos [8].

Dents de scie. — On peut disposer, tantôt, une, deux, et même, trois [9] assises, avançant l'une sur l'autre, comme

1. Église de la forteresse d'Assen : Ivanov, *Izvjestija na blgarskolo arch. Družestvo*, t. II (1911), pp. 198, 201, fig. 3, 6.
2. Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 51 ; phot. Lampakis 3138-3142 ; Miljukov, pl. 7 ; Millet, *Hautes-Études*, C 703 ; Kondakov, *Makedonija*, p. 119 ; phot. Le Tourneau.
3. Mêmes frises de colonnettes, même décoration des arcatures.
4. Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 52 ; phot. Lampakis 3150-54 ; Millet, *Hautes-Études*, C 709.
5. Voyez Miljukov, pl. 8 (Ljuboten, 1337) ; pl. 9 (Zaoum, 1361) ; pl. 14 (monastère de Marko) ; pl. 15 (Vinéni) ; pp. 5, 125, 128 (détails). — Voyez nos fig. 93, 108. On peut mentionner Mateica (fig. 131), Čurčer, Kučevište (Saints-Archanges, fig. 135), Lesnovo (fig. 94), Gračanica (fig. 74), Saint-Nicolas (Treska, fig. 80), ainsi que la tour élevée par Chrelja, vassal de Dušan, en 1332, dans le monastère de Rilo (Ivanov, *Sjeverna Makedonija*, p. 87, fig. 11).
6. Kučevište (Ascension), Ljuboten (fig. 108).
7. On observe une grecque au haut de l'abside de l'église du Sauveur, près Kjustendil (1330) : Ivanov, *Sjeverna Makedonija*, p. 54, fig. 10 ; *Izvjestija na blgarskolo arch. Družestvo*, t. III (1912), p. 57, fig. 50. Le même motif est moins bien dessiné à Lesnovo (fig. 94).
8. Arêtes de poissons, grecques, rosaces, au Pantocrator, à Xiropotamou, Koutloumous, Lavra, Esphigménou : Balș, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. VI (1913), pp. 10, 13, 27, 30, 31, 36. Voyez ce qu'en dit l'auteur, p. 30 (en français, p. 31).
9. Chilandari (Millet, *Hautes-Études*, C 175, 178, d'où fig. 103), Kazandjilar-Djami (fig. 99).

une corniche qui abriterait le faîte des murs ou l'archivolte des arcades, tantôt, une seule assise, affleurant entre deux bordures, au ras de la façade, qu'elle coupe comme un bandeau. Nous nommerons le premier modèle



Phot. Lampakis.

FIG. 125. — Église de la Kyriotissa à Verria. Détail de l'abside.

« corniche de dents », le second, « cordon de dents ». La corniche de dents appartient aux deux écoles ; le cordon, à la Grèce seule.

Les grandes églises du sixième siècle, à Constanti-

nople[1], à Salonique[2] ou à Ravenne[3] suffiraient à nous montrer l'importance de la corniche de dents dans l'architecture hellénistique. Comme elle se prêtait à la souplesse des faîtes sans frontons[4], Constantinople, du dixième au quatorzième, lui fit une place privilégiée, la porta, avec le parement mêlé de briques, jusques aux pieds du Caucase, où nous le voyons même couronner un mur en pierres de taille[5], et la transmet surtout à Salonique, aux Serbes de la Vieille Serbie et de la Morava, enfin, aux Moldo-Valaques[6].

La corniche de dents entra dans la pratique grecque avec les parements de carreaux et de briques, peut-être un peu plus tard, si vraiment elle n'accompagnait point cette simple assise sans saillie, qui suit, à Plataniti, le faîte de l'abside, à Christianou[7] et à Kaisariani (fig. 106)[8], la pente du toit. Au onzième siècle, on la rencontre presque toujours, d'abord, à Kaisariani[9] même, sur la coupole, puis, sur la plupart des églises cruciformes, à Athènes[10], à Amphissa[11], à Galaxidi[12], à Gastouni (fig. 72)[13], à

1. Saints-Serge-et-Bacchus (Ébersolt-Thiers, pl. VII, IX-X) ; Sainte-Sophie, façade occidentale ; Sainte-Irène (*op. l.*, pl. XV, XVIII ; George, *Saint-Eirene*, p. 30).
2. Saint-Démétrius, Eski-Djouma, Sainte-Sophie.
3. Saint-Vital, palais dit de Théodoric : Ricci, *Ravenna*, p. 17 ; Diehl *Ravenne*, p. 43.
4. On la rencontre à Boudroum, Kilissé (fig. 73), Eski-Imaret, Gul (façade des absides postérieures), Kahrié, Fétiyé (fig. 97), Kéféli-Mesdjid, Atik-Moustafa (où elle provient probablement d'une restauration).
5. Lekhné : *Kavkaz*, t. IV, p. 16, pl. IV (au milieu des moulures de la corniche des absides).
6. Saint-Nicolas-Domnesc, Cozia, Horez, etc : *Monumentele din România*, I, 1, 2, 6. On en trouvera de nombreux exemples dans *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. I, pp. 43-44, 180-183 ; II, pp. 16-17.
7. Phot. Lampakis 1596. La corniche manque de même sur la coupole de Manolas (n° 1698) et les absides des Saints-Apôtres de Calamata, fig. 41 (n° 6507), qui paraissent remaniées.
8. Phot. Lampakis 6709.
9. Strzygowski, Ἐφημ. ἀρχ., 1902, p. 53 sq. ; phot. Lampakis 1841.
10. Saints-Apôtres (phot. Lampakis 1468-69, 6589-90), Capnicaréa (fig. 75), Saint-Théodore (fig. 96).
11. Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 30 ; phot. Lampakis 2313-15.
12. Phot. Laurent 63.
13. Phot. Laurent (18 × 24) 52, 53 ; phot. Lampakis 5934-35.

Corfou [1] et sur les églises à trompes d'angle [2]. Mais, au douzième, la corniche de pierre, qui couronnait sans doute, à l'origine, les parements en pierres de taille, reparaît, à côté de la cloison, à Nauplie (fig. 117), à Merbaca (fig. 118, 129), à Sophicon [3], aux Blachernes d'Élide, à Androussa [4].

La corniche de briques appartient surtout à l'École de Constantinople et de Salonique. Aussi peut-on voir, dans le détail, que cette école a su porter le procédé à un point de perfection que la Grèce n'a pas connu.

Déjà, à Saint-Démétrius de Salonique, en abandonnant la direction normale, on a tourné les pointes sur le côté, comme les dents d'une vraie scie. Plus tard, on change de sens, tantôt, à la Kazandjilar-Djami, d'une assise à l'autre, tantôt, à Saint-Étienne de Castoria, le long d'une même assise, de distance en distance. Au quatorzième siècle, on imagina de nouveaux artifices. A Gračanica, de chaque côté d'une pointe normale, deux autres s'inclinent, symétriquement; sur les absides des Saints-Apôtres, à Salonique (fig. 122), les pointes, toutes normales, se trouvent séparées, au-dessus des angles, par une tranche plate, comme des points par un trait [5]. Enfin, les architectes de Lazare et d'Étienne Lazarević interposent une simple ligne de briques entre les deux assises de dents, procédé qu'ont pratiqué aussi ceux de Constantinople, de Salonique et de Grèce.

Mais la Grèce n'a jamais connu ces petites consoles, formées de trois assises, que les maçons de Constantinople, vers le milieu du onzième siècle, à Toclou-Dédé-

1. Phot. Lampakis 6651. A Anguélocastro (n° 5941), la photographie ne montre pas à quel type appartient l'église.

2. Saint-Luc, Schultz-Barnsley, pl. 6 sq.; Daphni, Millet, p. 62, pl. IV-VI ; Monemvasie (fig. 95), phot. Millet, Laurent 210, 213.

3. Taxiarques : phot. Lampakis 6536.

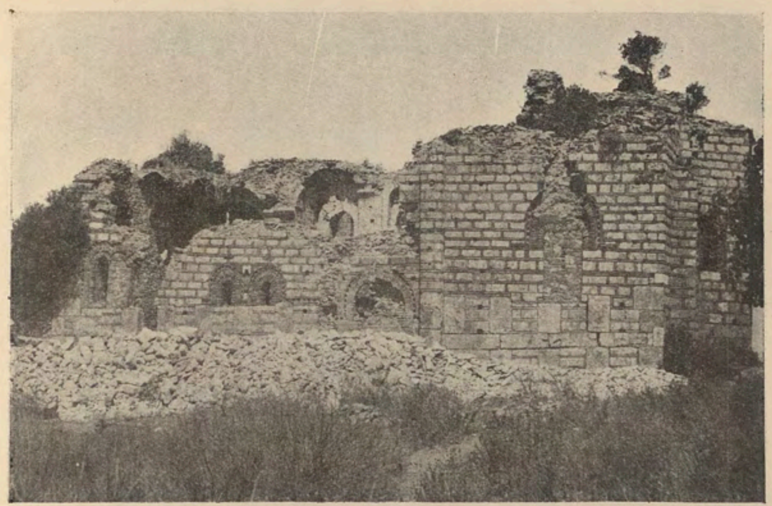
4. Phot. Laurent 100.

5. On peut observer le même procédé à Merbaca (fig. 118) et sur la coupole principale de Kazandjilar-Djami (fig. 99).

Djami[1], alignaient au haut des absides, sous une corniche plate, assez saillante, que d'autres, plus tard, à Gul-Djami[2], à Sténimachos[3], enfin, au quatorzième siècle, à Fétiyé (fig. 92)[4], à Chilandari[5], ont affinées, en leur donnant l'aspect de petits triangles réguliers et rapprochés, comme les pointes d'une scie, sous la corniche de dents, dont enfin, aux Saints-Apôtres de Salonique (fig. 122)[6], on a atténué le relief, au point d'en faire un simple décor.

« Le cordon de dents » apparaît à peu près en même temps que la corniche, puisque, au dixième siècle, l'un accompagne l'autre, sur la coupole de Kaisariani[7]. Au onzième, on appréciait ces lignes d'ombre dentelée, coupant le revêtement uniforme des grandes surfaces unies. On en fit un large usage, mais sans parti pris systématique. Bien souvent, on se contentait d'encadrer les fenêtres. On aurait même commencé par là, à en juger par d'aussi vieux exemples que les églises de Christianou et de Castoria. En tout cas, on s'en tient à cette courbe, comme à l'élément essentiel, lorsque l'on veut simplifier. On la trace, tantôt, seulement autour du cintre, en la soutenant aux naissances par deux petits traits horizontaux, semblables aux amorces d'un cordon sectionné, tantôt, jusqu'au bas, sur tout le pourtour de l'arcade de briques[8], d'ordinaire, sans ces amorces[9]. On applique les deux méthodes à une même église, aussi bien à Saint-

1. Phot. Ébersolt.
2. Ébersolt-Thiers, p. 125. Voyez p. 114, fig. 50.
3. Église de la forteresse d'Assen, façade méridionale : voyez, plus haut, p. 264, note 1.
4. Ébersolt, *Rapport*, pl. X ; Ébersolt-Thiers, p. 236, fig. 117, pl. LVII.
5. Millet, *Hautes-Études*, C 174, 177, 179.
6. Le motif est très clair sur la photographie Lampakis 3140.
7. Strzygowski, 'Εφημ. ἀρχ., 1902, p. 53 sq.
8. Plataniti, fenêtre du transept : phot. Lampakis 1582. On ne voit plus les vestiges des dents sur la reproduction de Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV (1909), pl. X.
9. Sophicon, Mère-de-Dieu : phot. Lampakis 6531.



Phot. Lampakis.

Fig. 126. — Église de Christianou en Triphylie. Façade Sud.

Étienne de Castoria (fig. 10, 12) qu'à Christianou (fig. 57, 126)[1]. On paraît d'ailleurs préférer la première, car nous la rencontrons souvent, à Aulis[2], à Calamata[3], à Chalcis[4], aux Blachernes, à Galaxidi et encore, au quatorzième siècle, à Mistra. Mais, le plus souvent, on relie ces courbes par des cordons.

Les plus anciennes écoles attachaient ces cordons au niveau des cintres, d'abord timidement, à Christianou même (fig. 126), entre le transept et le narthex, à Castoria, sur les absides de Saint-Étienne (fig. 12) ou la grande nef des Taxiarques (fig. 8), à Ligourio[5], sur le pourtour de la grande abside. Puis, elles procédèrent avec méthode.

1. Phot. Laurent ; phot. Lampakis 1602.
2. Phot. Lampakis, 1845-46.
3. Cimetière : phot. Lampakis 5932, 33.
4. Vathia et Gymno : phot. Lampakis 1676, 1679.
5. Phot. Lampakis 1814.



Phot. Lampakis.

Fig. 127. — Église de Tégée. Angle Sud-Ouest.

A Scala (fig. 128), près de Gythion, et à Tégée (fig. 127)[1], elles distribuent les lignes sur tous les membres de l'édifice, absides, coupoles, frontons, façades ; à Saint-Luc, sur les absides du catholicon et de la Panaghia[2], aux Saints-Apôtres d'Athènes[3], elles les multiplient, vers le haut. Et, de l'un à l'autre de ces groupes, s'accuse un réel progrès. Dans le Péloponèse, les formes rondes du monument, le parement négligé, mêlé de lettres grecques, rappellent Castoria, tandis que, en Phocide et en Attique, les tracés polygonaux, la fermeté de la taille et le décor coufique relèvent d'un art plus raffiné[4].

1. Phot. Lampakis 2173-74. Notre gravure reproduit le n° 2173.
2. Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 28 ; Schultz-Barnsley, pl. 16 ; Millet, *Hautes-Études*, B 247-249.
3. Phot. Lampakis 1468-1469, 6589-6591.
4. On retrouve de telles lignes dans d'autres églises : Coubélitissa de Castoria (fig. 47), Haghia-Moni de Nauplie (fig. 69), Blachernes d'Élide (fig. 16), Androussa, Kyparissia (phot. Lampakis 6327), Rion (n° 1815).



Fig. 128. — Église de Scala, près Gythion. Façade Sud.

Avec le temps, on préféra le cadre complet, descendant jusques au bas des fenêtres. Cette fois encore, nous suivrons un progrès, depuis Sophicon[1], Ligourio[2], Aulis[3], Gastouni[4], jusques aux exemples achevés que nous offrent, vers le milieu et la fin du onzième siècle, la Panaghia Lycodimou[5] et Daphni[6], et encore, deux cents ans plus tard, la Parigoritissa d'Arta (fig. 109)[7]. Dans l'intervalle, au douzième, en Argolide (fig. 129)[8], aux Blachernes,

1. Taxiarques : phot. Lampakis 6536.
2. Phot. Lampakis 1813.
3. Phot. Lampakis 1845-46.
4. Phot. Laurent (18 × 24) 50-53 ; phot. Lampakis 5934. Le fronton méridional, visible sur cette photographie (le détail 5936), paraît être postérieur à l'édifice. Celui du Nord (n° 5937) est simple, comme à Ligourio et à Aulis.
5. Phot. Lampakis 1777-1780.
6. Millet, *Daphni*, fig. 27, pl. IV-VI ; phot. Lampakis 1704, 1838.
7. Phot. Lampakis 2431 ; phot. Le Tourneau.
8. Chonica, Nauplie (fig. 69), Merbaca (fig. 129). A Nauplie, la façade du Nord (Millet, *Hautes-Études*, B 290) rappelle la Panaghia Lycodimou. Voy. aussi C 839-840.



Phot. Laurent.

Fig. 129, — Église de Merbaca en Argolide. Façade Sud.

près de Cyllène (fig. 16), à Androussa[1], l'on multiplie les lignes, qui traversent parfois une longue façade, sans rencontrer de fenêtre.

Ces cordons de dents accompagnent parfois des cordons de marbre ou plutôt de véritables corniches, que nous voyons avec le temps prendre une place de plus en plus large, car elles occupent, d'abord, l'ouverture de la fenêtre[2], puis, le pourtour de la grande abside[3] ou la largeur du fronton[4], enfin, toutes les façades du sanctuaire[5], et même, à Gastouni, à Daphni, à Merbaca (fig. 84, 129), à Androussa, les quatre façades.

Ainsi, les cordons de dents entrent dans la décoration des églises, jusqu'aux limites du domaine grec, à Castoria et à Ochrida. En revanche, Salonique et la Vieille Serbie n'en ont fait que de timides essais : courte ligne à l'intérieur des arcades aveugles, corde dans le tympan, bordure autour du cintre de quelques fenêtres. La Moldavie[6] et la Russie[7] en usent plus largement, soit, autour des fenêtres, soit, le long des murs. Mais personne n'en a signalé, semble-t-il, à Constantinople ou en Asie Mineure.

1. Phot. Laurent 100.

2. Dans l'abside, à Kaisariani, fig. 106 (phot. Lampakis 6709), Corfou (n° 6651), Anguélocastro (n° 5941), Βάθεια de Chalcis, fig. 22 (n° 1677), et dans quelques fenêtres, à Saint-Luc, Daphni, Nauplie.

3. Cette corniche manque aux Saints-Apôtres de Calamata (fig. 41), aux Saints-Apôtres d'Athènes (phot. Lampakis 1468, 6589), à Sophicon (Mère-de-Dieu, n° 6531), à Vathia de Chalcis (n° 1673) et sur les absides circulaires de Zourtsa, Scala (fig. 128), Géraki (fig. 91), Galaxidi, sans compter les églises énumérées à la note précédente. On la rencontre, sur le pourtour de l'abside, à Ligourio (n° 1814), Scaphidia (n° 1628), Plataniti (n° 1582; Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV, 1909, p. 192, pl. VI).

4. Kaisariani, Saint-Nicolas-des-Champs, Amphissa, Haghia-Moni (fig. 69), Petite Métropole d'Athènes, Gymno de Chalcis (phot. Lampakis 1677).

5. Merbaca (fig. 118), phot. Lampakis 1580; Kato-Panaghia (fig. 121), 2455; Chonica, 5926; Kyparissia, 6327; Omorphi Ecclisia, 1788.

6. Romstorfer, p. 16.

7. Autour des cintres : Saint-Basile, à Obruč (douzième siècle), Grabar, t. I, p. 155; églises de Novgorod (quatorzième siècle), *op. l.*, pp. 192, 201, 235, Stasov, *Sobranie sočinenij*, Saint-Pétersbourg, 1894, t. II, p. 89; palais du carevič Dmitrij, à Uglič, Grabar, t. I, p. 233. — Cordons horizontaux, à Obruč et Uglič.

On devait toujours hésiter à couper les grandes lignes verticales des arcatures, à moins que les cordons de dents n'accompagnent, tantôt, en Russie[1], une ceinture de toutes petites arcades, tantôt, en Moldavie[2], un puissant tore.

D'où vient donc ce procédé? Portons les yeux hors de la Grèce, hors de Constantinople, nous le reconnaîtrons sous un autre aspect dans les parements de pierre. Les marbriers de la Syrie septentrionale, vers la fin du cinquième[3] et surtout au sixième siècle[4], y ont creusé ou en ont détaché en relief des faisceaux de moulures, qui encadrent, comme nos dents de scie, parfois, le cintre seul, le plus souvent, la fenêtre entière, et forment aussi, dans l'un et l'autre cas, soit une simple courbe[5], soit, aux côtés de la courbe, des amorces de cordons[6] ou des cordons continus[7]. Et ces courbes ou ces cordons, comme en Grèce,

1. Au douzième siècle, dans la région de Vladimir-Suzdal : KONDAKOV-TOLSTOJ, t. VI, p. 13 sq.; GRABAR, t. I, p. 304 sq.

2. Voyez, par exemple, les églises de Horez (*Monumentele din România*, I, 6; *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. II, 1909, pp. 16-17, fig. 9-10) et de Târgoviștea (*op. l.*, pp. 182-83, fig. 30-31). Voyez aussi *op. l.*, t. I (1908), pp. 43-44, 105, 109, 177, 180-183.

3. Bain de Serdjillā (473) : VOGÜÉ, *Syrie centrale*, pl. 56; BUTLER, *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 3, p. 122, fig. 134-136. — Mshabbak, Bānakfûr : BUTLER, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, pp. 146, 167. Ces monuments font exception. Voy. BUTLER, *op. l.*, p. 130. Dans l'église de Babiskā, datée de 401, le mur occidental aurait été refait plus tard : *op. l.*, p. 132 ; *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 4, p. 167, fig. 177.

4. BUTLER, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, pp. 30, 181.

5. Autour du cintre : Bānakfûr (voy. note 3). — Autour de la fenêtre entière : VOGÜÉ, *Syrie centrale*, pl. 75, 138, 150; BUTLER, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, pp. 205-207, 233, 244 ; BUTLER, *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 4, p. 185, fig. 191-192.

6. Autour du cintre : Serdjillā, maison, BUTLER, *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 3, fig. 148. A Mshabbak (voy. note 3), la moulure dépasse le cintre et s'arrête à mi-hauteur. — Autour de la fenêtre entière : bain de Serdjillā (note 3); VOGÜÉ, pl. 107 ; BUTLER, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, pp. 182, 208, 253. — Ces amorces se terminent parfois en spirale (VOGÜÉ, pl. 110, 120, 125; BUTLER, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, pp. 211, 212, 213, 215, 218, 224, 232, 235; BUTLER, *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 4, pp. 186, fig. 193-194; p. 204, fig. 209-210; p. 208, fig. 114.

7. Autour des cintres, vers la fin du cinquième siècle : abside de Saint-Siméon-Stylite, VOGÜÉ, pl. 142-143; BUTLER, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, p. 187; Ruwêhā, BUTLER, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, pp. 227, 228; *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 3, fig. 167, pl. XV, XVII. — Autour de la fenêtre

rencontrent[1] ou accompagnent[2] un autre cordon indépendant, qui file droit à la base des fenêtres. Les cordons sectionnés près de la naissance des cintres ressemblent à ces entablements que les architectes du Hauran[3], au temps des Antonins et des Flaviens, arrondissent en arc de cercle, au-dessus de la porte, suivant un modèle hellénistique, inspiré de l'art assyrien[4]. De Syrie, nous les voyons passer en Mésopotamie[5], en Cappadoce[6], en Ar-

entière : Qalb-Louzé, Vogüé, pl. 125; voy. aussi Butler, *Amer. arch. Exped.*, II, pp. 212, 213, 215, 216, 224, 235, 238; *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 4, p. 187, fig. 194; p. 199, fig. 205 ; p. 204, fig. 209-210; p. 208, fig. 213-214. Ces cordons parfois s'arrondissent en forme de festons (Vogüé, pl. 117, 120, 121, 141 ; Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, pp. 190, 191, 198, 199, 211, 214, 233, 235 ; Butler, *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 4, p. 196, fig. 201, p. 199, fig. 205, p. 201, fig. 206.)

1. Vogüé, pl. 33, 132; Butler, *Publ. Amer. arch. Exped*, II, pp. 191, 238, 255, 258, 259, 260, 261; Butler, *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 3, p. 130, fig. 146; p. 137, fig. 158-159; *op. l.*, II. B. 4, p. 197, fig. 201-203.

2. Vogüé, pl. 35, 120, 132, 134; Butler, *Publ Amer. arch. Exped.*, II, pp. 188, 190, 194, 196, 214, 230.

3. H.-C. Butler, *The temple of Dusharā at Si' in the Haurân*, dans le *Florilegium* ou *Recueil de travaux d'érudition dédié à Monsieur le Marquis de Vogüé*, Paris, 1909, p. 88 [10], pl. II. Le temple nabatéen de Si' est antérieur au milieu du premier siècle avant notre ère. Voyez Vogüé, pl. 28; Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, p. 345, fig. 121, p. 349, fig. 123, p. 352; Butler, *Publ. Princeton. Univ.*, II. A. 1, p. 44, fig. 28, p. 56, pl. V. — Plus tard, sans compter Spalato, on peut encore citer deux tombeaux du Djebel Rîhâ : Vogüé, pl. 89; Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, pp. 105, 158, fig. 63. Une copie réduite de ces façades encadre une niche dans la basilique de Shaḳḳā (deuxième quart du second siècle: Vogüé, pl. 15; Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, p. 367). Ailleurs, on supprime le fronton, on ne conserve que l'arcade et l'amorce de l'entablement, par exemple, au deuxième siècle, dans le temple circulaire de Baalbek (Vogüé, pl. 27), et, plus tard, sur le porche du tombeau de Bizzos, à Ruwêḥā (Vogüé, pl. 91 ; voy. Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, p. 248), ou bien, autour d'une niche, à Dêr ez-Zaferân, autour d'une porte, à Salah (Preusser, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, pl. 46, 65; Bell, *Amida*, p. 238, fig. 163; *Churches and Monasteries*, pl. IV, 1).

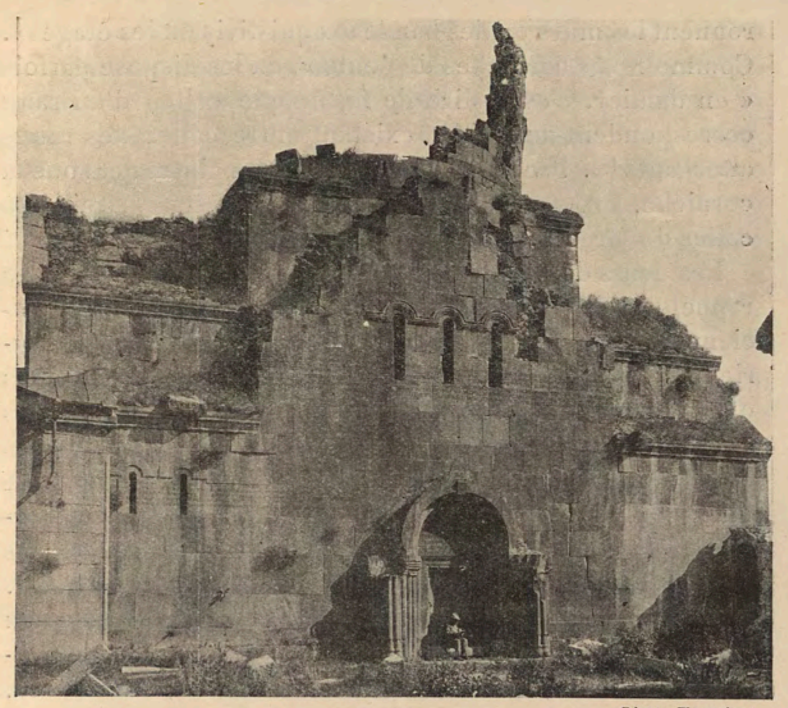
4. Strzygowski, *Spalato, Studien F. Schneider gewidmet*, p. 326. Le motif assyrien se retrouve au troisième siècle, sur la façade du Kaisarîyeh, à Shaḳḳa (Vogüé, pl. 9; Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, pp. 371-372). Voyez aussi les façades de certains tombeaux creusés dans le roc, à Dara (Preusser, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, pl. 59, 61).

5. Dêr Mâr-Jakūb, à Nisibīn, Dêr ez-Zaferân : Preusser, *Nordmesopotam. Baudenkm.* pl. 49, 62.

6. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, pp. 133, 162, 164, 165, 169, 173, 181, 184, 189, 193, 195, 250.

ménie, au Caucase et même en Russie[1]. Or, les artistes de ces régions, plus proches dans le temps de notre École grecque, nous font encore mieux saisir les liens qui l'unissent à l'Orient. Comme elle, à ses débuts, ils n'entourent que le cintre[2]. Le plus souvent, ils sectionnent le cordon, simple baguette[3], faisceau complexe[4], cavet[5] ou bande richement ciselée[6]. Mais ils relient aussi entre elles, soit, les trois fenêtres d'une façade, à Salah[7], à Saint-Grégoire de Daratchitchag (fig. 130)[8], comme aux Taxiarques de Castoria (fig. 8), soit, celles de la grande abside, à Sainte-Croix, près Mtskhet[9], et à Sainte-Sophie de Trébizonde (fig. 68)[10], comme à Saint-Étienne (fig. 17), soit, enfin, celles de la coupole, à Moum-Hané de Trébizonde[11], comme à Sophicon[12], à Ligourio[13], à Scala (fig. 128), à Tégée (fig. 127), à Merbaca (fig. 84, 129) et, plus tôt, sans doute, à Manolas[14].

1. Église de Saint-Démétrius-de-Salonique, à Novgorod : GRABAR, t. I, p. 301.
2. Elles vont jusques au bas des fenêtres, sur un tombeau musulman d'Erzeroum : BACHMANN, *Kirchen und Moscheen*, pl. 10.
3. Par exemple, à Valé : phot. ERMAKOV 13528.
4. En Mésopotamie : Mar Jakub, à Salah (PREUSSER, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, pl. 45; BELL, *Amida*, p. 239, fig. 165); Kefr-Zeh, Mar Azîzael (*op. l.*, p. 247, 248, fig. 180-181). — En Arménie : Daratchitchag (fig. 130), phot. ERMAKOV 15847, 15873; Sourp-Stépanos à Élindjé, 16305; Ghôcha-Vank, 15950.
5. Phot. ERMAKOV 16327.
6. Aghthamar : LYNCH, *Armenia*, fig. 141, 142, 143; LALAHIAN, *Vaspuragan*, avant la p. 1; BACHMANN, *Kirchen und Moscheen*, pl. 33-39. — Zarzma (fig. 89).
7. BELL, *Amida*, p. 241, fig. 169; PREUSSER, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, pl. 44-45. — Voyez aussi Kefr-Zeh, BELL, *op. l.*, p. 248, fig. 181, où la moulure prend deux fenêtres. Elle repose sur des colonnettes et rappelle bien l'entablement à arcade du deuxième siècle.
8. Phot. ERMAKOV 15847. Sur deux fenêtres, à Gosch-Mikhitar, 16626.
9. Phot. ERMAKOV 15400, 15403, 15412. — Deux fenêtres, à Aghthamar : BACHMANN, *Kirchen und Moscheen*, pl. 36.
10. Phot. CACOULIS ; BACHMANN, pl. 12. — La moulure se continue au delà des fenêtres, comme en Cappadoce (ROTT, *Kleinasiat. Denkm.*, pp. 168, 184).
11. MILLET, *Hautes-Études*, B 205. Comparez avec la coupole de Ḥâkh (El-Adra) : BELL, *Churches and Monasteries*, pl. X.
12. Taxiarques : phot. LAMPAKIS 6536.
13. Phot. LAMPAKIS 1813-1814.
14. Phot. LAMPAKIS 1696-1699. On ne voit pas bien si la ligne des dents a été bouchée plus tard ou n'a jamais existé.



Phot. Ermakov.

Fig. 130. — Église de Saint-Grégoire à Daratchitchag. Façade Sud.

Des cordons de moulures, on devait passer sans peine aux cordons de dents. En France, au dixième et au onzième siècle, pour entourer les cintres et les relier, on a parfois conservé les moulures[1] des prototypes syriens ; le plus souvent, on les a réduites et ornées au moyen des billettes, ces sections de tore, où M. de Lasteyrie a reconnu « une dégénérescence des denticules ». On emploie ces billettes exactement comme on fait en Grèce des dents de scie, « surtout pour encadrer le cintre des fenêtres ou l'archivolte des portails ; on en trouve aussi des cordons, simples ou multiples, le long des corniches qui cou-

1. Lasteyrie, *Archit. relig.*, p. 353, fig. 373 ; p. 446, fig. 464.

ronnent les murs ou des bandeaux qui divisent les étages ». Comme nos « corniches de dents », on les dispose parfois « en damier, c'est-à-dire de façon que celles d'un rang correspondent aux vides existant entre celles des rangs alternants [1] ». Parfois même, autour des cintres et sous la corniche, on a taillé de vraies dents de scie, pareilles à celles de Grèce [2].

Les dents de scie semblent provenir de l'Asie [3], car elles rappellent les traverses à pan coupé de la maison lycienne [4], ou encore, les merlons triangulaires des Assyriens [5]. Formées par la brique ou imitées par le stuc, elles ornent, au troisième ou au quatrième siècle, les palais sassanides de Firouzabad et de Sarvistan [6] et, plus tard, les églises mésopotamiennes de Kerkūk [7] et d'Amida [8]. A l'intérieur de ces édifices, elles accompagnent les corniches ou les bandeaux, à la place des denticules, que les architectes de Mésopotamie ont longtemps conservés [9]. Autour des cintres, il était naturel de les substituer aux denticules ou aux « bouts de poutres » qui paraissent soutenir la moulure, à Salah, dans le Tur-Abdin [10], et à Suwasa,

1. *Op. l.*, pp. 223, 574. Exemples, à l'époque carolingienne : *op. l.*, pp. 151, 163; à l'époque romane : *op. l.*, pp. 244, 280, 345, 348, 349, 390, 443, 463, 579. Voy. aussi Enlart, *Manuel d'archéologie française*, I, p. 402.

2. Corneilla-de-Conflent (Pyrénées-Orientales) : Lasteyrie, *Archit. relig.*, p. 350, fig. 370. Voy. p. 592.

3. Strzygowski, *Amida*, p. 374, croit pouvoir les rattacher à la Mésopotamie.

4. Perrot-Chipiez, t. V, p. 363, fig. 249.

5. D'après Dieulafoy, *Art. ant. de la Perse*, IV, pp. 50-51.

6. *Op. l.*, pp. 3, 26, pl. V, VII, XIV. Sur la date, voyez Herzfeld, *Sâmarrâ*, p. 6 sq.; Sarre-Herzfeld, *Iranische Felsreliefs*, p. 128 sq.

7. Bell, *Churches and Monasteries*, p. 101, fig. 36, pl. XXVI. 1 ; Bachmann, *Kirchen und Moscheen*, pp. 21, 22, pl. 17, 19.

8. Même disposition qu'à Sarvistan : Bell, *Churches and Monasteries*, pl. XXI, 1.

9. Guyer, *Repertorium*, t. XXXV (1912), p. 496. Voyez la corniche extérieure, à Salah (Bell, *Amida*, p. 240, fig. 167 ; Preusser, *Nordmesopotam. Baudenkm.*, p. 38, pl. 48) ; l'intérieur, dans Bell, *Churches and Monasteries*, p. 71, pl. III, 2. On retrouve des denticules, en guise de corniche, dans une église du Vaspuragan, nommée Kluts-Anapat-Vank : Lalahian, *Vaspuragan*, p. 73.

10. Bell, *Amida*, p. 239, fig. 165.

en Cappadoce [1]. C'est ainsi que, sur les confins orientaux de la Syrie, dans la basilique de Kasr-ibn-Wardan [2], elles prennent la place des cordons de moulures, autour des fenêtres latérales, comme la brique prend celle de la pierre de taille, dans les murs. Les architectes des Ommiades, au huitième siècle, suivent ce modèle, dans les palais de Rabbath-Ammon et d'Ocheïdir [3], et le transmettent à l'École grecque.

Une pareille transposition nous paraîtrait-elle encore douteuse ? Jetons les yeux sur ces croix que les Arméniens et les Géorgiens se plaisent à sculpter sur leurs façades. L'École grecque interprète aussi ce motif selon les exigences de sa propre technique, en substituant la couleur au relief, soit au moyen de la pierre de taille [4], soit au moyen des dents [5], soit des deux ensemble [6].

Les faits sont concluants. Tout se tient : parement, ornement céramoplastique, dents de scie. D'un côté, Constantinople ; de l'autre, la Grèce.

La décoration du parement à Mistra. — Revenons maintenant à Mistra. Nous y voudrons, comme d'ordinaire, faire la part des deux écoles. Pourtant, nous aurons la surprise de n'y retrouver qu'un seul trait du décor propre à la Grèce : c'est le cordon de dents, auquel on peut

1. Rott, *Kleinasiat. Denkm.*, p. 250, fig. 89.
2. Butler, *Publ. Princeton Univ.*, II. B. 1, p. 33. Voy. fig. 27 et pl. I. L'auteur indique deux assises.
3. Dieulafoy, *Art ant. de la Perse*, V, p. 100. fig. 91 ; Reuther, *Ocheïdir*, p. 35, pl. XX (deux assises). Sur la date, Herzfeld, *Der Islam*, t. I, p. 143. Ailleurs, les Musulmans produisent un effet analogue en posant les briques obliquement, sans saillie : Sarre-Herzfeld, *Arch. Reise*, t. I, p. 133, fig. 57.
4. Christianou (fig. 126) : phot. Lampakis 1597. — Amphissa : phot. Laurent ; Lampakis, *Antiq. chrét.*, p. 30, fig. 42 ; phot. Lampakis 2313-15. — Chonica : phot. Lampakis 1584, 85, 88 ; Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXIX (1909), pl. VII, IX. Ce sont de puissantes assises de pierres de taille, au bas des murs. On rencontre aussi la croix, plus haut, au milieu du blocage. — Daou-Pentéli : phot. Lampakis 1522.
5. Christianou, au-dessus des fenêtres (fig. 126), phot. Lampakis 1587 ; Gymno de Chalcis, 1680 ; Androussa, phot. Laurent 100.
6. Kyparissia, phot. Lampakis 6327 ; Manolas 1697 (façade Ouest, postérieure) ; Porto-Panaghia, 2148.

joindre les bandeaux de marbre, suivant le pourtour des absides triangulaires[1] ou la base des frontons[2]. L'ornement céramoplastique vient de Constantinople. Mais cette apparente exception confirmera notre règle et nous prouvera une fois de plus le caractère local des types décoratifs que nous avons relevés en Grèce.

Prenons d'abord les trois plus anciennes églises, conformes à la tradition du pays. La Métropole primitive et la Péribleptos conservent l'aspect sévère des premiers temps[3] : des cordons entourent les fenêtres ou accompagnent les corniches. On notera seulement qu'à la Péribleptos, — fait insolite, — il s'en trouve deux, qui occupent, par rapport aux corniches, une position excentrique, l'un, au-dessous de la corniche inférieure, vers le sol, l'autre, au-dessus de la supérieure, près du toit. De même, à la Métropole, les dents surmontent la frise de marbre qui couronnait, à l'origine, la façade de la nef méridionale. Ces deux églises, ainsi que les Saints-Théodores[4], nous les montrent aussi encadrant des plaques de marbre ornées d'inscrustation ou des bas-reliefs, comme elles encadrent des croix de pierre, à Amphissa.

Ainsi, aucun souvenir de la brillante décoration de Merbaca : ni les briques taillées sur tranche, ni les grecques le long des façades[5], ni les assises concentriques dans les tympans des fenêtres. Et pourtant Mistra a certains procédés communs avec Nauplie : corniche cintrée, à la Péribleptos, plats en faïence, à la Péribleptos et aux Saints-Théodores. Puisque, à la Porto-Panaghia, on taillait encore les briques sur tranche en 1283 et que, à

1. Métropole et Saints-Théodores (Millet, *Mon. Mistra*, pl. 19, 21). Le bandeau manque sur les absides pentagonales de la Péribleptos et de l'Évanguélistria, qui sont d'origine constantinopolitaine. (Voyez plus haut, p. 273.)
2. Saints-Théodores, Péribleptos, Sainte-Sophie, Évanguélistria (Millet, *Mon. Mistra*, pl. 21, 29-30, 33, 34).
3. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 18-19, 29-30.
4. *Op. l.*, pl. 21.
5. Sauf sur une chapelle en ruine : *op. l.*, pl. 14. 3.

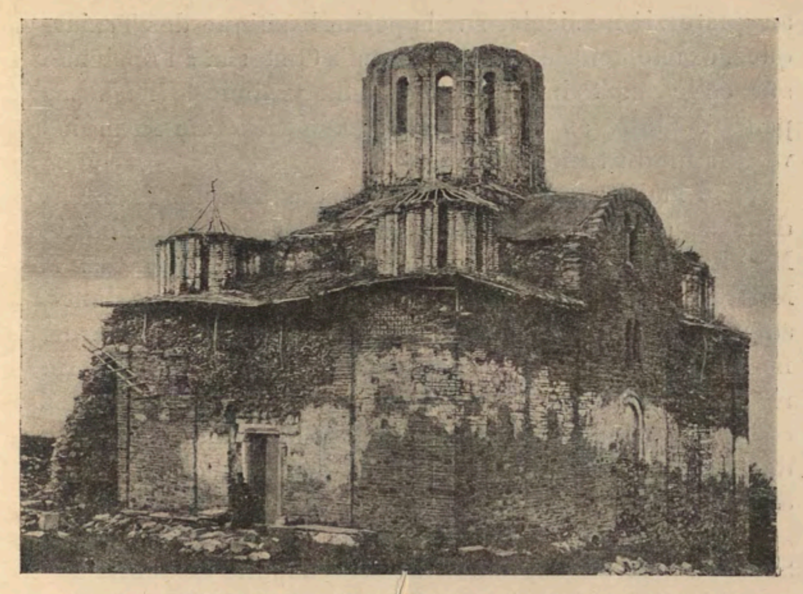


Fig. 131. — Église de Mateica en Vieille Serbie. Angle Sud-Ouest.

Ochrida, en 1294/95 et en 1313/14, on disposait encore des assises concentriques dans les fenêtres ou des frises de grecques sur les façades, il faut admettre que le courant, parti de Nauplie vers la Messénie, l'Élide, l'Épire, la Thessalie et la Macédoine n'a point franchi les défenses de la vallée de l'Eurotas.

Toutefois, Mistra n'est point resté fermé à ce décor brillant qui distingue le despotat des Ducas. Les absides des Saints-Théodores ont perdu leurs appliques et l'on peut restituer, dans ces grandes zones encadrées de dents, le damier d'Arta et d'Ochrida, car nous le relevons à Zourtsa [1] en Triphylie, où le Brontochion possédait un métoche, et au haut de l'abside de Saint-Sozon, à Géraki (fig. 91). Sous sa forme primitive, frise de carreaux grands et frustes, ce motif occupe même, à Géraki encore,

1. Phot. Laurent 94.

au quatorzième siècle, sur la petite basilique des Taxiarques, exactement la même place qu'à Castoria, au onzième, sur celle des Saints-Anagyres[1]. Si, vraiment, il n'a pas pénétré plutôt en Grèce[2], il y trouve sa voie au moins vers la fin du treizième.

Voici maintenant l'apport de Constantinople. Prenons, dans sa sphère d'influence, la grande église serbe de Mateica (fig. 131) et comparons-la au Brontochion[3]. A Mistra, comme en Vieille Serbie, aucun cordon de dents, aucun bandeau de marbre n'arrête l'élan des arcatures, ne rompt l'unité d'un parement un peu fruste. En revanche, la brique garnit les tympans des façades, les écoinçons du portique méridional. Elle forme cette arête de poisson si fréquente à Constantinople et en Macédoine.

Dans la suite, sur le fronton des églises cruciformes, Sainte-Sophie, Évanguélistria, de la chapelle de Sainte-Paraskévi[4], l'arête de poisson ou les lignes croisées prennent la place des marbres et des sculptures. Ces mêmes dessins se glissent dans les écoinçons des portiques attachés aux côtés de la chapelle de Saint-Georges[5] ou de l'Évanguélistria; sur un édifice voisin de cette dernière église[6], ils recouvrent une large surface, comme à Sainte-Théodora d'Arta; enfin, à Géraki (fig. 111)[7], à Chrysapha[8], ils se mêlent même, par endroits, au parement de blocage. Partout, c'est l'ornement céramoplastique de Constantinople, qui vient occuper, au quatorzième siècle, une place restée libre.

1. Voyez aussi Saint-Étienne (fig. 12).
2. Des carreaux sculptés sur la face (onzième ou douzième siècle) son encastrés sur les façades de l'église du cimetière, à Calamata (fig. 116) ; un damier, sur les absides de Tégée.
3. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 24-25.
4. *Op. l.*, pl. 11. 1, 33, 34.
5. *Op. l.*, pl. 14. 4.
6. *Op. l.*, pl. 36. 3.
7. Saint-Sozon, Saint-Athanase, Saint-Jean-Chrysostome.
8. Tous-les-Saints (ancien Prodrome).

Poteries. — Avec les caractères coufiques, à Amphissa, à Merbaca (fig. 118), et même, plus tôt, à Kaisariani (fig. 106) [1], la Grèce a reçu des Arabes [2] ces plats de faïence, larges et profonds, que nous voyons disséminés sur les façades ou fixés aux tympans des fenêtres. Nos plus anciennes églises de Mistra, Saints-Théodores, Péribleptos, les doivent donc à la tradition du pays. Puis, on y renonce, au quinzième siècle, lorsque cette tradition cède le pas à la pratique de Constantinople. Plus tard, la conquête turque les a remis en honneur [3].

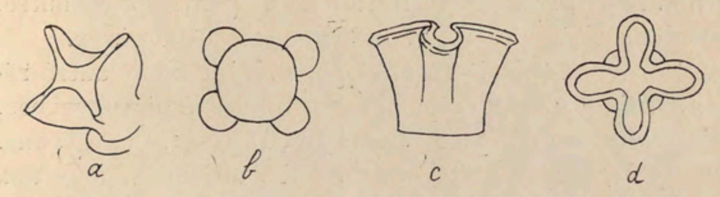


Fig. 132. — Poteries : *a*, Pantanassa à Mistra ; *b-d*, Kruševac.

Au début du quinzième siècle, à Mistra, sur trois édifices de même style, portiques de la Pantanassa et de la Péribleptos, réfectoire de la Péribleptos [4], des flacons vernissés bordaient d'une ligne dentelée le contour des arcades ou des fenêtres. Leurs larges bords festonnés avançaient en saillie, épanouis comme ces corolles à quatre pétales que les Arabes ont parfois imprimées dans la brique [5]. Le temps n'a point respecté ce fragile décor : presque partout, il n'a laissé que la tige creuse, enfoncée dans le mur (fig. 132 *a*).

1. Strzygowski, Ἐφημ. ἀρχ., 1902, fig. *7a*, *7b*. L'auteur, p. 56, ne parle pas de faïence : κυλινδρικὸν ὀφθαλμόν. On la voit clairement sur la photographie Lampakis, n° 6709. — Pour Amphissa, voyez phot. Lampakis 2313-15. — De même, à Sophicon, Taxiarques, 6536.
2. Brockhaus, p. 254 ; Struck, *Ath. Mitt.*, t. XXXIV (1909), p. 227.
3. Par exemple, dans la Dormition de Chrysapha, au dix-septième siècle.
4. Millet, *Mon. Mistra*, pl. 29. 3, 30. 4, 37.
5. Sarre-Herzfeld, *Arch. Reise*, t. I, p. 237, fig. 121

A Calamata aussi, on avait paré de cette élégance éphémère l'église du cimetière, consacrée à Saint-Charalampos[1] et construite avec ces joints en dos d'âne qu'affectionnait le quinzième siècle. Les fleurons, alignés sur une bande de fin mortier ou de stuc, entre deux assises de briques, suivent la crête des murs, au-dessous d'une corniche de dents. Partout, la cassure a laissé un trou plus large et moins profond qu'à Mistra. Elle s'est produite presque au ras du mur, sur la panse, en emportant la gorge, qui restait au dehors. On ne voit aucune trace de vernis. Ainsi, le détail différait d'une province à l'autre, dans deux cités ouvertes aux influences étrangères.

Cet ornement tirait en effet son origine d'une autre région. Il tient une grande place dans les églises serbes, mais y affecte une autre forme (fig. 132 *b-d*). Les flacons, plus épais, plus grands, sans vernis, enfoncés jusqu'aux bords, mieux protégés dans leur gangue de mortier, restent partout intacts. A Kalinić (fig. 133), par exemple, ils mesurent 0 m. 03, entre les deux courbes rentrantes, une moyenne de 0 m. 05 en profondeur[2].

On en rencontre, dès le début du quatorzième siècle, aux environs d'Uskub, à Nagoriča (fig. 134), entre deux lignes de briques, soit autour des fenêtres du transept, soit dans les tympans, sous l'aspect d'une courte frise. Un peu plus tard, sans doute au temps de Lazare, à Kučevište (Saints-Archanges, fig. 135), ces fleurs d'ombre forment, sur la coupole, deux frises, dont l'une contourne l'archivolte des fenêtres, ou bien, elles suivent la corniche de pierre, au haut des absides. Elles tiennent plus de

1. Phot. Laurent 84-85, (18×24) 12 ; phot. Lampakis 5930-33. Ce qui suit, d'après nos observations personnelles.

2. Mesure approximative, car, dans cette poterie sans fond, le mortier a plus ou moins pénétré. A Kruševac, beaucoup de ces flacons ont été dégagés au cours des restaurations : l'un d'eux figure aujourd'hui dans la Collection des Hautes-Études. Nous en avons dessiné un autre sur place (fig. 132 *b-d*). Bals : *Églises de Serbie*, p. 22, fig. 25, publie un spécimen un peu différent du nôtre.

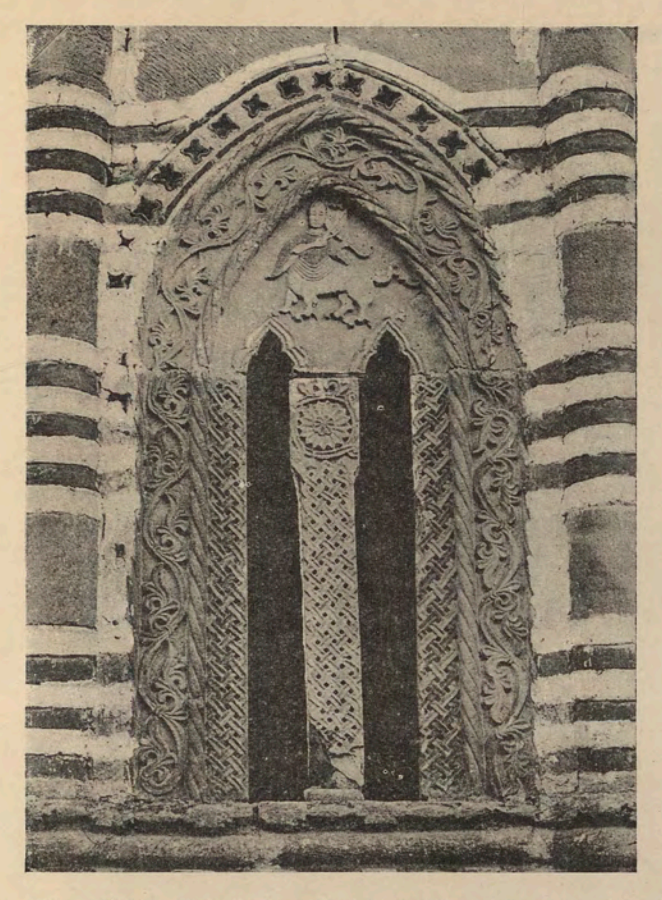


Fig. 133. — Église de Kalinić en Serbie. Fenêtre de l'abside latérale, sur la façade Nord.

place encore sur les bords de la Morava, au temps même de Lazare, à Ravanica et à Kruševac (fig. 110), autour des arcades, des fenêtres et des rosaces ou dans les tympans[1]. Après Kossovo (1389), à Kalinić, on les emploie moins; à Ljubostinia, à Rudenica, on les abandonne.

1. On pourrait joindre à ce groupe Sémendria.

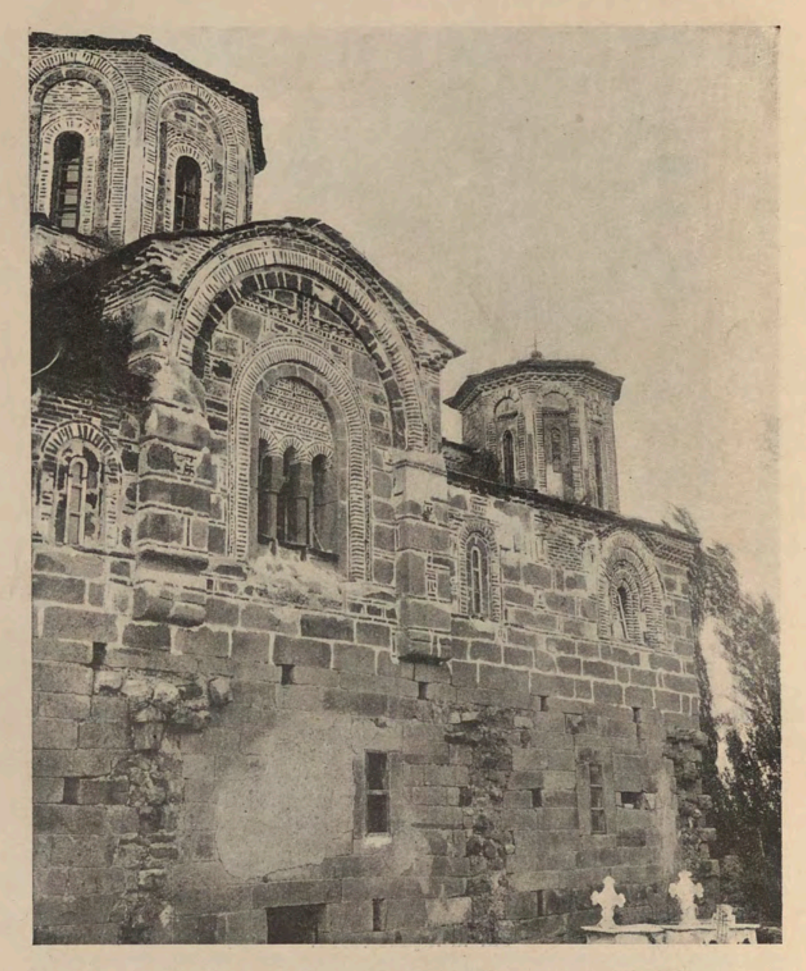


Fig. 134. — Église de Saint-Georges à Nagoriča, près d'Uskub. Façade Sud.

Ces poteries sont-elles donc venues de Serbie[1] ? On voudra plutôt remonter à une source commune, puisqu'on les rencontre en quelques églises byzantines, au

1. On peut relever un autre détail commun aux deux écoles : dans la corniche de dents, l'assise intermédiaire se trouve supprimée à peu près en même temps, d'abord, à Kruševac, puis, à la Pantanassa et à la Métropole.

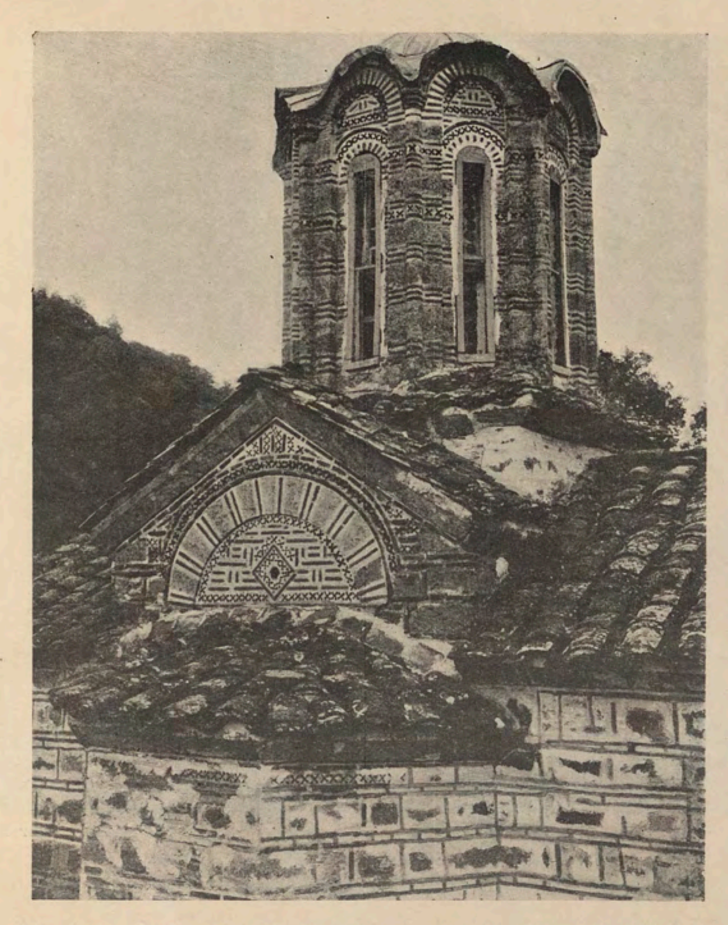


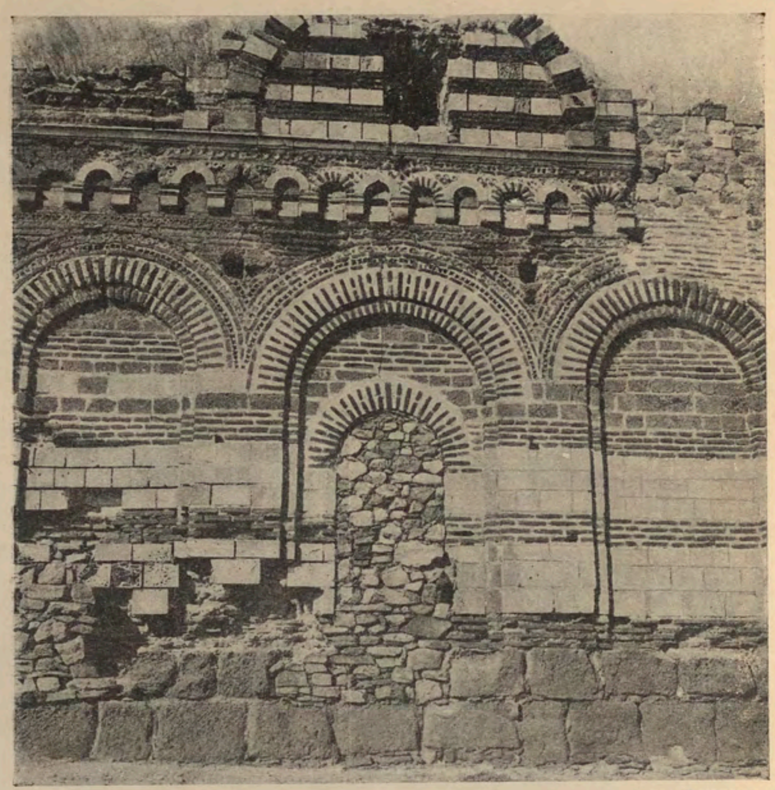
Fig. 135. — Église des Saints-Archanges à Kučevište, près d'Uskub. Coupole et fronton Sud.

milieu du décor constantinopolitain, à Verria (fig. 125)[1], à Mésemvrie (fig. 136)[2], à Tyrnovo[3] et, plus tard encore,

1. Phot. Lampakis 3150.

2. Phot. Laurent 303, 304, 304 *bis* (Saint-Jean-Alitourgitos et Pantocraor). Voyez Bals, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. V (1912), *passim*, en particulier, p 14, fig. 21, en français, p. 29. On retrouve ce décor dans la nouvelle Métropole, aux Saints-Archanges et à Sainte-Paraskévi.

3. Saint-Démétrius : Bals, *op. l.*, p. 4, fig. 4 ; *Izvjestija na blgarskoto arch. Druželvo*, t. III (1913), p. 306, fig. 228.



Phot. Laurent.

FIG. 136. — Église de Saint-Jean-Alitourgitos à Mésemvrie. Détail des façades.

en 1594, en Roumanie [1], sur le bord des arcades, ou bien, entre deux assises de briques, ainsi qu'en Serbie et en Grèce. Elles jouent ainsi le même rôle que les cordons de dents. Parfois même, à Nagoriča, dans un tympan, on les voit suivre les dents, pour ainsi dire, les doubler. Leur dentelure, plus légère et plus souple, se prête à une décoration plus complexe. Elles conviennent donc mieux à

1. Aron Voda : *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. II (1909), pp. 6-9, fig. 1-4 et 8.

ces façades savantes, découpées par des arcatures, où l'École constantinopolitaine a déployé tant d'ingéniosité.

Un dernier trait nous montrera l'influence de Constantinople sur la Laconie. A Mésemvrie (fig. 136), à Tyrnovo, sur certaines églises serbes[1], on observe de tous petits plats de faïence, sortes de godets « émaillés en vert[2] », tous de même grandeur, serrés aussi entre deux assises de briques. Or, justement, nous avons rencontré ces godets, un peu renflés à l'intérieur, comme à Mésemvrie, le long du pignon oriental d'une petite basilique de Géraki, consacrée aux Taxiarques.

1. Kaménitza, Koroglas : Bals, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. V (1912), p. 30, note 1; *Églises de Serbie*, p. 23, note 1, d'après Kanitz, *Uber alt und neu serbische Kirchenbaukunst*, Vienne, 1864. (*Sitzungsber. der k. Akademie der Wissensch.*)

2. Bals, *Bul. Com. Mon. Ist.*, t. V (1912), p. 29. L'auteur, p. 30, signale les mêmes terres cuites à Tekfour-Sérail.

CONCLUSION

Nous nous étions proposé de déterminer, par l'étude des plans, des formes et de la technique, ce que la Grèce a pu recevoir de Constantinople. L'École grecque nous a paru autonome, originale. Mais, comme rien ne sort du néant, il nous a fallu remonter aux sources et étendre nos recherches jusqu'aux extrémités de l'Orient chrétien. La question *Orient ou Byzance* s'est pos ée devant nous, pres que à chaque pas. Rappelons les principaux faits qui nous permettent d'y répondre.

Aux origines de l'art chrétien, on le sait, deux traditions opposées ont guidé les constructeurs : la tradition hellénistique et la tradition orientale. Les recherches de Vogüé, Butler et Kondakov, en Syrie, de Strzygowski, Rott, Miss Bell, Preusser, Herzfeld et Guyer, en Asie-Mineure et en Mésopotamie, ont mis ce fait en pleine évidence. Notre tâche est de suivre ces deux traditions au cours du moyen âge.

La tradition hellénistique se continue à Constantinople.

La basilique demeure spacieuse, bien éclairée, sous une charpente. L'église cruciforme tient de la basilique à coupole la travée du sanctuaire et la colonnade à deux étages des bas-côtés; la croix peut avoir ses quatre branches égales et recevoir, dans les angles, des voûtes d'arête, des calottes ou des coupoles. L'octogone à niches, de préférence

à la trompe persane, sert à couvrir une nef carrée. Enfin, les narthex ou exonarthex, les deux pièces, tours ou chapelles, qui les prolongent sur les côtés, les portiques antérieurs ou latéraux, les galeries ou les chapelles funéraires entourent l'église, en augmentent la commodité et le confort.

Sainte-Sophie, l'œuvre hellénistique par excellence, a fourni le premier modèle des arcades creusées sur les façades. Ces arcades dessinent les lignes de la structure, elles répondent aux berceaux, dans les bras de la croix, aux voûtes d'arête, aux calottes ou aux coupoles, dans les bas-côtés ou les narthex.

L'École de Constantinople a perfectionné ce système, en échelonnant plusieurs archivoltes autour des tympans, en supprimant les pignons, au-dessus des cintres; elle l'adapte au contour polygonal des absides et des coupoles, elle en tire des effets inattendus, sur la façade des portiques. Dans tous ces détails, elle manifeste un goût véritablement hellénistique, pour les lignes souples, les transitions atténuées, les combinaisons ingénieuses, l'effet pittoresque. La pratique hellénistique lui a légué ces larges fenêtres, ouvertes dans les absides ou bien au bas des transepts, comme des portions de portique.

Elle fait un large usage de la brique, qui nous apparaît comme la marque de sa tradition particulière. Elle l'emploie dans les parements, à la manière romaine, tantôt seule, tantôt, en guise d'arase, alternant avec la pierre ; elle la dispose, dans les voûtes, par tranches, suivant les procédés de l'Égypte, de la Chaldée et de la Perse sassanide, adoptés, en certains cas, par les constructeurs hellénistiques. Elle a négligé la pierre de taille, comme si elle attachait à l'effet de couleur plus de prix qu'au fini du travail.

Au charme de la couleur, aux jeux de l'ombre et de la lumière, elle n'ajouta qu'assez tard l'ornement céramoplastique. Elle lui conserva toujours le caractère géomé-

trique qu'il affecte dans les monuments romains. Enfin, elle protège le faîte de ses façades au moyen de la corniche de dents, que l'on employait dans les anciennes basiliques.

Ainsi, par la construction, comme par la peinture, comme par le livre, Constantinople se montre l'héritière des grandes cités hellénistiques, et, sur certains points, de Rome.

La tradition orientale se maintient, en face de Byzance, dans la haute Mésopotamie, sur le plateau d'Anatolie, en Arménie, au Caucase.

La basilique est voûtée, sans fenêtres, le long de la voûte. Elle comprend, tantôt, une nef unique, longitudinale ou transversale, tantôt, trois nefs, sous un seul toit. L'église cruciforme reste simple, sans travée interposée entre l'abside et la croix; elle se développe en relation avec la basilique à triple nef aveugle; en conséquence, elle s'allonge entre des bas-côtés voûtés en berceau. La trompe persane se combine, soit avec les petites nefs basilicales, soit surtout, avec la croix. Le narthex, commun en Mésopotamie, moins fréquent en Asie, est étranger à l'Arménie et Caucase. L'Arménie a bien reçu, par la Syrie centrale, quelques annexes hellénistiques : portiques le long des trois façades, petits porches devant les entrées; mais elle les emploie rarement ou les transforme. D'ordinaire, l'église est dégagée : un clocher bas se dresse à part.

Les formes sont simples et sobres : partout, des surfaces unies et des frontons. En Mésopotamie et en Arménie, loin de toute influence byzantine, les arcatures sont rares et tardives, forment un simple décor, que l'on applique, sans tenir compte de la structure, de préférence, sur le tambour cylindrique des coupoles, par exception, sur les façades. En Arménie, rien ne laisse deviner l'aménagement intérieur, ni ressaut sur la toiture, ni saillie sur les murs : l'abside même se trouve masquée sous cette gaine

rigide. Les fenêtres, espacées et petites, échappent presque à l'œil, qui reste étonné devant ces étendues sévères et ces frontons tranchants.

La taille impeccable de la pierre fait encore valoir la sobriété des formes. Ce beau parement revêt murs et voûtes, à l'intérieur comme à l'extérieur. Des corniches couronnent les murs, et d'autres moulures, parfois, dessinent, plus bas, une grande ligne horizontale, qui s'infléchit autour du cintre des fenêtres. Le plus souvent, en Syrie, en Mésopotamie et en Arménie, on coupe la ligne sur les côtés de ces demi-cercles ; on n'en conserve que les amorces.

La brique n'apparaît que par exception, traitée, tantôt, sous Justinien, suivant les procédés de Constantinople, à Antioche, dans l'Est de la Syrie et sur l'Euphrate moyen, tantôt, vers le septième siècle, selon les procédés sassanides, dans le Tur-Abdin. Plus tard, avec les Arabes, l'Irak, fidèle à ses origines, a fait pénétrer dans la haute Mésopotamie, sa technique spéciale et ses motifs décoratifs.

Ainsi, sur tous les points, la tradition orientale s'oppose à celle de Constantinople. Dans les plans, dans les formes, dans la technique, elle réalise un idéal singulièrement austère. A Byzance, complexité ingénieuse, confort, lumière, effet pittoresque, impressionnisme, disons le mot moderne, agrément et moindre effort. En Orient, simplicité, larges masses, lignes fermes, intérieurs obscurs, conscience et gravité. Il y a loin des rives riantes du Bosphore aux âpres montagnes d'Arménie, qui endurcissent les hommes, habituent leurs yeux aux masses puissantes, aux lignes sévères, à la beauté de la pierre nue.

Ces deux traditions se sont partagé l'Orient chrétien. Constantinople exerce son influence sur les côtes d'Asie, surtout à Salonique, et par elle, au quatorzième siècle, sur la Macédoine occidentale, d'Ochrida à Uskub. Encore, dans cette grande cité hellénistique, pourra-t-on relever

les signes d'un certain particularisme local : meneaux, arcatures des absides, hauteur et légèreté des coupoles, parement cloisonné. Cette action s'étend, dans une plus faible mesure, sur le Danube (Serbie, Valachie) et la Russie de l'Ouest, en laissant à la tradition orientale la région de Vladimir et de Suzdal. Aux temps de la splendeur byzantine, vers le dixième siècle, elle atteint la côte géorgienne et certains points du plateau d'Anatolie.

En Méditerranée, le courant parti d'Asie submerge la Crète et va baigner les côtes de Dalmatie, d'Italie, de Provence ou d'Espagne. Byzance exerce bien une action sur la Crête, pendant deux siècles, entre le départ des Arabes et l'arrivée des Vénitiens, mais une action aussi superficielle qu'en Lycaonie ou en Cappadoce.

Et la Grèce, qu'a-t-elle reçu de Constantinople? Avant le quatorzième siècle, peu de chose. Rappelons les faits.

Si nous voulions retracer, dans un troisième tableau, la physionomie de l'École grecque, nous risquerions de lasser le lecteur par des redites. Les traits essentiels ont passé déjà sous ses yeux : basilique à nef centrale aveugle, à nef transversale, plan cruciforme apparenté à la basilique, trompes d'angle, annexes discrètes, façades unies, sans arcatures, fermeté des frontons, des absides à trois faces et des coupoles octogonales, portiques simples et sévères, berceaux en pierre, autant de motifs orientaux.

Mettons en regard l'apport de Constantinople. Quelques exemples isolés de son type cruciforme, de ses portiques, de son double narthex, de ses fenêtres, de ses voûtes d'arête ou de ses calottes, construites en briques, de ses corniches de dents, le tout ensemble forme un bagage léger. Fait plus grave : si la Grèce s'approprie un motif constantinopolitain, elle l'interprète, poussée, comme nos anciennes corporations, par le besoin impérieux de « faire œuvre bonne et loyale », c'est-à-dire de dégager des lignes franches, de suivre un parti net. Les arcatures des coupoles nous ont fait saisir cette tendance

sur le vif. Et l'on aura remarqué que partout le motif constantinopolitain se transforme au contact de la tradition orientale. Si nous admettons que la Grèce a, pendant un temps, revêtu ses églises de pierres de taille, comme l'Arménie, l'Anatolie ou la Crète, nous comprendrons le caractère distinctif de ses parements, la sobriété, la tenue régulière du réseau de briques, la taille exacte des carreaux. Et, si elle en veut adoucir la sévérité par l'ornement céramoplastique, ne va-t-elle pas demander aux Arabes leurs caractères coufiques, ou bien, imiter, par les lignes de dents, les moulures de pierre, qui, en Orient, épousent le cintre des fenêtres ? Enfin, lorsqu'elle montre tant de scrupule à ouvrir sur ses murs, comme elle a fait par exception à Saint-Luc, les larges fenêtres constantinopolitaines, lorsqu'elle préfère à la colonne le meneau étroit, lorsque, à Nauplie, à Merbaca, aux Blachernes d'Élide, elle laisse les longues parois des côtés sans autre ouverture que celle du fronton, elle évoque dans notre pensée les sévères façades d'Arménie.

Nous avons parlé de Constantinople. Encore faut-il observer qu'entre Constantinople et la Grèce, nous avons plusieurs fois rencontré un intermédiaire : Salonique. La Grèce lui doit aussi quelques motifs hellénistiques, étrangers à Constantinople, tels que la basilique voûtée, éclairée par la grande nef, les meneaux et, sans doute, le modèle du « parement cloisonné ».

Ainsi, tout bien pesé, la balance penche du côté de l'Orient. Nous ne prétendrons point que l'École grecque ait copié les églises d'Arménie. Elle n'en a reproduit ni les coupoles coniques, ni les nervures, ni les parements de pierre, ni l'aspect massif, ni les hautes proportions : les divergences sautent aux yeux. La Grèce est byzantine, ses monuments portent le cachet de l'art byzantin. Mais, à qui sait observer les nuances, elle laissera voir, sous son enveloppe byzantine, des traits étrangers à Constantinople, elle laissera saisir le lien de parenté qui l'unit

à l'Orient. Elle apparaîtra, ainsi que l'Anatolie et la Crète, comme une province frontière.

En revanche, au quatorzième siècle, à Mistra, Constantinople exerce une influence décisive. D'abord, l'antique tradition grecque avait doté la nouvelle cité de deux églises, Saints-Théodores, Métropole. Toutefois, déjà, la capitale imprime à la Métropole comme un cachet hellénistique. Puis, brusquement, son école entre en scène: le catholicon du Brontochion reproduit, dans la plus large mesure, le plan, la structure, les annexes, les arcatures, le parement, le décor céramoplastique de ses églises. Rien de plus significatif. Ensuite, sous son influence, on remanie la Métropole, on construit la Pantanassa, d'après le modèle du Brontochion. On greffe, sur l'église cruciforme autochtone, l'abside pentagonale, les portiques ou les galeries, et on la décore au moyen de motifs céramoplastiques, autrefois étrangers à la Grèce. Fait plus grave : le parement, non seulement, occupe moins de place sur les façades, cède devant le blocage façonné à la truelle, mais aussi, il perd cette rectitude qui fait tant d'honneur à l'ancienne tradition du pays. Pourtant, cette tradition est toujours vivante. Au cours du quatorzième ou du quinzième siècle, elle fait édifier les trois églises cruciformes avec des berceaux, sur les bas-côtés, et des frontons sans arcatures, aux extrémités de la croix. En un mot, l'action de Constantinople se produit sur le tard, à Mistra, et seulement à Mistra, comme un accident, dont l'effet reste localisé.

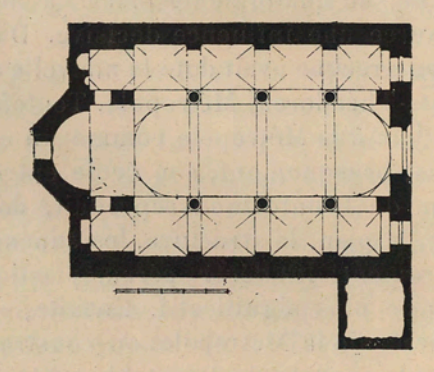


FIG. 137. — Église de Monastiraki à Athènes.

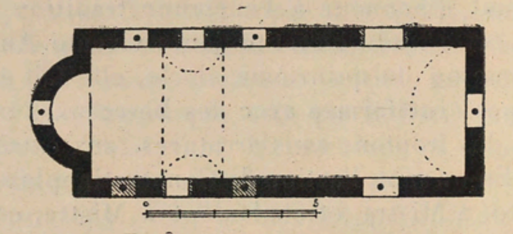


FIG. 138. — Église du Sauveur à Galaxidi.

Les figures 137 à 146 sont reproduites d'après MONNERET DE VILLARD.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 1, l. 13. — *Au lieu de* plus loin, *lire :* dans un autre volume.

P. 16, l. 17. — *Après* Syrie centrale, *ajouter en note :* Il s'agit du Ḥaurân, où des arcades transversales portent une couverture de dalles (Butler, *Publ. Amer. arch. Exped.*, II, pp 15, 406-411), ou même un toit à double pente (*op. l.*, pp. 112, 113; Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 84). Dans le Nord, en particulier entre Apamée et Antioche, les basiliques appartiennent au type hellénistique. Cf. Butler, *op. l.*, pp. 15, 20. Voyez, par exemple, les monuments représentés aux pages 99 (Ruwêḥā), 14[illegible]-145 (Mshabbak). — On voûte en berceau seulement l'espace rectangulaire qui se trouve parfois en avant de la grande abside (*op. l.*, p. 26).

P. 20, n. 4. — *Au lieu de* Liljani, *lire :* Lilianà.

P. 36, n. 1. — *Au lieu de* Zézadin, *lire :* Zédazin.

P. 38, l. 20. — *Lire :* vallée du Kasagh.

P. 39, fig. 18. — *Au lieu de* pratique, *lire :* portique.

P. 45, n. 1. — *Ajouter :* Monneret, *Ined. byz.*, p. 12, n. 1, fig. 16, d'où notre fig. 137.

P. 46, l. 1. — *Au lieu de* au quatrième ou au cinquième siècle, *lire :* au septième siècle. *Ajouter en note :* Nous avions adopté d'abord les dates proposées par M. Strzygowski. Depuis, M. S. Guyer (voyez plus haut, p. 220, note 2), a combattu ces conclusions, en s'appuyant en particulier sur l'analyse de l'ornement sculpté. Dans le groupe des églises à nef transversale, cet auteur a pu rapprocher Mar-Jakub, à Salah, d'une autre église qu'il est le premier à décrire, Sourp-Hagop, près de Cesum, en Commagène, et qu'une inscription lui permet de placer entre 818 et 845.

P. 46, n. 3, l. 6. — *Au lieu de* Adja-Kalé, *lire :* Agdja-Kalé, près du lac de Tchildir.

P. 50, n. 4. — *Au lieu de* Βαθεῖα, *lire :* Βάθεια.

P. 50, n. 5. — *Ajouter :* Monneret, *Ined. byz.*, p. 2, fig. 1, d'où notre fig. 138.

P. 52, fig. 25, et p. 53, l. 3. — *Au lieu de* Khor-Virab, *lire :* Akhta. Ermakov a pris deux clichés d'Akhta. Il les avait catalogués sous les nu-

méros 16438 et 16439. Puis, une erreur dans le chiffre des centaines lui a fait égarer le second parmi les vues de « l'église principale » de Khor-Virab. La basilique d'Akhta peut appartenir à la fin du treizième ou au début du quatorzième siècle, à en juger d'après l'aigle de la façade orientale et l'arc en stalactite de la porte méridionale.

P. 57, n. 14, et 58, n. 1 et 9. — Voyez ce qui suit.

P. 63, n. 3. — *Au lieu de* plus loin, dans la conclusion, *lire :* dans un autre volume.

P. 67, l. 6. — *Après* type autochtone, *ajouter en note :* Parmi les plans relevés par M. Monneret de Villard, on n'observe de voûte d'arête, et seulement à l'Ouest, qu'à Koroni (Argolide) et à Amphissa (Monneret, *Ined. byz.*, fig. 4 et 9), ce qui correspond à peu près à la disposition de Samari. A Amphissa, les bas-côtés ont des piliers appliqués au mur; à Gastouni (*op. l.*, fig. 7), ils subsistent sous la voûte en berceau, mais ils portent une arcade parallèle à l'axe. Nous reproduisons ces gravures (fig. 139-142).

P. 71, n. 3. — *Ajouter :* Guyer, *Ruṣāfah*, p. 39 sq., montre qu'il n'y avait pas de coupole au dessus du carré central, mais, selon toute vraisemblance, une toiture en pyramide. Dans les quatre angles, les décombres, amoncelés sur le sol, paraissent provenir de petites coupoles, qui n'ont laissé d'ailleurs aucune autre trace. L'église fut construite, entre 569 et 582, par le Djafanide Al-Mundhir. L'auteur estime, comme nous, que cette structure raffinée fut conçue dans une région hellénistique.

P. 75, n. 1. — *Au lieu de* Arkazn, *lire :* Arkaz.

P. 78, l. 16. — *Au lieu de* vers le début du treizième siècle, *lire :* en 1339. (Voyez Addit., p. 154, l. 24).

P. 80, n. 8. — *Après* Sourp-Stépanos, *ajouter :* à Élindjé (cf. Alichan, *Aïrarat*, p. 361).

P. 82, l. 8. — *Ajouter en note :* Nous avons cité les monuments dans un ordre logique, auquel les dates ne paraissent pas correspondre exactement. En effet, si l'on s'en tient aux documents, les églises les plus complexes seraient les plus anciennes : Hakhpat (fig. 35), la cathédrale d'Ani, enfin Bjni (1031) et Daratchitchag, œuvres de Grégoire Magistros, appartiennent à la fin du dixième ou au début du onzième siècle. Mais on a remarqué que la cathédrale d'Ani semble avoir été reconstruite au début du treizième (voyez, plus haut, p. 155). Il pourrait en être ainsi des deux églises de Grégoire Magistros, car Daratchitchag ressemble de très près, par les moulures des impostes et par les arcatures décorant le béma, à Kéghart, daté de 1214. Les églises des Orpélians, qui viennent ensuite, sont plus simples. Saint-Grégoire d'Amaghou (1214), puis, Arpa (1322), perdent l'arc en décharge, conservent la demi-colonne ; Aïsasi (treizième siècle) et la Mère-de-Dieu d'Amaghou (1339) perdent la demi-colonne. Kara-Vank (1280) n'a plus que des arcades en encorbellement. Mais tout

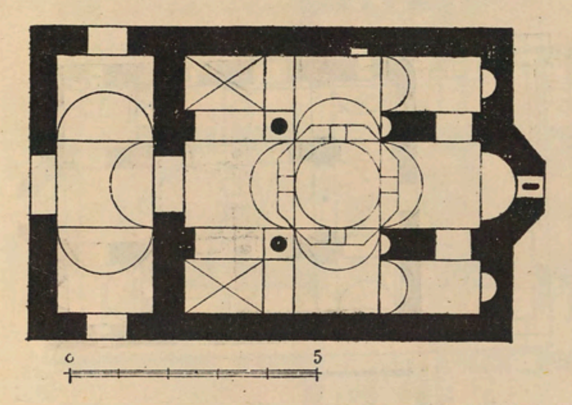


Fig. 139. — Église de Saint-Jean à Koroni (Argolide).

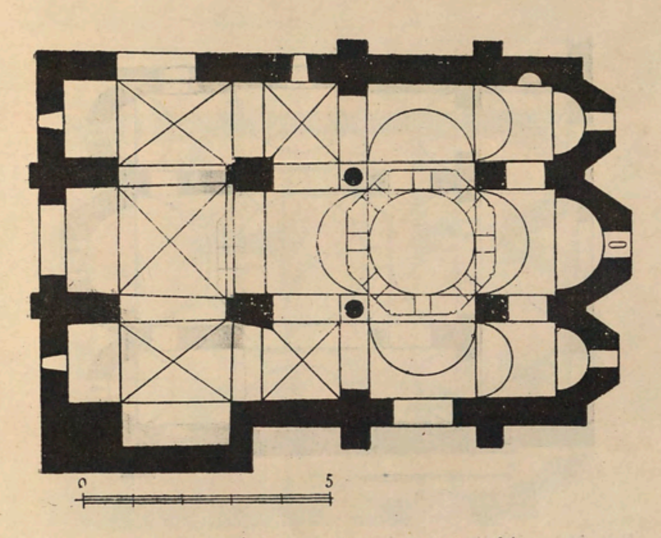


Fig. 140. — Église du Sauveur à Amphissa.

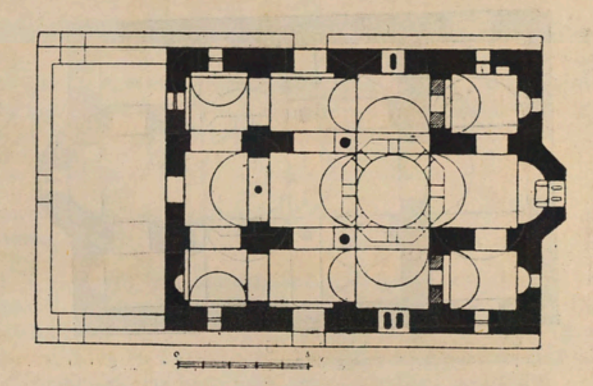


Fig. 141. — Église de Gastouni en Élide.

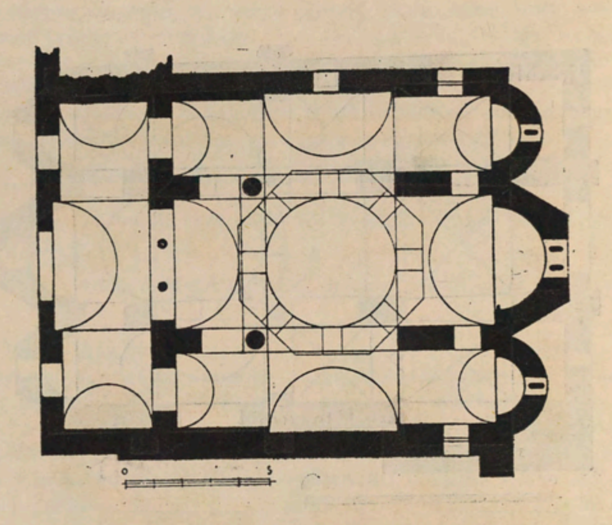


Fig. 142. — Église des Saints-Jason-et-Sosipatros à Corfou.

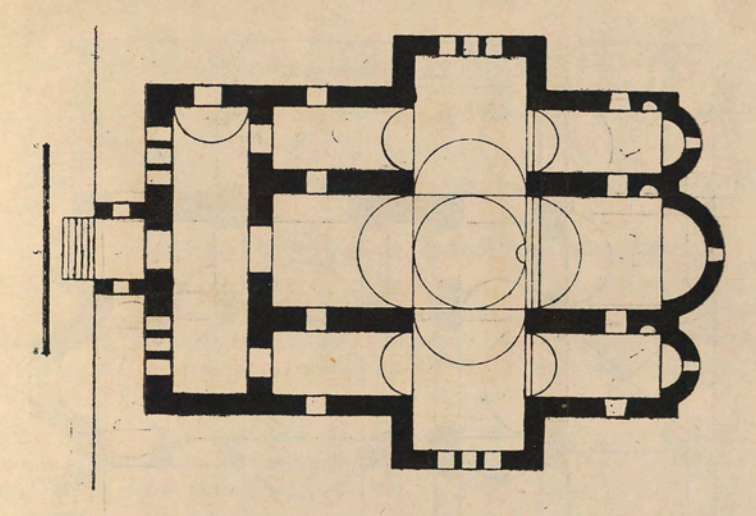


Fig. 143. — Église de Scripou en Béotie.

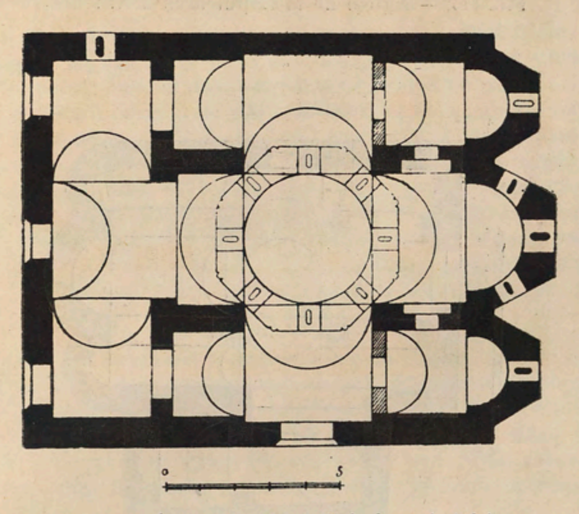


Fig. 144. — Église de Saint-Théodore à Athènes.

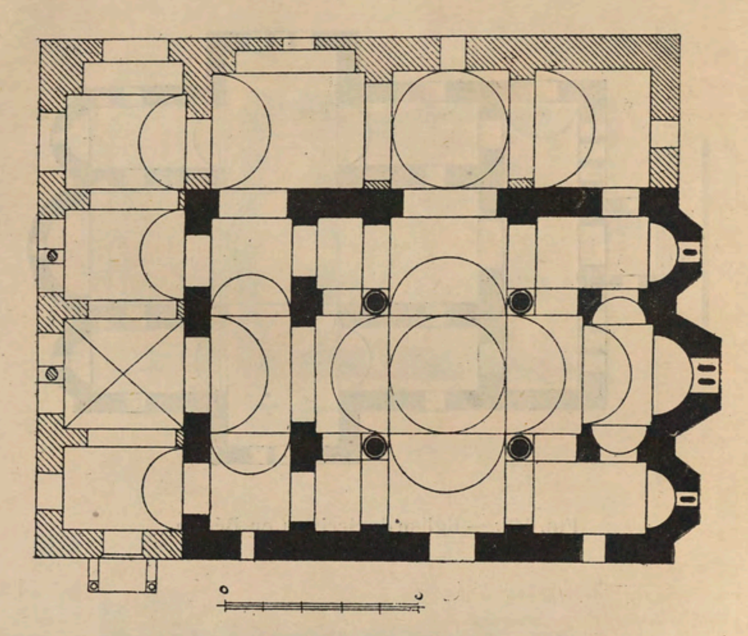


FIG. 145. — Église de la Capnicaréa à Athènes.

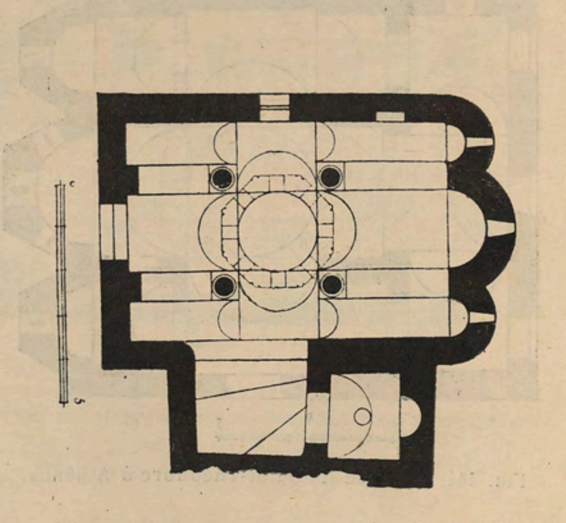


FIG. 146. — Église de la Transfiguration, au Nord de l'Acropole.

ce groupe se trouve dans une région éloignée d'Ani et dépend d'une autre école. Nous ne pouvons ici que signaler ces monuments et poser ce très important problème, qui intéresse au plus haut point l'histoire de l'architecture occidentale.

P. 84, n. 7.— *Ajouter :* Monneret, *Ined. byz.*, p. 5, fig. 2, d'où notre figure 143.

P. 85, n. 1. — *Ajouter : op. l.*, p. 6, fig. 3, d'où notre figure 144.

P. 86, n. 4. — *Ajouter: op. l.*, p. 10, fig. 12, d'où notre fig. 145. On peut observer, dans cette église, une certaine contamination. Voyez aussi *op. l.*, p. 11, fig. 14. Notre type se retrouve aussi dans l'église de Saint-Nicolas, au Nord de l'Acropole (*op. l.*, p. 12, fig. 15), mais avec des voûtes d'arête aux bas-côtés.

P. 87, n. 1. — *Ajouter : op. l.*, p. 9, fig. 10, d'où notre fig. 146. L'auteur la nomme H. Sotero. Il a compris à peu près comme nous la filiation des formes architecturales.

P. 88, n. 1. — *Au lieu de* douzième, *lire :* dix-septième.

P. 96, l. 12. — *Après* Kalender, *ajouter en note :* Cette tribune a disparu sans laisser aucune trace (Ébersolt-Thiers, pp. 102-103). Toutefois, à l'endroit où elle pouvait s'appuyer sur des piliers, les appliques ont été restaurées au quatorzième siècle (*op. l.*, p. 110, pl. XXIV).

P. 108, n. 1. — *Ajouter :* Le relevé récent de Miss Bell (*Churches and Monasteries*, p. 93, fig. 30-32, pl. XX. 1, XXII), confirme notre hypothèse, sauf sur un point : chacun des bas-côtés se trouve couvert, non par un berceau parallèle à l'axe, mais par une suite de berceaux transversaux, terminés en cul-de-four. C'est dans une basilique orientale, pareille à la salle des tombeaux de Kerkūk (Bachmann, *Kirchen und Moscheen*, pp. 19-20, pl. 17, n° 2 du plan, pl. 18, en bas ; Bell, *op. l.*, pp. 100, 101), ou à la grande salle du palais d'Ocheïdir (Reuther, *Ocheïdir*, pl. III, VII, XIV), que l'on a introduit une coupole elliptique sur trompes. Ainsi qu'à l'Ouest, le général de Beylié a marqué l'emplacement des arcades comme s'il y avait un mur plein. En réalité, le monument est resté tel que le décrit Hommaire du Hell.

P. 109, l. 10. — *Après* trois pièces voûtées en calotte, *ajouter* : Ce sont en réalité de simples traverses, séparées par des arcades. La coupole et les piliers appliqués aux angles de l'octogone sont un travail musulman, d'époque relativement récente. La basilique voûtée serait plus ancienne que l'octogone, mais toute la superstructure aurait été refaite en même temps. Miss Bell ne se prononce pas sur la date des édifices primitifs (*Churches and Monasteries*, p. 95).

P. 109, l. 23. — *Après* carré central, *ajouter en note :* Sur ce point, le relevé du général de Beylié nous a induit en erreur. En réalité, trois arcades s'ouvrent sur la nef.

P. 112, l.28— Le plan de l'église d'Amida, tel que l'a relevé Miss Bell, confirme cette hypothèse. Si l'on fait abstraction des voûtes, celui de Daphni et de Monemvasie y répond exactement.

P. 115, l. 18. — *Après* source commune, *ajouter en note :* A Amida, les colonnes appartiennent à la partie restaurée par les Turcs (Bell, *Churches and Monasteries*, p. 93, fig. 30, pl. XXI, 1).

P. 115, l. 27. — *Après* comme au Caucase, *ajouter :* et en Arménie. En effet, une vue intérieure de l'église d'Aghthamar (915), publiée par Bachmann, *Kirchen und Moscheen*, pl. 32, nous montre une exacte ressemblance entre ce modèle et la Parigoritissa. Voyez les plans et les coupes, *op. l.*, pl. 31. On peut citer encore, près de Van, l'église de Varak-Vank, qui date du onzième siècle : *op. l.*, pp. 33-40, pl. 28 ; Lalahian, *Vaspuragan*, p. 43. Il faut joindre à ces exemples Sainte-Ripsimé de Vagharchapat, depuis longtemps connue (Brosset. *Rapports*, Atlas, pl. XXI ; Lynch, *Armenia*, t. I, p. 245), ainsi que les églises géorgiennes de Sainte-Croix, près Mtskhet (fig. 85), de Sion, à Aténi, et de Martvili, auxquelles nous faisions allusion (Voyez *Kavkaz*, t. III, p. 46 sq. ; t. IV, p. 147 ; Kondakov-Tolstoj, t. IV, p. 48).

P. 120, n. 4. — *Ajouter :* Galaxidi (fig. 138).

P. 122, n. 1. — *A propos de* Sourp-Stépanos, *voyez* Addit., p. 80, n. 8.

P. 131, n. 1. — *Ajouter :* MM. Ébersolt et Thiers n'ont pas tenu compte de ce texte, mais leurs relevés paraissent confirmer notre hypothèse : la porte, aujourd'hui ouverte sous le transept septentrional, est ancienne. Les contreforts, couronnés par des consoles, pouvaient porter les voûtes du portique (Voyez Ébersolt-Thiers, p. 200, pl. XLII, XLVI).

P. 135, n. 4. — Chouréti et Tchikhrouch ne sont qu'un seul et même monument. Ici encore, la légende d'Ermakov nous a induit en erreur. — *Lire :* Sainte-Nino.

P. 138, fig. 67. — *Au lieu de* Valopédi, *lire :* Vatopédi.

P. 143, n. 1. — *Ajouter* : Monneret, *Ined. byz.*, fig. 2, d'où notre fig. 143.

P. 144, n. 5. — *Ajouter :* Voyez Monneret, *Ined. byz.*, fig. 3, 4, 6, 7, 12, 13, d'où nos figures 139, 141, 142, 144, 145. A Amphissa (Monneret, fig. 9, d'où notre figure 140), le narthex est formé, comme à Constantinople, de trois travées voûtées d'arête.

P. 148, n. 2. — *Lire :* Fétiyé (fig. 92), Saints-Apôtres (pl. III).

P. 154, l. 19. — *Après* Capnicaréa, *ajouter :* Voyez le plan dressé par M. Monneret de Villard (*Ined. byz.*, fig. 12, d'où notre figure 145).

P. 154, lig. 24. — *Après* à Amaghou (fig. 77), *au lieu de* au début du treizième siècle (1216-1223), *lire* : en 1339. Nous avons trouvé cette date au-dessus de la porte de l'église inférieure (fig. 38), en examinant de près une des photographies d'Ermakov (n° 16452).

RÉPERTOIRE DES MONUMENTS

Les petits caractères renvoient aux notes; les astérisques (*), aux notes et aux *Additions;* les crochets [ ], seulement aux *Additions*. Pour les gravures, on trouvera plus loin un répertoire spécial.

A

L

N

R

S

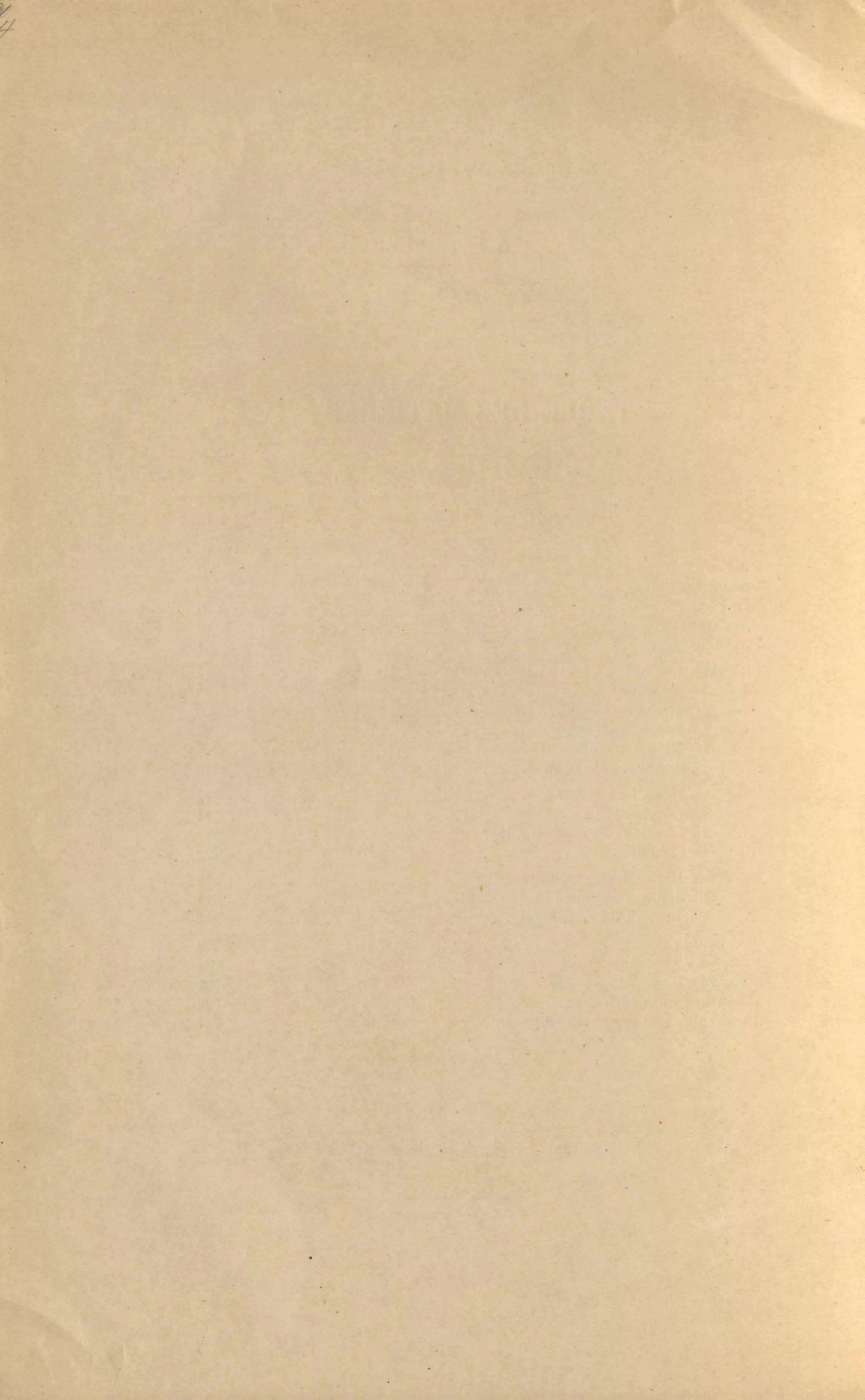
TABLE DES GRAVURES

RÉPERTOIRE DES REPRODUCTIONS

RENVOYANT AUX NUMÉROS DES FIGURES

TABLE DES MATIÈRES

4211. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.



4211. - Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.